By George de La Faye

3rd issue
[1754?]

PRINCIPES
DE
CHIRURGIE.



A PARIS, ruë de la vieille-Bouclerie.

Chez { D'HOURY, pere, seul Imprimeur Libraire de Monseigneur le Duc d'Orléans.
Et LAURENT D'HOURY, fils.

M. DCC. XLVI.

Avec Aprobation & Privilége du Roy.

W. marsie

AVANT-PROPOS.

L'Art de guérir eſt d'une grande étenduë. Le grand nombre & la différence des parties qui compoſent le corps humain, la multiplicité des choſes qui peuvent les offenſer, & la variété des moyens qu'il faut employer pour remédier à tous les deſordres que ces cauſes peuvent produire, exigent tant de connoiſſances pour la perfection de cét Art, que l'eſprit le plus pénétrant & le plus vaſte ne peut les raſſembler toutes pendant le court eſpace de la vie la plus longue. C'eſt ce, qui a fait dire au Prince de la Médecine, que l'Art eſt long, & que la vie eſt courte.

Peu de tems après la création, l'homme eſt devenu ſujet aux maladies, & il a commencé ſans doute dès-lors à en chercher les remédes. Ainſi l'Art de guérir eſt preſque auſſi ancien que le Monde.

Dans les premiers tems, un même homme l'exerçoit en ſon entier. Au tems d'Eraſiſtrate, on le diviſa en Médecine & en Chirurgie, afin que

chacune de ces deux parties fût cultivée séparément.

Malgré ce partage, qu'occaſionna ſans doute la multiplicité des maladies & des moyens de les guérir, on peut dire encore de l'un & de l'autre en particulier ce qu'Hippocrate en avoit dit en général. Ainſi quiconque ſe deſtine à profeſſer la Chirurgie, doit pendant bien des années en faire une étude ſérieuſe, ſe former ſous d'habiles Maîtres, les ſuivre chez les Malades & dans les Hôpitaux, conſulter les meilleurs Auteurs, comparer les lumiéres & la pratique des Anciens avec celles des Modernes, profiter des découvertes de ceux-ci, & tâcher, en remarquant de quelle maniére ils les ont faites, de ſe mettre en état d'en faire ſoi-même de nouvelles.

On ne peut trop chercher les moyens de poſſéder dans le plus haut degré de perfection poſſible un Art qui eſt ſi important; car les fautes que l'on commet en l'exerçant ſont d'une extrême conſéquence. Elles intéreſſent la ſanté & la vie même des hommes.

La Chirurgie eſt l'art de guérir les maladies qui ont beſoin de l'opéra-

tion de la main, ou de quelque médicament extérieur.

On voit par cette définition que la Chirurgie ne ſe borne pas à l'opération, ni aux maladies externes. En effet, il y a des maladies externes, pour leſquelles il faut avoir recours aux médicamens, parce que l'opération n'y peut convenir, ou n'y ſuffit pas; & il y a des maladies internes qu'on ne peut guérir que par quelque opération, ou par quelque médicament appliqué extérieurement.

Le corps humain, ſoit vivant, ſoit mort, eſt le ſujet de la Chirurgie. Elle conſerve la ſanté du corps humain vivant, elle en guérit les maladies; elle le conſidére après la mort pour en connoître la ſtructure.

Son objet comprend toutes les maladies Chirurgicales, les moyens de les guérir, & même le corps humain après la mort, parce qu'en l'ouvrant elle découvre les cauſes des maladies.

Sa fin eſt de prévenir, de guérir ou de pallier les maladies qui ſont de ſon reſſort.

Il ſeroit à ſouhaiter que l'étude de la Chirurgie fut toujours précé-

dée de celle des Mécaniques & de la Physique. Le corps humain est une machine animée. Ainsi la connoissance, des principes de la Mécanique frayeroit le chemin à celle du corps humain & de ses maladies, qui ne sont que le dérangement des parties de cette machine ou l'irrégularité de ses mouvemens. La Chirurgie est un Art très-relatif à la Physique ; sa spéculation fait partie de cette science qui par conséquent peut servir d'introduction à cet Art.

La Chirurgie se divise en Théorique & en Pratique.

La premiere consiste dans la connoissance des regles & des préceptes de l'Art. Elle s'attache à l'explication de tous les phénoménes qui se passent dans le corps sain ou malade, à l'étude de l'Anatomie, & à celle des maladies & des remedes propres à les guérir.

La Chirurgie-Pratique consiste dans l'exécution de toutes les regles, & dans leur application aux différentes maladies dont la théorie a donné la connoissance.

La Chirurgie-Théorique, & la Chirurgie-Pratique s'éclairent mutuellement. L'on travaille en aveugle

quand on ne réünit pas ces deux parties. Les préceptes ouvrent la route à la Pratique, & la Pratique donne souvent lieu de faire de nouveaux préceptes, ou de rectifier les anciens.

Les qualités qu'un Chirurgien doit avoir regardent également l'esprit & le corps, & sont proprement des dons de la nature. La justesse & la pénétration de l'esprit, l'adresse & la fermeté dans la main, & la finesse dans la vûë, sont des talens que la nature donne, & qu'on perfectionne par l'exercice.

L'étude dans la jeunesse accoûtume l'esprit à raisonner juste, & à acquérir cette espéce de sagacité qu'il faut pour saisir promptement dans une multitude d'objets le point principal. L'exercice dans l'Anatomie donne la fermeté, & perfectionne l'adresse naturelle; l'habitude à faire les opérations sur les cadavres, dispose à les faire sur les vivans.

Ce n'est point un Traité complet que cet Ouvrage, ce n'est qu'un très-petit abregé des élémens de Chirurgie, dont il contient les principales définitions & les regles fondamentales. C'est à proprement parler une introduction qui familiarisera les

jeunes Etudians avec les termes de cet Art, & qui par le moyen de quelques explications leur fera appercevoir ce qu'il renferme de plus important.

Il eſt diviſé en cinq Parties.

La premiére renferme la Phyſiologie, qui donne la connoiſſance du corps humain, conſidéré comme vivant & en ſanté.

La deuxiéme contient l'Higienne, qui expoſe les moyens de conſerver la ſanté & de prolonger la vie.

La troiſiéme, ſous le nom de Pathologie, traite des Maladies Chirurgicales.

La quatriéme, ſous celui du Thérapeutique, indique les moyens de les guérir, & donne les préceptes qu'il faut obſerver en employant ces moyens.

Dans la cinquiéme, on fera l'application des regles générales aux cas particuliers.

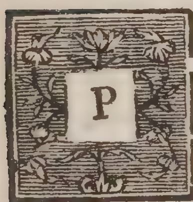
On ſe croit diſpenſé de citer les Auteurs d'où ſont tires les préceptes que l'on rapporte, parce que la multiplicité des citations dans un ſi petit Ouvrage pourroit détourner l'attention des jeunes Etudians, en faveur deſquels il eſt fait.



PRINCIPES DE CHIRURGIE,

PREMIERE PARTIE.

PHISIOLOGIE.



PHISIOLOGIE eſt un mot compoſé de deux termes grecs qui joints enſemble ſignifient, Diſcours ſur les choſes naturelles.

Combien il entre de ſubſtances dans le corps.

Deux ſortes de ſubſtances unies enſemble compoſent l'homme ; l'une ſpirituelle, qui eſt l'ame dont l'eſſence eſt de penſer ; l'autre matérielle qui eſt le corps & qui exécute, tant que l'ame y eſt unie, tous les différens mouvemens corporels.

Ce qu'aprend la Phiſiologie.

La Phiſiologie eſt l'hiſtoire de cette ſubſtance corporelle & donne par conſéquent la connoiſſance des différentes parties qui compoſent le corps humain, de leur rapport & de leurs fonctions.

Quelles parties compoſent le corps.

Deux ſortes de parties entrent dans la compoſition du corps humain : les unes ſont ſolides & les autres liquides. Ces deux eſpéces de parties agiſſent l'une ſur l'autre,

Ce qui réſulte de leur union.

& de cette action réciproque, ainsi que de leur équilibre, résultent des fonctions de la machine, & par conséquent la vie. Je partagerai la Phisiologie en trois Sections; dans la premiere je traiterai des Solides, les Fluides feront la matiere de la seconde, & les fonctions du corps humain celle de la troisiéme.

Division de la Phisiologie.

SECTION PREMIERE.

Des Solides.

Les solides son un amas de tuyaux ou de vaisseaux.

LEs parties solides ne sont qu'un amas de plusieurs tuyaux ou vaisseaux, qui renferment quelque liqueur, & de nerfs, qui distribuent les esprits animaux.

L'arrangement des vaisseaux.

L'arrangement varié de ces vaisseaux forme les différentes parties du corps.

Les vaisseaux sont arrangés, entrelassés, repliés, entortillés d'une infinité de manieres. Les gros se divisent en d'autres plus petits qui se divisent & se subdivisent encore, de maniére qu'on ne connoit pas la fin de ces subdivisions. Si on en croit Ruisch, les plus petits sont si fins qu'il s'en trouve des millions dans une partie aussi petite qu'un grain de moutarde Un nombre infini de filets nerveux entrelassent ces vaisseaux, & lorsque l'abondance des esprits animaux, qui coulent dans ces filets les tend, les nerfs en rétrécissant le calibre des vaisseaux, les gênent, les brident & y suspendent ou diminuent le cours des liqueurs.

Dequoi ils sont entourés.

Quelles qualités ont les vaisseaux.

Les vaisseaux ont tous une vertu élasti-

que, qui rapproche leurs parois lorſqu'ils ont été éloignés par quelque cauſe que ce ſoit, & diminuë leur diamétre lorſque le volume de la liqueur qu'ils contiennent diminuë. Lorſque la liqueur ceſſe d'y paſſer les parois ſe rapprochent & ſe collent, de ſorte qu'il ne reſte plus de cavité entr'eux.

Différence des ſolides par raport à leur conſiſtence.

Toutes les parties ſolides du corps, quoique toutes également compoſées de vaiſſeaux, ſont néanmoins toutes différentes entr'elles par raport à leur conſiſtence. Les unes ſont dures, & les autres ſont molles.

L'uſage des parties dures.

Celles qui ſont dures, (les os & les cartilages) donnent au corps la fermeté & l'attitude, ſervent de ſoutien à celles qui ſont molles & à les garantir.

Celui des parties molles.

Les parties molles, tantôt ſeules, tantôt avec les parties dures, ſervent par leur méchaniſme à exécuter les fonctions.

Diviſion des parties ſolides.

On diviſe communément toutes les parties ſolides du corps en ſimilaires ou ſimples, & en diſſimilaires ou compoſées, ou organiques.

Quelles ſont les parties ſimilaires.

Les parties ſimilaires ſont les fibres, les membranes, les os, les cartilages, les ligamens, les muſcles, les tendons, les aponévroſes, les glandes, les artéres, les veines; les canaux ſecretoires & excretoires, les nerfs & les tégumens communs.

Les diſſimilaires.

Les diſſimilaires ou organiques ſont celles qui ſont compoſées des précedentes, comme les viſcéres & autres.

Remarque ſur les parties ſimilaires.

Il ſemble néanmoins que pour parler exactement, il n'y a que les fibres qu'on puiſſe appeller des parties ſimples, parce qu'elles ne paroiſſent être compoſées que des parties de même nature; au lieu que les muſcles, les tendons, les glandes & tout ce

que les Anciens appelloient parties simples, sont composés de plusieurs choses de différentes espéces. Outre cela, plusieurs de ces parties qu'on appelle Similaires, par exemple les artéres, les glandes &c. ont des fonctions particuliéres, & par conséquent sont des organes.

CHAPITRE PREMIER.

Des Parties qu'on appelle Similaires.

Les fibres. §. I. LES fibres sont des filets longs, & déliés, la plûpart assez fermes, qui par leur arrangement particulier & leurs différentes connexions, forment les autres parties du corps, aussi sont-elles membraneuses, charnuës, tendineuses, ou osseuses, droites, obliques, longitudinales, transversales, circulaires, spirales, grosses, fines, longues, ou courtes; elles forment la premiere trame de toutes nos parties solides, & tirent, selon quelques-uns, leur origines des nerfs du cerveau & de la moëlle de l'épine.

Elles ont un ressort élastique, c'est-à-dire qu'après avoir été allongées par quelque cause, cette cause cessant, elles se remettent dans leur état naturel. La matrice des femmes grosses, le ventre des hydropiques, le gonflement des glandes, &c. fournissent des preuves de cette élasticité.

Les Membranes. §. II. Les membranes ne sont qu'un tissu souple de fibres arrangées & entrelassées

ſur un même plan. Leur fineſſe vient de celle de leurs fibres, & leur épaiſſeur de la pluralité de leurs plans particuliers. Ces plans particuliers ſont appellés lames & quelquefois tuniques, qu'on diſtingue en externes, moyennes & internes. Leur uſage eſt de tapiſſer les principales cavités du corps, & de former les artéres, les veines, &c. *Leur uſage.*

§. III. Les os ſont les parties les plus dures de toutes celles qui compoſent le corps humain. La ſubſtance des os eſt un tiſſu de fibres ſolides, différemment diſpoſées ſuivant la conformation de chaque os. Selon Gagliardie, les os ſont compoſés de trois ſortes de ſubſtances; une compacte, une ſpongieuſe ou cellulaire, & une réticulaire. *L'os.* *Sa ſubſtance.*

La ſubſtance compacte eſt l'extérieur de l'os. Elle eſt compoſée de pluſieurs lames couchées les unes ſur les autres. *La compacte.*

La ſubſtance ſpongieuſe ou cellulaire, ſe trouve à l'extrêmité des os longs. Les mêmes lames qui forment la ſubſtance compacte produiſent la cellulaire en s'écartant, en ſe croiſant, & en ſe rompant. *La ſpongieuſe.*

La ſubſtance réticulaire eſt formée par des filets minces, qui partent de la ſubſtance ſpongieuſe, & qui ſe croiſent. *La réticulaire.*

Ces trois ſubſtances ſe trouvent toujours dans les os longs & ronds. La ſubſtance ſpongieuſe occupe les extrêmités, & la réticulaire mêlée avec la ſpongieuſe les cavités. Dans les os plats, par exemple, dans les os du crâne, il ne ſe trouve point de ſubſtance réticulaire. La ſubſtance compacte forme deux tables, entre leſquelles *Où ſe trouvent ces trois ſubſtances.*

ſe trouve la ſpongieuſe. Cette derniére qui ſe trouve au crâne s'appelle Diploë. *Diploë.*

Toutes les cavités de la ſubſtance réticulaire & de la ſubſtance cellulaire ſe répondent les unes aux autres, & ſont tapiſſées d'une membrane très-fine qu'on peut regargarder comme un périoſte intérieur, & ſur laquelle eſt répandu une infinité de vaiſſeaux ſanguins.

Les artéres dépoſent dans ces cellules une ſubſtance huileuſe qu'on appelle moëlle. Celle qui remplit les intervalles de la ſubſtance réticulaire eſt liquide comme de l'huile, celle qui ſe trouve dans les cavités des os longs a plus de conſiſtence. La membrane dont nous venons de parler, eſt exactement attachée à l'os par des petits vaiſſeaux, & par des prolongemens qui s'inſinuent dans les pores des os. C'eſt par ces pores que la moëlle peut couler dans la ſubſtance de l'os, ce qui le rend moins fragile.

Les Dents. On doit regarder les dents comme de véritables os enchaſſés dans de petites ouvertures qu'on nomme alvéoles. La portion de la dent qui ſe trouve dans l'alvéole eſt ſa racine, par l'extrêmité de laquelle entrent un artére, une veine, & un nerf qui s'avancent juſques dans la ſubſtance de la dent. On voit par-là que les dents ſe nourriſſent & doivent être ſenſibles.

La portion de la dent qui eſt hors de l'alvéole, eſt recouverte d'une ſubſtance blanche & très-dure, qu'on appelle émail, & qui ſe régénére ſur tout dans la jeuneſſe lorſqu'elle a été détruite. La racine a une membrane qui la revêt, & qui eſt une continuation de celle qui tapiſſe l'alvéole, *Leur émail.*

Les os servent de base, d'appuis & de bornes à toutes les autres parties du corps. Tous les os sont recouverts extérieurement de membranes assez fines qu'on nomme Perioſtes. Celle dont les os du crâne sont revêtus extérieurement, s'appelle Pericrâne. *L'usage des os.*

Le Perioste est un tissu fort serré. Il est attaché, & collé, pour ainsi dire, à l'os par une infinité de petits filets & de petits vaisseaux sanguins, & par quelques nerfs qui entrent dans les pores de l'os, qui lui donnent quelque sensibilité, & qui communiquent avec ceux du Perioste interne. Le Périoste sert à soutenir une très-grande quantité de nerfs qui le rendent d'un sentiment très-exquis, & une infinité de petits vaisseaux capillaires. C'est par le moyen de ces vaisseaux que les os reçoivent leur accroissement & leur nourriture. Les sucs qui doivent y servir sont préparés & séparés du sang par le Perioste, que je regarde comme l'organe destiné à cet usage : ils sont ensuite portés & déposés dans la substance des os où ils acquiérent parfaitement leur consistence. Ce sont eux qui dans les fractures servent à réünir les os, & qui dans l'exfoliation totale d'un os, le remplacent, comme on l'a vû quelquefois, en formant avec le tems une substance aussi solide que l'os. *Le Perioste.* *D'où les os reçoivent leur nourriture.*

§. IV. Les cartilages sont des substances blanchâtres, unies, polies, souples & élastiques, qui n'ont point de cavité, ni par conséquent de moëlle. Ils sont moins durs que les os, & plus durs que les autres parties. On partage tous ces cartilages en deux classes. Les uns sont unis aux os, & les *Les cartilages.*

autres en ſont entiérement ſéparés. L'uſage des cartilages de la premiere claſſe eſt 1°.

Leur uſage. De vêtir toutes les extrêmités des os joints par articulation mobile, & les paſſages ou couliſſes des tendons. 2°. D'unir tout-à-fait les os, les uns avec fermeté, & les autres avec flexibilité. 3°. D'augmenter le volume ou l'étenduë des os. L'uſage des cartilages de la ſeconde claſſe, eſt de ſoutenir certaines parties du coprs, où les os ne conviendroient pas. Tous les cartilages, excepté ceux qui ſe trouvent dans les articulations mobiles, dans les couliſſes, & dans les autres endroits où il y a du frottement, ſont revêtus d'une membrane qu'on

Peri-chondre. appelle Perichondre.

Les ligamens. §. V. Les ligamens ſont des ſubſtances blanches, fibreuſes, ſerrées, compactes, plus ſouples, & plus pliantes que les cartilages, difficiles à rompre ou à déchirer, & qui ne s'allongent que très-difficilement.

Leur uſage. Ils ſervent à contenir, à attacher, à borner & garantir certaines parties.

Les muſcles. §. VI. Les muſcles ſont des maſſes compoſées de fibres plus ou moins longues, rouges ou rougeâtres, qu'on nomme fibres motrices. Ils ſont recouverts d'une membrane propre. Les extrêmités des muſcles ſont ordinairement terminées par d'autres fibres ſerrées, menuës & très-blanches.

Les tendons. Lorſque ces fibres forment un corps de figure ronde & longue, on l'appelle Tendon. Lorſqu'il en forme un mince, plat & étendu comme une eſpéce de membrane, il ſe

Les aponévroſes. nomme Aponévroſe. La maſſe rouge & molaſſe, eſt ce qu'on appelle communément la chair.

Chaque muſcle peut ſe diviſer en une infinité de petits autres muſcles ſemblables, qui ont tous un centre & un tendon, & qu'on appelle fibres motrices. Toutes ces fibres unies enſemble par une petite membrane cellulaire forment un gros muſcle.

Compoſition du muſcle.

On diſtingue deux ſortes de muſcles, les uns ſont creux; tels ſont le cœur, les artéres, l'eſtomac, les inteſtins, la veſſie; leur uſage eſt de contenir & de mouvoir les liqueurs en les comprimant; les autres ſont pleins, tels ſont les muſcles extérieurs du corps qui ſervent à mouvoir toutes nos parties mobiles.

Combien on diſtingue de ſortes de muſcles en général.

Les muſcles ſont les organes de tous les mouvemens. Leur action conſiſte principalement dans le racourciſſement des fibres motrices ou charnues, qui le compoſent. Le racourciſſement s'appelle contraction. Les muſcles en ſe contractant tirent les différentes parties du corps par le moyen des tendons, comme une force mouvante tire un poids par le moyen d'une corde. On peut donc regarder les muſcles comme autant de forces mouvantes qui mettent en mouvement toutes les parties tant ſolides que fluides du corps humain.

Leur uſage.

§. VII. Les glandes ſont des molécules formées par l'entrelaſſement de vaiſſeaux de tout genre, recouvertes d'une membrane, & deſtinées à ſéparer de la maſſe du ſang quelque liqueur particuliere, ou ſeulement à perfectionner la limphe. Celles qui ſéparent du ſang quelque liqueur particuliere s'appellent conglomérées. Ainſi les reins qui ſéparent l'urine du ſang ſont des glandes conglomérées. Celles qui ſer-

Les glandes.

Les glandes conglomérées.

vent à perfectionner la limphe s'appellent glandes conglobées. Ainſi les glandes des aînes, des aiſſelles, & celles du méſantere qui n'ont point d'autre fonction, ſont des glandes conglobées.

§. VIII. Nous avons dit que tout notre corps n'étoit qu'un amas de vaiſſeaux; c'eſt à-dire, de tuyaux deſtinés à contenir quelque liqueur. De ces vaiſſeaux les uns renferment le ſang, d'autres enfin ſervent à la filtration de quelque liqueur. Les vaiſſeaux ſanguins ſont de deux eſpéces; ſçavoir, les artéres ſanguines, & les veines ſanguines.

Les artéres ſanguines. Les artéres ſanguines ſont des tuyaux élaſtiques qui partent du cœur, dont elles reçoivent le ſang, qu'elles diſtribuent dans toutes les parties du corps. Elles ont une figure conique, dont la baſe eſt tournée du côté du cœur. Ainſi plus la liqueur contenuë dans ces vaiſſeaux s'éloigne du cœur, plus elle ſouffre de frottemens & diminuë de vîteſſe.

Les veines ſanguines. Les veines ne ſont qu'une continuation des derniéres diviſions des artéres, & rapportent au cœur le ſuperflu du ſang que les artéres ont diſtribué dans toutes les parties du corps.

Les artéres ont deux mouvemens ſenſibles, l'un de dilatation, & l'autre de contraction. *Le mouvement de diaſtole.* Le premier, qu'on appelle Diaſtole, eſt cauſé par le ſang que le cœur pouſſe par intervalle dans les artéres.

Le mouvement de ſiſtole. Le ſecond qu'on appelle Siſtole, eſt cauſé par la force élaſtique des parois des artéres, qui agiſſent ſur le ſang dans le moment que le cœur ceſſe de le pouſſer. Ces deux

mouvemens oppofés, forment ce qu'on appelle Pouls. *Le Pouls.*

Les veines n'ont pas de mouvement fenfible, mais il fe trouve dans leur intérieur des valvules placées à quelque diftance les unes des autres, qui empêchent le fang de retourner en arriére. Les artéres, ainfi que les veines, font d'abord des troncs; elles fe divifent en rameaux, branches & ramifications. Les derniéres & les plus fines de ces ramifications font appellées, à caufe de leur fineffe, vaiffeaux capillaires.

Les extrêmités capillaires des artéres s'uniffent aux extrêmités capillaires des veines, & y tranfmettent le fang qui n'a pas fervi à la nourriture des parties, & celles-ci le rapportent au cœur.

Les vaiffeaux limphatiques fe divifent auffi en artéres & veines.

Les artéres limphatiques. Les artéres limphatiques font des petits vaiffeaux tranfparens beaucoup plus fins que les artéres capillaires fanguines, d'où elles partent, & qui conduifent dans toutes les parties du corps une liqueur aqueufe appellée limphe.

Les veines limphatiques. Les veines limphatiques ne font que la continuation des artéres du même nom; elles rapportent une portion de la limphe qui avoit été diftribuée dans les différentes parties du corps par les artéres limphatiques, & la déchargent enfuite dans les veines fanguines.

C'eft des vaiffeaux limphatiques que vient la blancheur de certaines parties du corps, & en particulier celle de la peau, qui dans l'état naturel ne paroît blanche, que parce que ces vaiffeaux fe trouvent en grand nombre entr'elle & l'épiderme.

Les veines lactées. On met au nombre des veines limphatiques les vaiſſeaux lactés, appellés ainſi parce qu'ils reçoivent des inteſtins une liqueur blanche qu'on nomme Chyle; car ces veines ſont remplies de limphes, lorſqu'elles ne ſont point remplies de cette liqueur blanche.

§. IX. Les canaux deſtinés aux ſecrétions, ſont diviſés en ſecretoires & excrétoires.

Les vaiſſeaux ſecrétoires Les vaiſſeaux ſecretoires ſont ceux qui ſervent à ſéparer du ſang quelque liqueur particuliére; ce ſont eux qui compoſent principalement les glandes conglomérées.

Les excrétoires. Les canaux ou vaiſſeaux excretoires ſont ceux qui reçoivent la liqueur ſéparée par les ſecretoires, & la dépoſent dans quelques parties, ou la tranſmettent au-dehors.

Les nerfs. §. X. Les nerfs ſont des cordons blanchâtres & cylindriques, qui partent du cerveau & de la moëlle de l'épine, enveloppés de la dure-mere, & qui ſe diſtribuent dans toutes les parties du corps.

De quoi ils ſont formés, & ce qui y coule. Ils ſont formés par l'aſſemblage de petits filets fort fins, mais creux, ou diſpoſés de maniére qu'il y coule une liqueur très-fine & très-ſubtile qu'ils reçoivent du cerveau.

Uſage des nerfs. C'eſt par le moyen de cette liqueur qu'on appelle eſprit animal, que les nerfs ſont le principe du mouvement & du ſentiment; & par conſéquent les organes par leſquels le corps & l'ame agiſſent l'un ſur l'autre.

La connoiſſance de la diſtribution des nerfs & de leur raport entr'eux eſt très-importante. Elle conduit à celle des mouvemens ſimpatiques, & l'on voit par elle

comment le vice d'une partie peut ſe communiquer là d'autres, & produire des accidens différens.

§. XI. On ne peut douter qu'il n'y ait à la ſuperficie du corps, & à celle de ſes cavités une infinité de petites ouvertures, qu'on appelle pores abſorbans, par où certaines ſubſtances peuvent s'inſinuer dans nos vaiſſeaux. Car ce ne peut être que par ce moyen qu'on gagne certaines maladies en touchant ceux qui les ont, & que les remédes appliqués extérieurement, tel que le Mercure, pénetrent dans l'intérieur.

Les pores abſorbans.

Ce ne peut être auſſi que par ce moyen que l'eau des hydropiques, ou celle qu'on aura injectée dans le ventre d'un chien, ſe diſſipe quelquefois en fort peu de tems.

§. XII. Toutes les parties du corps ſont recouvertes & enveloppées de la membrane graiſſeuſe ou adipeuſe, & de la peau qu'on nomme tegument commun.

Ce qui recouvre & enveloppe les parties du corps.

La membrane graiſſeuſe eſt un tiſſu de pluſieurs feuillets membraneux très-fins entre leſquels ſe trouvent quantité d'intervalles plus ou moins grands, qu'on appelle cellules. Tout ce tiſſu cellulaire eſt uni étroitement à la ſurface intérieure de la peau; il s'inſinuë dans l'intérieur des muſcles, & même entre leur fibres, & il a communication avec il a plevre & avec le péritoine. On peut regarder les cellules graiſſeuſes comme de petits ſacs qui répondent les uns aux autres, & ſur leſquels les artéres & les veines capillaires, ſanguines & limphatiques ſe ramifient. Les artéres ſanguines dépoſent dans ces petits ſacs ou cellules

La membrane graiſſeuſe.

Comment on peut regarder les cellules.

Ce que les artéres dépoſent.

un ſuc huileux & onctueux, qui ſe condenſe plus ou moins, & qu'on nomme graiſſe.

Le peau. La ſeconde envelope commune du corps eſt la peau. Elle eſt compoſée, ſelon les Anatomiſtes modernes, de quatre parties.

Le cuir. La premiere & la plus intérieure eſt ce tiſſu qu'on nomme proprement le cuir, qui eſt compoſé de fibres membraneuſes, tendineuſes & nerveuſes, & parſemé de vaiſſeaux, dont la plûpart ſont limphatiques. Ce tiſſu prête & s'étend en tous ſens, comme l'étoffe d'un chapeau, & reprend de lui-même ſon étenduë ordinaire. C'eſt ce qui arrive aux femmes groſſes & aux hydropiques.

On trouve à la ſurface intérieure de la peau deux eſpéces de petites glandes enchaſſées dans ſon épaiſſeur, & dont les tuyaux excrétoires ſouffrent ſur la ſurface externe de la peau.

Les premieres ſont appellées, à cauſe de leur reſſemblance à un grain de millet, glandes milliaires.

Les ſecondes ſe trouvent en plus grand nombre dans certains endroits que dans d'autres, à proportion que les parties ſont plus ou moins expoſées au frottement; elles ont été nommées par M. Morgagni, glandes ſébacées.

Le corps papillaire. La ſeconde partie de la peau eſt appellée corps papillaire, & conſiſte dans les petites éminences qu'on voit ſur la ſurface externe du cuir, & qu'on nomme Mamelons & Houpes nerveuſes, Ces mamelons différent entr'eux par leur figure & par leur arrangement, & ils ſont formés par les filets capillaires des nerfs qui ſe ſont diſtribués à la peau, il ſont par conſé-

quent les organes la ſenſation du toucher.

La troiſiéme partie eſt ce que Malpighi a nommé corps muqueux & reticulaire. On croit que ce corps muqueux n'eſt autre choſe qu'une ſubſtance mucilagineuſe & facile à ſe condenſer, qui recouvre toute l'étenduë du cuir. Cette ſubſtance eſt réellement parſemée d'un grand nombre de vaiſſeaux qui forment un lacis ou tiſſu vaſculaire. Les injections fines & ſubtiles, les inflammations naturelles, & la pâleur extraordinaire de la peau, prouvent l'exiſtence de ces vaiſſeaux & la communication qu'ils ont entr'eux. Ce n'eſt qu'en ſuppoſant ces vaiſſeaux & leur communication qu'on peut expliquer les inflammations & cette pâleur qui ſurviennent quelquefois fort ſubitement. *Le Corps muqueux*

Enfin la quatriéme partie de la peau eſt une membrane très-mince, tranſparente, inſenſible, & fort étroitement attachée aux autres par des filets ſi fins qu'ils ſe rompent aiſément. On l'appelle épiderme ou ſur-peau. Sa ſtructure eſt difficile à connoître, & l'on n'y a pû découvrir par le ſecours de l'art aucun vaiſſeau ſanguin. *L'épiderme.*

Son uſage eſt de défendre les papilles ou mamelons nerveux de l'action immédiate des corps extérieurs, dont l'impreſſion auroit été fort douloureuſe ſans elle, comme on le remarque après qu'elle a été enlevée par quelque cauſe que ce ſoit.

C'eſt elle qui forme ces cloches ou ampoules qui s'élevent ſur la peau, après l'application des veſſicatoires, ou à l'occaſion d'une brûlure. Quand l'épiderme à été détruit en quelqu'endroit, il ſe régénére avec facilité, & ſans qu'il y paroiſſe aucune cicatrice.

Les callosités qui surviennent aux pieds, aux mains & aux genoux, sont formées par la pluralité des lames ou des couches de cette membrane que ces attouchemens durs & réïtérés ont multipliés.

Ses trous ou pores. L'épiderme a des petits trous par où sort la matiere de la transpiration insensible. Ces petits pores sont formés par les enfoncemens de l'épiderme qui s'unit au vaisseau où la matiere de la transpiration est contenuë. Ces petits allongemens sont quelquefois détachés des vaisseaux, & poussés en dehors par la sérosité qui s'épanche pour former les ampoules. Alors les pores se trouvent bouchés, & la transpiration est supprimée.

Pores de la peau. La peau est percée de plusieurs petites ouvertures imperceptibles à la vûë, mais qui ne le sont pas au microscope; les unes répondent aux extrêmités artérielles très-fines par où sort l'humeur de la transpiration, les autres sont proprement les pores absorbans. Il n'exhale rien de ceux-ci, mais ils laissent entrer les liqueurs qu'on applique au corps, & qui s'insinuent par les vaisseaux limphatiques dans les veines.

De la couleur de la peau des hommes en différens Païs. La couleur de la peau n'est pas la même dans tous les Habitans de la terre. Les François & les Anglois l'ont blanche; les Espagnols basanée, les Egiptiens olivâtre, & les Négres noire. La cause de ces différences n'est pas encore connuë.

Quelques Auteurs prétendent cependant que l'ardeur du soleil d'Affrique est la cause de la couleur noire des Négres. Mais si cela étoit, les enfans nés en Afrique de pere & de mere Européens ne conserveroient pas leur couleur blanche; les Négres qui naissent

ſent en Europe, & qui l'habite, ceſſeroient d'être noirs ; il ſemble plûtôt que cette couleur noire eſt naturelle aux Affriquains, & qu'elle exiſte dans leur peau. Eſt-ce dans l'épiderme ? Cette partie de la peau eſt dénuée de vaiſſeaux, & elle eſt dans les Négres ſemblable à celle des Européens. Eſt-ce dans le corps muqueux ? Cela paroit vraiſemblable, cette partie de la peau eſt, à ce qu'aſſure Malpighi, dans les Négres d'une couleur noire, ſemblable à du charbon de bois. La couleur noire s'affoiblit dans un enfant né d'un Européen & d'une Négreſſe, & s'effacera enfin dans ſes deſcendans, s'ils n'habitent plus avec aucun Négre ou aucune Négreſſe.

Les ongles & les poils peuvent être conſidérés comme une dépendance de la peau. *Les ongles.*

Les ongles ſont des petits corps blanchâtres, tranſparens, d'une ſubſtance ſemblable à de la corne, & d'une figure ovalaire.

Quelques-uns penſent qu'ils ſont produits par les mamelons de la peau ; & d'autres croyent qu'ils ne ſont qu'une continuation de l'épiderme. Lorſqu'après la macération on tire adroitement l'épiderme de la main, les ongles ſe détachent des malmelons pour la ſuivre. Et lorſqu'il ſurvient au doigt un panaris, appellé communénent tourniolle, le plus détruit pour l'ordinaire les adhérances de l'épiderme avec l'ongle ; il perd la vie, & eſt chaſſé par un nouveau. Ce qui ſemble prouver le dernier ſentiment.

Les poils ſont des petits corps ronds & longs qui ſortent de la peau. Leur racine qu'on trouve ſous la peau, & qu'on nomme oignon ou bulbe, eſt enveloppée dans une *Les poils.*

capſule, & paroit creuſe & vaſculeuſe, comme la racine des plumes des oiſeaux. Ils ſont environnés de pluſieurs petites lignes noirâtres, qui s'étendent de la racine juſqu'à l'extrêmité, & qui ſont peut-être des vaiſſeaux ſanguins.

CHAPITRE II.

Des parties qu'on appelle Diſſimilaires ou Organiques.

Diviſion du corps humain. LE corps humain eſt diviſé en tête, col, poitrine ou thorax, bas-ventre ou abdomen, & extrêmités. Chacune de ces parties eſt encore ſubdiviſée en parties contenantes, & en parties contenues. Les contenantes communes de tout le corps ſont la peau & la membrane adipeuſe.

La tête. §. I. La tête renferme dans la cavité des os du crâne le premier des organes ou le premier mobile de toute l'œconomie animale ; la face eſt le ſiége de pluſieurs autres organes particuliers très-compoſés.

Les parties contenantes propres de la tête ſont les muſcles frontaux, le péricrâne & les os du crâne. Les parties contenues ſont les membranes du cerveau, le cerveau & les vaiſſeaux.

La dure & la pie-mere. Les membranes du cerveau ſont la dure-mere & la pie-mere, la dure-mere enveloppe tout le cerveau ; elle eſt fort tenduë, fort adhérente à l'intérieur du crâne, principalement vers ſa baſe & vers les ſutures.

C'eſt le périoſte intérieur des os du crâne. Elle a communication avec le péricrâne par le moyen de petits filets & de petits vaiſſeaux, qui traverſent les ſutures du crâne. Elle fournit une enveloppe à chaque nerf.

La pie-mere eſt une membrane fort fine, qui enveloppe immédiatement le cerveau; elle s'enfonce dans toutes ſes enfractuoſités, & elle ſert à ſoutenir un grand nombre de vaiſſeaux, qui vont à ce viſcére ou qui en reviennent.

Le cerveau & ſa diviſion. Le cerveau eſt toute la maſſe renfermée dans les os du crâne. On le diviſe en cerveau, proprement dit, en cervelet & en moëlle allongée; à quoi il faut joindre encore la moëlle de l'épine, contenuë dans le canal formé par les vertebres.

Le cerveau proprement dit. Le cerveau proprement dit, eſt compoſé de deux ſubſtances. La premiére qui eſt extérieure, & qu'on appelle ſubſtance cendrée ou corticale, eſt glanduleuſe, ſelon le ſentiment de Malpighi, & vaſculaire ſelon celui de Ruiſch. La ſeconde qui eſt intérieure eſt blanche, & qu'on appelle médullaire, n'eſt ſelon quelques Anatomiſtes, que l'aſſemblage de vaiſſeaux excrétoires fort fins, qui viennent de la ſubſtance glanduleuſe, & d'où les nerfs prennent leur origine.

Le cervelet. Le cervelet eſt auſſi compoſé d'une ſubſtance cendrée, & d'une ſubſtance médullaire; mais différemment ſituées.

La moëlle allongée. La moëlle allongée n'eſt que le prolongement de la ſubſtance médullaire du cerveau & du cervelet. Les fibres qui la compoſent ſe croiſent, de ſorte que celles du côté gauche paſſent au côté droit, & celles du côté droit au côté gauche; c'eſt de

cette moëlle allongée que partent immédiatement les dix paires de nerfs qui ſortent du crâne. Comme les fibres de la ſubſtance médullaire ſe croiſent, les nerfs ſe croiſent auſſi. C'eſt-à-dire, que ceux qui viennent du côté droit paſſent au côté gauche, & que ceux qui viennent du côté gauche paſſent au côté droit. De-là vient à ce qu'on prétend que la paralyſie, lorſqu'elle eſt la ſuite de la compreſſion de quelqu'endroit du cerveau, ſe trouve pour l'ordinaire au côté oppoſé à celui de l'endroit comprimé.

La moëlle de l'épine. La moëlle de l'épine eſt une continuation de la moëlle allongée, & paroit être compoſée de deux ſubſtances, l'une blanche, & l'autre cendrée. La premiere eſt à l'extérieur, & la ſeconde eſt dans l'intérieur. Trente paires de nerfs qui ſe diſtribuent dans toutes les parties du corps tirent leur origine de la moëlle de l'épine.

Les vaiſſeaux du cerveau. Les vaiſſeaux du cerveau ſont des artéres & des veines dont les tuniques ſont fort délicates. Les artéres ſont les carotides internes & les vertébrales. Les veines ſont les jugulaires internes qui rapportent le ſang de différens ſinus qui ſe trouvent dans les duplicatures de la dure-mere.

Les artéres ne ſont point accompagnées de veines comme dans toutes les autres parties du corps; les unes & les autres entrent dans le crâne par un chemin différent, parce que ſi elles entroient enſemble, elles pourroient, par une compreſſion mutuelle, former quelque obſtacle au cours du ſang.

La face. La face eſt le ſiége des organes de la vûë, de l'oüie, de l'odorat, du goût, de la parole & de la maſtication.

L'organe de la vûë.

Il y a deux ſortes de parties qui forment l'organe de la vûë. Les unes ſont extérieures ou globe de l'œil , & les autres forment ce globe.

Les premiéres ſont les ſourcils , les paupiéres, les glandes de Meibomius , la glande lacrimale , les graiſſes qui entourent le globe, les points lacrimaux , le ſac lacrimal, le canal naſal.

Les autres ſont les muſcles de l'œil , la conjonctive , la cornée tranſparente , la ſclerotique, la choroide, l'uvée , (ou il faut remarquer l'iris & la prunelle,) la retine, l'humeur aqueuſe qui occupe la chambre antérieure & la chambre poſtérieure de l'œil , l'humeur vitrée , qui reſſemble à du verre fondu , & qui occupe la plus grande partie du globe de l'œil , & l'humeur criſtaline qui ſe trouve dans un enfoncement de la partie antérieure de l'humeur vitrée.

L'organe de l'oüie.

Les oreilles qui ſont les organes de l'oüie, ont deux parties , l'une externe & l'autre interne. L'aile , le conduit qui y eſt contigu, les glandes cérumineuſes répanduës ſur la membrane qui tapiſſe le conduit, & la membrane du tambour qui ſe trouve à l'extrêmité de ce conduit forment la premiere de ces deux parties. Le tambour & le labyrinthe forment la ſeconde. On trouve dans la caiſſe du tambour les conduits qui communiquent avec la trompe d'Euſtache, & avec les cellules de l'appophiſe maſtoïde ; la fenêtre ronde, la fenêtre ovale , les quatre oſſelets & le cordon de nerfs appellé la corde du tambour, qui eſt une branche de la cinquiéme paire. Le labyrinthe eſt composé du limaçon, du veſtibule , & des canaux demi circulaires.

L'organe de l'odorat. Toutes les cavités du nez, qui est l'organe de l'odorat, sont tapissées d'une membrane parsemée de plusieurs grains glanduleux, & sur laquelle les nerfs de la premiére paire viennent se distribuer.

L'organe du goût. La langue est l'organe du goût. Sa sensibilité réside dans ces mamelons nerveux qui se trouvent sur toute sa surperficie, & sur-tout à sa pointe.

Les organes de la parole. La langue & les lévres sont les organes de la parole; les dents y contribuent aussi.

Les organes de la mastication. Les dents, la langue, les lévres & la liqueur salivale, filtrée par les glandes du même nom, sont les organes de la mastication. Les canaux excrétoires des glandes salivales vont se rendre dans la bouche. Les principales glandes salivales sont les parotides, les maxillaires, & les sublinguales.

Les parotides. Les parotides sont placées entre les conduits de l'oreille, & l'angle de la machoire inférieure. Leurs conduits excrétoires, découverts par Stenon en 1660. passent au milieu de la bouche sur le muscle masseter, & percent ensuite le muscle buccinateur vers la troisiéme dent mollaire.

Les maxillaires. Les glandes maxillaires sont situées sous chaque angle de la machoire inférieure.

Les sublinguales. Leurs conduits excrétoires, découverts par Warthon, s'ouvrent à côté du frein de la langue. Les glandes sublinguales sont placées sous la langue; elles ont plusieurs petits conduits excrétoires, découverts par Rivinus en 679. & dont on trouve les orifices vers le frein de la langue.

Je dis que ces glandes sont les principales, car il y en a un grand nombre d'autres plus petites, répanduës sous la membrane qui tapisse l'interieur de la bouche, & qui tirent leurs noms des différens en-

droits où elles sont situées. Il y a en encore deux autres dans le gosier, une de chaque côté. Leur figure les a fait nommer amygdales. On remarque sur leur surface plusieurs petits trous qui répondent chacun aux conduits excrétoires.

§. II. Le col est composé de plusieurs parties, les principales sont les artéres carotides, les veines jugulaires, l'œsophage, la trachée-artére, & les vertébres. *Le col.*

1°. L'œsophage est le conduit par où les alimens descendent de la bouche dans l'estomac. La langue les pousse dans le pharinx, qui est la partie supérieure de ce conduit; la langue & l'œsophage sont par conséquent les organes de la déglution. *Les organes de la déglution.*

2°. La trachée-artére est le conduit par où l'air passe dans les poulmons & en sort. Sa partie supérieure, qu'on appelle le larinx, & qui est composée de cartilages & de muscles, est l'organe de la voix. A la partie antérieure & supérieure de la trachée-artére, on trouve une glande appellée tiroïde, dont on ne connoit point l'usage. *L'organe de la voix.*

§. III. La poitrine ou thorax, renferme les principaux organes de la circulation & de la respiration. *La poitrine.*

Les parties contenantes de cette cavité sont les mammelles, les côtes, les vertébres, le sternum, les cartilages, les muscles, la plevre. *Les parties contenantes.*

On n'en fera point ici une description détaillée, on se contentera de dire au sujet des mammelles que chacune est un corps glanduleux entouré de beaucoup de graisse, renfermée dans une espéce de *Les mammelles.*

ſac membraneux, & couvert des tégumens communs.

Leur uſage. La fonction de ces corps glanduleux eſt de ſéparer dans certains tems le lait que les vaiſſeaux ſanguins y apportent. Il en ſort beaucoup de conduits excrétoires, qui en ſe dilatant forment une eſpéce de confluent ou de réſervoir, d'où partent dix ou douze autres tuyaux qui vont percer le mamelon pour s'ouvrir au-dehors. L'uſage de ces tuyaux laiteux, eſt de tranſmettre au-dehors le lait qui a été en dépôt dans le réſervoir.

Les parties contenues. Les parties contenues ſont le cœur, le péricarde, le médiaſtin, les poulmons, les gros vaiſſeaux, le thimus, le canal thorachique, & le diaphragme, qui ſépare la poitrine d'avec le bas-ventre.

Le cœur. Le cœur eſt le principal organe de la circulation; eſt un muſcle creux renfermé dans un ſac membraneux appellé péricade; il eſt compoſé de fibres tranſverſales, & longitudinales, & poſé à plat ſur le diaphragme entre le médiaſtin; ſa pointe eſt un peu tournée vers le côté gauche. Il a deux cavités unies enſemble, dont l'une s'appelle ventricule droit, & l'autre ventricule gauche. L'artére pulmonaire qui diſtribuë le ſang aux poulmons, ſort du ventricule droit qui eſt le plus grand & le plus mince. L'artére aorte, qui porte le ſang dans toutes les parties du corps, ſort du ventricule gauche qui eſt le plus épais. Il y a au-deſſus de chaque ventricule une autre petite cavité qu'on nomme oreillete. La veine cave qui rapporte le ſang de tout le corps aboutit à l'oreillette droite. La veine pulmonaire qui rapporte le ſang des pulmons aboutit à l'oreillete gauche. Les oreilletes ſont

ſont comme les ventricules collées l'une contre l'autre. Il y a dans l'intérieur des ventricules pluſieurs valvules ; celles qui ſont placées à l'embouchure des artères laiſſent ſortir du cœur le ſang qui entre dans les artères, & l'empêchent de revenir par le même chemin. On les appelle ſemi-lunaires. Celles qui ſont à l'embouchure des oreillettes permettent au ſang d'entrer dans les ventricules, & l'empêchent de ſortir par le même chemin. On les appelle triglochines.

Les organes de la reſpiration & de la circulation.

Les poulmons & le diaphragme, ſont les principaux organes de la reſpiration.

Les poulmons.

Les poulmons ſont compoſés de petites veſſicules, où répondent toutes les ramifications de la trachée artère. Ces ramifications ſont appellées bronches. Il y a entre ces veſſicules un tiſſu cellulaire qui remplit les intervalles qu'elles laiſſent entr'elles.

L'artère & la veine pulmonaire ſe ramifient à l'infini ſur ces veſſicules, ce qui forme un raiſeau vaſculaire merveilleux.

On trouve dans l'intérieur des bronches de petites glandes nommées Tracheales.

Le Diaphragme.

Le Diaphragme eſt une cloiſon charnuë & tendineuſe, qui ſépare la poitrine d'avec le bas ventre, & qui eſt poſée traverſalement & obliquement, de maniére que la partie antérieure eſt plus élevée que la poſtérieure.

Le bas ventre & ſa diviſion.

§. IV. Le bas ventre ou abdomen eſt diviſé en régions & en parties. On partage toute la ſuperficie du ventre en régions, afin que par la correſpondance que les parties intérieures, ont avec les extérieures, on puiſſe juger quelle partie intérieure eſt léſée, lorſque l'on voit à l'extérieure quel-

que veſtige du coup porté par l'inſtrument qui a fait la bleſſure, ou lorſque le malade déſigne à l'extérieur l'endroit où il ſent la douleur.

Des régions du bas ventre. On diſtingue deux régions, l'une antérieure, & l'autre poſtérieure. La région antérieure qui s'étend juſqu'au côté du ventre, ſe ſubdiviſe en trois autres. La premiére, qui eſt la plus haute, s'appelle Epigaſtre. La ſeconde, qui eſt la moyenne, s'appelle Ombilicale, & la troiſiéme, qui eſt l'inférieure, ſe nomme Hipogaſtre.

Chacune de ces régions ſe ſubdiviſe encore en trois. Le milieu de la région épigaſtrique ſe nomme ſimplement Epigaſtre, & les côtés ſe nomment Hypocondres, l'un hypocondre droit, & l'autre hypocondre gauche. Le milieu de la région moyenne ſe nomme Région Ombilicale, & les côtés s'appellent Régions Lombaires, droite & gauche. Le milieu de la région hipogaſtrique ſe nomme ſimplement Hipogaſtre, & les côtés s'appellent les Iſles, droite & gauche. La région poſtérieure ſe ſubdiviſe en deux parties; les Lombes forment la ſupérieure, & les feſſes l'inférieure.

Les organes du bas ventre. On diviſe les parties du bas ventre en parties contenantes, & en parties contenues. Les contenantes propres ſont les muſcles de l'abdomen & le péritoine. *Les contenues.* Les contenues ſont les organes deſtinés à la digeſtion & à la formation du chyle, à la ſéparation de l'urine, & à la génération.

Les organes qui ſervent à la digeſtion & à la chilification. Les organes deſtinés à la digeſtion & à la formation du chyle, ſont l'eſtomac, les inteſtins, le foye, la rate, le pancreas, le méſentère, le réſervoir de Pecquet, & le commencement du canal Thorachique; à

quoi il faut ajoûter les glandes qui tapiſſent la membrane intérieure, de l'eſtomac, & celles qui ſe trouvent répanduës dans le canal inteſtinal.

Les organes deſtinés à la filtration de l'urine. Les organes qui ſervent à la filtration de l'urine & à ſon évacuation, ſont les reins, les ureteres, la veſſie & l'uretre.

Les organes de la génération. Les organes de la génération ſont différens dans les deux ſexes. Ceux de l'homme ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, les teſticules, les vaiſſeaux defférens, les veſſicules ſéminales, les vaiſſeaux éjaculatoires, qui traverſent les glandes protaſtes ſupérieures, & qui s'ouvrent dans l'uretre à côté du veru-montanum, & la verge. Ainſi de ces organes, les uns ſe trouvent dans le ventre, & les autres hors du ventre. Ceux de la femme ſont le vagin, la matrice, les ligamens ronds & larges, les trompes, le morceau déchiré & les ovaires.

§. V. Les extrêmités du corps ſe diviſent en ſupérieures & en inférieures.

Les extrêmités ſupérieures. Les ſupérieures ſont les organes ordinaires du toucher, & ceux par leſquels l'homme exécute la plûpart de ſes ouvrages.

Les extrêmités inférieures. Les inférieures ſont les organes par le moyen deſquels il ſe tranſporte d'un lieu à un autre.

Ce qu'il faut remarquer aux articulations Il faut remarquer que dans les unes & dans les autres, les articulations par charniere & par genou; les différens ligamens qui ſervent à les borner & à les contenir; les cartilages qui revêtent le corps des os, ceux qui augmentent les cavités des articulations, & ceux qui ſont mitoyens entre la cavité & la tête des os; les capſules

qui envelopent les articulations, & les glandes ſinoviales qui ſe trouvent aux capſules.

Les glandes conglobées. Il faut auſſi remarquer les glandes conglobées, qui ſont au nombre de trois ou quatre ſous chaque aiſſelle, & de huit ou dix à chaque aîne. Elle ſervent d'entrepôt à la limphe qui revient des extrêmités ſupérieures & des inférieures. Elles ſont placées ſur les gros vaiſſeaux, & recouvertes de la peau & de la graiſſe.

Il y a encore des glandes de cette eſpéce aux environs des parotides & des maxillaires, & le long des veines jugulaires. Elles reçoivent la limphe qui revient de la face & du col. Celles du méſentère ſont auſſi des glandes conglobées.

Un détail plus particulier des parties du corps humain, eſt l'objet de l'Anatomie.

Ce que c'eſt que l'Anatomie. L'Anatomie eſt une diſſection ou décompoſition artificielle du corps humain, pour connoître la ſtructure, la connexion, la ſituation, & l'uſage de toutes les parties qui le compoſent.

Sa diviſion. On diviſe l'Anatomie en deux parties, en Oſtéologie & en Sarcologie ; l'Oſtéologie traite des parties dures. La Sarcologie a pour objet les parties molles. On ſubdiviſe celle-ci en Miologie, Splanchnologie, Angeologie, Nevrologie, & Adénologie.



SECTION II.

Des Fluides.

ON entend par Fluides toutes les différentes liqueurs contenues dans les Solides qui composent le corps humain.

Le sang est la principale de toutes ces liqueurs, il est l'origine de toutes les autres, excepté le chyle, dont il est lui-même formé. Ainsi l'ordre naturel nous engage à parler premierement du chyle, ensuite du sang, & enfin des liqueurs émanées du sang.

CHAPITRE PREMIER.

Du Chyle.

LE Chyle est une liqueur laiteuse, extraite des alimens par le moyen de la digestion. *Le Chyle.*

Les principes du Chyle semblent être sulphureux, mucilagineux, salés, & aqueux, car il arrive dans l'expression des alimens la même chose que dans lee émulsions. Les parties sulphureuses, mucilagineuses & salées des alimens, sont extraites par les différentes liqueurs qui servent à la digestion, & mêlées parfaitement aux aqueuses, par l'action des parties voisines. *La nature du Chyle.*

Ces parties ſulphureuſes preſſées & broyées s'arrondiſſent, & forment ces globules blancs qu'on apperçoit dans le Chyle par le moyen d'un microſcope. Ainſi le Chyle, n'eſt proprement que le ſuc des alimens, exprimés de leurs parties fibreuſes, & changé en ces globules.

Pourquoi le Chyle eſt blanc. Il ne doit point paroître ſurprenant que le Chyle, quoique formé d'alimens de différentes couleurs, ſoit une liqueur blanche; car il eſt compoſé de parties ſulphureuſes & aqueuſes, battues & rétriturées enſemble. Or ſi l'on bat pendant un tems conſidérable un fluide ſulphureux, par exemple de l'huile avec de l'eau, il devient blanc.

CHAPITRE II.

Du Sang.

Le Sang. LE Sang en général eſt une liqueur rouge répanduë dans toutes les parties du corps.

C'eſt l'aſſemblage de la partie rouge & de toutes les autres liqueurs, car elles roulent toutes enſemble dans les vaiſſeaux ſanguins. Il eſt le principale inſtrument de l'œconomie animale. Car ſon effuſion fait ceſſer la vie.

La nature du Sang. Lorſque le ſang circule dans les vaiſſeaux ou qu'il en ſort, il paroît compoſé de parties homogênes. Mais ſi on le laiſſe repoſer dans un vaſe, on reconnoît bien-tôt qu'il eſt compoſé de différentes parties. Le ſang reçû dans une palette ſe refroidit, ſe coa-

gule & se partage en deux parties, dont l'une est coagulum rouge, qu'on appelle la partie rouge du sang ; & l'autre est fluide & blanche. Celle-ci est exprimée des petits pores du coagulum, on l'appelle la partie blanche ou limphatique.

Le sang composé en général de deux parties.

Ces deux substances circulent ensemble dans les vaisseaux sanguins, sans se séparer. Mais la partie limphatique, qui est plus fine que la rouge, passe seule en des vaisseaux extrêmement petits, qu'on appelle limphatiques, se répand dans toutes les parties du corps qu'elle nourrit, porte dans les glandes la matiére de la filtration, & revient ensuite dans les veines sanguines.

Le coagulum.

Le coagulum rouge, lavé dans de l'eau tiéde se sépare en deux parties, dont l'une se mêle avec l'eau, à laquelle il communique sa couleur rouge, & l'autre se forme en petits filamens blancs.

Le sang proprement dit.

La premiere est ce qu'on appelle proprement le sang. Elle est rouge & globuleuse, chacun de ses globules est composé de six autres globules unis ensemble, ces globules nagent dans la partie blanche, & y tournent sans cesse sur leur axe.

D'où vient la couleur du sang.

On a été long-tems incertain sur la cause de la couleur rouge du sang. Les uns l'attribuoient au nitre aërien, d'autre au foye, quelques-uns à un esprit vital qui se trouve dans le cœur, ou à un ferment particulier dans le sang, &c. Mais il est probable que cette couleur vient de l'assemblage des six petits globules qui composent chacune de ses parties rouges. Ces petits globules sont ceux du chyle.

Lorsqu'ils composoient cette liqueur, ils étoient séparés les uns des autres, & leur

couleur étoit blanche. Dès qu'ils s'unissent, ils deviennent rouges; si on les sépare, ils reprennent la premiere couleur. C'est donc leur union qui les rend rouges. On sçait que la différente disposition de la surface des corps fait la diversité de leur couleur.

Ce qui fait l'union de ces globules, & où elle se fait.

Cette union de plusieurs petits globules blancs se fait dans les extrêmitez des vaisseaux capilaires de toutes les parties du corps par la contraction de ces vaisseaux. C'est ce qu'on appelle sanguification.

Il s'ensuit de tout ce qu'on vient de dire que l'union des globules, & la couleur rouge qui en résulte, font la seule différence qui se trouve entre le sang & le chyle.

Différence du sang & du chyle.

La limphe fibreuse.

La seconde partie du coagulum ne se dissout pas dans l'eau, comme la partie globuleuse, mais elle se forme en petits filamens transparens, qui étant desséchés ressemble à de la corne. C'est elle qui en se condensant retient dans les intertices les parties globuleuses du sang, lorsqu'il est sorti des vaisseaux, & forme le coagulum rouge. On l'appelle limphe fibreuse.

C'est elle aussi qui forme dans les saignées du pied ces lambaux & ces filamens épais & spongieux, enduits de suc gélatineux mucilagineux.

Cette limphe fibreuse, & ces sucs gélatineux paroissent n'être qu'une limphe moins subtile & moins triturée que celle dont on va parler.

La partie blanche.

La partie blanche ou limphatique du sang paroît être homogêne. Une legere chaleur la fait épaissir, de sorte qu'elle ressemble à du blanc d'œuf cuit, & en prend

la consistence. C'est elle qu'on appelle proprement limphe. A mesure qu'elle s'épaissit, il en sort une humeur aqueuse dans laquelle elle nageoit. Cette humeur est un peu salée & semblable à l'urine. On l'appelle sérosité.

Lorsqu'on examine le sang par le moyen d'un microscope dans une grenoüile vivante, on ne découvre rien que de conforme à ce qu'on vient de dire. *La sérosité.* *Examen du sang dans une grenouille vivante par le moyen d'un microscope.*

On y observe une liqueur aqueuse & blanche, dans laquelle nâge un amas de globules blancs ; des filamens blancs, transparens & très-confus : enfin des parties rouges, globuleuses, très-petites, & composées de six globules blancs.

On observe aussi que les globules rouges changent de figure & de couleur, lorsqu'ils passent dans les vaisseaux capillaires ; qu'ils deviennent ovales & jaunâtres ; que ne pouvant entrer que l'un après l'autre, à cause de la petitesse de ces vaisseaux, il se trouve dans ces vaisseaux beaucoup de limphe ; & par conséquent que le sang est moins rouge dans les extrêmités capillaires que dans les vaisseaux plus gros.

La couleur rouge du sang n'est pas la même dans tous les gros vaisseaux. Il est rouge, vif & brillant dans la veine pulmonaire, dans le ventricule gauche du cœur, & dans toutes les artères du corps, où il y a plus de mouvement & de limphe. *La couleur du sang est différente dans les vaisseaux.*

Il est au contraire noirâtre, & plus foncé dans l'artère pulmonaire, dans le ventricule droit du cœur ; & dans toutes les veines où il y a moins de mouvement & moins de limphe.

C'est par cette raison que le sang venal,

tiré dans une palette, eſt plus noirâtre dans le fond qu'à ſa ſurface.

Si l'on fouette avec une poignée de brins de bouillot le ſang nouvellement tiré d'une veine, toute ſa partie fibreuſe s'attache aux petits bâtons, & ſa partie rouge & limphatique reſte fluide ſans ſe coaguler ; ce qui prouve que c'eſt cette partie fibreuſe qui en ſe coagulant exprime la partie blanche, & retient la partie rouge par le moyen de ſes filamens qui l'embarraſſent. Quand on l'examine on la trouve enduite de ſuc gélatineux, ſemblable aux concreſſions limphatiques & polipeuſes, qu'on trouve dans les vaiſſeaux & dans le cœur. C'eſt probablement elle qui forme ces eſpéces de corps, & qui arrêtée dans les petits vaiſſeaux eſt cauſe des embarras, ou obſtructions qui y arrivent quelquefois.

Le chyle ne ſe change en ſang qu'après plusieurs circulations.

Il faut un certain tems pour que le chyle ſe change en ſang. C'eſt pourquoi lorſqu'on ſaigne une perſonne peu de tems après qu'elle a mangé, on voit des lignes blanches formées par le chyle ſortir avec le ſang. La ſéroſité qui s'en ſépare après quelque-tems de repos dans les vaiſſeaux où on l'a reçu paroît tout laiteuſe, & quelquefois il y a ſur le coagulum rouge une eſpéce de croute de même nature.

Si on ouvre un chien après l'avoir fait manger, on trouve auſſi dans les artéres pulmonaires une matiere blanchâtre mêlée avec le ſang ; d'où il faut conclure que le chyle n'eſt changé totalement en ſang qu'après pluſieurs circulations.

Il ſuit auſſi de ce qu'on vient de dire que la ſéroſité ſert de véhicule à la limphe, & que la limphe & la ſéroſité en

servent au sang proprement dit.

Toutes les matieres dont le sang est composé ont différens mouvemens qui entretiennent sa fluidité ; sçavoir, un mouvement de fermentation, un mouvement de fluidité, & un mouvement circulaire, progressif ou de trusion. Mais de ces trois mouvemens il n'y a que le circulaire qui soit prouvé & démontré. Plusieurs Auteurs contestent les deux autres. *Mouvemens du sang.*

Le mouvement de fluidité est celui qu'il a de commun avec tous les autres fluides. Il dépend de l'action des vaisseaux, de l'élasticité de l'air, & du mouvement de fermentation. *Mouvemens de fluidité.*

Quelques-uns admettent dans tous les fluides un principe qui leur donne la fluidité.

Le mouvement de fermentation, que quelques Physiciens nient, agite toutes les parties du sang, forme & produit toutes les humeurs dont il est chargé, & communique de la chaleur à toutes les parties solides. *Celui de fermentation.*

Le sang, disent les Partisans de la fermentation, a des principes acides & alkalis, qui se heurtant continuellement les uns les autres, doivent produire nécessairement le mouvement de fermentation.

Les bornes qu'on s'est proposé dans cet abregé, ne permettent point d'entrer dans l'examen des raisons allegüées pour ou contre ces deux mouvemens.

Le mouvement circulaire, de trusion ou progressif, est celui par lequel le sang est porté du cœur comme du centre dans toutes les parties par les arteres, & rapporté au cœur par les veines. *Le mouvement circulaire.*

Sa cause. Les causes de ce mouvent sont l'action de l'air dans les poulmons, le mouvement du cœur & le ressort des vaisseaux.

CHAPITRE III.

Des liqueurs émanées du sang.

Quels sont les organes distinés à la filtration. LE sang est formé par le chyle, & il forme à son tour toutes les autres liqueurs, qui après avoir été confondues dans sa masse s'en séparent. Cette séparation s'appelle sécretion, filtration, ou excrétion.

Les sécretions se font, ou par l'extrêmité des vaisseaux capillaires artériels; comme celle de la matiére de la transpiration, & de la graisse, ou par le moyen de certains organes appellés glandes conglomerées, destinées à cette opération; comme celles de la bile, de la salive, &c.

On partage en trois classes les humeurs séparées de la masse du sang.

Les recrémens. La premiere comprend celles qui doivent se mêler de nouveau avec le sang pour différens usages. Telles sont la graisse, la sinovie, la liqueur du péricarde, les esprits animaux, &c. On les nomme recrémens.

Les excremens. La seconde renferme celles qui ne doivent plus avoir de commerce avec le sang. Telles sont l'urine, la matiére de la transpiration insensible, la sueur, &c. On les appelle excrémens.

La troisiéme est composée de celles dont une partie doit rentrer dans la masse, tan-

dis que l'autre ſera rejettée hors des voïes de la circulation. Telles ſont la ſalive, la bile, le ſuc pancréatique, &c. Comme ces humeurs participent des deux premieres, on les appelle recrémens excrémens. *Les récremens-excrémens.*

Les humeurs ſe ſéparent du ſang; les unes pour quelque fonctions ou quelque uſage néceſſaire à la conſervation du corps; les autres, parce qu'elles ſont ſuperflues & qu'elles deviendroient nuiſibles.

Nous allons examiner en détail la nature & les uſages de toutes ces différentes liqueurs.

§. I. la matiére de la tranſpiration inſenſible eſt une humeur ſubtile & déliée, qui s'exhale en forme de vapeur de toute la ſuperficie du corps, & de toutes les cavités. *La matiere de la tranſpiration.*

La tranſpiration inſenſible qui ſe fait dans les poulmons ſe nomme tranſpiration pulmonaire; celle qui ſe fait par les pores de la peau ſe nomme tranſpiration cutanée. *La tranſpiration ſe diviſe en pulmonaire & en cutanée.*

Cette évacuation qu'on appelle inſenſible, parce que les yeux ne peuvent l'appercevoir ſenſiblement, eſt cependant la plus abondante de toutes les évacuations.

Pluſieurs expériences en prouvent l'éxiſtence. Si on paſſe le doigt ſur la ſurface d'un miroir ou de quelqu'autre corps bien poli, on y laiſſe une trace d'humidité. Si on met la tête nuë près d'une muraille blanche expoſée au ſoleil, on voit l'ombre des vapeurs qui ſortent par les pores de la peau. Si on reſpire contre une glace, on la voit bien-tôt couverte de petites gouttes d'eau. Les vapeurs qui ſortent des poulmons ſont condenſées en hiver par le froid, *Preuve de la tranſpiration cutanée.* *Preuve de la pulmonaire.*

& forme une eſpéce de nuage en ſortant de la bouche.

D'autres expériences prouvent qu'elle eſt plus abondante que les autres évacuations ſenſibles.

Son abondance. Sanctorius a obſervé que de huit livres d'alimens, il s'en diſſipe cinq par la tranſpiration inſenſible. Ce qui fait concevoir combien l'œconomie animale eſt dérangée, lorſque la tranſpiration eſt arrêtée ou par un air trop froid, qui rétrécit les pores, ou par l'épaiſſiſſement de ſa matiere.

Les organes qui la laiſſent paſſer. Il n'y a point de glandes qui ſervent à la filtration de cette humeur; on croit que c'eſt par des pores ou par les extrêmités des arteres capillaires qu'elle ſort. Ces ouvertures qui ſe trouvent ſur la ſurface de la peau ſont ſi petites que Lenwenok a obſervé qu'un grain de ſable ne pouvoit couvrir 250000.

La tranſpiration eſt plus ou moins abondante. Cette évacuation eſt plus abondante en été qu'en hyver, devant un bon feu qu'à un air froid, dans le mouvement que dans l'inaction, pendant la digeſtion qu'avant le repas; & dans un pays chaud que dans un froid.

Sa nature. Sa matiere eſt acqueuſe & ſaline, & paroît avoir aſſez d'analogie avec l'urine; auſſi remarque-t'on que quand on urine beaucoup la tranſpiration eſt moins abondante.

Son uſage. Cette évacuation ſert a entretenir la ſoupleſſe des mamelons de la peau. Elle emporte du ſang des particules ſalines, & le purifie par ce moyen. C'eſt elle qui cauſe la plûpart des maladies de la peau, par exemple, les éréſipelles, les dartres, les gales, &c.

§. II. La matiere de la sueur se sépare du sang par les glandes miliaires. Elle est beaucoup plus grossiere que celle de la transpiration, ce qui fait qu'on la voit l'été se répandre sur la peau en petites goutes. Les tuyaux par où elle sort sont aussi plus grossiers que les petits pores par où passe la transpiration insensible. *La sueur.*

Pendant la sueur les tuyaux éxcrétoires des glandes miliaires compriment les pores par où sort la matiere de la transpiration ; ce qui fait que l'abondance de la sueur diminuë celle de la transpiration. La sueur a aussi beaucoup de rapport à l'urine.

§. III. L'humeur sébacée est une matiere onctueuse qui se filtre par des glandes sébacées, & qui est déposée dans de petites follicules où elle acquiert une certaine consistance. *L'humeur sébacée.*

L'usage de cette humeur est de défendre la peau de l'action des sels qui se trouvent dans la matiere de la sueur, & dans celle de la transpiration, de rendre la peau du visage lisse & bien polie & d'empêcher l'escoriation des parties qui sont obligées de se frotter. *Son usage.*

C'est pourquoi il se trouve beaucoup de glandes sébacées dans les endroits sujets au frottement, tels que les jointures, le scrotum, les aînes, &c. *Ce qu'elle cause.*

L'humeur sébacée en se desséchant forme les petites écailles qui font la crasse de la tête & de tout le corps. Lorsqu'elle est retenuë dans la follicule ou dans la glande elle forme les tubercules ou petites tumeurs qui naissent sur la peau, & qu'on appelle

taupes à la tête, & tanes au visage.

Le cérumen ou la cire. Celle qui sort du conduit auditif externe de l'oreille s'appelle cerumen ou cire. Elle est jaune & amére; elle décrépite & s'enflamme sur le feu. Si elle s'amasse & s'endurcit dans le conduit, elle peut causer la surdité.

La chassie. Les glandes Meibomius filtrent une matiére sébacée dont l'usage est de s'opposer à la chute des larmes sur les joues, de les déterminer vers le nez, & de les faire passer par les points lacrimaux. Lorsque cette humeur devient épaisse, elle forme ce qu'on appelle cire ou chassie des yeux.

Les esprits animaux. §. IV. L'opinion reçuë est qu'il se sépare du sang porté dans la substance corticale du cerveau & dans la moëlle de l'épine par les artéres, un fluide très-subtile, & extrêmement mobile, qu'on nomme esprits animaux ou suc nerveux. Ces esprits passent de la substance corticale dans la médullaire, & de-là dans les nerfs qui les portent de la tête dans toutes les parties du corps, & les rapportent de toutes les parties du corps à la tête. *L'usage des espris animaux* C'est ce fluide subtile qui est le principe actif & le moteur de tout le corps, & qui donne la force, la vigueur, le mouvement, & la tension nécessaire à nos parties; c'est par lui que nous appercevons les objets, & que nous faisons toutes nos actions.

D'où dépendent nos perceptions & nos actions. Nos perceptions & nos actions dépendent donc de la facilité avec laquelle nos esprits coulent du cerveau dans les nerfs, & des nerfs dans le cerveau : ce que l'expérience confirme. Car si le cerveau, le cervelet, ou la moëlle de l'épine est lézé, il

il survient dans les parties où sont distribués les nerfs qui partent du lieu malade des convulsions, des paralisies, & si on lie, ou si on coupe quelques nerfs, les parties qui sont au-dessous de la ligature perdent le mouvement & le sentiment, celles qui sont au-dessus les conservent. *Quelle en est la preuve.*

Il y a néanmoins des Philosophes qui nient l'existence des esprits animaux; ils pensent que nos nerfs sont des cordes tenduës à peu près comme celles des instrumens, & que nos actions se font par les différentes vibrations que nous leur donnons. Mais l'expérience dont on vient de parler semble démentir ce sentiment. Car si on lie une corde tenduë, elle ne devient pas pour cela incapable de vibration. *Opinion diferente sur les esprits animaux.* *Refutée par l'expérience.*

Les sentimens sont bien partagés sur la nature des esprits animaux. Sont-ils d'une nature saline, aerienne, huileuse, aqueuse, ou ignée, c'est ce qui semble, très-difficile à décider. La finesse des vaisseaux qui se distribuent au cerveau, prouvent que la liqueur qui s'y sépare du sang est fort subtile; la promptitude avec laquelle nous exécutons nos mouvemens dès que nous le voulons, démontre non-seulement son extrême mobilité; mais que c'est du cerveau que vient cette liqueur. *Nature des esprits animaux.*

§. V. Plusieurs petits conduits excrétoires qui partent de la glande lacrimale, vont percer la tunique conjonctive, pour répandre sur le globe de l'œil une sérosité qu'on appelle humeur lacrimale, & dont l'usage est de faciliter le mouvement des paupiéres, & d'entretenir la transparence de la cornée. *L'humeur lacrimale.* *Son usage.*

Le superflu de cette sérosité, qu'on appelle larme, est pompé par les points lacrimaux, d'où il passe dans le sac lacrimal & dans le conduit nasal, pour tomber audessus de la voute du palais, & couler ensuite par le nez, ou par derriére la cloison dans le pharinx.

La morve. §. VI. La morve est séparée du sang par des glandes répanduës sur la membrane pituitaire, qui tapisse & revêt toute l'étenduë interne du nez, ses cavités & ses replis.

Sa nature. Cette humeur est mucilagineuse, sans goût & sans odeur; elle se mêle facilement avec l'eau, & se condense lorsqu'on n'a pas soin de se moucher. Elle coule en quantité quand on en est enrhumé, ou qu'on use de quelque poudre âcre & subtile, tel que le tabac.

Son usage. Son usage est de lubrifier la surface interne du nez, de la rendre souple, de l'entretenir humide, & de préserver l'intérieur du nez des injures de l'air. L'enchifrenement est occasionné par la rétention de cette humeur dans les glandes.

La salive. §. VII. La bouche est continuellement arrosée d'une liqueur appellée salive, qui se sépare du sang par les glandes salivaires.

Sa nature. La salive est une liqueur fort délayée. transparente, sans goût & sans odeur; ce n'est proprement qu'un huile fort atténuée, mêlée avec de l'eau par le moyen des sels & du mouvement des artéres.

Son usage Elle est donc d'une fort grande utilité. En humectant le gosier, elle le préserve des injures de l'air, & facilite la parole.

En pénétrant ſes alimens, elle rend leur déglution aiſée, prépare leur digeſtion par ſes parties acqueuſes, ſalines & huileuſes, qui commence à diſſoudre leurs parties huileuſes & ſalines.

§. VIII. Des amigdales filtrent un humeur épaiſſe, & dont l'uſage eſt de lubrifier les parties voiſines. *L'humeur des amigdales.*

§. IX. L'intérieur de l'œſophage eſt arroſé d'un humeur filtrée par les glandes répanduës dans les tuniques de cet organe. Cette liqueur facilite la déglution. *L'humeur qui humecte l'œſophage.*

§. X. On découvre dans la quatriéme tunique de l'eſtomach un très-grand nombre de petits trous qui répondent à des grains glanduleux, placés dans ce tiſſu lâche & ſpongieux de la troiſiéme tunique. Ces glandes filtrent la liqueur gaſtrique ou ſuc ſtomacal, dont l'uſage eſt de ſervir à la digeſtion, & de cauſer l'appétit. *Le ſuc gaſtrique* *Son uſage.*

Ce ſuc eſt clair, ſubtil & âcre dans les animaux qui ont ſouffert la faim pendant long-tems; mais dans l'état naturel il a aſſez d'analogie avec la ſalive.

§. XI. La troiſiéme tunique des inteſtins ſoutient auſſi une quantité de différens grains glanduleux qui filtrent une liqueur qu'on appelle lymphe inteſtinale, qui reſſemble auſſi à la ſalive, & qui augmente la fluidité du chyle. *La limphe inteſtinale.*

§. XII. La bile eſt une liqueur jaune, amére & compoſée de parties aqueuſes, ſalines, réſineuſes & ſulphureuſes fort at- *La bile. Sa nature.*

ténuées & bien mêlées ensemble. Elle est par conséquent savonneuse, très-pénétrante, & très-propre à achever la dissolution des parties sulphureuses, gommeuses, mucilagineuses & salines des alimens.

Par les différentes expériences, on reconnoit que la bile est un mélange d'huile & de sel alkali, tel que le savon. Les Auteurs l'appelle un savon animal.

Où elle se sépare. Le foye le sépare d'un sang vénal, apporté par la veine porte, qui le reçoit de la rate, de l'estomac, des intestins, & de l'épiploon, par un seul tronc de veine formé de la réünion des veines qui viennent de ces différentes parties. Car une partie de ce sang vient de la rate, où elle a reçuë une préparation; une autre partie vient de l'estomac, & des intestins, où elle s'est chargée, selon quelques-uns, de quelques parties chyleuses; & enfin une autre partie vient de l'épiploon, où elle s'est chargée de parties graisseuses.

Où elle va se déposer. La bile séparée dans les glandes du foye, passe par les pores des vaisseaux biliaires, qui par leur réünion forment un canal appelé hépatique. D'autres petits canaux découverts par MM. Winslow & Verdier, qui partent de ces pores du foye, & qui sont appelés hépato-cystiques, la portent dans la vessicule du fiel, d'où elle sort par un canal qu'on nomme cystique. Ce canal se joint avec l'hépatique, & ne forme avec lui qu'un seul conduit, qu'on appelle Cholidoque. Ce canal commun dépose la bile dans le duodenum.

Différence de la bile. La bile qui se trouve dans la vessicule est très-épaisse, très-jaune & très amére. La compression des muscles du bas-ventre, sa

contraction de ses fibres charnuës, & surtout la pression de l'estomac lorsqu'il est rempli, contraint cette bile de couleur dans le duodenum. Celle qui vient par le canal hépatique est plus fluide, plus transparente & plus douce que la premiére. L'action du diaphragme, celle des muscles du bas-ventre, & le mouvement progressif des liqueurs, la font couler par ce canal dans le duodenum.

L'usage de la bile est de diviser le chyle, de le rendre plus fluide & plus doux, & d'exciter un certain mouvement dans les intestins. *Son usage.*

§. XIII. Le suc pancréatique est une liqueur qui se filtre dans le pancreas, & qui est porté dans le duodenum par un canal excrétoire, dont Wirsungus a fait la découverte. Il est de la nature de la salive, & sert à perfectionner le chyle. *Le suc pancréatique Sa nature. Et son usage.*

§. XIV. L'urine est l'excrément que les glandes de la substance cortigale des reins séparent du sang. Cette liqueur passe d'abord dans les canaux excrétoires qui composent la substance rayonnée des reins. Ces canaux la déposent dans les bassinets, & les ureteres la portent des bassinets dans la vessie, où après avoir séjourné quelque-tems elle prend son cours par l'uretre. *L'urine.*

Les parois de la vessie sont garnis d'une humeur mucilagineuse, filtrée par les glandes qui se trouvent entre ses tuniques. Cette humeur sert à garantir la parois interne de la vessie de l'impression que les sels urineux pourroient faire sur elle. C'est cette humeur qui sort en forme de glaire &

qui se dépose au fond du vase, qui a reçû l'urine d'une personne dont la vessie est irritée par une pierre ou par quelque autre chose.

Sa nature. L'urine paroît n'être autre chose qu'une eau chargée d'un sel très-volatile & très-subtil, d'une huile fort volatile, d'une terre insipide, & d'une matiére mucilagineuse. Dans l'état naturel ou de santé, sa couleur est jaunâtre & presque semblable à celle du citron, son odeur est fade, son goût est salé, sa chaleur est tempérée, & elle a la fluidité de l'eau commune. Mais dans les maladies, on apperçoit de l'altération dans sa quantité, dans son sédiment, dans sa couleur, dans son odeur, & dans sa consistance.

Il faut remarquer néanmoins que dans l'état de santé même, l'urine est plus ou moins colorée, plus ou moins salée, & plus ou moins claire, selon qu'il y a plus ou moins de parties aqueuses, relativement aux autres matiéres qu'elle contient. Cette variation dans la quantité proportionnelle des parties aqueuses vient du tempérammment du sujet, de la saison, de la quantité & de la nature des choses qu'on boit.

Concrétions de l'urine. Quand l'urine est reposée & refroidie, on y apperçoit trois différentes concrétions; une à sa superficie, une vers son milieu, & une vers son fond. Celle qui se fait à sa superficie s'appelle nuée; celle du milieu s'appelle suspension, & celle du fond se nomme sédiment.

Ces différentes concrétions sont formées par les matiéres de l'urine plus ou moins raréfiées; le sédiment est composé

d'une matiére terreuſe, & des parties du ſel les moins legéres.

§ XV. On trouve dans l'uretre l'embouchure de pluſieurs tuyaux excrétoires qui partent des glandes proſtates ſupérieures & inférieures, & qui dépoſent dans le canal une liqueur blanche & viſqueuſe que ces glandes filtrent. Cette liqueur défend les parois de ce canal de l'acrimonie de l'urine, & ſert de vehicule à la ſemence.

L'humeur des proſtates.

Son uſage.

§. XVI. La ſemence, qu'on appelle auſſi liqueur ſéminale ou prolifique, eſt préparée & ſéparée du ſang dans les teſticules, qui ſont composés d'une très-grandes quantité de vaiſſeaux extrêmement fins, dont l'entrelaſſement forme ce qu'on appelle lacis vaſculaire.

La ſemence.

Cette liqueur paſſe dans l'épididime & de-là dans le canal déférent, qui la porte dans les veſſicules ſéminales, où elle reſte en dépôt pendant un tems, & d'où il en paſſe probablement dans le ſang. Elle ſort enſuite des ces veſſicules par les conduits appelés éjaculatoires, dont les ouvertures ſe trouvent dans l'uretre, près du verumontanum, & ſe mêle avec l'humeur des proſtates. L'uſage de la ſemence eſt de féconder les œufs des femmes.

Où elle ſe dépoſe après avoir été filtrée.

Ce n'eſt qu'à l'âge de puberté, c'eſt-à-dire, à 13 ou 14 ans que cette liqueur commence à ſe ſéparer du ſang.

§. XVII. Le lait eſt une liqueur blanche portée dans les mammelles avec le ſang, dont elle eſt ſéparée par les glandes de ces parties. Ce n'eſt proprement qu'un chyle

Le lait.

qui a été plus trituré, lorsqu'il a passé par le cœur & par les vaisseaux.

La correspondance des mammelles avec la matrice.

C'est en considérant la correspondance qu'il y a entre les mammelles & la matrice, par le moyen des nerfs & des vaisseaux, qu'on peut comprendre pourquoi les mammelles séparent le lait de la masse plûtôt qu'une autre partie. On sçait que les mammelles ne croissent qu'à l'âge de puberté; c'est-à-dire, à 14 ou 15 ans ou environ, lorsque les filles deviennent nubiles; qu'elles se gonflent à l'approche des régles, & qu'elles se remplissent de lait après l'accouchement.

Ce qui détermine le lait à se porter aux mamelles.

Pendant la grossesse les vaisseaux de la matrice sont très-dilatés, & laissent passer une très-grande quantité de chyle ou de matiére laiteuse, qui est portée au fœtus pour sa nourriture par le cordon ombilical: mais lorsque l'enfant est sorti de la matrice elle se rétrécit, & ses vaisseaux qui sont en grand nombre diminuent de diamâtre. Ainsi l'aorte ascendante, les artéres qui viennent des souclaviers & des axiliaires d'où partent celles des mammelles, & les artéres épigastriques qui se communiquent avec les mamaires sont plus pleines de sang, & les mammelles par conséquent plus gonflées après l'accouchement.

Pour qui les mammelles séparent le lait.

La matrice ne peut être retrécie, sans que le chyle surperflu à la nourriture de l'enfant ne reste mêlé avec le sang, & ne soit porté avec lui par le moyen de la circulation dans les mammelles, où nous venons de dire que le sang se porte avec abondance après ce retrecissement. Et comme ce chyle est quelquefois cinq ou six heures à changer de nature, les glandes des mammelles

melles peuvent pendant tout ce tems le filtrer. Ainsi la filtration du lait se fait après l'accouchement, & pendant les cinq ou six heures qui suivent les repas.

Tout ceci fait voir les causes des autres changemens qui arrivent aux mammelles, dans l'âge de puberté & à l'approche des régles.

Qualité du lait. Le lait pour être bon, doit être très-blanc, d'une odeur douce & agréable, d'un goût un peu sucré, & d'une consistence médiocre; de sorte que si on en fait rayer quelques gouttes sur la main, elles ne s'y attachent point, & ne coulent point trop facilement; car le lait trop épais passeroit difficilement dans le sang, & celui qui seroit trop âqueux ne nourriroit point assez.

Son usage. L'usage du lait est, comme l'on sçait, de servir de nourriture à l'enfant lorsqu'il est sorti du ventre de sa mere.

La sinovie. §. XVIII. Les glandes mucilagineuses des capsules ligamenteuses & des guaines des tendons filtrent une liqueur mucilagineuse, qu'on appelle sinovie, & dont l'usage est d'entretenir la souplesse des cartillages, & par conséquent de faciliter le mouvement des tendons & des articulations.

L'humeur de la trachéartére & des bronches. §. XIX. Les bronches, & la trachée-artère sont enduites intérieurement, & lubrifiées par une liqueur limphatique que filtrent les glandes bronchiales & trachéales.

L'humeur du péricarde, de la plevre & du péritoine. §. XX. Le péricarde, la plevre, & le péritoine, sont humectés par une liqueur assez claire, dont l'usage est d'entretenir leur fléxibilité, & d'empêcher que ces parties ne

s'échauffent par le frottement. C'est de ces parties mêmes que sort cette liqueur. En effet, si l'on prend une portion de ces membranes, qu'on l'étende sur le doigt & qu'on la presse après l'avoir bien essuyée, on en voit sortir quelques gouttes de cette liqueur.

La graisse. Quelques-uns croyent qu'elle suinte par les pores de ces membranes ; mais l'opinion commune est qu'elle est filtrée par de petites glandes.

§. XXI. La graisse est une humeur onctueuse & sulphureuse, que les artères sanguines déposent dans le tissu cellulaire de la peau & des autres parties, & que les veines rapportent dans la masse du sang.

Flux minstruel. Son usage est de nourrir l'animal en certains tems, & de tempérer l'acrimonie des sels du sang. Elle contribuë à la beauté, en remplissant les vuides que laissent les parties, & en rendant la peau fléxible, lisse, douce, & polie. Elle humecte & ramollit aussi les parties charnues & tendineuses.

§. XXII. Outre toutes les évacuations, dont on vient de parler, il s'en fait encore une de sang, par les vaisseaux du fond de la matrice, & par ceux du vagin. Cette évacuation qui est périodique & particulière aux femmes s'appelle flux menstruel, régles, mois, &c.

Elle commence ordinairement à l'âge de 14 ou de 15 ans, & finit à l'âge de 45 ou de 50 ans. Elle revient environ tous les mois, & dure 2, 3, 4, 5 jours, plus ou moins. Elle cesse pour l'ordinaire dans le

tems de la grossesse, & lorsque les femmes sont nourrisses.

La quantité de cette évacuation, sa durée & son retour périodique varient selon la constitution de la personne, son âge, son embonpoint, sa maniere de vivre, ses exercices & ses passions.

Cette évacuation est fort utile à la santé des femmes, qui d'ailleurs ne concevroient pas, si elles n'avoient pas ce flux périodique.

Elle a cependant quelquefois beaucoup de peine à venir, & les femmes qui éprouvent cette difficulté sont ordinairement infirmes, jusque'à ce qu'elle soit établie.

Sa cessation est un tems dangereux à passer, & demande certaines précautions de la part des femmes qui sont dans ce cas; car c'est dans ce tems qu'elles sont plus sujettes aux fleurs blanches, aux molles, aux schires, aux cancers & aux ulcéres de la matrice. L'abondance de cette évacuation affoiblit, épuise, & cause des fausses couches; sa diminution & sa suppression causent les mêmes maladies que sa cessation occasionne, & une infinité d'autres.

Sa cause. Sa cause est la quantité du sang contenu dans les vaisseaux, principalement dans ceux de la matrice. Les Anciens s'imaginoient qu'elle venoit d'un ferment renfermé dans les vaisseaux de la matrice. Quelques-uns l'ont attribuée à l'influence de la Lune, &c.

Il est dangereux de saigner du bras les femmes, pendant cette évacuation périodique.

SECTION TROISIÉME.

Des fonctions.

TOUTES les fonctions du corps humain dépendent de la ſtructure des parties, & du cours des eſprits animaux portés du cerveau dans toutes les parties, & rapportés de toutes les parties au cerveau ſelon le mouvement qui leur a été imprimé par l'ame, ou par les objets extérieurs. Ainſi on peut conſidérer le cerveau comme le ſiége d'où l'ame apperçoit les objets & en fait la comparaiſon, & comme le principe de toutes nos fonctions.

De ce ſiége, l'ame reçoit du corps certaines impreſſions, & lui fait à ſon tour exécuter certains mouvemens. Mais comment ces deux ſubſtances agiſſent-elles l'une ſur l'autre? Quel eſt en l'endroit du cerveau d'où l'ame exerce ſon empire? Ce ſont des queſtions extrêmement difficiles à réſoudre & inutiles à notre objet.

Les fonctions vitales. On a coutume de partager les fonctions en trois eſpéces; ſçavoir, en vitales, en naturelles, & en animales.

Les naturelles. Les vitales ſont celles d'où la vie de l'homme dépend à chaque moment. Telle eſt la circulation du ſang.

Les fonctions naturelles ſont celles qui ſont néceſſaires à la conſervation de la vie. Telle eſt la digeſtion.

Les fonctions animales ſont les mouve-

mens & ce qu'il y a de corporel dans les sensations, dans l'imagination & dans la mémoire. Ces fonctions sont quelquefois volontaires, & d'autres fois involontaires. *Les animales.*

Nous allons examiner chacunes de ces espéces de fonctions en particulier.

CHAPITRE PREMIER

Des fonctions vitales.

LES fonctions vitales sont la circulation du sang, l'action du cerveau & la respiration. *La circulation.*

§. I. La circulation du sang est un mouvement, par lequel il est porté du cœur dans toutes les parties du corps, & rapporté de toutes les parties du corps au cœur. Ce mouvement causé principalement par la dilatation & la par contraction de cet organe, est le principe d'où dépend la vie du corps. Lorsqu'il cesse dans une partie elle meurt; lorsqu'il diminuë dans tout le corps, ou dans une partie, les opérations de l'esprit & du corps s'affoiblissent dans tout le corps, ou dans cette partie; lorsqu'il cesse dans tout le corps, la vie s'éteint & le corps se corrompt. *Ce qu'elle produit.*

Pour comprendre le mécanisme de ce mouvement admirable, il faut se rappeller ce que nous avons dit de la structure du cœur & des artères, & sçavoir qu'à chaque instant de la vie, le cœur & les artères se contractent & se dilatent alternativement & successivement. *Par quelle mécanique.*

Lorſque le cœur eſt en contraction, les parois de ces ventricules en ſe rapprochant preſſent le ſang & le pouſſent vers la baſe du cœur. Le ſang ainſi forcé de ſortir heurte contre les valvules triglochines, écarte les ſemilunaires, & prend ſon cours par deux endroits différens. Une partie entre dans l'artère pulmonaire, qui eſt alors en dilatation, dans ſes différens rameaux, & enfin dans les artères capillaires, d'où il paſſe dans les veines capillaires pulmonaires. Car l'extrêmité des artères s'unit à celle des veines, ou les veines ne ſont peut-être que la continuation des artères & ne forment avec elles qu'un même canal. L'autre partie du ſang prend ſon cours par l'aorte alors en dilatation, le continuë dans toutes ſes différentes diviſions juſqu'à ſes extrêmitez capillaires, d'où il paſſe pareillement dans les extrêmitez des veines qui s'y uniſſent. Toutes les artères par leur contraction le font paſſer dans les capillaires & de-là dans les veines qui les rapportent au cœur. Les veines du poumon qui ſe rëüniſſent en un tronc qu'on appelle veine pulmonaire, le rapportent à l'oreillette gauche. Celles qui ſont diſtribuées dans tout le corps, & qui ſe réuniſſent auſſi en un ſeul tronc qu'on nomme veine cave, le rapportent à l'oreillette droite.

L'une & l'autre de ces oreillettes, en ſe contractant, pouſſent le ſang dans ces ventricules, dont la contraction ceſſe pour un moment par le relâchement des fibres charnues. Elles ſe dilatent enſuite pour en recevoir de nouveau, pendant que le cœur ſe contracte pour chaſſer celui qu'il a reçu. Ainſi quand les oreillettes ſont en con-

traction, les ventricules se dilatent ; & quand les oreillettes se dilatent, les ventricules sont en contraction.

L'action de l'air principalement dans les vessicules du poumon, le ressort des artéres, qui est ce qu'on appelle le pouls, celui des veines, quoique moins considérable que celui des artéres, & plusieurs autres causes, par exemple, l'action des muscles, & les valvules qui se trouvent dans les veines contribuent à ce mouvement progressif du sang, dont la contraction du cœur est la premiére cause. La dilatation même du cœur y contribuë, en facilitant l'entrée du sang dans les ventricules de ce muscle. *Ce qui contribuë à la circulation.*

La contraction du cœur appellée sistole, est causée par les esprits animaux qui se portent dans ces fibres charnues. Son relâchement ou sa dilatation appellée diastole semble venir de la compression des nerfs cardiaques par les oreillettes pleines de sang. Car les esprits qui se portent au cœur sont alors interceptés, & le cœur tombe dans une espéce de paralisie momentanée, qui cesse lorsque les oreillettes en contraction ont fait entrer dans les ventricules le sang dont elles étoient remplies : les oreillettes s'étant vuidées, ne comprennent plus les nerfs cardiaques, & les esprits animaux reprennent leurs cours. *La cause de la contraction & du relâchement du cœur.*

Il se fait une circulation particuliére des vaisseaux de l'estomac, de la rate, des intestins & de l'épiloon, dans le foye. Le sang porté dans ces parties est rapporté à ce dernier viscére, par des branches qui forment un tronc appellé veine-porte ventrales. Ce tronc le verse dans la veine-porte *Circulation particuliére.*

hepatique qui par ses ramifications le distribuë au foye d'où il est repris, de même que le sang artériel qu'il reçoit pour sa nourriture, par d'autres rameaux terminés en trois branches qui le versent dans la veine cave ascendante.

Preuves de la circulation du sang. Un grand nombre d'expériences prouvent la circulation du sang, que les anciens ont ignorée. L'inspection du cœur d'un chien vivant, celle du mésantere de grenoüilles, où l'on voit à travers ses membranes par le moyen du microscope le mouvement de cette liqueur : les ligatures & les ouvertures faites aux vaisseaux, & les injections empêchent d'en douter.

Son utilité. La circulation entretient la chaleur de tout le corps & la fluidité du sang. Elle distribuë par-tout les sucs nourrissiers ; elle porte la matiere des sécrétions ; elle conserve tous nos organes, elle façonne & brise tous les nouveaux sucs qui sont portés dans nos vaisseaux, & les change en sang.

C'est par son moyen qu'on peut expliquer les causes de la vie & de la santé, de la mort & des maladies, & rendre raison d'une infinité de phénoménes. En effet, depuis sa découverte, les causes de beaucoup de maladies sont mieux connues.

Sa vitesse. On ne peut guéres déterminer la vitesse de la circulation du sang. Elle varie suivant la différence des tempéramens des sujets, les alimens qu'ils prennent, les exercices qu'ils font & l'air qu'ils respirent. Le travail, la respiration fréquente, les boissons spiritueuses, les aromats, & généralement tout ce qui détermine une abondante quantité d'esprits vers les fibres du cœur l'aug-

mentent ; au lieu que toutes les choſes contraires la diminuent.

C'eſt par le moyen du pouls qu'on reconnoît les variations qui arrivent dans le mouvement du ſang. Car le pouls n'eſt autre choſe que l'impulſion des parties voiſines du cœur & des artéres, cauſée par la dilatation du cœur & de ces vaiſſeaux. *Le pouls.*

Cette découverte ſi utile à la Médecine, & par conſéquent ſi importante, eſt duë à Harvée, ſuivant l'opinion la plus commune.

§. II. L'action du cerveau eſt de ſéparer du ſang un fluide très-ſubtile appellé eſprit animal, que les nerfs diſtribuent dans tout le corps, & dont le mouvement eſt ſi rapide, que ce fluide paſſe du cerveau juſqu'aux extrêmités du corps auſſi promptement que la volonté le commande, & retourne avec la même promptitude au cerveau, lorſque quelques-unes des parties du corps a reçû quelque impreſſion de la part des corps extérieurs. Le cerveau eſt donc le réſervoir de cette liqueur, par laquelle l'ame aperçoit les objets, & exécute toutes les actions corporelles. *L'action du cerveau & le mouvement des eſprits animaux.*

Car ce ne ſont pas les organes corporels qui ſentent ; c'eſt l'ame qui ſent & qui apperçoit. C'eſt auſſi l'ame qui envoye par les nerfs dans l'organe la quantité d'eſprits néceſſaires à ſon mouvement. *Ce qui ſent.*

Tous les nerfs partent du cerveau, du cervelet & de la moëlle de l'épine, comme nous l'avons dit. Ceux qui viennent du cerveau & de la moëlle de l'épine ſervent aux mouvemens volontaires. Ceux qui viennent du cervelet ſont deſtinés uniquement *D'où partent les nerfs.* *Les nerfs qui ſervent aux*

mouvemens volontaires, & ceux qui servent aux involontaires.

aux actions vitales & naturelles, ce qu'on prouve par une expérience. Si on comprime le cerveau d'un animal vivant, ou qu'on le coupe jusqu'à la substance médullaire, les muscles qui servent d'organes aux actions volontaires ne font plus leurs fonctions, mais la respiration & le mouvement du cœur subsistent. Si on fait la même expérience au cervelet, la respiration & le mouvement du cœur cessent, & l'animal meurt. De-là vient que les playes du cervelet sont toujours mortelles, & qu'on guérit quelquefois celles du cerveau.

Preuve.

La respiration.

§. III. La respiration est une action par le moyen de laquelle l'air entre dans la poitrine, & en sort. La respiration est composée de deux mouvemens; l'un est appellé inspiration, & l'autre expiration. L'inspiration est celui par lequel l'air entre dans la poitrine. L'expiration est au contraire celui par lequel l'air en sort.

Comment cette action s'exécute

Les côtes sont articulées avec le sternum & avec les vertébres, de telle maniére qu'elles s'élévent lorsque les muscles intercostaux se mettent en contraction, & que le diaphragme s'applanit vers le bas-ventre. Cette élévation des côtes & cet abaissement du diaphragme, en augmentant la surface extérieure de la poitrine, comprime l'air dont elle est environnée, & l'oblige à passer dans la poitrine. Car il trouve moins de résistance de ce côté-là, parce que la capacité de la poitrine s'est augmentée en même-tems que sa surface extérieure.

La trachée-artére est le canal par lequel l'air passe dans la poitrine. L'air après avoir

paſſé par ce canal, s'inſinuë dans toutes les ramifications des bronches juſqu'aux veſſicules.

Auſſi-tôt que l'air eſt entré, les muſcles intercoſtaux ſe relâchent, le diaphragme remonte du côté de la poitrine, les côtes & le ſternum reprennent leur ſituation naturelle par la force élaſtique des ſegmens cartilagineux, la capacité de la poitrine & la ſurface extérieure diminuent; ce qui contraint l'air de ſortir des veſſicules & des bronches des poumons par le même chemin qu'il a pris pour y entrer. Ces deux actions de dilatation & de contraction entretiennent & accélerent le paſſage du ſang par les poumons.

Puiſque c'eſt l'air qui procure cette action, il eſt bien important pour la ſanté qu'il ſoit ſain, & que rien, ſoit diminution de la capacité de la poitrine, ſoit compreſſion ſur la trachée artère, ſoit vapeur ou exhalaiſon épaiſſe & ſulphureuſe, ſoit air trop rarefié, n'empêche ſon entrée dans les veſſicules & dans la trachée-artère, car de-là vient la difficulté de reſpirer, & la ſuffocation.

Les Phyſiciens ne ſont pas d'accord ſur les effets de la reſpiration.

Quelques-uns veulent que l'air s'inſinuë dans les vaiſſeaux des poumons pour donner au ſang plus de fluidité & de mouvement. D'autres croyent qu'il porte dans cette liqueur des corpuſcules nitreux très-ſubtiles, qui lui donnent la couleur rouge. Enfin, il y en a qui penſent que l'air ſert à condenſer, le ſang qui a été échauffé par la circulation.

Il eſt certain que ce ſang porté par l'ar-

Sentiment le plus reçu. tère pulmonaire dans toutes les petites ramifications qui entourent les vessicules des poumons, y est trituré, brisé & broyé, lorsque l'air entre dans les vessicules, & que cette liqueur s'y dépoüille d'une sérosité, qui sort par la transpiration pulmonaire qu'on appelle haleine.

L'abaissement du diaphragme pendant la respiration aide la sortie des excrémens; facilite celle du fœtus, & procure l'entrée du chyle dans les veines lactées, &c.

Sa nécessité. La respiration est d'une si grande nécessité, qu'on meurt, si elle est interrompuë pendant quelque-tems.

C'est par son moyen que le sang passe ou circule du ventricule gauche dans le droit, & qu'il entre dans les vaisseaux affaissés & repliés, qui entourent les vessicules du poumon.

Cette circulation ne se fait cependant pas dans le fœtus, parce qu'il ne respire pas tant qu'il est dans le ventre de sa mere.

Autres actions qui dépendent de la respiration. On peut ajoûter ici que la voix, la parole, le ris, la toux; l'éternuement, le baillement, & l'action de succéder dépendent encore de la respiration. La voix & la parole ne sont autre chose que les différentes modifications que le larinx & la bouche donnent à l'air, lorsqu'il sort des poumons, &c.



CHAPITRE II.

Des fonctions naturelles.

LES fonctions naturelles font la digeftion, la nutrition, l'accroiffement, l'éjection des excrémens & la filtration, aufquelles on peut joindre la génération, qui conferve en quelque maniere l'homme, parce qu'elle perpétuë fon efpéce.

§. I. La digeftion eft le changement des alimens en chyle. *La digeftion.*

Elle dépend des préparations qu'ils reçoivent dans la bouche, dans l'eftomac & dans les inteftins. Cette préparation confifte dans leur divifion, leur atténuation & leur altération caufées par le mouvement des parties, & par le mélange de différentes liqueurs. *D'où elle dépend.*

Les alimens portés dans la bouche y font coupés, brifés & broyés entre les dents par l'action de la machoire inférieure qui preffe la fupérieure ; ils y font pénétrés par la falive, & réduits en une efpéce de pâte. C'eft ce qu'on appelle maftication. La langue les pouffe dans le pharinx, & empêche qu'ils n'entrent dans la trachée artère, parce qu'elle abaiffe l'épiglotte fur la glotte en fe voutant La contraction des mufcles du pharinx & celles des fibres charnues dans l'œfophage, font defcendre les alimens dans l'eftomac, ce qui eft facilité par la pefanteur des alimens, & par *La maftication.*

une liqueur qui lubrifie l'intérieur de l'œsophage. Le passage des alimens par le pharinx & par l'œsophage est appellé déglutition.

La déglutition.

Les alimens restent quelque-tems dans l'estomac pour y recevoir une seconde préparation, qu'on apelle proprement digestion & qui s'exécute par deux moyens. 1°. Par le mélange intime des liqueurs capables de dissoudre les parties salines, mucilagineuses, gommeuses & graisseuses, dont les alimens sont composés. 2°. Par un mouvement suffisant pour mêler exactement ces différentes matiéres ensemble, pour diviser les parties de nos alimens qui ne l'ont point été par la mastication, & pour en exprimer le suc. Aussi les alimens, après avoir été humectés imparfaitement dans la bouche par la salive, & divisés grossiérement par les dents, ils sont pénétrés dans l'estomac par le suc stomacal & par la salive, & ils sont broyés & triturés exactement par le ressort de l'air qu'ils contiennent, par le mouvement du diaphragme, & par la chaleur naturelle des parties.

La digestion proprement dite.

Ce que les alimens souffrent dans l'estomac.

Cette division & ce mélange des alimens avec les liqueurs propres à les dissoudre en font une espéce de bouillie d'une couleur grisâtre & d'une odeur aigre, & les mettent en état de passer par le pylore dans le premier des intestins appellé duodenum, où ils se mêlent avec la bile & avec le suc pancréatique. Cet intestin par sa courbure & par la situation fait les fonctions d'un second ventricule. Les alimens séjournent un peu dans cet intestin. C'est là que la bile achéve de dissoudre les matiéres grasses

Le mélange des alimens avec les pancréatiques de la bile.

dont ils ſont remplies, & que le ſuc pancréatique les délaye & les détrempe davantage. Enfin ces deux liqueurs leur donnent plus de douceur, plus de fluidité & plus de blancheur. Ils paſſent enſuite dans les inteſtins grêles, où ils ſe mêlent avec le ſuc inteſtinal, & ſont encore diviſés & batus par le mouvement périſtaltique de ces inteſtins, & par l'action alternative des muſcles du bas-ventre & du diaphragme. La fluidité qu'ils acquiérent dans les inteſtins par le mélange du ſuc inteſtinal, le retardement de leur cours par le moyen des valvules conniventes, & l'action des muſcles & des inteſtins même en expriment la partie la plus douce, la plus fluide & la plus blanche qu'on appelle chyle, & la contraignent de paſſer dans les veines lactées, appellées premieres, qui ont un très-grand nombre d'embouchures dans la membrane veloutée des inteſtins grêles, & quelques-unes au commencement des gros inteſtins.

L'action des inteſtins.

Ces veines portent le chyle dans les glandes du méſentère, où il reçoit une préparation, & d'où il eſt porté dans le réſervoir de Pequet par d'autres veines lactées plus groſſes, appellées ſecondaires. De-là il paſſe dans le canal thorachique, qui le conduit dans la veine ſouclaviére gauche, où il ſe mêle pour la premiere fois avec le ſang. Sa fluidité augmentée par le mélange d'une limphe que fourniſſent les vaiſſeaux limphatiques des environs, & aidée par l'action des artéres & des parties voiſines, le fait monter facilement contre ſon propre poids dans ce tuyau qui a peu d'élaſticité.

La route que tient le chyle pour aller au cœur.

La nutrition. §. II. La nutrition eſt une réparation de la perte continuelle que ſouffrent les différentes ſubſtances de notre corps.

Le mouvement des parties de notre corps, le frottement de ces parties entr'elles, & ſur-tout l'action de l'air, détruiroient peu à peu totalement le corps ſi les pertes qu'il fait n'étoient réparées par des parties de même nature que celles qui s'en détachent.

C'eſt le chyle qui répare la perte des fluides, & c'eſt la limphe qui répare les ſolides. Cette derniére réparation s'exécute dans les plus petits vaiſſeaux

La chaleur naturelle fait exhaler la portion la plus fluide de cette liqueur ; l'action du cœur, des artéres & des parties porte la portion la plus ſolide dans les petits vuides formés par la ſéparation des parties qui ſe ſont détachées. C'eſt ainſi que le mouvement qui devroit naturellement nous détruire, eſt la cauſe de notre conſervation.

L'accroiſſement. §. III. Dans les jeunes gens, les ſucs nourriſſiers non-ſeulement dédommagent les parties des pertes qu'elles font, mais encore les augmentent. C'eſt ce qu'on appelle accroiſſement, qui eſt un allongement des fibres par les ſucs nourriſſiers. Il ne faut pas les confondre avec l'embonpoint : car l'embonpoint ne conſiſte que dans l'abondance des liqueurs.

L'embonpoint.

L'éjection des excrémens. §. IV. L'éjection des excrémens eſt la ſortie des matiéres fécales, des urines & de crachats.

Les

Celle des matiéres fécales. Les matiéres fécales sont les parties fibreuses des alimens, mêlées avec de la bile, de la salive & des liqueurs de différentes parties par où ils ont passé. C'est, pour ainsi dire, le marc des alimens, qui ne pouvant servir à la nourriture passe dans les gros intestins. Ce marc est chassé dehors par l'action des muscles du bas-ventre, par l'abaissement du diaphragme & par le mouvement péristaltique des intestins, malgré l'oposition du sphincter de l'anus.

Celle de l'urine. L'urine est un excrément dont le sang se décharge par les reins, comme on l'a dit. Cet excrément passe des reins dans les uretéres, & des urtéres dans la vessie, où après avoir séjourné quelque-tems, il irrite par ses sels les parois de cette partie : ce qui joint à la distention de ces mêmes parois & à la pesanteur de cette liqueur provoque l'envie d'uriner. L'action des fibres de la vessie, celle des muscles du bas-ventre & l'abaissement du diaphragme, qui presse la vessie, font surmonter à l'urine l'obstacle que le sphincter de la vessie oppose à sa sortie, & la contraignent de passer par le canal de l'urétre.

Celle des crachats. Les crachats sont un mélange de salive du mûcus du nez & d'une humeur filtrée par les glandes bronchiales, par celles de la trachée-artére & par celles de l'œsophage. Leur abondance oblige à en rejetter le superflu.

La filtration. §. V. Filtration ou secrétion, est la séparation de quelque liqueur mêlée avec le sang.

Pour abreger, nous n'entrerons point dans la discution des différentes opinions

des Phyſiciens ſur la maniére dont elle ſe fait. Nous expoſerons ſeulement le ſentiment de ceux qui en attribuent la cauſe à l'analogie des liqueurs. Car il eſt le plus commun, & paroît plus probable. Pour le comprendre, il faut ſçavoir 1°. Que toutes les liqueurs circulent avec le ſang avant qu'elles parviennent aux glandes. 2°. Que les glandes conglomerées, organes qui ſéparent preſque toutes les liqueurs, ſont compoſées de vaiſſeaux ſanguins & de limphatiques, de nerfs & d'une infinité de petits vaiſſeaux ſecrétoires & excrétoires. 3°. Que les vaiſſeaux ſecrétoires, partent des vaiſſeaux limphatiques. 4°. Que ces vaiſſeaux ſont garnis intérieurement d'un velouté, ou eſpéce de duvet, appellé par les Latins *Tomentum*. 5°. Enfin que ce duvet eſt empreint & imbu dès ſa premiére conformation d'une humeur de même nature que celle qui doit être ſéparée par la glande. Ceci ſuppoſé, une expérience bien facile ſuffit pour faire entendre le ſentiment que nous propoſons. Si on imbibe d'huile une languette de drap, & qu'on en mette enſuite un bout dans un vaſe plein d'eau & d'huile, de maniére que l'autre bout pende hors du vaſe, pour en faire couler au-dehors la liqueur qui y eſt contenuë: il ſéparera exactement l'huile d'avec l'eau; car tout l'huile coulera par la languette, & l'eau reſtera dans le vaſe. La raiſon de cette expérience eſt que les liqueurs de même nature s'uniſſent aiſément, & que celles de différentes nature ſe mêlent difficilement. Le duvet d'une glande fait dans cette glande ce que le morceau de drap fait dans le vaſe; il ſe ſépare de la

limphe la liqueur qui eſt de même nature que celle dont il eſt imbibé ; & comme ce duvet remplit un vaiſſeau ſecrétoire qui part d'un vaiſſeau limphatique, il n'eſt pas étonnant qu'il ne paſſe par ce vaiſſeau ſecrétoire que la liqueur que le duvet ſépare.

§. VI. La génération eſt un miſtére auſſi impénétrable qu'admirable. *La génération.*

Les Anciens ont crû qu'il y avoit trois eſpéces de générations, ce qui leur a fait diviſer les animaux en trois claſſes, ſçavoir en putripares, c'eſt-à-dire, formés de la pourriture ; en vivipares, c'eſt-à-dire, formés ſeulement du mélange de la ſemence des deux ſexes ; & en ovipares, c'eſt-à-dire, formés d'un œuf. *Trois eſpéces de génerations ſelon les Anciens.*

Les modernes conviennent tous que la pourriture ne peut par former d'animaux, mais qu'elle peut ſeulement faire éclore les œufs de certains inſectes. Ils reconnoiſſent tous qu'il n'y a point d'animal qui ne vienne d'un œuf ; mais qu'il y en a certains qu'on peut appeller vivipares, parce qu'ils ſont vivans en ſortant du ventre de la femelle, & d'autres qu'on peut appeller ovipares, parce qu'ils ſont encore renfermés dans l'œuf lorſque la femelle les produit. Ils ne diſputent entr'eux que ſur deux queſtions. La premiére, ſi l'animal eſt contenu dans la ſemence, ou s'il eſt contenu en abregé dans l'œuf avant l'approche du mâle de la femelle ; la ſeconde, quelle route tient la ſemence pour parvenir à l'œuf. *Sentimens des Modernes.* *Ils diſputent ſur deux queſtions.*

Quant à la premiére queſtion, les uns penſent que chaque œuf contient originairement l'animal qui en doit ſortir, & *Premiére queſtion.*

que la ſemence ne ſert qu'à le vivifier. Les autres ne regardent les œufs que comme de petits nids deſtinés à recevoir l'animal qui doit y être porté par la ſemence.

Seconde queſtion.

Par rapport à la ſeconde queſtion, les uns ſoutiennent que la ſemence reçuë par la femelle ſe mêle avec le ſang, & ne parvient à l'œuf que par la circulation.

Les autres aſſurent qu'elle paſſe de la matrice dans une des deux trompes, ou dans toutes les deux, & de-là aux ovaires.

Dequoi ils conviennent tous.

Tous conviennent que dès que la ſemence eſt parvenuë aux ovaires, les trompes ſe contractent, que leurs pavillons s'appliquent aux ovaires, qu'ils les embraſſent pour recevoir l'œuf vivifié par la ſemence, ou dans lequel l'animal eſt entré; & que l'œuf ſe gonfle, ſe détache de l'ovaire & deſcend par une des trompes dans la matrice.

Ce ſentiment eſt démontré par l'expérience. On a trouvé des fœtus dans l'ovaire, d'autres dans une trompe, ou même dans le ventre.

Du Fœtus.

Le Fœtus.

Lorſque l'œuf fécondé eſt dans la matrice, il y augmente de volume & s'y attache; ſes petites parties ſe développent, & il ſe forme avec ſes dépendances.

1°. Les dépendances du fœtus ſont les membranes qui le renferment, les eaux qui l'environnent, le placenta & le cordon.

Les membranes.

Deux membranes unies enſemble renferment le fœtus: ſçavoir, le chorion & l'amnios.

Le Chorion eſt la plus extérieure & la plus épaiſſe, il touche la partie concave de la matrice, à laquelle il eſt adhérent dans l'étenduë de la convexité du placenta que quelques-uns prétendent qu'il recouvre. *Le chorion.*

L'amnios eſt intérieur, & fort fin, il renferme le fœtus, le cordon & les eaux. *L'amnios.*

Entre ces deux membranes, quelques Anatomiſtes en admettent une troiſiéme très-fine, qu'ils appellent moyenne. *La membrane. moyenne.*

Il fournit, ſelon eux, une guaine à toutes les petites ramifications des vaiſſeaux du placenta, qu'il abandonne vers leurs extrêmités, pour former la membrane réticulaire qui recouvre la ſurface convexe du placenta. *Son uſage.*

Les eaux renfermées dans l'amnios ſont claires, tranſparentes, viſqueuſes, & ſemblables, ſelon quelques-uns, à l'urine. Elles ſuintent des pores de la membrane par les extrêmités des artéres ombilicales dont elle eſt parſemée. *Les eaux* *D'où elles viennent.*

Leur uſage eſt d'entretenir la ſoupleſſe des parties du fœtus, de le garantir de la compreſſion extérieure, de lui faciliter ſes mouvemens & ſa ſortie, & d'empêcher qu'il ne s'attache à l'amnios, & que ſon poids ne ſe faſſe trop ſentir, ſoit quand il eſt en repos, ſoit quand il en fait quelque mouvement. Elles ſervent encore, ſelon l'opinion de quelques perſonnes, à nourrir l'enfant en paſſant dans ſon eſtomac. *Leur uſage.*

Le placenta ou arriére-faix eſt un corps orbiculaire & ſpongieux, attaché par ſa partie convexe vers le fond de la matrice, & formé par les ramifications infinies des vaiſſeaux ombilicaux. *Le placenta, arriére-faix ou délivre.*

Ce corps, qu'on appelle auſſi en terme

Combien il s'en trouve. d'Accoucher Délivre, eſt ſeul lorſqu'il n'y a qu'un enfant dans la matrice, mais il y en a deux ou trois unis enſemble, lorſqu'il s'y trouve deux ou trois enfans.

Le cordon ombilical. Deux membranes l'environnent, une extérieure fort fine & réticulaire, qui recouvre ſa partie convexe, & l'autre intérieure qui recouvre la partie concave.

De quoi il eſt formé. Le cordon ombilical eſt un lien qui repreſente une colomne torſe d'environ deux pieds, & qui va du placenta au fœtus. Il eſt formé par une veine & par deux artéres; il eſt entouré d'un corps ſpongieux & recouvert par l'amnios.

Son uſage Son uſage eſt de porter le ſang & la matiére de la nourriture du Placenta à l'enfant, de raporter le ſang de l'enfant à la mere; & de ſervir à tirer le Placenta après l'accouchement. Sa longueur eſt néceſſaire pour permettre à l'enfant de faire ſes mouvemens.

Le diamêtre de la veine qui en fait partie eſt deux fois plus grand que celui des deux artéres qui l'accompagnent.

Ce vaiſſeau vient des ramifications des petites veines du Placenta. Les artéres partent des artéres iliaques internes, & rapportent le ſang dans le Placenta. Les ramifications de la veine & des artéres ſe terminent à ſa ſurface convexe.

D'où le fœtus reçoit ſa nourriture. 2°. Pendant tout le tems que le Fœtus reſte dans la matrice, il reçoit la nourriture par le Placenta & en partie par la bouche.

Comment il la reçoit par le placenta. Quelques-uns comparent la membrane qui recouvre la convexité du Placenta à la membrane interne des inteſtins.

Elle eſt, à ce qu'ils diſent, parſemée

d'une infinité de petits orifices des vaisseaux ombilicaux, qui pompent, comme font les veines lactées, le suc nourrissier ou laiteux, que les vaisseaux de la matrice déposent dans des petites cellules. C'est là toute la communication qu'ils admettent entre la mere & l'enfant. Car ils ajoûtent que le sang porté à l'enfant par la veine ombilicale est rapporté au Placenta par les artéres ombilicales, avec la matiere laiteuse. Ainsi le Placenta fait les fonctions du poumon.

Sentiment non contesté & démontré.

D'autres démontrent que le sang circule de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere, & que c'est par ce moyen que le fœtus reçoit sa nourriture. Les accidens qui arrivent quelquefois à la mere pendant sa grossesse, comme les pertes de sang, prouvent cette opinion.

Circulation de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere.

Les artéres de la mere déposent dans les petites cellules du Placenta, le sang qui s'est perfectionné & qui est devenu plus fin dans la matrice. Les ramifications de la veine ombilicale qui répondent à ces cellules prennent ce sang & le portent au fœtus. Le superflu du sang repasse de l'enfant à la mere, par les artéres ombilicales, dont les ramifications le déposent dans les pores de la matrice, où les veines utérines le reprennent pour le mêler avec le sang de la la mere. Cette disposition des vaisseaux de la matrice du Placenta paroît détruire l'opinion de ceux qui attribuent à l'imagination de la mere les marques que les enfans apportent en naissant.

Si le fœtus se nourrit par la bouche.

La nourriture du fœtus, suivant l'opinion commune, ne lui vient pas seulement de la mere par le moyen du Placenta. La liqueur

contenuë dans l'amnios lui en ſert encore ; en paſſant par la bouche, lorſque les organes de la digeſtion ſont ſuffiſamment formés.

La conformité de cette liqueur avec celle qui ſe trouve dans l'eſtomac de l'enfant lors de ſa naiſſance ; les Fœtus nés vivant ſans cordon ombilical, comme pluſieurs Obſervateurs le rapportent ; & la liqueur qu'on a trouvée gelée dans l'eſtomac ; l'œſophage & la bouche du Fœtus d'une vache, & avec laquelle celle de l'amnios étoit continue, tout cela prouve cette opinion que pluſieurs Auteurs conteſtent cependant, en oppoſant obſervation à obſervations. Si on a trouvé des Fœtus ſans cordon ombilical, ils diſent qu'on a vu des Fœtus humains & des Fœtus d'animaux ſans ouverture à la bouche ni au nez. Ils prétendent de plus que la liqueur de l'amnios n'eſt point propre à nourrir le Fœtus, qui ne reſpirant point ne peut avaler cette liqueur. Mais l'obſervation des Fœtus trouvés ſans cordon prouve bien clairement qu'ils ne ſe ſont nourris que par la bouche, & que par conſéquent il eſt poſſible que ceux qui ſont bien conformés la reçoivent par cette voïe.

Différence de fœtus d'avec le corps formé.

Le Fœtus a des particularités qui le diſtingue d'un corps formé. Voici les principales.

Les os du fœtus.

Les os du Fœtus paſſent par différens degrés de conſiſtence ; de membranes qu'ils ſont d'abord, ils deviennent cartilagineux & oſſeux. Au terme de neuf mois, preſque tous les os du Fœtus, excepté ceux qui forment les organes des ſens, ſont encore compoſés de piéces oſſeuſes unies par des cartillages fléxibles ou par des membra-

nes

nes ; il s'en trouve même qui ne ſont encore que cartilagineux.

Tous les os du crâne, par exemple, ſont unis par des membranes ; & on remarque ſur la tête un grand eſpace qui en eſt formé & qu'on appelle la Fontanelle. Cette diſpoſition facilite beaucoup l'accouchement.

Le thimus & les reins ſuccinturiaux ont un volume plus conſidérable que dans l'adulte.

Le mœconium. Les gros inteſtins contiennent une matiere noire & épaiſſe qui reſſemble à de la poix & que l'on appelle mœconium. Cette matiere eſt formée par la bile de l'enfant, & par les humeurs que les glandes inteſtinales filtrent.

L'enfant ne reſpire pas dans la matrice. Le fœtus ne reſpire point dans le ventre de la mere, car les membranes dont il eſt environné empêchent l'air de pénétrer juſqu'à lui. Son poumon eſt affaiſſé, compacte & noirâtre ; ſi on en met un morceau dans de l'eau, il va au fond : mais dès que le fœtus eſt né, il reſpire, à moins qu'il ne ſoit très-foible. Son poumon devient alors plus leger, & ſi on en met un morceau dans de l'eau il ſurnage.

Comment eſt le poumon du fœtus.

Expérience pour ſçavoir ſi l'enfant a reſpiré. Elle n'eſt pas infaillible. Cette expérience n'eſt cependant pas une preuve infaillible que l'enfant ſoit né mort ou qu'il ſoit né vivant. Ce qui eſt important quelquefois de ſçavoir. Quand l'enfant eſt venu au monde vivant renfermé dans ſes membranes ſans que ſes eaux ſe ſoient écoulées, ou quand il eſt venu au monde vivant, mais trop foible pour être agité par l'air ; s'il meurt peu de tems après, un morceau de ſon poumon mis dans l'eau tombera au fond.

Au contraire, si un enfant meurt dans le ventre de sa mere, mais quelque-tems après que les membranes se sont percées, & que les eaux se sont écoulées; ou s'il meurt plûtôt, mais qu'il se pourrisse avant qu'on le tire du corps de sa mere; ou si l'on soufle dans sa bouche après l'avoir tiré, un morceau de son poumon jetté dans l'eau surnagera.

Circulation du sang dans le fœtus.

Pendant qu'un enfant est dans ses membranes, il se fait en lui une circulation différente de celle qui se fait dans les adultes.

Le sang qui lui est apporté par la veine ombilicale dans le sinus de la veine-porte passe en partie par le canal veineux dans la veine cave. Cette veine ayant porté le sang dans l'oreillette droite, une partie passe par le trou ovale ou de Botal dans l'oreillette gauche, & l'autre tombe dans le ventricule droit qui le pousse dans l'artére pulmonaire. La plus petite partie de ce sang passe dans les vaisseaux du poumon & revient à l'oreillette gauche par la veine pulmonaire, tandis que la plus grande partie, ne pouvant passer dans le poumon, parce qu'il n'y entre point d'air pour en développer les petits vaisseaux, est portée dans l'artére aorte par le moyen du canal artériel. Deux artéres qui partent des iliaques internes rapportent au Placenta, & de là à la mere le superflu du sang que l'enfant n'a pû consommer.

Tems que l'enfant reste dans la matrice.

Le tems que l'enfant reste dans la matrice est ordinairement de neuf mois, à moins que quelque cause ne précipite sa sortie.

Mouvement qu'il

Lorsqu'il approche de ce tems, sa tête se porte par son poids vers le col de la ma-

trice, la face tournée du côté de l'os sacrum.

fait vers les neuf mois.

Quand l'enfant eſt au terme de neuf mois, il ne reçoit pas aſſez de nourriture, & ſon mœconium accumulé dans ſes inteſtins, le picote & l'incommode par ſon poids, ce qui l'oblige à faire de grands mouvemens, qui déterminent la matrice & le muſcle uterin à ſe mettre en contraction. Cette contraction, celle des muſcles du bas ventre & du diaphragme, le poids même de la tête en bas obligent d'abord les membranes remplies d'un peu d'eau à dilater l'orifice de la matrice & à ſe manifeſter. La tête s'engage enſuite dans cet orifice qu'elle dilate peu à peu, quelquefois le cartilage de la ſymphiſe des os pubis prête. Enfin, l'enfant ſort entiérement, en perçant les membranes, ou quelque tems après les avoir percées, & ſes dépendances le ſuivent.

Ce qui contribue à ſa ſortie.

La matrice dont les parois ſont devenus minces à proportion qu'elle s'eſt dilatée ſe contracte & s'épaiſſit auſſi à meſure que les eaux s'évacuent, & que l'enfant ſort.

Etat de la matrice, avant & après l'accouchement.

Toute cette action qu'on appelle accouchement, eſt comme l'on voit un effet de la nature ſeule.

L'air aide cependant la nature lorſque l'accouchement ſe fait difficilement, ou que l'enfant ſe preſente de toute autre maniére que par la tête ou par les pieds. C'eſt ce qu'on appelle accouchement contre nature. Cette matiére regarde particuliérement la Pathologie.

Dans quel cas l'art aide la nature.

L'accouchement eſt quelquefois prématuré, c'eſt-à-dire, qu'il ſe fait au terme

Accouchement prématuré.

de 7, de 8, ou de 8 mois & demi. Mais plus l'enfant eſt près du terme de neuf mois, plus il a de force, & plus on doit eſpérer qu'il vivra.

Ce qui l'occaſionne. Puiſque la nourriture du fœtus vient du ſang de la mere, dépoſé dans les cellules de la matrice, & que c'eſt la contraction de celle-ci qui contribuë beaucoup à ſa ſortie, une trop grande abondance de ſang dans la matrice, le défaut d'extention de cet organe, & tout ce qui eſt capable d'en faire contracter les fibres, peut occaſionner un accouchement prématuré, ou une fauſſe couche, qu'on appelle avortement.

Accident qui le précéde. Une perte de ſang plus ou moins conſidérable, précéde & annonce ordinairement cet accident. Elle vient du décollement total ou en partie du Placenta.

On a vû cependant, quoique rarement, de ces hémorragies ſurvenir ſubitement, mais s'arrêter promptement, ſans occaſionner de fauſſes couches.

Ce qui arrive après l'accouchement. Lorſque le Fœtus & ſes dépendances ſont ſortis, les muſcles du ventre & le péritoine ſe rétabliſſent peu à peu; & les fibres de la matrice en ſe contractant expriment le ſang de ſes vaiſſeaux. C'eſt d'abord un ſang fort rouge, & ſemblable à celui que l'enfant recevoit pour ſa nourriture; c'eſt enſuite un ſang fort pâle, & enfin une liqueur blanchâtre comme du pus qui en ſort; on ne doit pas prendre cette liqueur pour du lait.

Les lochies. On appelle cette évacuation les vuidanges ou lochies.

Le lait des mammelles. Vers le trois ou le quatriéme jour de l'accouchement, & quelquefois plus tard, le ſang qui venoit à la matrice pour la

nourriture de l'enfant se porte aux mammelles, & les gonflent plus ou moins considérablement.

La fiévre, qu'on appelle fiévre de lait, survient en même tems, mais elle diminuë ensuite peu à peu. *La fiévre*

CHAPITRE III.

Des fonctions animales.

§. I. TOUS les mouvemens du corps s'exécutent par l'action des muscles, & cette action consiste principalement dans le racourcissement de leurs fibres charnues, qu'on appelle contraction. Ce racourcissement, en tirant les tendons ou les aponévroses ausquels les os mobiles sont attachés, cause le mouvement des parties solides; en rétrécissant les cavités que forment certains muscles qu'on appelle creux, tel que le cœur, les intestins, les vaisseaux, &c. il cause le mouvement des liqueurs qui y sont renfermées. *Les mouvemens du corps.*

Les principaux agens de ce racourcissement sont les artéres & les nerfs qui se distribuent dans les fibres charnues. C'est pourquoi si on lie les nerfs, l'action cesse; & si on fait la ligature aux artéres, non-seulement il n'y a plus d'action, mais la partie tombe en pourriture. *Quels sont les agens de ces mouvemens.*

Pour expliquer la cause de l'action des muscles, on a eu recours à une infinité d'hypothèses beaucoup plus ingénieuses que satisfaisantes, & dans le détail des- *La cause de l'action musculaire.*

quelles les bornes que nous nous ſommes preſcrites ne nous permettent pas d'entrer.

Combien il y a de ſortes de mouvemens.

On diſtingue trois ſortes de mouvemens, les volontaires, les involontaires & les mixtes. Les volontaires ſont ceux qui dépendent de nous, c'eſt-à-dire, de l'ame, & de la diſpoſition de la machine tout enſemble. Leur commencement & leur fin, leur accélération & leur retardement ſont les effets de la volonté. Tels ſont les mouvemens de l'épine, de la tête, des différentes parties du viſage & des extrêmités du corps.

Les volontaires

Les involontaires.

Les involontaires ſont ceux qui ſe font ſans notre conſentement. Ils ſont par conſéquent purement mécaniques, c'eſt-à-dire, dépendans de la ſeule diſpoſition de la machine, & communs à toutes les parties deſtinées aux fonctions vitales & naturelles. Tels ſont les mouvemens du cœur, des artéres, des inteſtins, de l'eſtomac, &c.

Les mixtes.

Les mixtes ſont ceux qui ſont en partie volontaires & en partie involontaires. Telle eſt la reſpiration que nous pouvons bien accélérer & retarder, & non pas faire ceſſer entiérement que nous ne perdions la vie.

Les ſenſations.

§. II. Les ſenſations ſont des maniéres de conoître & d'appercevoir les objets extérieurs. Elles ſont les effets du ſimple changement de la ſurface des nerfs qui entrent dans la compoſition des organes.

Combien il y en a.

On diſtingue les ſenſations en internes & externes. Les internes ſont l'imagination, la mémoire, le jugement & les paſſions de l'ame, auſquels quelques uns ajoûtent la faim & la ſoif.

Les internes.

Les externes ſont la vûë, l'ouie, l'odorat, le goût & le toucher. *Les externes.*

Quoique chacune de ces ſenſations externes vienne d'un mouvement cauſé dans les nerfs par les objets extérieurs : les impreſſions qu'elles font dans l'ame ſont cependant fort différentes, à cauſe de la différente ſtructure des organes qui diverſifie le mouvement des nerfs.

La vûë. Les rayons de lumiére qui ſont des filets ou des lignes d'une matiére très-ſubtile & globuleuſe, partent de chaque point des objets extérieurs, paſſent au travers des parties tranſparentes de l'œil, & ſouffrent diverſes refractions dans l'humeur aqueuſe, dans le criſtallin, & dans l'humeur vitrée ; ils ſe raſſemblent ſur la retine, qui eſt l'organe immédiat de la vûë, & forme l'image de l'objet, qui eſt tranſmiſe à l'ame par le moyen du nerf optique, dont la retine n'eſt que l'épanouiſſement.

L'œil peut fort bien être comparé à la chambre obſcure.

Ce que ſont les rayons en paſſant de l'objet à l'œil. Dans l'œil. Les rayons de lumiére, en partant de chaque point d'un objet éclairé, deviennent divergens, c'eſt-à-dire qu'ils s'écartent. Mais ces mêmes rayons, en traverſant le globe de l'œil deviennent convergens, c'eſt-à dire, qu'ils ſe rapprochent & ſe raſſemblent, ſelon les loix invariables de la refraction, par le moyen des humeurs de l'œil, qui, comme l'on ſçait, ſont plus denſes que l'air, d'une conſiſtence différente & d'une figure convexe, excepté la partie antérieure de l'humeur vitrée. Lorſqu'ils ſont ſur la retine, ils y forment en ſe joignant (pour repreſenter ou tracer l'i-

mages de l'objet, d'où ils partent) autant de points qu'il y en a dans l'objet. Ainsi tous les rayons qui viennent de chaque point d'un objet forment deux espéces de cone; l'un hors de l'œil, dont la pointe est à l'objet & la base sur la cornée transparente; l'autre dans l'œil, qui s'appelle cone visuel, & dont la base est appuyée sur la partie postérieure de la cornée, & la pointe se trouve sur la retine. Les deux cones ont par conséquent leur base appliquée l'une contre l'autre & égale.

La bonne vûë. Quand par le moyen de ces refractions faites à propos, tous les points des rayons de lumiére se rassemblent sur la retine sans confusion, & dans l'ordre dont ils sont parties, l'on voit nettement & distinctement les objets qui sont à une moyenne distance.

Mauvaise vûë de l'œil mal conformé. Quand les rayons ne se rassemblent pas à propos; c'est-à-dire, que le point de leur réünion se fait en deçà ou au-delà de la retine, l'on voit les objets confusément & sans distinction. C'est ce qui arrive quand l'œil n'est pas bien conformé; c'est-à dire, à ceux qui ont l'œil Myops, ou l'œil Presbite.

L'œil myops. Ceux qui ont l'œil fort gros & le cristallin trop voûté, ont l'œil Myops. Les rayons de lumiére se réünissent avant que d'être parvenus à leur retine qui se trouve naturellement plus éloignée du cristallin qu'il ne faut. Ils ne peuvent voir bien qu'en aprochant l'objet contre leur nez, ou à trois doigts plus loin, ou environ un demi pied au-delà, mais ils ne distinguent rien dans une distance plus éloignée.

L'œil presbite. Ceux qui ont l'œil ou le cristallin trop

plat, & trop près de la retine ont la vûë Presbyte.

Dans ceux-ci les rayons de lumiére se réünissent au-delà de la retine ; & le cone visuel n'est pas bien formé. Ils ne peuvent voir les objets que très-loin.

Comment on répare ces deux sortes de vûë.

L'art fournit les moyens de réparer ces deux défauts. Une lunette concave, & qui par conséquent écarte un peu les rayons, remédie à l'œil Myops, en les faisant tomber à propos sur la retine. Une lunette convexe, & qui par conséquent raproche les rayons, remédie à l'œil Presbyte, en procurant leur réünion sur la retine, au lieu qu'elle se seroit faite au-delà.

La bonne vûë devient presbyte.

La bonne vûë devient souvent Presbyte dans la vieillesse, parce que les parties se desséchent par l'âge, & que le cristallin s'applatit. Ainsi le tems ne peut qu'augmenter le défaut de l'œil Presbyte ; il corrige quelquefois celui de l'œil Myops.

L'opacité du cristallin.

Lorsque le cristallin devient opaque, les rayons de lumiére ne peuvent passer au fond de l'œil, & y peindre l'image de l'objet d'où ils partent. Cette maladie s'appelle Cataracte. On y remédie en déplaçant le cristallin, & l'assujettissant au fond de l'œil. Mais alors on voit confusément, parce que les rayons de lumiére ne sont point rapprochez par le cristallin, comme ils l'étoient avant qu'il fut déplacé, & s'ils se réünissent, ce ne peut être qu'au-delà de la retine.

Ce qui y supplée lorsqu'on l'a déplacé.

Dans ce cas l'on n'est pas encore privé de voir distinctement les objets. Une loupe ou lunette convexe placée entre l'objet & l'œil, fait à l'extérieur ce que le cristallin devoit faire au-dedans de l'œil. En

rompant les rayons de lumiére, elle les oblige de se rassembler précisément sur la retine comme il convient.

L'oüie. Les différentes agitations de l'air causées par les corps sonores, passent par l'oreille externe jusqu'au tambour & à l'air renfermé dans le labyrinthe. Cet air le communique à la portion molle du nerf auditif répanduë sur la membrane qui tapisse le vestibule, les canaux demi circulaires & le limaçon.

L'odorat. Les corpuscules qui émanent des corps odoriférens se répandent dans l'air, entrent dans le nez avec lui, & viennent frapper les nerfs olfactifs répandus dans la membrane pituitaire, qui tapisse l'intérieur du nez.

Le goût. Les corps savoureux atténués & délayés par la salive, échauffés & appliqués par la bouche à la langue, pénétrent au travers de l'épiderme jusqu'aux corps papillaires, qui sont les extrêmités des nerfs de la neuviéme paire.

Le toucher. La peau, sur-tout celle des mains & des doigts, est garnie sur sa superficie de quantité de mamelons ou de papilles nerveuses recouvertes de l'épiderme, de peur que les corps qui impriment un certain mouvement à ces mamelons, ne causent un sentiment douloureux, comme cela arrive quand par quelque accident l'épiderme à été enlevé. Les corps produisent sur ces papilles certains mouvemens, dans lesquels consistent les sensations du chaud, du froid, de l'humide, du sec, du mol, du dur, du poli, de l'inégal, du mouvement, du repos, du chatouillement & de la douleur.

Il faut remarquer que les corps font une impreſſion moins grande ſur les organes pendant le ſommeil que dans la veille. Car la veille eſt un état dans lequel les organes des ſens, & ceux qui ſont deſtinés aux mouvemens volontaires, ſont tel'ement diſpoſés qu'ils peuvent facilement être affectés par les objets extérieurs, & exercer les mouvemens auſquels ils ſont deſtinés. Le ſommeil, au contraire, eſt un état dans lequel les organes des ſens, & ceux des mouvemens volontaires, ne peuvent recevoir l'impreſſion des objets ni exercer leurs fonctions avec facilité & avec promptitude. Le premier de ces deux états dépend de la bonne diſpoſition des ſolides & de l'abondance des eſprits animaux, qui tendent tous les reſſorts de notre corps. L'autre a pour cauſe la diſette de ces mêmes eſprits, qui laiſſent toutes les parties dans le relâchement. *La veille* *Le ſommeil.*

La vie conſiſte dans l'exercice des fonctions du corps. Cependant certaines d'entr'elles peuvent être dérangées & même abolies totalement ſans cauſer la mort. *La vie.*

La ſanté conſiſte dans l'exercice facile & libre de ces mêmes fonctions. *La ſanté.*

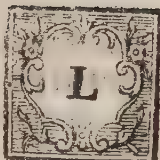
Fin de la première Partie.



PRINCIPES DE CHIRURGIE, SECONDE PARTIE.

HIGIENNE.

L'Higienne.



L'HIGIENNE, dont le nom tiré de la Langue Grecque, signifie santé, prescrit les régles qu'on doit observer pour se conserver le corps sain, & prolonger sa vie.

Son objet

Son objet est la connoissance de ce qu'on appelle choses non naturelles. L'usage moderé de ces choses entretient la vie & la santé. Leur excès ou leur mauvaise qualité altére l'une & abrége l'autre. Il est par conséquent très-important de les connoître, & d'en sçavoir faire choix.

Combien il y a de choses non naturelles.

On réduit les choses non naturelles à six; sçavoir, l'air, les alimens, le travail & le repos, le sommeil & la veille, les excrétions retenues ou évacuées, & les passions de l'ame.

§. I. L'air eſt une ſubſtance fluide, élaſtique & peſante qui nous environne de toute part, qui pénétre tous les corps, & dont la fineſſe eſt ſi grande que notre vuë ne peut l'appercevoir. *Ce que c'eſt que l'air.*

Nous rappellerons ici ſes propriétés, ſes utilités, ſes effets & ſes qualités par rapport à l'homme.

1°. Les propriétés de l'air ſont ſa fluidité, ſon reſſort, ſa peſanteur & ſa rarefaction. *Quelles ſont ſes propriétés.*

La déſunion & la fineſſe de ſes parties font qu'il n'oppoſe qu'une foible réſiſtance aux différens mouvemens des corps, & qu'il s'inſinuë & pénétre par-tout; c'eſt en cela que conſiſte la nature des corps fluides *Sa fluidité.*

Son reſſort ou ſa vertu élaſtique & ſa peſanteur ſont démontrés par les expériences modernes. Son reſſort conſiſte dans la nature de ces petites parties, qui peuvent être comprimées, mais qui font toujours effort pour ſe remettre en leur état naturel. *Son reſſort & ſa peſanteur.*

Sa rarefaction eſt une propriété qu'il acquiert par la chaleur. *Sa rarefaction.*

2°. L'air eſt néceſſaire à l'homme. C'eſt par lui qu'il reſpire & qu'il vit, & dès qu'il en eſt privé, il périt en peu de tems. *Utilité de l'air.*

C'eſt lui qui nous tranſmet les odeurs, les couleurs & les ſons. Sans lui nous ne pourrions ni ſentir, ni voir, ni entendre, ni par conſéquent nous communiquer nos penſées.

3°. Ses effets ne ſont pas moins ſurprenans. Par ſa fluidité, il s'inſinuë dans les veſſicules du poumon & dans le ſang avec les alimens où il eſt renfermé. *Ses effets. Sa fluidité.*

Par son ressort. C'est par le moyen de son ressort que la petite quantité de cette liqueur contenuë dans le sang est en équilibre, avec le poids considérable qui pése sur le corps.

Une certaine quantité d'air entre dans les poumons, s'y dilate par la chaleur, & en sort ensuite pour permettre à une autre quantité d'y entrer. L'air dilaté dans les vessicules du poumon fait qu'elles se compriment extrêmement les unes les autres, & que pressant les vaisseaux qui les environnent, elles forcent le sang de passer des artères dans les veines.

L'air contenu dans les alimens les brise & les divise en très-petites parties par son mouvement, & aide par conséquent à la digestion. Celui qui est enfermé dans les vaisseaux donne par sa rarefaction du mouvement au sang & à toutes les liqueurs, augmente la force des solides, & contribuë de cette maniére à la circulation, à la sanguification & au mouvement progressif.

Qualitez de l'air. 4°. L'air est susceptible de qualités différentes. Il peut être chaud, humide, froid, sec, serain, pur & tempéré. Il est sujet à des variations plus ou moins subites, & à s'infecter ou se charger d'exhalaisons impures, corrompues, contagieuses, métalliques, sulphureuses, toutes fort préjudiciables à la santé.

Ses bonnes qualitez. De toutes les qualités de l'air, il n'y en a point qui soit plus propre à conserver la vie & la santé que sa pureté & sa douceur. Pour être bon, il faut qu'il ne contienne aucune mauvaise exhalaison; qu'il ne soit ni trop chaud ni trop froid, ni trop sec ni trop humide.

Les saisons où il est pour l'ordinaire le

Dans quel tems il eſt plus tempéré.

plus tempéré ſont le Printems & l'Automne. C'eſt pour cette raiſon qu'on le choiſit pour faire certaines opérations. Le climat de la France eſt un des plus tempérés & des plus purs.

Ses changemens ſubits.

Les changemens ſubits de l'air ſont inévitables & fort dangereux pour la ſanté. C'eſt d'eux que vient le grand nombre de maladies qui régnent au commencement du Printems & aux aproches de l'Hyver.

Ce qui cauſe ſes mauvaiſes qualités.

Les Hôpitaux, les Camps où les Armées ſéjournent long-tems, les endroits où l'on font du plomb, & ceux où l'on remuë des terres, ſont ordinairement mal ſains, parce que l'air s'y charge de mauvaiſes exhalaiſons. La braiſe, & encore plus le charbon allumé dans un endroit renfermé, répandent dans l'air des parties ſulphureuſes, qui rendent malades & qui font quelquefois mourir les perſonnes les plus robuſtes.

Les alimens & la boiſſon.

§. II. Les pertes qui ſe font journellement chez nous, nous mettent dans la néceſſité de les réparer chaque jour par des ſubſtances analogues à celles de notre corps. Ce qui ſert à cette réparation s'appelle aliment & boiſſon. On eſt averti d'en uſer par les deux ſenſations, qu'on nomme la faim & la ſoif. Pour nous y porter plus volontiers la nature a attaché aux alimens & aux boiſſons un plaiſir qui nous engage à les prendre.

La néceſſité des alimens & de la boiſſon demande qu'on en connoiſſe au moins en général les eſpéces & les qualités principales, afin qu'on en puiſſe faire un choix convenable aux différentes circonſtances de la vie.

Combien on distingue d'espéces d'alimens. I. On diſtingue pluſieurs eſpéces d'alimens.

On les appelle ſimples, quand on les employe tels que la nature nous les offre ; composés, quand on les prépare ; & médicamenteux, quand on les prend dans la vûë non-ſeulement de nourrir, mais encore de corriger quelque vice.

Les uns ſont ſolides & les autres ſont liquides.

Mixtes, d'où on les tire. Les végétaux & les animaux qui contiennent des principes analogues à ceux du ſang, ſont les différens mixtes d'où on les tire tous, excepté le ſel qui eſt dans la claſſe des minéraux, & l'eau qui eſt un élément.

II. On ne peut faire un choix convenable des alimens qu'on n'en connoiſſe les qualités. Ainſi, il faut conſidérer ſéparément les alimens ſolides tirés des végétaux & des animaux, les alimens fluides & la boiſſon.

1°. Les alimens ſolides tirés des végétaux ſont les ſemences, les fruits, les feuilles, les tiges & les racines.

De toutes les parties de la plante, la ſemence eſt la mieux travaillée. Elle renferme une ſubſtance farineuſe & un ſuc laiteux, d'où on tire une huile douce, amie du corps humain, & propre à faire beaucoup de chyle, à adoucir les humeurs & à bien nourrir.

Le pain. Le pain eſt le principal aliment qui ſe fait avec le froment, le ſeigle, l'orge, le bled de Turquie, ou avec quelqu'autre ſemence. *Il eſt l'aliment univerſel.* C'eſt proprement l'aliment univerſel ; car on ne peut s'en paſſer, ſans que la ſanté en ſouffre, & preſque tous les Peuples en font uſage. Celui qui eſt fait avec le

le froment passe pour le plus nourrissant, le meilleur au goût & le plus leger à l'estomac, sur-tout si l'on y laisse un peu de son. Le pain de seigle & le pain d'orge ne conviennent pas à ceux dont l'estomac est délicat, ni à ceux qui font peu d'exercice. Le pain de seigle cependant est laxatif & rafraîchit. Plusieurs personnes en font aujourd'hui usage pour cette raison. *Quel est le meilleur.*

Des parties du pain, la croûte est la plus nourrissante & la plus aisée à digérer, quoiqu'elle ressert un peu, au lieu que la mie est la plus onctueuse & plus pesante. *Qualités du pain.*

Les autres substances farineuses telles que les féves, les poix, les lentilles, &c. nourrissent aussi beaucoup, mais elles pesent sur l'estomac; elles sont venteuses & un peu visqueuses; elles causent par conséquent des obstructions, lorsqu'on en fait un trop long usage. *Autres substances farineuses.*

Le ris, l'orge & le gruau sont humectans, adoucissans & restaurans; ils produisent de bons effets dans plusieurs occasions.

Il y a des fruits qui ont aussi une substance farineuse, & contenuë comme les semences dans une enveloppe solide. Telles sont les noix, les amandes, les chataignes, &c. Ces fruits renferment beaucoup d'huile, & nourrissent aussi beaucoup. C'est pour cette raison & à cause de leur solidité que ceux qui ont l'estomac délicat ne les digérent pas facilement. *Les fruits farineux.*

Il y en a d'autres qui sont pulpeux, & un peu acescens. Ils ont beaucoup plus d'eau que d'autres principes, c'est pourquoi ils rafraîchissent, humectent, calment le grand mouvement du sang, appaisent la soif, & se digérent facilement. Les fruits *Les fruits acescens.*

Leurs qualités. d'Eté, comme les fraises, les framboises, les groiselles, les cerises, les abricots, les figues, &c. & plusieurs d'Automne, comme les pêches, les poires, les pommes, &c. sont de cette espéce. Ces fruits ne sont pas mal-faisans lorsqu'ils sont murs & pris en petite quantité; mais comme ils renferment beaucoup d'air, ils engendrent des vents dans les intestins. Lorsqu'ils sont cuits, ou lorsqu'on a fait des compôtes, des confitures, ils sont aussi sains qu'agréables, & fort convenables aux convalescens.

Comment on doit en user.

Les cuits sont fort sains.

Les légumes. Les feüilles, les tiges & les racines dont nous faisons usage, sont appellées proprement herbes potagéres, légumes ou plantes légumineuses. Ces alimens sont bien moins nourrissans que les farineux.

Leurs qualités. Les unes, comme la laituë, la chicorée blanche, la poirée, l'oseille, le pourpier, &c. rafraîchissent, humectent, lâchent le ventre & calment le sang. Les autres, comme l'artichaut, le céleri, le cresson, l'estragon, l'asperge, le persil échauffent médiocrement. Il y en a qui contiennent beaucoup de sel âcre & qui sont stimulans. Par conséquent ils échauffent & altérent beaucoup. Tel sont les truffes, les champignons, l'ail, l'échalote, le poivre, le clou, la muscade, la moutarde, &c.

Alimens tirés des animaux. 2°. Les animaux contiennent dans leurs fibres charnuës un suc gélatineux qui en est extrait par les différentes préparations de la digestion. Ce suc est par son analogie avec notre sang qui est une espéce de gelée propre à nous réparer beaucoup mieux que les végétaux, quoique les animaux en soient eux-mêmes nourris.

Qualité du suc qu'on en tire.

Les animaux ſont terreſtes, volatiles, aquatiques ou amphibies.

Quelles ſont les eſpéces d'animaux.

Ils différent beaucoup par rapport à leurs eſpéces, à leur âge, à leur maniére de vivre & à leur ſubſtance.

En quoi ils différent.

Les poiſſons ſont de tous les animaux ceux qui nourriſſent le moins, parce qu'ils contiennent plus de phlegme que de parties ſulphureuſes : ce qui les rend en récompenſe humectans & relâchans.

Les poiſſons & leurs qualités.

Comme les jeunes animaux participent encore de la nourriture qu'ils ont priſe, leurs fibres ſont très-tendres, & fourniſſent un ſuc fort doux & peu nourriſſant. Mais plus ils aprochent de leur état d'accroiſſement, plus ils contiennent de ſucs bons & propres à nous réparer.

Qualité par rapport à l'âge.

Quant aux vieux les ſucs dont leurs fibres ſont remplies, ſont ſpiritueux, gélatineux & très-agréables au goût ; mais la chair en eſt dure & fort indigeſte.

Les animaux qui vivent des bons alimens & à leur choix, qui reſpirent un air pur, & qui font beaucoup d'exercice ont des ſucs plus legers, plus affinés & plus propres à paſſer dans le ſang, des fibres plus aiſées à briſer & à digérer, & ſont par conſéquent très-ſains.

Leurs qualités par rapport à leur maniére de vivre.

Les animaux dont la chair eſt blanche contiennent une ſubſtance très-ſucculente, & ont des fibres fort tendres ; il fourniſſent par conſéquent un aliment doux & de facile digeſtion.

Par rapport à leur ſubſtance.

3°. Les alimens liquides ſont le lait, les œufs, le chocolat, ainſi que le boüillon fait de chair ou de poiſſon, &c.

Alimens liquides.

Le lait eſt proprement un chyle, & par conſéquent un aliment qui n'a pas beſoin

Le lait.

d'une grande préparation dans l'estomac.

Le meilleur est celui qui est d'une odeur douce & agréable, d'une couleur bien blanche, d'une goût très-doux, & d'une consistence ni trop épaisse ni trop fluide. Il abonde en principes onctueux & balsamiques. C'est pourquoi il est nourrissant, & adoucissant, & produit de fort bons effets dans beaucoup d'indispositions & de maladies. C'est l'aliment le plus salutaire pour les personnes foibles, pour les estomacs languissans & pour les enfans.

En quoi il abonde.

De quoi il est composé,

Le lait est composé d'une substance butireuse qui fait le beurre, d'une substance caséeuse qui fait le fromage, & d'une sereuse qui est le petit lait. Chacune de ces parties a des propriétés.

Les œufs frais & mollets forment encore un aliment très-adoucissant, très-aisé à digérer, & qui nourrit promptement; cette espéce de nourriture convient par conséquent à ceux dont le corps est épuisé, & dont il faut réparer promptement les forces, & aux vieillards qui ont besoin d'alimens aisés à digérer.

Un jaune d'œuf frais délayé dans de l'eau boüillante, fait une liqueur dont on fait usage dans beaucoup d'occasions, & qui est également adoucissante & restaurante.

Le chocolat.

Le chocolat est composé de cacao qui en fait la base, de vanille, de gérofle & de canelle. On en fait une liqueur qui est très-agréable, & qui non seulement nourrit beaucoup à cause du cacao, qui abonde en huile & en sel essentiel; mais qui fortifie l'estomac, rétablit le corps, aide à la digestion, & adouci les humeurs âcres,

ſur-tout ſi la vanille & les autres ingrédiens n'y entrent pas en trop grande quantité. Il convient fort aux vieillards dont l'eſtomac eſt foible.

La boiſſon. Ses utilités.

4°. La boiſſon rafraîchit les parties fluides & humides de notre corps, & remplace ce qu'elles ont perdu. Elle ſert de véhicule aux autres alimens, & rend la digeſtion plus facile. Sans elle le chyle trop épaix paſſeroit avec peine par les vaiſſeaux lactés, dont la fineſſe & la délicateſſe eſt extrême; la diſſipation des parties les plus fluides du ſang occaſionné par ſon mouvement & par les ſecrétions ne ſe trouveroit pas réparée; & ces ſecrétions ſi utiles à la ſanté ne ſe feroient pas.

Combien il y en a d'eſpéces. L'eau eſt la boiſſon la plus ſalutaire.

Les liqueurs que l'on boit ſont de deux eſpéces, l'une ſimple que la nature nous fournit abondamment, & l'autre artificielle que l'art prépare. L'eau eſt la premiére eſpéce de ces boiſſons qui eſt la plus ſalutaire & la plus néceſſaire à la vie.

Qualités que doit avoir l'eau pour être bonne. Quelle eſt la meilleure.

La meilleure eau eſt celle qui eſt pure, limpide, legére, ſubſtile, ſans odeur & ſans couleur, qui cuit aiſément les légumes, & qui diſſout parfaitement le ſavon. L'eau de riviére qui eſt continuellement battuë par ſon mouvement, & qui eſt échauffé & purifiée par le ſoleil, eſt la plus legére & la plus ſaine. L'eau de ſource & celle de pluïe en approchent beaucoup; mais pour celles de puits, de neige & de glace, elles paſſent pour les plus mauvaiſes. Mais pour les corriger, on les fait boüillir légerement avant que de les boire.

Ses vertus.

Le plus grand diſſolvant que nous ayons eſt l'eau. Elle pénétre les alimens, & ſert

beaucoup à la digeſtion ; c'eſt pour le chyle un véhicule qui le porte facilement dans les vaiſſeaux ; enfin en paſſant dans le ſang, elle rafraîchit & humecte toutes les parties, & elle ſe charge des ſels qu'elle emporte par la tranſpiration, par les urines & par les autres ſecrétions.

Auſſi remarque-t'on que ceux qui en boivent modérément digérent mieux, ont une meilleure ſanté & vivent plus longtems. On a même guéri des indiſpoſitions aſſez graves par ſon ſeul uſage.

On peut ſe faire une mauvaiſe habitude de l'eau comme de toutes les meilleures choſes. Si l'on en prend en trop grande quantité, elle relâche & affoiblit les ſolides, & peut cauſer beaucoup de dommage.

La boiſſon factice. Les boiſſons artificielles ſont le vin, toutes les liqueurs qui en ſont tirées ou dans leſquelles il entre, la bierre, le cidre & quelques autres liqueurs.

Le vin. Autant que l'uſage de l'eau eſt ſalutaire, autant l'uſage immodéré du vin & des autres liqueurs ſpiritueuſes eſt préjudiciable à la ſanté. *Ses bonnes qu'à-lités.* Cependant ſi l'on prend un peu de vin bien trempé d'eau, il produit quelques bons effets indépendamment du plaiſir que cauſe ſa ſaveur. Car ſa partie ſpiritueuſe, reſſert & fortifie les ſolides, & facilite la digeſtion ; mais ſon excès, comme celui de toutes les autres liqueurs *Ses mauvaiſes.* ſpiritueuſes, durcit les fibres, attaque les nerfs, diminuë les ſécrétions, ôte l'appetit, & jette dans des maladies chroniques & mortelles.

L'on peut mettre dans la claſſe des boiſſons factices, le thé, le caffé & le cho-

colat, dont on a introduit depuis peu l'usage, autant & plus pour le plaisir que par nécessité.

L'eau fait la base de ces boissons, & sert à en tirer les principes.

Le thé. Le thé est la feuille d'une plante étrangére qu'on fait infuser quelque-tems dans de l'eau. Cette boisson est fort en usage à causes de ses bonnes qualités qui l'emportent de beaucoup sur ses mauvaises. Elle procure la transpiration & la sécrétion des urines; elle fortifie l'estomac, & sert lorsqu'on a trop mangé à entraîner les matiéres grossieres, & à nettoyer l'estomac sans l'affoiblir.

Le caffé. Le caffé est le fruit d'un arbre étranger. On fait brûler ce fruit, on le met en poudre, & on le fait infuser dans l'eau. Cette liqueur est à present fort en usage. On la prend après le repas pour hâter la digestion, & pour appaiser les fumées du vin; & le matin pour servir de déjeuné, mais alors on y ajoûte du lait. L'usage modéré de cette liqueur subtilise un peu les humeurs, & ne peut pas être contraire à la santé. Son excès est fort nuisible, car il agite le sang, il cause l'insomnie, il maigrit, il occasionne l'hœmorragie, il aigrit les hemorroïdes, &c.

Le choix qu'on doit faire des alimens. III. Le choix qu'on doit faire dans l'usage des alimens suppose certaines regles qui regardent leur préparation, leur assaisonnement, leur qualité, la délicatesse de l'estomac, l'âge où l'on est, l'espéce des alimens, le tems de les prendre, la saison de l'année, le tempérament, &c.

On prépare dans nos cuisines tous les alimens, excepté quelques-uns comme les

Par rapport à leur préparation. fruits, les huîtres que l'on mange quelquefois telles que la nature nous les offre.

En quoi elle consiste. La préparation consiste dans la cuisson & dans l'assaisonnement. C'est proprement une premiére digestion qui prépare celle que l'estomac doit faire, & qui la facilite beaucoup.

Utilité de préparer les alimens. *Combien de façon de les cuire.* Pour cuire les alimens on les fait boüillir, frire ou rôtir.

Alimens bouillis. L'eau dans laquelle on les fait boüillir en tire une gelée douce, humectante & nourrissante. De-là vient que les boüillons font de bons & de prompts restaurans, propre à nourrir dans le cas de maladie ou l'estomac ne peut bien faire ses fonctions. Bien des gens croyent que la viande boüillie n'est plus si propre à nourrir, parce qu'elle a déposé dans l'eau tout ou une bonne partie du suc qu'elle contenoit. *Rotis.* Celle qui est rôtie, contient un suc excellent & fort nourrissant, parce que l'humide qui embarrassoit les principes s'est dissipé par le feu.

Frits. L'huile ou le beurre rendent les alimens qu'on fait frire, poissons ou viande, très-lourds & très-indigestes. Ainsi la friture ne convient qu'à des bons estomacs.

Assaisonnement, en quoi il consiste. L'assaisonnement consiste dans l'addition de certains ingrédiens, comme des aromats, des épices, du vinaigre, des essences, &c. Lorsqu'ils sont en petite quantité, ils corrigent le défaut de quelques autres alimens, & en rendent la digestion plus facile. *Quand il est utile.* *Quand il est mauvais.* Mais quand on s'en sert pour relever le goût, & pour exciter l'appetit ils deviennent pernicieux. Car l'appétit excité par la qualité & par la diversité des ragoûts est un appétit trompeur, qui engage à manger

manger plus qu'il ne faut, & qui cauſe des indigeſtions, des indiſpoſitions fréquentes, & ſouvent même de très-grandes maladies. L'habileté des Cuiſiniers de nos jours contribuë beaucoup à abreger la vie de leurs maîtres.

La quantité & l'eſpéce d'aliment dont on doit uſer.

Le moyen de ſe conſerver en ſanté eſt donc de vivre d'alimens ſimples ou modérément aſſaiſonnés, & de n'en prendre que la quantité convenable à ſon âge, aux forces de ſon eſtomac, à la ſaiſon où l'on eſt, à ſon ſexe, à ſon tempérament, & ſurtout à la diſſipation que l'on fait. Car c'eſt un défaut d'en prendre trop comme de n'en pas prendre aſſez. On reconnoît qu'on n'a pas pris trop d'alimens lorſque l'eſtomac les digére bien, qu'on eſt auſſi agile & auſſi leger après le repas qu'auparavant, & qu'au bout d'une heure l'eſprit peut ſe mettre aiſément au travail.

Preuves de l'excellence de la vie frugale & ſimple.

Les exemples de beaucoup de perſonnes que leur frugalité a fait vivre juſqu'à un âge très-avancé, devroient engager ceux qui aiment la vie & la ſanté à imiter leur régime. C'eſt un proverbe qui ſe trouve preſque toujours vrai : *qui boit & mange peu n'eſt jamais malade.*

L'intempérance & l'excès dans les alimens, comme dans toute autre choſe, ſont extrêmement pernicieux.

Choix des alimens par raport à la délicateſſe & à la foibleſſe.

Ceux qui ſont délicats ou qui relévent de maladie, ne doivent uſer que d'alimens doux, legers, & amis de l'eſtomac. Ces alimens ſe digérent plus facilement & en moins de tems ; ils ſont plus propres à faire un bon chyle, & ils humectent & rafraîchiſſent le ventre.

Les alimens acres, tenaces, viſqueux

comme la pâtisserie, ceux qui sont fort gras, ou qui ont une substance noire, &c. sont au contraire difficiles à digérer, & la plûpart produisent un chyle de mauvaise qualité.

Quelle espece d'aliment convient aux gens forts, &c.

Les gens forts, robustes, jeunes, & qui font beaucoup d'exercices, doivent plus manger que les autres ; ils suportent bien & digérent facilement les alimens un peu grossiers. Ils doivent même en faire usage, parce que leur estomac étant fort, les alimens legers & qui se digérent trop aisément, se dissiperoient trop promptement, & ne les nourriroient pas assez.

Aux enfans.

Espéce de lait qu'on doit donner aux enfans.

Dans l'enfance & dans la tendre jeunesse, l'estomac est foible, les vaisseaux sont très-fins & se développent. La nourriture doit donc être legere, déliée, tenuë, douce & facile à digérer. C'est pourquoi il faut donner aux enfans un lait fluide & le moins épais qu'il est possible, pour éviter les engorgemens dans les vaisseaux fins & délicats. Ainsi le lait d'une nourrisse nouvellement accouchée convient mieux pour les enfans nouveaux nés que celui d'une femme qui est accouchée depuis quatre ou cinq mois, & dont le lait commence à avoir trop de consistence. Le lait de la nouvelle accouchée acquiert peu à peu la qualité qui convient à l'enfant à mesure que ses petites parties se développent & se fortifient. Les nourrisses doivent observer aussi un régime de vivre doux, & éviter toutes sortes de passions violentes, non pas tant parce que les passions de la nourrisse se communiquent comme l'on croit à l'enfant, mais parce qu'elles troublent la digestion.

Quand on réfléchit ſur la délicateſſe des parties & des nerfs d'un enfant qui n'eſt plus à la mammelle, on ſent bien que les liqueurs ſpiritueuſes, & les alimens trop ſolides ou trop ſalés & difficiles à digérer, comme la viande, ne lui conviennent pas, ſoit pour ſon accroiſſement, ſoit pour ſa réparation. La foibleſſe de ſon eſtomac demande auſſi qu'il mange peu à la fois, mais ſouvent. *Choix des alimens dans la tendre jeuneſſe.*

Comme dans la vieilleſſe on fait peu de diſſipation, que les liqueurs ſont plus épaiſſes, que les ſécrétions ſe font plus lentement, & que les ſolides ſont moins ſouples que dans la jeuneſſe, il ne faut pour les vieillards que des alimens doux, nourriſſans, humectans, aiſés à digérer, & en médiocre quantité à la fois, ſur-tout le ſoir. *Dans la vieilleſſe.*

A tout âge, mais principalement dans la vieilleſſe, l'uſage continuel & immodéré des viandes ſalées & fumées, des végétaux acides & aromatiques, & des liqueurs ſpiritueuſes, eſt plus propre à durcir & à racornir les parties du corps qu'à leur fournir de bons ſucs. D'ailleurs, la digeſtion de ces alimens eſt difficile, & ils fourniſſent un ſang acre qui déchire les vaiſſeaux capillaires. *Alimens mauvais dans tout âge.*

L'habitude a cependant un grand pouvoir ſur les corps. Car on voit des gens conſerver une bonne ſanté en vivant d'alimens mal ſains & de boiſſons fort mauvaiſes, parce qu'ils s'y ſont habitués peu à peu, & tomber malades, lorſqu'ils ont voulu changer leur maniere de vivre. *Pouvoir de l'habitude.* L'habitude eſt, comme l'on dit, une ſeconde nature ; & il eſt ſouvent dangereux pour la ſanté de s'en défaire tout-à-coup. *Elle eſt une ſeconde nature.*

Ainsi lorsqu'il s'agit de changer une mauvaise maniere de vivre, il ne le faut faire que peu à peu & insensiblement.

Il est bon de n'en contracter aucune. C'est pour cette raison qu'il est bon de ne contracter l'habitude de quelque chose que ce soit ; & que quelques auteurs conseillent à un homme sain, fort & robuste, de mener un genre de vie un peu varié, *Ce qu'on doit faire pour cela.* de se faire de longue main à tout, de n'éviter aucune sorte d'alimens, même les plus communs, d'être tantôt à la campagne où l'air est plus vif & plus sain, & tantôt à la Ville, de faire beaucoup d'exercice, & de se reposer un peu, & enfin de sortir quelquefois des bornes de la modération dans le manger ; c'est-à-dire, de manger quelquefois un peu plus qu'il ne faut, & dans d'autres tems de se priver de quelques repas.

L'heure des repas. L'heure des repas devroit être marquée par la faim. Cependant l'usage nous assujettit à des heures réglées. Quand on se trouve bien de dîner & de souper chaque jour, l'on ne doit pas changer cette maniere de vivre. Dans la jeunesse où l'on dissipe beaucoup, & dans la vieillesse où l'on a besoin de force, & où l'on ne doit pas beaucoup manger à la fois, on ajoûte souvent à ces deux repas le dejeuner & le goûter.

Quand il convient de manger. Il faut seulement observer, surtout quand on a un mauvais estomac, de ne manger & de ne boire que lorsque la digestion des alimens du dernier repas est faite.

Nombre des repas pendant les 24. heures. Quelque nombre de repas que l'on fasse, la quantité d'alimens que l'on prend dans les 24 heures ne doit pas excéder la dissipation que l'on fait. Beaucoup de gens

sont à present dans l'usage de ne faire qu'un seul repas. S'ils prennent dans ce repas la quantité d'alimens qu'ils prendroient dans plusieurs, leur santé doit en souffrir. Car l'estomac se trouvant trop rempli, ne peut faire facilement ses fonctions, & doit avoir trop à travailler. Par conséquent deux repas aprochant d'égale quantité paroissent préférables à un seul dans lequel on mangeroit comme dans deux. *S'il est bon de faire un seul repas.*

On demande quelquefois à quel repas du souper ou du dîner on doit donner la préférence. Si l'on se porte bien, & si l'on vit frugalement, on peut manger également à souper & à dîner; mais si l'on est délicat, il vaut mieux bien dîner & souper legérement, que de dîner legérement & manger beaucoup à souper. *S'il vaut mieux beaucoup dîner ou beaucoup souper.*

Comme les grandes fatigues épuisent les esprits & affoiblissent par conséquent nos organes, il faut observer de se reposer quelque tems avant que de manger. Dans la tristesse & le chagrin, on ne doit faire usage que d'alimens très-legers & en très-petite quantité, parce que l'estomac n'est pas alors en état d'en suporter de grossiers, ni d'en digérer beaucoup à la fois. *S'il faut mettre quelque intervale après les grands exercices.* *S'il faut beaucoup manger dans le chagrin.*

L'été où l'on fait une grande dissipation d'esprits & de parties fluides, les alimens legers, humectans, fluides & aisés à digérer, conviennent pour réparer plus promptement ces substances. Au lieu que l'hiver pendant lequel les esprits sont moins dissipez & les fibres de toutes les parties du corps ont plus de force, demande qu'on vive d'alimens moins legers. *Alimens dont il faut user pendant l'Eté.* *Et pendant l'Hyver.*

Comme la digestion dépend en partie de la bonne préparation que les alimens

Il est dangereux d'avaler à la hâte les alimens.

reçoivent dans la bouche, il est important de les bien briser avec les dents, sur-tout ceux qui sont dures, & de les garder quelque-tems, pour que la salive puisse mieux les pénétrer. Car ceux qui avalent à la hâte, sans mâcher, sont très-sujets à des indigestions. C'est pour éviter cet inconvénient qu'on ne donne pas aux enfans des alimens trop solides, & que les vieillards & ceux à qui les dents manquent, doivent vivre d'alimens aisés à digérer, ou avoir beaucoup d'attention à bien mâcher ceux qui sont un peu solides.

Le sommeil & la veille. Effets du someil.

§. III. Il n'est pas possible de vivre ni de se bien porter long-tems sans dormir. Le someil (*voyez* la Phisiol.) répare les parties spiritueuses du sang dissipées pendant la veille ; il rétablit par conséquent les forces abatuës, soit par le travail, soit par la maladie ; il procure aussi une transpiration & une sécrétion des urines plus abondante ; & il contribuë beaucoup à la digestion, & plus encore à la nutrition.

Le tems le plus favorable pour le sommeil.

La nuit, où tout est sombre & tranquile dans la nature, paroît être le tems le plus propre pour le sommeil. La vigueur du corps & de l'esprit se répare en effet beaucoup mieux pendant la nuit que pendant le jour. Ainsi le travail & l'étude de la nuit affoiblissent la santé.

Quel est le bon sommeil.

Le sommeil tranquile & non interrompu est le meilleur. Le sommeil inquiet, agité & interrompu plusieurs fois, non seulement ne rétablit point les forces, mais empêche encore la transpiration & trouble les digestions.

L'exercice & l'habitude sont deux choses

qui doivent régler la durée du ſommeil. On dort aſſez ordinairement 6 à 7 heures de ſuite dans 24 heures. Le ſommeil modéré rend le corps & l'eſprit legers. Si l'on dort trop, on devient lourd, peſant, & l'eſprit peu propre au travail.

Tems qu'on doit dormir.

Effets du ſommeil moderé & de l'immodéré.

Autant le ſommeil eſt utile à la ſanté, autant la veille immodérée y eſt-elle préjudiciable. Elle peut occaſionner de grands deſordres dans l'œconomie animale, par l'épuiſement des eſprits & des parties fluides du ſang dont elle eſt cauſe. Ainſi, la modération dans la veille comme dans le ſommeil eſt néceſſaire à la ſanté.

Ce que cauſe la veille immoderée.

Comme le bon air contribuë beaucoup à notre ſanté, il convient que le lieu où l'on couche ſoit ſain. C'eſt pourquoi les endroits ſpacieux, ſecs, & où régne un bon air, ſont meilleurs pour dormir que ceux qui ſont renfermés, petits, humides, échauffés par des poëles, &c.

Endroit où il convient de dormir.

Pour dormir, on doit obſerver que rien ne ſoit ſerré autour de ſoi, de ſe mettre ſur un des côtés, & d'avoir la tête un peu élevée, & le corps fléchi.

Attitude durant le ſommeil.

§. IV. Le mouvement & le repos ne contribuent pas moins à la ſanté que le ſommeil. Le mouvement, en augmentant la circulation du ſang, atténuë & diviſe les humeurs, & procure une tranſpiration douce, & une filtration de toutes les liqueurs; en accélerant les eſprits animaux, il en facilite la diſtribution dans toutes les fibres du corps, ce qui fortifie nos parties; il donne de l'appétit & aide à la digeſtion. Delà vient que ceux qui ſont accoutumés à ſe donner du mouvement, ſont ordinairement

Le mouvement & le repos.

Bons effets du mouvement moderé.

Mauvais effets de l'immodéré. plus robustes que les autres, & moins sujets à beaucoup de maladies.

Il ne faut pas cependant faire trop d'exercice ; car l'exercice immodéré, surtout celui de l'esprit, dissipe trop les esprits animaux, affoiblit à la longue les parties, en diminuë le ressort, & épuise beaucoup les parties fluides du sang.

Combien il y a de sortes de mouvemens. Le mouvement se divise en actif & en passif. L'actif est celui qu'on se donne par l'exercice du marcher, de la promenade, de la chasse, de la paume & du volant ; de la danse, de la voix, & du travail du corps & de l'esprit, &c. Le passif est celui que l'on prend en carrosse, à cheval, ou dans quelque machine, &c.

Dans quel tems on doit prendre l'exercice. L'exercice peut être porté jusqu'au commencement de lassitude, mais pour être bon il doit être pris avant le repas & dans un air pur & leger. C'est pour cette raison que les voyages & la campagne contribuent beaucoup à nous conserver la santé, & souvent à la rétablir.

Le repos modéré. Le repos modéré & proportionné au mouvement qu'on s'est donné, est aussi fort bon & fort utile à la santé, mais celui qui *L'excessif* est excessif produit des effets contraires à ceux du mouvement modéré. Il est par *Vie oisive* conséquent très-mauvais. La vie sédentaire & oisive est sujette à beaucoup plus d'indispositions, que celle où l'on se donne du mouvement & de l'esprit.

Les excrétions retenues ou évacuées. §. V. On entend par excrétions, l'évacuation des humeurs superflues & hétérogenes dont la masse du sang se dépure. (*Voyez* la Phisiologie.)

Ces humeurs qui s'y sont formées, en

ſont chaſſées par les différens organes appellés glandes, & ſont remplacées ſucceſſivement par une égale quantité d'alimens. Ce ſont ces évacuations & ces remplacement continuel qui, dant les Adultes, entretiennent le corps dans un poids égal, & qui par conſéquent conſervent la vie & la ſanté. Il eſt donc importànt de ne point troubler les ſécrétions, & d'éviter tout ce qui peut les diminuer, les ſuprimer & les augmenter.

Utilité des excrétions.

Toutes ces humeurs ont auſſi chacune en particulier un uſage dont on peut connoître l'importance, en ſe rapellant ce qui en a été dit dans la Phiſiologie. Il y en a pluſieurs principales qui méritent une attention particuliére. Telles ſont les urines, la ſueur, la tranſpiration, les régles, les hémorroïdes habituelles, à quoi on doit ajoûter les excrémens ſtercoraux.

La rétention ou la ſuppreſſion & l'évacuation trop abondante de ces excrémens ſont également nuiſibles à la ſanté. Il faut donc tâcher d'aider la nature à s'en débarraſſer, & ne la pas troubler.

Les urines.

Pour procurer une filtration aiſée des urines, il faut faire uſage de boiſſon très-legere & très-coulante, capable de ſe charger des parties ſalines & terreſtres du ſang. Lorſqu'elles ſont paſſées dans la veſſie, & que la nature nous avertit de les rendre, il eſt dangereux de les retenir, comme d'uriner auſſi le matin ſans avoir fait quelques pas dans ſa chambre.

La tranſpiration & la ſueur.

La ſueur & la tranſpiration ſont les plus abondantes de toutes les ſécretions, il eſt très-aiſé de les déranger ; il faut chercher à les entretenir, & éviter tout ce qui peut les ſupprimer.

Pour cet effet il faut ouvrir les pores des glandes, & procurer la ſortie de l'humeur de la tranſpiration groſſiére & croupiſſante par les frictions ſéches faites avec un linge ou une broſſe, & décraſſer de tems en tems la peau par des bains tiédes, & par le lavement des pieds, des mains, de la tête & de toutes les parties qui tranſpirent beaucoup.

On ſçait que le froid bouche les pores, & diminuë ou ſupprime la tranſpiration & la ſueur. Il y a pluſieurs moyens d'éviter ce déſordre ; les principaux ſont de prendre de bonne heure les habits d'Hiver & de les quitter très tard ; & de ne point paſſer ſubitement d'un air chaud à un air froid, comme de ne point boire à la glace ou froid, lorſque l'on eſt en ſueur ou en tranſpiration, ou lorſque l'on a parlé quelque tems.

Les régles. Pendant les régles ou leur approche, le ſexe doit avoir ſoin de ne ſe pas faire ſaigner, ſur-tout du bras ; d'éviter les choſes qui pourroient lui faire peur, & de ne pas mettre les pieds dans l'eau froide.

Les évacuations habituelles. Les gens ſanguins ſont ſujets aſſez ſouvent à des hémorroïdes habituelles, & à d'autres évacuations de cette eſpéce qu'il ne faut point ſupprimer.

Les excremens ſtercoraux. La difficulté de rendre les excrémens ſtercoraux altére la ſanté. On doit donc en chercher la cauſe pour la détruire par le régime, & aider la nature à les rendre une ou deux fois le jour par le moyen des lavemens, dont il ne faut cependant pas faire un uſage trop habituel.

§. VI. Les paſſions & les affections de

l'ame produiſent ſur nous des effets bien ſenſibles. La joye & la crainte ſont les principales auſquelles on peut rapporter toutes les autres.

Les paſſions de l'ame.

Dans la premiere les eſprits coulent avec vivacité, dans l'autre tout eſt retenu & concentré. On peut conclure de-là que celles qui ſont violentes dérangent beaucoup la ſanté, & qu'il eſt très-important de les éviter, & de tâcher de n'en avoir que de douces & de modérées.

Fin de la deuxiéme Partie.





PRINCIPES
DE CHIRURGIE,
TROISIÉME PARTIE.

PATHOLOGIE.



PATHOLOGIE est un mot formé de deux termes grecs, qui signifient discours sur les choses contre nature.

La Pathologie a pour objet les maladies du corps humain, leurs différences, leurs causes, leurs signes, leurs simptômes & accidens.

La maladie est un état dans lequel une ou plusieurs fonctions du corps sont lézées.

On doit considérer par rapport aux maladies en général.

1°. Leur division en plusieurs éspéces, & les différens noms qu'on leur donne.

2°. Leurs causes.

3°. Leurs signes.

4°. Leurs ſimptômes & leurs accidens. C'eſt ce que les auteurs expriment par ces quatre termes grecs, Noſologie, Ætiologie, Semiotique & Symptomatologie.

CHAPITRE PREMIER.

De la diviſion des maladies en pluſieurs eſpéces, & des différens noms qu'on leur donne.

LES noms & les différences des maladies ſont tirées des ſubſtances auſquelles elles arrivent, & de quelques autres circonſtances particuliéres qui les accompagnent.

Par rapport aux ſubſtances.

1°. Par rapport aux deux ſubſtances qui compoſent le corps humain; ſçavoir, les ſolides & les fluides, on les diviſe en deux eſpéces. On appelle maladies ſimilaires & organiques, celles qui attaquent les ſolides; on nomme Plethore & Cacochimie celles qui attaquent les fluides.

En quoi conſiſte les maladies ſimilaires.

Les maladies ſimilaires conſiſtent les unes dans le relâchement ou l'atonie des fibres; d'autres dans leur contraction, & d'autres enfin dans leur rupture.

Et les organiques

Les maladies organiques ſont de deux eſpéces. La premiére vient de la mauvaiſe conformation. La deuxiéme vient de la ſolution de continuité des parties.

La premiere ſe ſubdiviſe en quatre claſſes.

La premiére renferme les maladies qui viennent de la grandeur diſproportionnée d'une partie; telles ſont les tumeurs con-

tre nature, & celles qui viennent de ſa petiteſſe, telles ſont les maladies où les parties ſont atrophiées.

La ſeconde renferme celles qui viennent de la mauvaiſe figure d'une partie. Cette mauvaiſe figure peut être de naiſſance, comme le bec de liévre; ou être cauſé par accident, comme le déplacement des piéces d'une partie fracturée.

La troiſiéme renferme celles qui conſiſtent dans le nombre extraordinaire de certaines parties, comme dans celui de ſix ou de quatre doigts.

Enfin, la quatriéme renferme celles qui conſiſtent dans la ſituation des parties, telles ſont les luxations, les hernies, &c.

Solution de continuité, ce que c'eſt. La ſolution de continuité eſt une diviſion des parties qui, ſoit ſimples, ſoit organiques, qui, ſelon l'ordre naturel, doivent être unies; telles ſont les plaies & les ulcéres dans les parties molles; les fractures & les caries dans les parties dures, &c.

Maladie des fluides. Les maladies qui attaquent les fluides ſont de deux eſpéces, la Pléthore & la Cacochimie.

La Plethore. La Pléthore eſt une abondance d'humeurs qui gêne les fonctions. Elle peut être répanduë par-tout le corps, ou bornée à quelque partie.

La Cacochimie. La Cacochimie eſt une altération de toutes ou de quelques-unes des humeurs qui dérangent nos fonctions.

2°. On donne différens noms aux maladies, ſuivant les différentes circonſtances qui les accompagnent.

Par raport à leurs cauſes. On les diviſe par raport à leurs cauſes en ſporadiques, en pandémiques, en bénignes, & en malignes.

Les ſporadiques.

Les ſporadiques ſont celles qui viennent de diverſes cauſes, & à différentes perſonnes en même-tems, comme l'Eriſipèle à l'une, & le Phlegmon à l'autre.

Les pandémiques.

Les pandémiques ſont celles qui ſont répandues dans un pays. On les ſubdiviſe en Endémiques & en Epidémiques.

Les endémiques.

Les Endémiques ſont celles qui regnent toujours dans une même contrée, ſoit à cauſe de l'air qu'on y reſpire, ſoit à cauſe des eaux qu'on y boit. Tel eſt le gouëtre en Savoye, les écroüelles en Eſpagne, le plica en Pologne, le ſcorbut dans le Nord, le pian & le dragoneau en Amérique.

Les épidémiques

Les épidémiques ſont celles qui affligent tout un pays, mais qui ſont paſſagéres. Telles ſont la peſte, la petite vérole, &c.

Les bénigues.

Les maladies bénigues ſont celles qui ne ſont accompagnées d'aucuns ſymptômes fâcheux.

Les malignes.

Les maladies malignes ſont celles qui ont des ſymptômes dangereux.

Par rapport à leur origine.

Par rapport à l'origine des maladies, on les diviſe en idiopatiques, ſymptomatiques, critiques & héréditaires.

Les idiopatiques.

Les maladies idiopatiques ſont celles qui dépendent du propre vice de la partie où elles ſe rencontrent; comme un éréſipèle ou un phlegmon ſimple qui ſurviennent à quelque partie.

Les ſymptomatiques.

Les ſymptomatiques au contraire ſont celles qui dépendent du vice de quelque autre partie que celle où elles ſe manifeſtent. Telle eſt l'inflammation de la conjonctive à la ſuite des plaies du cerveau; car elle vient de la léſion de la dure-mere.

Les critiques.

Les maladies critiques ſont celles qui tirent leur origine de quelque autre maladie

dont elles ſont les terminaiſons. Telles ſont les parotides dans les fiévres malignes.

Les héréditaires. Les malades héréditaires ſont celles qui dépendent du vice des liqueurs de nos peres & de nos meres, & que nous apportons en venant au monde. Telles ſont quelquefois la goutte, la vérole, &c.

Les curables, incurables, dangereuſes, mortelles. Par rapport à leur événement, il y a des maladies qu'on peut guérir, d'autres qui ſon incurables ; il y en a de legeres, de dangereuſes & de mortelles.

Les contagieuſes. Par rapport à leur communication, il y en a de contagieuſes ; c'eſt-à-dire, qui ſe gagnent par quelques contact médiat ou immédiat, & d'autres qui ne le ſont point.

Par rapport à leur effet. Par rapport à leur effet, on appelle les unes ſimples, les autres composées, & d'autres compliquées.

Les ſimples. Les maladies ſimples ſont celles qui ne préſentent qu'une ſeule indication pour la cure Telle eſt une diviſion de la graiſſe & des parties charnuës faite par un inſtrument tranchant, & qui ne demande que la réunion.

Les composées. Les maladies composées ſont celles qui preſentent pluſieurs indications pour la cure, mais auſquelles on peut ſatisfaire en même tems. Telle eſt une plaie avec une hémorrhagie legére.

Les compliquées. Les maladies compliquées ſont celles qui préſentent pluſieurs indications, qui toutes demandent une cure particuliére. Telle eſt une fracture avec contuſion, plaie, douleur conſidérable.

En combien de maniére. Les maladies compliquées ſont de trois eſpéces : les unes ſont compliquées avec leurs cauſes ; d'autres avec des maladies différentes ; & d'autres avec des accidens.

Par rapport à leur durée. Par rapport à la durée des maladies, on les

les diſtingue en aiguës & en chroniques.

Les maladies aiguës ſont celles qui ſe terminent promptement en bien ou en mal. Telles ſont toutes les inflammations.

Les aiguës.

Les maladies chroniques ſont celles qui durent très-long-tems, & quelquefois même toute la vie, comme le ſchirre, les écrouelles, les anchiloſes, &c.

Les chroniques.

On diſtingue auſſi dans toutes maladies quatre tems, excepté dans celles qui ſe terminent par la mort.

Par rapport à leur tems.

Le premier tems eſt le commencement de la maladie. Il comprend l'eſpace qui ſe trouve entre le premier inſtant & le progrès des ſymptômes.

Le ſecond eſt celui de l'augmentation, c'eſt-à-dire, celui où les ſymptômes ſe multiplient & deviennent plus conſidérables.

Le troiſiéme eſt celui de l'état, c'eſt-à-dire, celui où les ſymptômes ſont à leur plus haut degré.

Enfin le quatriéme eſt celui du déclin ou de la fin, c'eſt-à-dire, où les ſymptômes diminuent ſenſiblement & diſparoiſſent par degrés.

Les maladies ſont encore différentes ſelon les âges & les différens ſexes, c'eſt-à-dire, qu'il y en a qui ſont particulieres à chaque ſexe, & d'autres auſquelles on eſt plus ſujet dans un certain âge que dans d'autre. Ainſi on les a diſtingués en celles des enfans, des adultes & des vieillards, & en celles des femmes & des hommes.

Par rapport à l'âge & au ſexe.

Les enfans ſont forts ſujets à la galle laiteuſe, à la teigne, au ſuintement des oreilles, à la chûte de l'anus, aux ophtalmines, aux écrouelles, aux rhachitis, & à la pierre dans la veſſie.

Celle des enfans.

Des adultes. Les adultes à l'eſquinancie, aux hémorroïdes, aux engorgemens des glandes, à l'inflammation.

Des vieillards. Les vieillards à la goutte, à la cataracte, à la difficulté d'uriner, à la rétention d'urine, à la gravelle, à la pierre, aux ulcéres des reins & de la veſſie, à la gangréne ſéche, aux hernies.

Celles des femmes. Par rapport au ſexe, dans les femmes l'imperforation de la vulve, le défaut ou la ſuppreſſion des régles, d'où ſuit beaucoup d'accidens, la groſſeſſe, les varices, l'accouchement naturel ou difficile, les dépôts laiteux, le lait répandu, la gerçure ou écorchure du bout du ſein, la chûte du vagin & de la matrice, les molles, les cancers des mammelles & de la matrice, ſur-tout à un certain âge, ſont des maladies qui leur ſont particuliéres.

Et des hommes. Dans les hommes, les tumeurs des teſticules, les cancers de ces parties & de la verge, le phimoſis, & paraphimoſis, ſont celles qui leur ſont particuliéres. Ils ſont auſſi plus ſujets que les femmes à la difficulté d'uriner & à la rétention d'urine, & à la pierre dans la veſſie.

Par rapport à la ſituation des parties. Par raport à la ſituation des parties que les maladies attaquent, on les a diviſés en internes & en externes.

Les internes. Les maladies internes ſont celles qui attaquent les parties renfermées, comme le cerveau, les poulmons, &c.

Les externes. Les maladies externes ſont celles qui ſurviennent à quelques parties extérieures, & qui n'attaquent les intérieures qu'après avoir léſé les premiéres. La connoiſſance de ces derniéres maladies, & de celles des internes qui ont beſoin de l'opération de la main, eſt l'objet de la Chirurgie.

CHAPITRE II.

Des Causes des Maladies.

LES causes des maladies sont toutes les choses qui b'eissent l'action, en produisant un dérangement des solides ou des fluides, ou de tous les deux ensemble. *Ce que c'est que eause de maladie.*

On divise les causes des malides en internes & en externes, en éloignées & en immédiates, en primitives, en antécédentes & en conjointes. *Leur division.*

Les internes se trouvent dans nons. Elles sont les effets de causes externes, souvent elles sont elles-mêmes des maladies.

Les externes au contraire sont hors de nous, & ne sont jamais maladies.

Elles sont la plûpart déterminentes ou prédisposantes ; c'est-à-dire, qu'elles ne sont ordinairement cause des maladies, qu'autant qu'il y a quelque disposition interne, que la cause externe détermine.

§. I. Les causes internes se trouvent dans les fluides & dans les solides. *Causes exrtenes.*

Les solides sont le ressort & l'intégrité naturelle sont perdus, ou dont le ressort est augmenté, deviennent cause des maladies.

La tension excessive des fibres des solides occasionne un trouble dans la circulation du sang & des esprits, de-là viennent la fiévre, la convulsion, &c. Elle produit encore la compression de certaines parties, par le resserrement des mem- *Le ressort augmenté.*

branes dont elles ſont environnées, & la rétention ou la diminution de certaines évacuations, comme il arrive dans la tenſion du ſphincter de la veſſie, qui occaſionne la rétention d'urine.

Le reſſort perdu. Le reſſort des ſolides perdu fait tomber les parties dans un défaut d'action. De-là vient la perte ou la diminution de l'organe, comme dans la paraliſie de la veſſie, & quelquefois l'engorgement des liqueurs dans les parties, comme dans la grenouillette, &c.

Intégrité perduë. Lorſque l'intégrité des ſolides eſt perduë par quelque cauſe que ce ſoit, on appelle ce défaut ſolution de continuité. Les coups portés avec quelques inſtrumens penchans, piquans, ou contondans le produiſent.

Quoique le vice des fluides ſoit lui-même maladie, néanmoins on le doit conſidérer ici comme cauſe de maladie.

Vices des fluides. Ce vice eſt contracté dès le ventre de la mere, ſi ſon ſang eſt empreint de quelque vice particulier; par exemple du vénérien, du ſcrophuleux, &c. ou après la naiſſance, ſi les fluides ont perdu leurs bonnes qualités par quelque cauſe extérieure, ou par le défaut des ſolides.

Vices du chyle. Les fluides peuvent être viciés ou dans leur quantité ou dans leur qualité.

La trop grande ou trop petite quantité du chyle, ſon épaiſſeur, ſa trop grande fluidité & ſon âcreté ſont des vices de cette liqueur, capables de cauſer différentes maladies.

Vices du ſang. L'abondance ou la petite quantité de ſang, ſa diſſolution, ſon épaiſſiſſement, ſon âcreté, l'augmentation, la diminution ou la perte de ſon mouvement, le développe-

ment, ou l'impreſſion de differens virus qui ſont le vénérien, le ſcrobutique, le cancereux, le ſcrophuleux, le pſorique, le goutteux, l'hidrophobique, &c. ſont les défauts de cette liqueur qui peuvent produire des maladies.

Enfin la trop grande ou la trop petite quantité des humeurs qui ſe ſépare de la maſſe du ſang, leur épaiſſiſſement, leur trop grande fluidité & leur âcreté ſont encore autant de cauſes de maladies. *Vices des humeurs émanées du ſang.*

§. II. On peut réduire les cauſes externes des maladies à ſept eſpéces; ſçavoir, les coups, les efforts violents, les fortes ligatures ou compreſſions, l'action du feu, le contact, l'introduction de quelque corps dans les ouvertures naturelles, & le mauvais uſage des ſix choſes non naturelles. *Cauſes externes.*

Il eſt aiſé de concevoir que les coups, les efforts violents & les fortes ligatures ou compreſſions ſont cauſes de maladies. Car ils peuvent détruire l'intégrité de nos parties ſolides, ou occaſionner quelque déplacement. *Les coups*

Par l'action du feu, on n'entend pas ſeulement celle du feu ordinaire, mais encore celles de toutes les choſes qui peuvent brûler, telles que la chaux, les eaux fortes, &c. Toutes ces choſes diviſen t les ſolides & accélérent le mouvemen t des fluides. Leur action eſt par conſéquent cauſes des maladies. *Le feu.*

Quatre eſpéces de contact peuvent occaſionner les maladies. 1°. La reſpiration d'un mauvais air. 2°. L'attouchement ſimple d'une perſonne mal ſaine, ou de quelque choſe qu'elle aura touchée. 3°. Le *Le contact.*

congrès d'une personne saine avec une personne gâtée. 4°. L'attouchement des animaux venimeux, comme de la vipere, du scorpion, d'un animal enragé, &c. La premiere occasionne la peste, le scorbut, &c. La seconde occasionne la galle, &c. La troisiéme outre ces maladies occasionne encore la vérole. La quatriéme cause l'introduction dans le sang d'une humeur veneneuse, ou d'un virus hidrophobique.

Les corps étrangers

Les corps étrangers, introduits dans les oreilles, dans le gosier, dans le vagin, dans la vessie par l'uretre, dans l'œil, blessent par leur sejour les organes où ils sont & produisent beaucoup d'accidens.

Les vers dont on avale les œufs avec les alimens, consomment le chyle, picquent les intestins, d'où viennent la maigreur & les convulsions dans les enfans, & s'amassans en peloton ils forment quelquefois des tumeurs.

Les choses non naturelles.

Les choses non naturelles, qui peuvent être cause de maladies, sont toutes nécessaires à la santé, & ne nuisent que par leur excès ou par quelque vice qu'elles ont contractées. Tels sont l'air, les alimens, le mouvement & le repos; le sommeil & la veille, les humeurs retenuës ou évacuées, & les passions de l'ame.

I. La chaleur, la froideur, la sécheresse, l'humidité, l'infection, & les variations de l'air sont autant de differentes qualités qui peuvent occasionner des maladies.

Trop chaud, il rarefie les liqueurs, augmente leur mouvement, & empêche les sécretions; trop froid, il condense les fluides, resserre les pores, augmente la force des fibres; lorsque sa froideur est excessive, il éteint en

congelant le principe vital dans les parties les plus éloignées du cœur. Trop ſec, il diſſipe les parties les plus fluides du ſang. Trop humide, il relâche les fibres & diminuë la tranſpiration pulmonaire & cutanée. Infecté, il cauſe des maladies malignes. Ses variations ſubites produiſent encore des maladies, ſoit en accelérant, ſoit en ſupprimant la tranſpiration, &c. *L'air.*

II. Les alimens peuvent nuire par leur qualité ou par leur quantité; par leur qualité, s'ils ſont âcres, ſalés, ſpiritueux, trop épais ou trop fluides; par leur quantité, lorſqu'on les prend avec excès, quoique bons, ou lorſqu'on n'en prend pas aſſez pour réparer les pertes qu'a fait la nature. *Les alimens.*

III. Le grand mouvement, & le trop long repos ſont cauſe de maladies; le mouvement, parce qu'il diſſipe les parties fluides & ſpiritueuſes; le repos, parce qu'il altére la ſoupleſſe des fibres muſculeuſes, qui ne peut être entretenuë que par un exercice modéré, & dont la perte produit l'épaiſſiſſement des liqueurs. *Le mouvement & le repos.*

IV. L'excès du ſommeil & celui de la veille produiſent encore des maladies; celui du ſommeil en occaſionnant l'épaiſſiſſement des liqueurs, celui de la veille en cauſant une trop grande diſſipation des eſprits animaux. *Le ſommeil & la veille.*

V. Les humeurs qui dans l'état de ſanté s'émanent en certaine quantité de la maſſe du ſang; ſçavoir, la bile, les urines, l'humeur de la tranſpiration, les hémorroïdes, les lochies, &c. deviennent la ſource d'une infinité de maladies, lorſque leur évacuation eſt trop abondante, ou lorſqu'elle eſt ſupprimée. *Les humeurs retenuës.*

Les passions de l'ame. Les passions violentes de l'ame lorsqu'elles durent causent une dépravation dans les esprits, dans la circulation du sang & dans les sécrétions, qui produit différentes maladies, selon leur diversité & selon leur durée.

Les causes éloignées. Au sujet des autres divisions des causes de maladies, nous remarquerons, 1°. Que les causes éloignées sont celles qui sont disposées à produire des maladies, pourvû que quelques autres y concourent; que les prochaines ou immédiates sont celles qui produisent le mal présent, & qu'elles sont inséparables des maladies. Par exemple, le passage du sang dans les vaisseaux limphatiques est inséparable de l'inflammation dont il est la cause immédiate. La connoissance des causes immédiates est absolument nécessaire pour la guérison des maladies.

La cause immédiate.

Cause primitive On remarquera 2°. Que les causes externes étoient appellées par les Anciens primitives ou procatartiques; & les internes antécédentes & conjointes.

Antécédente. Ils entendoient par antécédentes les liqueurs qui circulent dans les vaisseaux, & par conjointes ces mêmes liqueurs arrêtées dans les parties malades.

Conjointe.

CHAPITRE III.

Des signes des maladies.

Ce que c'est que signe de maladie. SIGNE de maladie est ce qui fait connoître & distinguer les causes de son approche, sa nature, sa durée & son issuë. On distingue en général trois espéces de signes,

fignes ; fçavoir, les commémoratifs, les diagnoftics & les pronoftics.

§. I. Les commémoratifs nous apprennent ce qui s'eft paffé avant la maladie, & fe tirent de tout ce qui l'a précédée ; fçavoir, de la maniére de vivre du malade, du pays qu'il a habité, de la conftitution de fes pere & mere, de la fituation où il étoit au tems de fa bleffure, s'il s'agit d'une playe, des maladies aufquelles il a été fujet, ou de celles qu'il a contractées, &c. *Les commémoratifs.*

Ces fignes conduifent à une parfaite connoiffance de la maladie, de fes caufes, & de l'iffuë qu'elle peut avoir, & nous indiquent conjointement avec les diagnoftics les remédes convenables.

§. II. Les fignes diagnoftics nous découvrent l'état prefent d'une maladie, & nous font juger par-là de fes caufes & de fa nature. *Les diagnoftics.*

On les diftinguent en communs & en propres, en pofitifs & en exclufifs, en univoques & en équivoques, en fenfuels & en rationnels. Il y en a certains qu'on appelle Pathognomoniques. *Leur divifion.*

1°. Les fignes communs font ceux qui fe rencontrent toujours dans une même efpéce du maladie. Par exemple, la tumeur, eft un figne commun à tous les apoftêmes. Les fignes propres font ceux qui font particuliers à chaque maladie, & qui les caractérifent, c'eft-à-dire, qui mettent la différence entre plufieurs maladies de la même efpéce ; par exemple, la fluctuation eft un figne particulier qui nous fait con- *Les communs.* *Les propres.*

noître la différence qu'il y a entre une tumeur où elle se trouve, & une où elle ne se trouve pas.

Les positifs. 2°. Les signes positifs sont ceux qui déterminent si clairement de quelle espéce est une maladie qu'on ne peut pas en douter. Par exemple, l'hémorragie considérable d'une playe est un signe positif qu'il y a un vaisseau ouvert. *Les exclusifs.* Les signes exclusifs sont ceux qui en faisant connoître qu'une maladie n'est pas d'une telle & telle espéce découvrent de quelle espéce elle est effectivement. Par exemple, lorsqu'un homme à le hocquet avec un vomissement bilieux & de matiéres stercorales, s'il ne paroît point de tumeurs à l'aîne ou aux environs du ventre, c'est un signe exclusif, qui en faisant connoître qu'il n'y a point de hernie, donne lieu de conclure que le vomissement vient d'un volvulus.

Les équivoques. 3°. Les signes équivoques sont ceux qui paroissent dans plusieurs espéces de maladies. Par exemple, la douleur qu'on ressent à une partie, & la difficulté de la remuer sont des signes équivoques, parce qu'ils se rencontrent également lorsqu'il y a luxation, & lorsqu'il y a fracture. *Les univoques.* Les signes univoques sont ceux qui ne se rencontrent que dans une espéce de maladie, & qui par conséquent la caractérisent. Par exemple, si en portant la sonde dans la vessie, on y rencontre un corps dur, c'est un signe univoque que le malade est attaqué de la pierre.

Les sensuels. 4°. Les signes sensuels, ou pour mieux dire, les signes sensibles sont ceux qui se presentent à nos sens, à la vûë, à l'oüie, à l'odorat, au toucher, & quelquefois au goût. En voici des exemples.

Par la vûë, on reconnoit la mauvaiſe conformation, les ſolutions de continuités extérieures, &c. *La vûë.*

Par l'ouie, on entend les piéces fracturées faire un certain bruit lorſqu'on touche une fracture, &c. *L'ouie.*

Par l'odorat, on reconnoit la mortification, l'eſpéce d'humeur qui ſort d'une playe, &c. *L'odorat.*

Par le toucher, on s'aſſure de l'étenduë, de la profondeur & de la direction d'une playe ou d'un ſinus; on reconnoit les collections d'humeurs & les artéres qu'il ſeroit dangereux de couper, lorſqu'on fait certaines opérations. *Le toucher.*

Enfin, par le goût, on reconnoit l'eſpéce de fluide qui ſort par une ouverture ou par une playe. Par exemple, ſi c'eſt de la bile ou quelqu'autre liqueur. *Le goût.*

Les ſignes rationels ſont ceux que le raiſonnement découvre. Ces ſignes ne ſont point, à proprement parler, des ſignes, mais des concluſions que l'on tire des ſignes extérieurs touchant les maladies, leur degré, leurs circonſtances & les remédes qui leurs conviennent. Pour tirer ces concluſions avec juſteſſe, il faut faire attention à cinq choſes. 1°. Aux fonctions léſées. 2°. A la partie affectée. 3°. Aux évacuations ſupprimées ou contre nature. 4°. A la ſituation, & à l'eſpéce de douleur que ſent le malade. 5°. Enfin aux choſes qui ſoulagent ou qui augmentent le mal. *Les rationels.*

5°. Les ſignes Pathognomoniques ſont ceux qui ſont inſéparables de la maladie, & qui ſe tirent de ſon eſſence. Par exemple, l'iſſuë de l'urine par une playe de l'hy- *Les pathognomoniques*

pogestre est un signe Pathognomonique que la vessie est percée.

Les prognostics. §. III. Les signes prognostics sont ceux qui nous font prévoir la durée & l'issuë d'une maladie. Ils se tirent du degré, de la différence & de la complication des maladies, de leurs causes, de la nature des parties malades, & de leur nécessité pour la vie & la santé, des accidens, de l'âge du Malade, de son tempérament, de son sexe, de la difficulté d'appliquer les remédes, &c.

Il est important de faire attention aux signes sensibles. Rien n'est si important dans certaines maladies que de faire attention aux signes sensibles. La qualité & la quantité des urines & des autres excrétions, comme la sueur & la transpiration; la situation dont le Malade se couche, & l'état de la peau, du visage, des yeux, de la langue & du pouls, font souvent connoître parfaitement la nature & le degré de la maladie.

Et sur-tout au pouls. La connoissance du pouls y est sur-tout très-nécessaire; car le pouls est produit par la dilatation & par la contraction alternative & successive du cœur & des artéres, au moyen de laquelle le sang est envoyé par le cœur dans les artéres & des artéres dans les veines qui le raportent au cœur. Ainsi cette pulsation qui vient de la circulation du sang en doit faire connoître l'égalité ou l'altération.

Les différences pendant la santé. 1°. Le pouls se manifeste de différentes façons dans l'état de santé, il est grand, vîte, petit, lent, fort, foible, dur ou mol.

Le pouls grands est celui ou l'artére se

fait ſentir fort dilatée. Il marque l'abondance du ſang, & que le cœur en chaſſe beaucoup dans l'artére.

Le pouls petit eſt celui qui fait peu ſentir la dilatation de l'artére. Il indique qu'il n'y a pas une grande abondance de ſang, & que le cœur en chaſſe peu.

Le pouls vîte, eſt ceclui où l'artére frape fréquemment.

Le pouls lent, eſt celui ou la dilatation de l'artére ſe fait ſentir rarement.

Le pouls eſt fort, lorſqu'il eſt grand & vîte en même-tems.

Le pouls eſt foible, lorſqu'au contraire il eſt à la fois petit & lent.

La dureté du pouls, vient de la roideur des parois de l'artére qui réſiſtent aux doigts. Cette qualité de pouls eſt ordinaire dans la jeuneſſe, dans les gens bilieux, dans les vieillards, &c.

La molleſſe du pouls vient de celle des parois de l'artére qui réſiſtent peu aux doigts. Cette qualité de pouls ſe trouve ordinairement dans les enfans, dans les ſanguins, dans les phlegmatiques, parce que leurs fibres ſont molles.

Ce qui le fait varier.

Un grand nombre de circonſtances font varier le pouls, dans la ſanté même. L'âge, le ſexe, les ſaiſons, l'exercice, l'air, les paſſions de l'ame, le boire & le manger, &c. y cauſent des changemens conſidérables.

Quand il indique la fiévre.

2°. Lorſque le pouls eſt d'une viteſſe extraordinaire, il indique la fiévre qui eſt quelquefois précédée de friſſons, & qui eſt toujours accompagnée d'une chaleur plus ou moins conſidérable.

La fréquente contraction des fibres du cœur & des vaiſſeaux eſt la cauſe immé-

diate de cette vélocité, ſoit que cette contraction provienne d'une trop grande abondance de ſang porté au cœur ; par exemple, lorſqu'on court, ou que l'on monte une montagne, ſoit qu'elle vienne d'une influence d'eſprits animaux déterminée dans les fibres du cœur & l'artére, comme dans la douleur.

La vélocité du pouls n'indique pour l'ordinaire rien de dangereux, lorſqu'elle eſt jointe à la force, à l'égalité & à la grandeur.

Quand il eſt fort mauvais Mais quand il eſt vîte, petit, dur, inégal, intermittent ou convulſif, c'eſt une fort mauvaiſe marque.

Le pouls dur indique un ſang épais, & une plénitude dans les vaiſſeaux des parois de l'artére, l'obſtruction & l'embarras dans les vaiſſeaux capillaires, la difficulté dans les ſécrétions, &c.

Le pouls inégal, eſt celui où les pulſations ſont tantôt grandes, tantôt petites ; il fait voir que le ſang paſſe difficilement du cœur dans les vaiſſeaux.

Le pouls intermittent, eſt celui où les pulſations ſont très-entrecoupées ; c'eſt-à-dire, que de deux en deux, de trois en trois, de quatre en quatre, &c. pulſations, le pouls ceſſe de batre une ou deux fois.

Dans le pouls convulſif, les battemens ſe font par ſoubreſault, avec tremblement & tiraillement, comme ſi l'artére ſe retiroit vers le cœur. Il indique que le cours des eſprits dans les nerfs du cœur & des artéres eſt fort irrégulier. C'eſt proprement le pouls des moribonds.

Le pouls qui eſt à la fois dur, petit, inégal, fréquent & intermittent, eſt très

mauvais, & indique une mort prochaine, quand il eſt convulſif.

Pour bien juger de l'état du pouls, on doit le toucher aux deux bras, & obſerver qu'il y ait quelque tems que la perſonne n'ait pris d'alimens, ni fait quelque mouvement, & que le bras où on le touche, ſoit étendu & libre. Il faut ſçavoir auſſi qu'il y a des perſonnes dont le pouls a toujours quelque défaut, même dans leur meilleure ſanté. Par exemple, certains vieillards l'ont intermittent; les vaporeux l'ont inégal. On le peut ſentir non-ſeulement au poignet, mais encore aux temples, à la gorge, à la cuiſſe & même au cœur. *Obſervation quand on touche le pouls.*

CHAPITRE IV.

Des Symptômes & Accidens.

§. I. SYmptôme eſt une affection contre nature, produite par la maladie, de laquelle elle peut être diſtinguée. *Ce que c'eſt que ſymptôme.*

Les ſymptômes ſe diviſent en primitifs & en conſécutifs. *Diviſion en Primitifs*

Les primitifs ou eſſentiels ſont ceux qui arrivent dans l'inſtant que la maladie commence, & qui en ſont une ſuite immédiate & prochaine. Telle eſt l'hémorragie dans les playes des gros vaiſſeaux; la rougeur, la forte pulſation dans l'inflammation, la paraliſie dans la compreſſion du cerveau, &c. Auſſi quelques Auteurs diſent-ils, que le ſymptôme eſt une affection contre nature qui accompagne la maladie, comme l'ombre ſuit le corps.

Et en conſécutifs. Les conſécutifs ou ſécondaires ſont ceux qui ſuccédent à la complication d'une maladie, ou au concours de pluſieurs cauſes, comme l'aſſoupiſſement dans l'inflammation des méninges, qui ſuit la forte contuſion Péricrane, &c.

Ils ſont des ſignes. Les ſymptômes ne ſont proprement que des ſignes de maladie, & ſe raportent tous aux fonctions qui peuvent être en général bleſſées en trois maniéres ; par diminution d'actions, comme dans la foibleſſe de la vûë ; par abolition d'actions, comme dans la paraliſie ; par dépravation d'actions, comme dans la convulſion.

Ce que c'eſt qu'accident. §. II. Les accidens des maladies ſont toutes les choſes qui peuvent ſurvenir, mais qui n'en ſont pas le caractére. Tels ſont la douleur, l'hémorragie, l'inſomnie, la fiévre, la convulſion, la paraliſie, le dévoyement, & la métaſtaſe. Ainſi les accidens d'une maladie doivent être diſtingués des ſymptômes.

La douleur. 1°. La douleur eſt une perception deſagréable, produite par la diſtention de quelques fibres nerveuſes, ce qui occaſionne un cours irrégulier & impétueux des eſprits animaux vers le cerveau.

Si l'on ſe rappelle ici qu'on a dit dans la Phiſiologie que les nerfs ſont les organes du ſentiment, on ne ſera pas ſurpris que l'on faſſe conſiſter la douleur dans la diſtenſion des fibres nerveuſes, & d'ailleurs l'expérience paroît le prouver. *En quoi elle conſiſte.*

En effet, un cheveu qu'on tire, une playe où les lévres s'écartent, une épine entrée ſous l'ongle, une dent cariée, une grande quantité de liqueur dans les vaiſſeaux, un

tendon piqué ou à demi coupé, un os luxé, &c. tout cela n'occasione la douleur, que parce que les fibrilles nerveuses sont irritées, tiraillées ou distendues. Car si l'on cesse de tirer le cheveu, ou qu'on l'arrache, si l'on rapproche les lévres d'une playe, si l'on tire l'épine entrée sous l'ongle, si l'on arrache la dent cariée, si l'on ôte la trop grande quantité de liqueur, si l'on coupe entiérement le tendon à demi coupé, si l'on réduit l'os luxé, la vive douleur cesse dans le moment, & peu de tems après on n'en ressent plus.

Comme elle consiste dans la distension des fibrilles nerveuses, elle est d'autant plus grande que les fibres sont plus près de leur rupture.

Sa cause.

La distension des fibres nerveuses en est la cause immédiate, & tout ce qui est capable de les distendre plus ou moins, en est la cause éloignée ; tels sont l'engorgement subit des vaisseaux, la coupure imparfaite d'une partie nerveuse ou tendineuse, une luxation, l'âcreté du sang, &c.

Ce que fait la douleur.

La douleur ne peut durer quelque-tems qu'elle ne trouble la digestion, les sécrétions & la circulation, & qu'elle ne cause l'insomnie, l'agitation, la chaleur, la fiévre, la soif, la sécheresse, la convulsion, l'inflammation, les dépôts, la gangréne & quelquefois la mort, si on ne peut parvenir à la calmer.

Toutes les parties de notre corps ne sont pas également susceptibles de douleur. Les parties membraneuses, tendineuses, aponeurotiques, ligamenteuses, musculeuses, sont remplies de nerfs, & par conséquent très-sensibles & très-délicates ; au lieu que

les graisses, le poumon, le cerveau le sont beaucoup moins, parce qu'il entre moins de nerfs dans leur composition.

Ce qu'on doit considérer dans la douleur. On doit considérer trois choses dans la douleur ; l'agent, le patient & le juge : l'agent est tout ce qui est capable de distendre les fibres nerveuses ; le patient est ce qui rapporte à l'ame ce qui se passe dans la partie : c'est proprement le nerf ; le juge est l'ame.

Les espéces de douleur. Les Anciens distinguoient quatre espéces de douleur ; la pulsative, la pongitive ou lacinante, la tensive & l'aggravative. Mais ils ne vouloient exprimer par ces mots que la maniére dont la douleur se fait sentir dans différentes maladies.

La douleur que l'on s'imagine ressentir dans un membre ou dans une partie après que ce membre ou cette partie de ce membre a été coupée ; & celle que les grandes blessures, quoique guéries depuis plusieurs années, causent dans les changemens de tems, viennent aussi de la distension des fibres nerveuses.

Jusqu'à present la cause de la distension dans ceux à qui on a emporté un membre est inconnuë. Quant à la cause de la douleur après une grande blessure, on peut l'attribuer à l'air chaud ou froid, qui rarefie ou condense toutes les liqueurs, & produit l'un ou l'autre effet sur le sang qui circule sous la cicatrice. Cette impression de l'air est grand à proportion que la cicatrice est mince. Elle cause un gonflement dans ces vaisseaux foibles & hors d'état de résister, & par conséquent une distension dans les fibres nerveuses qui les environnent ; ainsi on peut dire que l'air agit dans ce cas comme il agit sur la liqueur d'un Thermométre.

2°. L'hémorragie est une effusion si considérable de sang, qu'elle est suivie bien-tôt de la foiblesse, & même de la mort, si l'on n'y aportoit promptement le reméde nécessaire. *L'hémorragie.*

Pour juger du danger d'une hémorragie & des moyens de l'arrêter, il est important de connoître de quelle espéce de vaisseaux elle vient, & la qualité du sang du sujet.

3°. L'insomnie est occasionnée par tout ce qui peut hâter le mouvement du sang & des esprits animaux. *L'insomnie.*

4°. La fiévre est un simptôme d'inflammation, de douleur de, suppuration qui se forme dans une tumeur & dans une playe, ou la suite de la rentrée du pus dans le sang, &c. mais elle est quelquefois accidentelle, & dépendante de quelqu'autre vice qu'il faut détruire. *La fiévre.*

5°. La convulsion est une contraction des muscles, violente, involontaire, répétée, & causée par l'irritation de quelques fibres nerveuses. *La convulsion.*

6°. La paralysie est une privation du mouvement & quelquefois de sentimens, causée par un obstacle qui empêche les esprits animaux de se porter à la partie qui en est attaquée. *La paralysie.*

7°. Le dévoyement vient de ce qu'on a mangé trop-tôt, ou en trop grande quantité, & de la foiblesse des organes destinés à la digestion. *Le dévoyement*

8°. La métastase est un transport d'humeur morbifique d'une partie dans un autre. *La métastase.*

Lorsqu'elle survient aux playes & aux ulcéres, on l'apelle reflux de matiére purulente; lorsqu'elle survient aux apostêmes, elle est nommée délitescence. *A quelle maladie elle survient.*

Où se fait le transport d'humeur. Ce transport d'humeur peut se faire des parties intérieures aux extérieures, ou des extérieures aux intérieures. Dans le premier cas, il est salutaire au malade, & quelquefois même le guérit de la maladie, dont l'humeur transportée est la cause. Par exemple, dans les fiévres malignes, dans les pestilentielles, dans la petite vérolle, l'humeur qui cause ces maladies se dépose quelquefois dans les parotides, dans les glandes des aisselles, dans celles des aînes & ailleurs; ce qui termine la maladie à bien, pourvû néanmoins que l'humeur se porte entiérement sur ces parties, & y fasse abscès.

Dans le second cas, le transport d'humeur est toujours fort dangereux & quelquefois même mortel. En effet, quel désordre ne survient-il pas lorsque la goutte, la galle, les dartres, l'érisipèle, les rhumatismes, les lochies, les gonorrhées, & le lait des femmes enceintes ou accouchées rentre dans la masse du sang & se déposent sur quelque partie intérieure?

Ces différentes humeurs ne font quelquefois que changer de lieu extérieur, en s'arrêtant sur quelques parties membraneuses, comme aux articulations & aux membranes qui recouvrent les muscles. Elles causent alors de vives douleurs, & quelquefois d'autres désordres, mais toujours moins dangereux que ceux qu'elles occasionnent lorsqu'elles se déposent intérieurement.

L'humeur de la gonorrhée se porte souvent aux testicules, au périné, à l'œil, aux articulations, & y cause non seulement de très-vives douleurs, mais y occasionne inflammation, abscès, & quelquefois la perte de la partie.

La ſubtilité naturelle de l'humeur, l'application des médicamens repercuſſifs, faite mal à-propos, les purgatifs mal adminiſtrés, le froid, les variations ſubites de l'air, les ſaignées faites à contre-tems, le mauvais régime & les paſſions de l'ame, ſont les cauſes ordinaires de la métaſtaſe. *Les cauſes de la métaſtaſe.*

Fin de la troiſiéme partie.





PRINCIPES

DE CHIRURGIE,

QUATRIEME PARTIE.

DE LA THERAPEUTIQUE.



E mot THERAPEUTIQUE, ſuivant ſon origine grecque, ſignifie l'art de guérir.

Ce qu'enſeigne la Thérapeutique. La Thérapeutique donne la connoiſſance des régles générales qu'il faut obſerver, & des remédes qu'on doit employer dans la cure des maladies.

Ce qu'on doit ſe propoſer dans la cure. Ce qu'il faut ſe propoſer dans la cure des maladies, eſt d'en détruire les cauſes, parce que ces cauſes étant détruites, les maladies qui en ſont les effets ceſſent ſans crainte de retour.

Comment on y parvient. On parvient à ce but par différens moyens ou remédes, & c'eſt l'indication que préſente chaque eſpéce de maladie qui détermine ſur le choix qu'on en doit faire, &

fur l'ordre dans lequel on doit les em-employer. C'eſt pourquoi nous expliquerons premiérement ce que c'eſt qu'indication, & ce qu'on entend par l'ordre ; comme il ſe préſente quelquefois des raiſons qui obligent à s'écarter de cet ordre, nous en parlerons en même-tems, & nous dirons enſuite quels ſont les remédes qu'on employe pour guérir les maladies chirurgicales.

Enfin, nous expoſerons les régles qu'il faut ſuivre dans la pratique de chacun des moyens, & le sdifférentes méthodes curatives, généralement établies.

CHAPITRE PREMIER.

De l'indication de l'ordre qu'il faut mettre entre les moyens indiquées, & des circonſtances qui engagent à s'écarter de cet ordre.

§. I. INDICATION eſt le jugement que le Chirurgien porte ſur le choix des moyens de guérir une maladie, en conſéquence des circonſtances qui accompagnent cette maladie. *Ce que c'eſt que indication.*

Ces circonſtances ſe tirent de tout ce qui a précedé, & de tout ce qui accompage la maladie : ſçavoir, les cauſes, les ſymptômes, les accidens, la ſimplicité, la compoſition, la complication de la maladie, l'âge, les forces, le ſexe du malade, & la ſtructure du corps. *D'où elle ſe tire.*

Les circonſtances qui accompagnent une

Ce qu'on entend par l'indicant, l'indication, & l'indiqué

maladie s'appellent l'indicant. Le jugement que l'on porte en conséquence de ces circonstances se nomme l'indication. Les moyens ou les remédes que les circonstances déterminent à employer, s'appellent l'indiqué.

Non-seulement on appelle indication l'assemblage général des circonstances d'une maladie qui déterminent sur le choix des moyens & sur l'espéce de méthode curative, mais encore chacune de ces circonstances en particulier. Souvent parmi ces circonstances il s'en trouve qui déterminent à rejetter des moyens que d'autres portent à employer. De-là sont venus les mots de co-indication, de contre-indication, & de contre co-indication ou corre-répugnance.

Il est facile de voir que la co-indication favorise l'indication, & que la corre-répugnance ou contre co-indication favorise la contre-indication.

Ces différentes indications opposées jettent quelquefois dans l'embarras ; il est important alors, pour ne rien hazarder, de se rappeller plusieurs régles générales établies par les Praticiens.

1°. Que les maladies se guérissent par leur contraire.

2°. Que dans les grands maux on doit employer de grands & de prompts remédes.

3°. Que si la nature ne peut les seconder, il sont plus préjudiciables qu'utiles.

4°. Qu'il vaut mieux dans une maladie mortelle employer un reméde incertain que d'abandonner le malade à une mort certaine.

5°. Que les avantages & les inconvéniens, d'un reméde bien pesés, s'il en doit

résulter

résulter des inconveniens plus grands que les avantages, il n'est pas prudent d'en faire usage.

§. II. Il ne suffit pas de connoître les moyens indiqués, il faut encore connoitre l'ordre dans lequel il faut les employer ; & ce sont encore les circonstances qui détermine cet ordre. Ainsi on peut le regarder comme faisant partie de ce qui est indiqué. *L'ordre.*

§. III. On est quelquefois obligé de changer ou au moins de suspendre cet ordre, soit parce que les circonstances changent, soit parce qu'on en apperçoit quelques-unes qu'on n'a pas encore vûes. *Ce qui détermine à suspendre l'ordre.*

Lorsque ces circonstances qui surviennent font appercevoir un danger évident à suivre l'ordre que les premiéres avoient indiqué, elles obligent à l'interrompre tout à coup ; c'est ce qu'on appelle urgent ; c'est-à.dire, néceſſité pressante. On donne ce même nom aux circonstances qui dans le premier moment qu'on s'est proposé l'ordre, ont indiqué que certains moyens doivent être employés les premiers & sans délai. *L'urgent.*

Entre les circonstances qu'on n'a pas apperçû d'abord, il faut regarder comme principales, certaines causes de maladies, qui ayant été inconnuës, alors viennent à se développer dans la suite. *La cause.*

Ce que nous venons de dire fait assez entendre trois choses, que les Auteurs disent qu'il faut observer dans la cure des maladies, l'ordre, l'urgent & la cause.

Un seul exemple tiré d'une Fistule à l'anus rendra plus sensible ce que nous venons de dire.

Exemple. Dans cette espéce de maladie, la solution de continuité est une circonstance qui porte à procurer la réünion ; mais les duretés & les callosités dont l'ulcére est accompagné, exigent une opération douloureuse qui doit précéder la réünion. Si le malade est trop foible, c'est une circonstance qu'on apelle contre-indication, & qui s'oppose à l'opération. Si le malade est tranquile & sans fiévre, c'est une circonstance qu'on appelle co-indication & qui porte à faire l'opération. Si le malade a le dévoyement, ou si la fistule pénétre dans le fondement, au-delà de la portée du doigt, ces circonstances sont, ce qu'on appelle corrépugnance, ou contre co-indication, qui détourne de faire l'opération, dont elle empêcheroit le succès.

Supposé que rien n'empêche l'opération, on la doit faire en observant l'ordre. On met d'abord le malade dans une situation convenable, on place les personnes qui doivent aider, on introduit une sonde jusqu'au fond de la fistule, on coupe & on emporte les duretés & les callosités, &c.

Après l'opération, on fait supurer la playe, on la mondifie, on éloigne les obstacles qui pourroient empêcher la régénération des chairs, & la formation de la cicatrice. Voilà ce qu'on entend par l'ordre qu'il faut suivre dans l'opération & dans la cure.

Si la douleur, l'inflammation, l'hémorragie, &c. surviennent pendant le traitement, on interrompt l'ordre qu'on s'étoit proposé de suivre, & l'on détruit ces accidens qui forment ces nécessités pressantes, que les Praticiens appellent l'urgent.

Si l'on apperçoit dans la ſuite des panſemens que les chairs viennent baveuſes, que la ſupuration ſoit trop abondante, que les environs de la playe s'endurciſſent, &c. on a lieu de ſoupçonner qu'il y a quelque cauſe cachée qui empêche la guériſon. Il faut alors ſuſpendre l'ordre pour la chercher & la détruire. Après quoi on reprend l'ordre qu'on avoit quitté.

CHAPITRE II.

Des Moyens ou des Remédes qu'on employe pour guérir.

LES moyens ou les remedes qu'on employe pour guérir les maladies ſont le régime de vivre, les médicamens & les opérations.

§. I.

Du régime de vivre.

Ce que c'eſt que le régime de vivre.

Le régime de vivre ou la diéte, car ces deux termes ſont ſinonimes, conſiſte dans le choix & dans la quantité des choſes non-naturelles qui conviennent à la guériſon des maladies.

Ce moyen peut quelquefois ſuffire lui ſeul, & jamais les autres ne peuvent réüſſir ſans lui.

Les choſes non-naturelles ſont l'air, les alimens, le ſommeil & la veille, le repos & l'exercice, les excrétions retenues ou évacuées, & les paſſions de l'ame.

L'air. 1°. L'air influe sur la santé & sur la vie par ses mauvaises comme par ses bonnes qualités. On doit donc faire ensorte qu'un malade n'en respire pas un mauvais.

Comment on corrige ses mauvaises qualités. On corrige la chaleur & la sécheresse de l'air par un vent artificiel, par de l'eau qu'on répand, ou par des décoctions de plantes froides qu'on fait respirer. On corrige sa froideur & son humidité par le feu. On empêche l'effet de son inconstance en faisant tenir le malade renfermé, en lui procurant de la fraîcheur ou de la chaleur à proportion que l'air se refroidit ou s'échauffe. Enfin, ou empêche l'effet de l'infection de l'air par des odeurs.

Lorsqu'il est si mauvais que rien ne peut empêcher ses mauvais effets, il faut s'il est possible transporter le malade en un autre lieu, & choisir celui où l'air par sa qualité est le plus propre au tempérament & à l'espéce de maladie.

Les alimens. 2°. Les alimens dont les uns sont solides & les autres fluides consistent dans le boire & dans le manger. Le choix qu'on en doit faire & la quantité qu'on en doit prendre dépendent de la maladie, de l'âge & des autres circonstances.

Les meilleurs. 3°. Le mouvement & le repos servent autant au rétablissement qu'à la conservation de la santé.

Le mouvement & le repos. En certains cas on fait promener ou on agite le malade; on lui fait des frictions séches, on remuë certaines parties; on lui prescrit l'exercice du cheval, & ces différens mouvemens peuvent contribuer à sa guérison.

La veille & le sommeil. 4°. Si un malade dort trop, il faut le réveiller; s'il a des insomnies, il faut lui

procurer le ſommeil par des remédes convenables.

5°. On entretient les évacuations & ſurtout la tranſpiration en tenant le corps chaudement, & on procure la ſortie des excrémens ſtercoraux en donnant des lavemens. *Les humeurs évacuées ou retenues.*

6°. Les paſſions de l'ame, lorſqu'elles ſont portées à un certain dégré, détruiſent la ſanté par le trouble qu'elles mettent dans la circulation du ſang & des eſprits : elles empêchent à plus forte raiſon ſon retabliſſement. Il faut donc éloigner des malades tous les objets, & toutes les idées qui pourroient exciter en eux des paſſions trop vives, & ne leur préſenter que ceux qui réveillent certaines paſſions douces & modérées ; car celles-ci loin de nuire, peuvent contribuer à la guériſon. L'eſpérance & la joïe ſont de toutes les paſſions celles qui ſont les plus propres à cette fin. *Les paſſions de l'ame.*

§. II.

Des Médicamens.

Pour donner une connoiſſance ſuffiſante des médicamens, il faudroit entrer dans un détail qui paſſeroit de beaucoup les bornes que nous nous ſommes propoſées dans cet abregé. Nous nous contenterons de donner la définition des médicamens, de faire connoître ſur quelles ſubſtances de notre corps ils agiſſent, de les diviſer en différentes claſſes ſuivant leurs vertus, de donner une idée des médicamens externes les plus uſités, d'ajoûter enſuite pluſieurs formules auſquelles nous renvoyerons, lorſ-

que nous parlerons de la cure des maladies.

Définition des médicamens. Les médicamens ſont des ſubſtance qui étant priſes intérieurement ou appliquées extérieurement, changent la mauvaiſe diſpoſition de notre corps en une meilleure.

Sur quelles ſubſtances ils agiſſent. Ils agiſſent ſur les ſolides ou ſur les fluides, ou même ſur tous les deux en même tems.

Médicamens ſimples. Les médicamens qu'on employe ſans aucunes préparations de l'Art, s'appellent ſimples.

Composés. Les médicamens formés par l'aſſemblage de pluſieurs, & préparés par la Chimie ou par la Pharmacie, s'appellent composés.

D'où on les titre. On les tire des végétaux, des animaux & des minéraux.

Leur diviſion. On diviſe les médicamens en internes & en externet. Les internes ſont ceux qu'on fait prendre intérieurement. Les externes ſont ceux qui s'appliquent extérieurement ; on les nomme auſſi topiques.

Effets des médicamens internes. Les médicamens internes font leurs effets en évacuant les humeurs, ou en altérant les ſubſtances du corps. On partage les évacuans en pluſieurs claſſes que voici.

1°. Les Errhines excitent l'éternuement & la ſortie des humeurs filtrées par les glandes de la membrane pituitaire.

2°. Les Sialologues procurent la ſalivation ou le flux de bouche.

3°. Les Expectorans ou Béchiques diſſolvênt les humeurs épaiſſes & viſqueuſes des poumons, & en procurent la ſortie par des crachats.

4°. Les Emétiques font rejetter par la bouche les matiéres contenuës dans l'eſtomac.

5°. Les purgatifs, en irritant on en re-

lâchant les fibres des inteſtins, procurent l'iſſuë des humeurs par l'anus.

6°. Les carminatifs diſſipent les vents.

7°. Les antivermineux tuent les vers engendrez dans l'eſtomac ou dans les inteſtins.

8°. Les diurétiques procurent une filtration abondante des urines.

9°. Les diaphorétiques augmentent la tranſpiration.

10°. Les ſudorifiques cauſent une filtration & une ſortie abondante de la matiére de la ſueur.

11°. Les Eménagogues procurent les régles & les lochies, & calment les vapeurs.

Les médicamens altérans ſont ceux qui en changeant la mauvaiſe diſpoſition des ſolides ou des fluides, ne procurent point d'évacuation ſenſible de nos humeurs. On les partagent en pluſieurs claſſes. *Médicamens altérans.*

1°. Les aſtringens en abſorbant la ſéroſité, donnent du reſſort aux vaiſſeaux & en raprochent les parois.

2°. Les incraſſans & rafraîchiſſans épaiſſiſſent le ſang & en modérent le mouvement.

3°. Les atténuans ont la vertu d'augmenter la fluidité des humeurs en les fondant & en les diviſant.

4°. Les délayans rendent les humeurs plus fluides ſans les changer.

5°. Les anodins, les narcotiques & les hypnotiques appaiſent la douleur & provoquent le ſommeil.

6°. Les apéritifs lévent les obſtructions.

7°. Les vulnéraires conſolident les playes intérieures & extérieures; on les diſtingue en aſtringens, en déterſifs & en apéritifs.

8°. Les fébrifuges guériſſent les fiévres intermittentes.

9°. Les céphaliques sont propres aux maladies de la tête.

10°. Les stomachiques guérissent les maladies de l'estomac & fortifient cet organe.

11°. Les hépatiques & les spléniques conviennent aux maladies du foye & de la rate.

12°. Les cardiaques augmentent les forces.

13°. Les alexitaires conviennent dans les maladies contagieuses & malignes.

14°. Les antiscorbutiques détruisent le vice scorbutique.

15° Les antivénériens combattent le levain vérolique.

Les médicamens externes ou topiques agissent sur les solides ou sur les fluides, & se partagent en plusieurs classes, suivant les différens effets qu'ils produisent.

PREMIERE CLASSE.

Anodins. Les anodins & les narcotiques appaisent la douleur.

Comment ils agissent. La douleur est l'accident le plus urgent & le plus à craindre après l'hémorragie. Les anodins en la calmant détruisent quelquefois la cause. En effet la douleur consiste dans la tension des fibres nerveuses, & la plûpart des anodins sont proprement des émolliens qui relâchent les fibres en même-tems qu'ils tempérent la pétulence des humeurs portées à la partie. Lorsqu'une douleur vive ne s'appaise point par l'application des anodins, on a recours aux narcotiques qui l'appaisent pour un tems en assoupissant les esprits animaux.

Anodins

Anodins simples.

Les Bains d'eau tiéde.
Les Fleurs & les Feuilles de Plantes émollientes, appliquées en formentation & en cataplasme.
Les Farines de graines de Lin, de Fœnugrec, &c.
Les décoctions de tripes.
La mie de pain blanc.
Les jaunes d'œufs.
Le saffran.
La pulpe de Casse.
Le lait.
Le beurre frais.
Le frai de grenouille.
Celui d'Althea.
Le Cérat de Galien.
L'emplâtre de mucilage.
L'huile d'œuf, celle de vers, &c.

Narcotiques simples.

Les têtes de pavot blanc en décoction.
La jusquiame.
La mandragore.
La ciguë.
La bella dona.
La Morelle.
La pomme épineuse.
L'opium en cataplasme.

Anodins composés.

L'onguent de Populeum.

Narcotiques composés.

Le baume tranquile.
Les gouttes anodines.

DEUXIEME CLASSE.

LES répercussifs, en donnant du ressort aux solides, empêchent les liqueurs de séjourner dans une partie, & les déterminent à couler dans les vaisseaux. *Répercussifs.*

Les répercussifs n'agissent que sur les fibres qu'ils picotent ; & par ce picotement *Comment ils agissent.*

augmentent le reſſort des vaiſſeaux. Ils ne conviennent pas par conſéquent aux apoſtêmes quand la tenſion & le gonflement ſont conſidérables, & quand l'humeur eſt maligne. C'eſt pourquoi on ne les employe qu'au premier tems de la tumeur; c'eſt-à-dire, lorſque le dépôt commence à ſe former, ou à la fin; c'eſt-à-dire, lorſque le dépôt eſt preſque diſſipé. Le reſſort qu'ils donnent aux ſolides rétablit la circulation & fait rentrer l'humeur dans les vaiſſeaux. Ils conviennent encore aux playes, aux contuſions legéres, & aux extenſions de quelques parties. Lorſque les liqueurs ne ſont point encore épanchées, les répercuſſifs appliqués ſur le champ, en donnant du reſſort aux parties, empêchent qu'il ne ſe forme un gonflement par l'amas des humeurs, ou au moins que ce gonflement ne devienne conſidérable.

Répercuſſifs ſimples.

L'eau froide.
Le vinaigre.
La Terre cimolée.
La Laituë.
La Morelle.
La Lentille d'eau.
La Joubarde.
Le Frai de grenouille.
Les Limaçons.
Le Petit-lait.
Les Roſes rouges.
L'Argentine.
Le Sang de Dragon.
Le Bol d'Armenie.
La Pierre hœmatite.
Le vin rouge.

Répercuſſifs.

L'eau de Roſe.
de Plantin.
de Morelle.
de Joubarde.
de Frai de grenouille.
L'onguent Roſat.

TROISIÉME CLASSE.

LES émolliens relâchent & amolliſſent les parties ſolides trop tendues & augmentent la fluidité des liqueurs. Leurs parties les plus fines s'inſinuent dans le tiſſu des fibres & même dans les vaiſſeaux. *Les émolliens.*

Les émolliens ont cet avantage, qu'étant appliqués ſur les tumeurs dures de quelque eſpéce qu'elles ſoient, ils ne peuvent être ſuivis d'aucun accident ; au lieu que les répercuſſifs, les réſolutifs, &c. augmentent les inflammations, & font dégénérer les ſchirres en cancer lorſqu'ils ne ſont point appliqués dans le tems convenable.

Emolliens ſimples.

Les bains & les douches d'eau tiéde.
L'althea, feuilles, fleurs & racines.
La mauve, feuilles & fleurs.
Le bouillon blanc, feuilles & fleurs.
La Pariétaire.
La Poirée.
La Mercuriale.
Le Séneçon.
Les Epinars.
La Belle-Dame.
La Branc-Urſine.
La Bette.
Le bon Henri.
La Violette.
Le Thin.
L'Oignon de Lys.
Le Peuplier.
La graine de Lin.
Le Son.
Le bouillon de Tripes.

Emolliens compoſés.

L'huile d'amande douce.
de Lin.
d'Olive.
de Noix.
L'onguent d'Althea, &c.

QUATRIEME CLASSE.

Résolutifs. LES résolutifs divisent & atténuent les fluides épaissis & arrêtés, leur donnent du mouvement & augmentent le ressort des solides. *Leurs vertus.* Ils remettent par conséquent les liqueurs stagnantes & coagulées dans leur état naturel, & les disposent à passer par les pores, ou à rentrer dans la voye de la circulation.

Quand il faut les employer. Les résolutifs s'employent quelquefois seuls, quelquefois mêlés avec les émolliens, & fort souvent leur usage doit être précédé par celui des émolliens seuls. Par exemple, on doit ramollir les tumeurs dures & schirreuses avant que de songer à les résoudre. On ne passe pas tout-d'un-coup des émolliens seuls aux résolutifs seuls. On fait un mélange des uns & des autres, & on n'employe les résolutifs seuls qu'après.

La propriété des résolutifs étant d'atténuer & dissiper les humeurs épaissies & arrêtées, si on les mettoit d'abord en usage sur des tumeurs dures, ils dissiperoient le plus subtile des humeurs, & ce qui resteroit pourroit être si grossier & si épais, qu'il seroit peut-être impossible d'en procurer la résolution.

Résolutifs simples.

L'eau chaude en bain & en douche.
La ciguë.
Les fleurs de Melilot.
Celles de Camomille.
La semence de Daucus.
La semence d'Aneth.
de Cumin.
d'Anis.
de Fenouil.

Le Poivre.
Le Gingembre.
Le Saffran.
Le Marrube.
Le Surreau.
L'Hyeble.
La Mente.
Le Calament.

Ceux ci ſont auſſi appellés Plantes aromatiques.

L'Origan.
Le Pouliot.
Le Thin.
Le Romarin.
La Sauge.
Le Serpolet.
La Lavande.
L'Hyſope.
Le Laurier.
La Marjolaine.

Quatre Farines réſolutives.

Les Farines de Féves.
d'Orobe.
de Lupin.
d'Orge.

---

de Seigle.
de Froment.
de Fœnugrec.
d'Avoine.
de Lentille.
de Lin.

La Bardane.
La Scorphulaire.
L'herbe de S. Eſtienne.
Le Millepertuis.
Le Sceau de Salomon.
L'Oignon de lys.
La Perſicaire.
Le Marc du vin.
La Leſſive de cendre de Sarment.
L'urine.
Le Souffre.
Le Camphre.
Le Mercure.
La Gomme ammoniac.
Le Savon.
Le Galbanum.
Le Bdellium.
Le Sel ammoniac.
Le Sel marin.
Le Benjoin.
La Moëlle des animaux.

Réſolutifs compoſés.

L'Eſprit de vin.
L'Eau-de-vie.
de la Reine d'Hongrie.
Vulnéraire.
Le Baume Fioraventi.
L'Ongent Martiatum.
de Stirax.
de la Mere.
L'Huile de laurier.
de Scorpion.
de Vers.
de Camomille.

d'Aſpic.
de Romarin.
de Petrole.
de Thérébentine.
L'emplâtre de Ciguë.
de Bétoine.
de Mélilot.
Divin.
de Manus Dei.
d'André de la Croix.
L'emplâtre de Diachilum ſimple ou composé.
de Vigo cum Mercurio.
L'emplâtre de Savon.
de Diabotanum.

CINQUIEME CLASSE.

QUAND les émolliens & les réſolutifs n'ont pû réſoudre l'humeur arrêtée dans une partie, ſoit parce que cette humeur eſt trop épaiſſe, ou qu'étant extravaſée, elle ne peut être repompée; & que la tumeur ſe diſpoſe à la ſuppuration, ou eſt critique, on applique alors les maturatifs ou les ſuppurans. Je dis les uns ou les autres, parce qu'ils ne différent pas beaucoup d'entr'eux.

Les ſuppuratifs. Les médicamens ſuppuratifs ſont ceux qui étant appliqués ſur le corps vivant, changent en pus les humeurs arrêtées.

Les maturatifs. Les maturatifs diſpoſent les humeurs à ſuppurer & à ſe raſſembler en un ſeul foyer.

Leur vertu. Leur vertu eſt de cauſer la rupture des petits vaiſſeaux, de mêler parfaitement le liquide épanché avec les débris des ſolides, de donner du mouvement à l'humeur, de la cuire & de la digérer. C'eſt de cette maniére qu'ils forment le pus.

On applique les maturatifs les plus doux ſur les tumeurs qui ſe ſont formées promptement, & les plus forts ſur celles qui ſe ſont formées lentement.

Maturatifs simples.

Tous les émolliens sont maturatifs.
Les fleurs de Camomille & de Melilot.
Les feuilles d'Oseille. de Poirée. d'Epinars. Les Oignons de Lys. } *Cuites sous les cendres.*
La graine de moutarde.
Le Beurre.
Les graisses & la fiente des animaux.
Le Levain.
Les gommes dissoutes dans l'huile.

Maturatifs composés.

L'onguent basilicum.
L'onguent noir qu'on appelle l'onguent de mere.
L'emplâtre diachilum simple ou avec les gommes.
L'huile commune.
de Lys.
de Cacomille.
de Melilot.
de Laurier.
de Vers.

Suppuratifs.

Les suppuratifs s'appliquent principalement sur les playes & sur les ulcéres où il faut procurer la suppuration des sucs arrêtés.
Les gommes.
Les huiles.
Les graisses.
L'onguent basilicum.
d'Arceus.
de Stirax.
La Térébentine.
Le jaune d'œufs, &c.

SIXIEME CLASSE.

Détersifs & mondificatifs

LES déterſifs & les mondificatifs appliqués ſur une playe ou ſur un ulcére les débarraſſent des ſucs épaiſſis & des chairs baveuſes en augmentant le reſſort des vaiſſeaux. Ces remédes conviennent aux playes *Dans quels cas ils conviennent*

& aux ulcéres, où une suppuration abondante relâche les vaisseaux, ce qui produit des chairs mollasses & baveuses, & empêche qu'il ne s'en forme de bonnes.

Déterfifs & mondificatifs simples.

La mille-feuille.
L'aigremoine.
Le millepertuis, feuilles & fleurs.
L'orge.
Les feuilles de Noyer.
La renoncule.
La Savoniére.
Le lierre.
Les ronces.
La petite serpentaire.
La myrrhe.
L'aloës.
Le sucre.
Le miel.
Le vin rouge.
La Térébenthine.
Le Camphre.
Le sel ammoniac.
Le verdet.
L'alun.
Le vitriol.

Déterfifs & mondificatifs composés.

L'Eau-de-vie.
L'eau phagedenique.
L'eau Vulnéraire.
L'esprit de Vin.
L'huile de gayac.
Le Colyre de Lanfranc.
L'onguent des Apôtres.
L'onguent mondificatif d'aches.
L'onguent Ægyptiac.
Le Baume de Madame Feuillet.
Le baume Fioraventi.
L'huile d'œuf & d'hipericum.
Le miel rosat.

SEPTIEME CLASSE.

Sarcotiques. LES Sarcotiques que les Auteürs disent propres à faire revenir les chairs, sont des médicamens déterfifs, qui ne réparent

pas eux-mêmes la perte des chairs, mais qui en facilite la régénération en entretenant la circulation du ſang aux environs de la playe, en empêchant l'air d'y pénétrer, & en retenant les ſucs nourriſſiers.

Sarcotiques ſimples.	*Sarcotiques compoſés.*
La Térébenthine. Le Baume de Capaü blanc. de Toulus. du Pérou.	Le Baume d'Arceus. de Madame Feuillet. du Commandeur.

HUITIÈME CLASSE.

LES corroſifs rongeans, les cauſtiques ou eſcarotiques mangent & rongent les chairs ſur leſquelles on les applique. *Corroſifs rongeans, &c.*

Les corroſifs & rongeans conſument les humeurs viſqueuſes & les chairs baveuſes, en produiſant une eſcarre legére. *Corroſifs.*

Les cauſtiques & les eſcarotiques rongent, mangent & détruiſent les parties ſur leſquelles ils ſont appliqués, en faiſant une eſcarre plus ou moins conſidérable ſelon le tems qu'on les y laiſſe. *Cauſtiques,*

On employe les premiers pour détruire les chairs baveuſes & ſuperflues d'un ulcére. On ſe ſert des autres pour ouvrir certaines tumeurs, & pour conſumer les bords durs de certains ulcéres, & les glandes qu'on ne veut point emporter avec un inſtrument tranchant. *Dans quel cas on les employe.*

Corrosifs ou rongeans legers.

La poudre de Sabine.
L'Ocre.
Le Vitriol blanc.

Corrosifs & Escarotiques.

La Chaux.
L'Alun brûlé.
L'Arsenic.
Le Précipité rouge & blanc.
Le sublimé corrosif.

Caustiques ou Escarotiques.

L'Esprit de Nitre.
L'Eau forte.
L'Eau Mercurielle.
Le beurre d'Antimoine.
L'huile de Vitriol & de Tartre par défaillance.
La Pierre infernale.
La Pierre à cautére.
Les Trochisques de Minium.

NEUVIEME CLASSE.

Cicatrisans. LES cicatrisans ou dessicatifs procurent la cicatrice des playes.

Dans quel cas on les employe. Quand les chairs sont venues presque au niveau de la superficie de la peau, & qu'elles sont fermes, grenues & rouges, on applique alors les dessicatifs ou cicatrisans, qui en absorbant les humidités resserrent les petites embouchures des vaisseaux, retiennent & desséchent les sucs échapés & répandus, dont se forme cette pellicule ou membrane qu'on appelle cicatrice, & qui supplée à la peau sans en avoir les qualités.

Cicatrisans simples.	*Cicatrisans composés.*
La Charpie séche, & sur-tout celle qui est rapée. Le Plomb brûlé. La Litarge. La Céruse. La Pierre hœmatite. La Pierre calamite. Le Minium. La Thutie, &c.	Le Sel de Saturne. L'eau de Chaux. L'emplâtre de Diapalme. de Céruse. de Litarge. de Nuremberg. Le Baume de Saturne. L'onguent blanc de Rhasis. L'onguent de Pompholix. L'eau Vulnéraire. Les Trochisques blancs de Rhasis.

DIXIÉME CLASSE.

Remédes qui arrêtent l'hémorragie

NOUS renfermerons dans cette Classe les remédes qui arrêtent l'hémorragie. Ces remédes sont de trois espéces, astringens, caustiques & stiptiques.

Les astringens.

Les astringens ou absorbans resserrent les fibres des vaisseaux, en absorbant les humidités qui se trouvent entre les chairs & les fibres des vaisseaux.

Les caustiques.

Les caustiques ou cautéres brûlent les extrêmités des vaisseaux sur lesquels ils sont appliqués, & forment une escarre.

Les stiptiques.

Les stiptiques crispent les vaisseaux sans faire d'escarre, & coagulent le sang qui y est contenu.

Ceux-ci méritent la préférence sur les astringens & sur les caustiques. Les astrin-

gens n'ont point aſſez de vertu pour arrêter une hémorragie conſidérable , & font avec le ſang un maſtic qui contond & meurtrit la playe. Les cauſtiques arrêtent pour un tems l'hémorragie par le moyen de l'eſcarre qu'ils forment , mais fort ſouvent elle recommence lorſque l'eſcarre vient à tomber. Les ſtiptiques en rétréciſſant l'ouverture du vaiſſeau & en formant un caillau de ſang , arrêtent ſans danger & pour toujours l'hémorragie.

Il faut cependant remarquer que ces remédes ne font leur effet qu'avec le ſecours de la compreſſion.

Aſtringens ou abſorbans.

La Veſſie de Loup.
Le Bol d'Arménie.
La Terre ſigilée.
La Terre ſimolée.
Le Sang de Dragon.
La Craye.
Le Plâtre.
L'Amidon.

Cautéres actuels.

Les Métaux rougis.
Les Charbons rouges.
Le Plomb fondu.
L'Huile très-chaude.

Cautéres potentiels.

L'huile de Vitriol.
L'eſprit de Nitre.
L'eau Mercurielle.
La Pierre infernale.
La Pierre à cautére.

Stiptiques.

L'eau Stiptique.
L'eau alumineuſe.
L'Alun.
Le Vitriol Romain.
L'eau de Rabel.

ONZIEME CLASSE.

LES ophtalmiques ſont propres aux affections des yeux, dont la délicateſſe & la ſtructure ſont différentes de celles des autres parties, & qui demandent par conſéquent du choix dans les médicamens.

Ophtalmiques proprement dits.

Les feuilles de Chelidoine.
de Toutebonne.
d'Euphraiſe.
de Centinode.
de Verveine.
Les feuilles & fleurs de Bleuet.
Les fleurs de Pieds-d'Alouettes.
de Bruyére.
de Roſe.

Ophtalmiques anodins.

La Moëlle de Caſſe & de Pomme cuite.
Le Lait de Femme.
L'eau de Guimauve.
Les mucilages de Pſillium
de Lin.
de Fœnugrec.
de Gomme arabique.

Optahlmiques réſolutifs.

L'eau de Fenouille.
de Chelidoine.
Le Camphre.
Le Saffran.
Le Sel ammoniac.
L'eſprit de Vin.
Le macis.
Le ſang de Pigeon.
Le crocus Metallorum.
L'Aloës.

Ophtalmiques aſtringens.

Les Eaux de Plantin,
de Roſes.
Le Vin rouge.
L'Alun.

Le Christal minéral.
Le blanc d'œuf.

Ophtalmiques déficatifs.

Les Trochisques blancs de Rhasis.
La Céruse.
La Tutie.
L'eau de Chaux.
Le Sel de Saturne.

Ophtalmiques détersifs.

L'Oliban.
La Myrrhe.
Le Sucre Candi.
Le Vitriol blanc.
La Pierre admirable.

On choisit dans toutes ces Classes de médicamens ceux que l'expérience ou l'analogie fait connoître propres aux maladies que l'on traite, & convenables au sexe, à l'âge du malade & aux autres circonstances. On les combine, on les mêle, & on les prescrit sous différentes formules que l'on appelle Cataplasmes, Fomentations, Embrocations, Pommades, Linimens, Injections, Lotions, Fumigations, Onguent digestif, Collire, Gargarisme ; à quoi l'on peut ajoûter aussi la Saignée, les Sansues, les Ventouses, les Mouchetures, les Setons, le Vessicatoires, les Cautéres, les Lavemens, les Suppositoires, les Bougies, l'Eponge préparée, les Douches, les Bains, les Eaux ménérales. Car ces différens secours, quoiqu'ils ne soient pas proprement des médicamens, ne laissent pas que d'agir comme eux sur les fluides en évacuant les humeurs ou en les altérant, & sur les solides en les relâchant, ou en leur donnant du ressort. Nous allons en donner une idée générale, après avoir rapporté les formules les plus usités.

Cataplasme anodin.

Prenez quatre onces de mie de pain blanc, & une livre de lait.

Faites cuire le tout ensemble jusqu'à la la consistence du cataplasme ; ajoûtez ensuite deux jaunes d'œufs, un scrupule de saffran en poudre.

On peut y joindre en certain cas une demie once de baume tranquile ou une demie dragme d'opium.

Cataplasme anodin pour la brûlure des yeux.

Prenez la pulpe de deux pommes bien cuites dans de l'eau d'Euphraise, & mêlez-y deux dragmes ou gros de sucre candi, quinze grains de camphe & six grains de saffran pulvérisé.

Cataplasme répercussif.

Prenez Feüilles de morelle, de laituë & de plantin, de chacune une poignée ; feüilles de joubarde, une demie poignée.

Faites boüillir le tout dans une quantité suffisante d'oxicrat ; ajoûtez ensuite trois onces de farines de féves & deux onces d'onguent rosat.

Cataplasme émollient.

Prenez Racines d'althea & de lis, de chacune une once ; feüilles de mauve, de

guimauve, de mercurielle, de bouillon blanc, de pariétaire & de violette, de chacune une poignée; fleurs de camomille & de mélilot, de chacune une poignée.

Faites cuire le tout dans une quantité suffisante d'eau, ensuite passez-le par le tamis, & ajoûtez à la pulpe deux onces d'onguent d'Althea.

Autre Cataplasme émollient.

Prenez une livre & demie de farine de graine de lin & une demie livre de mie de pain.

Faites cuire le tout en consistence de cataplasme avec une forte décoction de plantes émollientes, en quantité suffisante.

Cataplasme résolutif.

Prenez quatre onces des quatre farines résolutives.

Faites-les cuire dans une quantité suffisante d'oxicrat ou de bierre; ajoûtez ensuite huile de Lys, onguent de Stirax, de chacun une once.

Cataplasme émollient & résolutif.

On peut en mêlant les drogues qui composent le cataplasme émollient avec celles qui forment le cataplasme résolutif, en faire un qui soit en même-tems résolutif & émollient.

Cataplasme

Cataplaſme maturatif.

Prenez feuilles d'Oſeille & de Poirée, de chacune une poignée, & un Oignon de Lys.

Faites cuire le tout enſemble ſous les cendres chaudes, pilez-le dans une mortier, & ajoûtez enſuite une once d'Onguent baſilicum

On peut y joindre une once de vieux levain, de vieux-oins, ou de l'onguent de la mere.

Cataplaſme réſolutif.

Prenez une livre de mie de pain blanc, une livre de vin rouge ou vin aromatique.

Faites cuire le tout juſqu'à la conſiſtence de cataplaſme. On y peut ajoûter de l'eau-de-vie.

Cataplaſme confortatif.

Prenez deux livres de poudre de Plantes aromatiques, une demie livre de Farines réſolutives.

Faites-les bouillir dans une ſuffiſante quantité de vin rouge, juſqu'à la conſiſtence de cataplaſme, & ajoûtez-y enſuite, ſix onces de miel commun, quatre onces de Stirax, & deux onces d'onguent Martiatum.

Fomentation émolliente.

Prenez racines d'Althea & de Lis blancs, de chacune deux onces.

Feuilles d'Althea, de mauve, de seneçon, de pariétaire, de boüillon blanc, de chacune une poignée.

Fleurs du camomille & de mélilot, de chacune trois pincées.

Semence de lin & de fœnugrec, de chacune une demie poignée.

Faites boüillir le tout dans huit livres d'eau jusqu'à la réduction de six livres; on trempe dans cette décoction chaude un morceau de Flanelle qu'on applique sur la partie.

Fomentation résolutive, ou aromatique.

Prenez feuilles de lavande, de romarin, de thin, d'hysope, de menthe, de sauge, de chacune une poignée.

Fleurs de camomille & de mélilot, de chacune trois pincées.

Bayes de lauriers, de geniévre, de chacune une once.

Faites boüillir le tout dans dix livres d'eau commune, ajoûtez-y une livre & demie de vin. Si on fait bouillir toutes ces simples dans du vin au lieu d'eau, on fera ce qu'on appelle vin aromatique.

Fomentation ophtalmique.

Prenez feüille d'euphraise, de plantin,

& de fenouil, de chacune une manipule ou poignée.

Grande chelidoine, une demie poignée.

Fleurs de roſes, de bleuet, de chacune une pincée.

Faites boüillir le tout dans trois livres d'eau, & les réduire à deux.

Paſſez & clarifiez la colature.

Æau Phagedénique.

Prenez une livre d'eau de chaux; faites-y diſſoudre vingt grains de ſublimé corroſif.

Embrocation ſimple.

Prenez huile roſat, huille d'hipericum, & eau-de-vie, en partie égale. On y ajoûte quelquefois une jaune d'œuf.

Embrocations réſolutive.

Prenez du ſavon blanc en telle quantité que vous voudrez, faites-le fondre dans de l'eau-de-vie.

Pommade anodine.

Prenez une dragme ou gros d'onguent d'althea, vingt gouttes anodines, dix grains de Caſtor; mêlez le tout enſemble.

Liniment anodin.

Prenez huit onces d'onguent Populeum, six dragmes ou gros de baume tranquile, & deux dragmes ou gros d'huile d'œuf ; mêlez le tout ensemble.

Autre Liniment anodin.

Prenez une once d'onguent Populeum, huile d'olive, baume tranquile, de chacun demie once, quinze gouttes de teinture anodine ; mêlez le tout ensemble.

Injection anodine.

Prenez du lait ; mêlez-le avec du syrop de pavot blanc.

Injection détersive.

Prenez feuilles de noyer, la quantité que vous voudrez, faites les bouillir dans une quantité suffisante d'eau commune, ajoûtez-y du suc.

Injection vulnéraire.

Prenez une livre d'eau d'orge ; faites-y bouillir une poignée de feuilles vulnéraires, ou ajoûtez-y une once d'eau vulnéraire, & deux onces de miel rosat.

Lotion détersive.

Prenez une livre de décoction d'orge &

une once & demie de miel rosat ; ajoûtez-y dans certains cas deux onces d'eau vulnéraire.

Lotion résolutive.

Prenez deux livres d'eau-de-vie, sel ammoniac & camphre, de chacun une once ; mêlez le tout ensemble. On y ajoûte quelquefois une demie once d'onguent Ægyptiac.

Onguent digestif simple.

Prenez une demie once de Térébenthine de Venise, deux jaunes d'œufs ; mêlez le tout ensemble avec une demie once d'huile d'hipéricum.

Onguent digestif composé.

Prenez six onces de Térébenthine de Venise, trois onces de baume d'Arceus, deux onces d'onguent suppuratif & une once d'huile d'Hipéricum ; mêlez le tout ensemble, avec deux ou trois cuillerées d'eau-de-vie.

Onguent digestif animé contre la pourriture.

Ajoûtez au digestif précédent une once de Stirax, ou Myrrhe, Aloës & Aristoloches rondes, de chacun une dragme ou gros.

Onguent digeſtif conſomptif.

Prenez baume d'Arceus, onguent baſilicum, de chacun une once, Alun brûlé & précipité rouge, de chacun une demie once; mêlez le tout enſemble.

Collyre anodin.

Prenez eau de frai de grenouilles, de roſe, de morelle, de chacune une once.

Infuſez y de la graine de ſpyllium, & de lin, pour rendre l'eau un peu mucilagineuſe, & quinze grains de ſaffran.

Collyre déterſif ou de Lanfranc.

Prenez deux onces d'Orpiment pulvériſé, une dragme ou gros de Verdet en poudre, une dragme ou gros de Myrrhe & aloës.

Diſſolvez le tout dans une livre de vin blanc & eau de plantin, & dans trois onces d'eau roſe.

On l'adoucit l'orſqu'on veut s'en ſervir, en le mêlant avec de l'eau de plantin.

Collyre réſolutif.

Prenez eau de fenouille & d'euphraiſe, de chacune trois onces, quatre grains de ſaffran, dix grains de vitriol blanc, huit grains de Camphre & un ſcrupule de ſucre candi; mêlez le tout enſemble.

Gargarisme rafraîchissant.

Prenez eau de fontaine ou lait, une liv. Sirop de mure, une once; Cristal minéral, une demi-dragme; mêlez le tout ensemble.

Gargarisme détersif.

Prenez orge entier, une once; feüilles d'aigremoine & sommités de ruë, une manipule ou poignée de chacune; faites boüillir dans deux livres d'eau commune; & dans la collature, ajoûtez-y miel rosat, une once; Sel de prunel, une demi-dragme ou gros.

De quelques autres secours extérieurs propres à certaines Maladies.

Les effets qui résultent de ces secours extérieurs me paroissent trop salutaires pour ne pas en donner ici une idée générale, & rapporter en même-tems les cas où ils peuvent produire ces effets.

La saignée. Le prompt soulagement que la saignée procure presque dans toutes les maladies, la doit faire regarder comme le plus important de ces secours. En diminuant la masse du sang, elle distend les parties; elle rend aux solides leur élasticité, & fait par conséquent que les liqueurs plus battuës par l'action des artères circulent mieux, jusques dans les plus petits vaisseaux. C'est par elle que le sang se dépure, que les amas de cette liqueur se dissipent, que les embarras se levent, que les sécrétions deviennent plus faciles, & les remédes plus efficaces. *Son effet.*

Les ventouses, les sangsuës, &c. Les ventouſes ſacrifiées, les ſangſuës & les mouchetures ſont proprement des ſaignées locales, qui procurent l'évacuation du ſang arrêté dans la partie où on les applique.

On employe ces remédes dans les maladies cauſées par le ſang qui eſt ſtagnant, ou qui circule lentement, mais après que les ſaignées & les autres remédes ont été inutiles.

Dans quel cas on applique les ventouſes. On applique les ventouſes au derriére de la tête, à la nuque du col, ou aux épaules pour guérir les maux rebelles de la tête, les fluxions opiniâtres des yeux & des oreilles; & aux cuiſſes pour rappeller les hémorroïdes & les menſtruës ſupprimées.

Dans quel cas on applique les ſangſuës. Les ſangſuës s'appliquent aux paupiéres dans les grandes inflammations des yeux, & ſur-tout dans l'Ophtalmie appellée Chemoſis; aux hémorroïdes lorſqu'elles ſont fort groſſes & fort tenduës, aux lévres & au nez dans le gonflement opiniâtre de ces parties.

On fait les mouchetures. Lorſque le ſang par ſon épaiſſeur eſt arrêté dans les vaiſſeaux fins & délicats des gencives, on y fait des mouchetures, pour les faire ſaigner, les dégorger & en rétablir le reſſort.

On fait encore à la conjonctive des petites mouchetures, qu'on appelle ſaignée de l'œil, pour dégorger le ſang qui en gonfle extrêmement les vaiſſeaux dans les violentes ophtalmies, & l'on coupe les petits vaiſſeaux de cette partie, qui ſont reſtés variqueux à la ſuite de ces inflammations.

Effets des veſſicatoires, des ſétons, des cautéres. Les veſſicatoires, les ſétons & les cautéres détournent & évacuent l'humeur qui ſe porte ſur une partie, & qui y cauſe quelques

que deſordre. Ces remédes n'agiſſent que ſur la limphe.

Les veſſicatoires. Les veſſicatoires, appellés auſſi Epiſpaſtiques, excitent d'abord ſur la partie où on les applique des Ampoules remplies de ſéroſités ; on entretient l'écoulement de cette liqueur en les apliquant de tems en tems.

Dans quel cas on les employe. Ils ſervent à procurer l'évacution de cette ſéroſité âcre qui cauſe les migraines opiniâtres, les rhumatiſmes de la tête, les ophtalmies ſcrophuleuſes & humides, les fluxions rebelles des yeux & des oreilles, &c.

Effets intérieurs. Ils ſervent auſſi à lever les embarras & les obſtruſtions des petits vaiſſeaux, parce que les parties volatiles des mouches cantarides dont ils ſont compoſés, paſſant dans le ſang en augmentent le mouvement.

Ses mauvais effets. Il faut cependant obſerver que ces parties volatiles ſe portent quelquefois ſur la veſſie, & cauſent des ardeurs d'urine & même la rétention. On prévient & l'on guérit ces accidens en faiſant prendre au malade du lait d'amande, de l'orgeat, ou des émulſions.

Ce que c'eſt que le cautére & le ſéton. Le cautére & le ſéton ſont proprement des ulcéres, que l'on forme à la peau avec un cauſtique qu'on y aplique, ou une aiguille qu'on paſſe dans les graiſſes, & que l'on entretient par le moyen d'un pois & d'un ſéton.

Par ces remédes, on détourne une humeur ſuperfluë & viciée qui ſe porte ſur une partie, & l'on en dépure le ſang qui en eſt empreint. Ils conviennent dans les fluxions opiniâtres des yeux & des oreilles ; dans l'ophtalmie ſcrophuleuſe & humide ; dans la goutte ſereine, & dans la teigne & la galle de la tête.

On applique le ſeton à la nuque du col ſeulement, & le cautére à la nuque, au bras ou à la jambe.

Les lavemens. On donne des lavemens pour amollir & évacuer les matiéres ſtercorales, pour ſervir de bain intérieur dans les inflammations de quelque viſcére du bas-ventre, pour hâter l'accouchement & la ſortie de quelque corps contenu dans la matrice. On les fait de bouillons dans le cas d'une bleſſure à l'eſtomac ou aux inteſtins grêles, &c. pour ſuppléer à la nourriture qu'il ne faut donner alors qu'en petite quantité par la bouche.

Les ſuppoſitoires Le ſuppoſitoire eſt fait de ſavon ou de miel cuit ; il eſt de la groſſeur & de la longueur du petit doigt ; on l'introduit dans l'anus pour procurer la ſortie des excrémens. Ce n'eſt guéres que pour les enfans qu'on en fait uſage, parce qu'on a beaucoup de peine à leur donner des lavemens.

La bougie. Lorſque l'urétre ſe trouve rétréci à la ſuite d'un ulcére, ou par l'affaiſſement de ſes parois, ou par le gonflement des vaiſſeaux de ſon tiſſu ſpongieux, ce qui occaſionne une difficulté d'uriner, on introduit dans ce canal pour l'élargir une bougie qu'on fait entrer juſques dans la veſſie.

On fait pour cet uſage des bougies de différentes matiéres, de linge ciré & roulé, de corde à boyau ſeule, & quelquefois couverte d'un linge ciré. On ſe ſert auſſi de ſonde de plomb. La groſſeur de chacune doit être proportionnée au rétréciſſement du canal où l'on veut l'introduire.

L'éponge preparée. Lorſqu'il faut dilater un ſinus, une fiſtule, un ulcére, on y introduit un morceau d'éponge préparée, qui s'imbibant des hu-

midités de l'ulcére, se gonfle & en dilate l'ouverture.

Il y a différentes espéces de bains, les uns sont naturels, & les autres artificiels ou domestiques. *Le bain.*

Le bain naturel se prend l'Eté à la riviére plus pour le plaisir que pour la santé ; à la Mer pour l'hidrophobie & pour la galle, ou aux sources d'eaux minérales pour relâcher les anciennes cicatrices, pour remédier aux suites des luxations & des grandes blessures, pour fortifier les parties foibles & tremblantes, pour guérir les Paralysies, &c. *Le naturel.*

Le bain artificiel ou domestique se prend dans un vaisseau qu'on appelle baignoire, qui contient assez d'eau douce pour qu'on en ait jusqu'au col. *Le bain artificiel.*

Quand on est dans l'eau jusqu'à la ceinture, ou quand on ne baigne qu'une partie, comme le ventre & les fesses dans une grande cuvette, appellée bain de fauteuil, ou que les jambes jusqu'aux genoux dans un grand sceau ; cela s'appelle demi-bain. *Demi-bain.*

Le bon effet du bain vient de ce que les petites parties fines & subtiles de l'eau ramollissent & relâchent les fibres nerveuses, dont tout le corps est composé, & de ce qu'elles pénétrent & s'insinuent par les pores dont la peau est percée dans les vaisseaux, où elles délayent & détrempent les humeurs épaisses & salines du sang. *L'effet du bain.*

La chaleur douce de l'eau le rarefie un peu, & augmente par conséquent la circulation, ce qui procure une transpiration d'autant plus abondante que les fibres & les pores de la peau sont amollis & relâchés.

Ainsi le bain convient fort dans toutes

Dans quel cas il convient. les maladies de la peau ; par exemple, dans la galle, dans les dartres où il faut adoucir l'humeur & ouvrir les pores pour la faire transpirer ; & dans les maladies qui viennent de ce que les fibres sont trop serrées & trop tenduës par le spasme ou la convulsion ; car il détend les fibres & donne plus de liberté aux liqueurs. C'est aussi pour cet effet qu'on le fait prendre avant que de donner certains spécifiques ; par exemple, le mercure, ou de faire certaines opérations, comme la taille, l'extirpation d'une mammelle. Après le bain ces spécifiques font plus doucement leurs effets, & les suites de ces opérations sont moins dangereuses.

Dans quel cas on employe le demi-bain. On employe le demi-bain pour les maladies des parties renfermées dans le ventre. Son usage est très-efficace dans les coliques hépatiques & néphrétiques, où il faut relâcher les parties pour faire sortir une pierre ; dans toutes les rétentions d'urine, excepté dans celle qui a pour cause la paralysie de la vessie, dans les hémorroïdes douloureuses, dans les schirres simples ou compliquez de la matrice ; enfin dans les inflammations de quelques-uns des viscères du bas ventre.

Le bain des jambes diminuë la roideur des parties inférieures, il rappelle les régles & les hémorroïdes supprimées ou diminuées ; il soulage les douleurs de tête, calme les fluxions des yeux.

De quelle eau on doit se servir, & quel doit être son degré de chaleur. L'eau dont on se sert pour le bain est de pluie, ou de fontaine ou de riviére, & doit être d'une chaleur douce & tempérée. Si elle étoit trop chaude, elle rarefieroit trop le sang, & causeroit plus de mal que de bien.

On doit prendre le bain le matin à jeun ou long-tems après le repas, de ſorte que la digeſtion ſoit faite. On y doit reſter une heure, une heure & demie, ou même deux ſi les forces le permettent. *Dans quel tems on doit le prendre.*

Lorſqu'on ajoûte à l'eau quelques plantes, ſoit émollientes pour ramollir davantage les parties, ſoit aromatiques pour les fortifier, &c. on appelle cette eſpéce de bain, bain artificiel compoſé. *Bain compoſé.*

Le marc de vin dans lequel on met quelque partie, peut être regardé auſſi comme un bain ſec. On en fait quelquefois uſage pour fortifier des membres affoiblis, à la ſuite de la paralyſie ou d'une grande bleſſure, &c. *Bain ſec.*

Le bain ne convient qu'aux perſonnes robuſtes; il eſt contraire aux vieillards, à ceux qui ont quelque maladie de la poitrine, à ceux qui ſont ſujets à l'hémorragie, aux perſonnes replettes, cacochimes, &c. *A qui le bain convient.*

La douche eſt une eſpéce de fomentation faite avec de l'eau verſée d'un lieu élevé ſur une partie malade. *La douche.*

L'eau verſée de fort haut pénétre mieux dans les parties, & atténuë plus facilement les humeurs épaiſſes.

On prépare un malade à prendre le bain par la ſaignée, par la purgation & par les bouillons altérans. On lui en fait prendre un en le mettant dans le lit, où il doit reſter une bonne demi-heure au moins.

Les eaux minérales ſont des eaux qui, en paſſant par de certaines terres, ſe ſont chargées de quelques parties ſalines, ſulphureuſes, terreſtres ou métalliques. *Les eaux minérales.*

On les diſtingue en froides, ou acidulées

Comment on les distingue. comme les eaux de Forges, de Sainte-Reine, de Passy, &c. & en chaudes ou thermales, comme celles de Bourbon, de Plombiere, de Bagnoles, de Spa, du Mont d'Or, d'Aix-la-Chapelle, de Barreges, &c.

Leur vertu vient principalement du principe aqueux que les différens mixtes qu'il contient, rendent plus actifs, soit qu'on les prenne intérieurement, soit qu'on les employe extérieurement en bain, en demi bain, en fomentation, en douche ou en injection.

Les eaux de Forges & de Vals sont propres pour les hémorroïdes supprimées, pour fondre les glaires des urines, pour déterger les ulcéres de la vessie, & pour dissiper les fleurs blanches.

Les eaux de Spa & de Passy conviennent à la fin des gonorrhées, pour lever les obstructions des glandes & dans les maladies des yeux.

Les eaux de Vichy, de Ballaruc en bains ou en douches, sont bonnes pour la paralysie, pour le rhumatisme, &c.

On se sert des eaux de Plombiére, de Bourbon Lancy, de Bagnoles en bain pour guérir la galle, les dartres & l'hérésipelle.

Les eaux de Ballaruc, de Vichy, du Mont d'or, de Bourbon l'archambault, de Barreges, conviennent en bains, en douches, ou en injections, dans les affoiblissemens, & les engourdissemens des membres; à la suite des grandes blessures, des fractures, des luxations, & des entorses; dans les ankiloses, dans la paralysie de la vessie, dans les tumeurs schirreuses, & dans les fistules.

Les eaux de Bagnoles en bains sont propres pour les tremblemens de membre, leur contraction & le rachitis.

§. III.

Des Opérations.

Opération eſt l'application méthodique de quelque inſtrument, ou de la main ſeule du Chirurgien ſur le corps humain, pour en conſerver la ſanté ou pour la rétablir, ſi elle eſt perduë. *Ce que c'eſt qu'opération.*

Comme la plûpart des opérations ſe font avec certains inſtrumens, & qu'après les avoir faites, on a beſoin encore, pour parvenir à la guériſon, d'employer certains moyens qui ſont renfermés ſous le nom général d'appareils, nous parlerons, 1°. Des inſtrumens. 2°. Des différentes eſpéces d'opérations. 3°. Des appareils.

1°. *Des inſtrumens.*

On diſtingue les inſtrumens Chirurgicaux en naturels & en artificiels. *Diviſion des inſtrumens.*

Les naturels ſont les doigts & les mains du Chirurgien, & généralement toutes les paties de ſon corps qui peuvent lui être utiles pour opérer. *Inſtrumens naturels.* Les qualités qu'on exige de la main du Chirurgien & de ſes doigts, ſont leur netteté, leur fermeté, leur adreſſe, la ſoupleſſe des articulations & du poignet, & la délicateſſe du tact qui ſuppoſe la fineſſe de l'épiderme. *Leurs qualités.* Ainſi le Chirurgien doit s'abſtenir de tout ouvrage qui pourroit rendre ſes mains tremblantes & mal-propres, diminuer leur adreſſe & la ſoupleſſe de leurs articulations, & rendre l'épiderme dur & épais.

Les inſtrumens artificiels ſont des moyens

Instrumens artificiels. auxiliaires dont le Chirurgien se sert pour faire ses opérations, lorsque ses mains ne suffisent pas.

Leur matiére. L'or, l'argent, l'acier, le plomb, le cuivre, le bois, &c. sont les différentes matiéres avec lesquelles on fait les instrumens.

Ceux qui sont déstinés à couper, à diviser & à piquer; par exemple le, rasoir, le bistouri, les aiguilles, &c. & ceux qui doivent avoir de la résistance; par exemple, les élévatoirs, les sondes à tailler doivent être d'acier.

Ceux qui doivent être très-fléxibles telles que certaines sondes & certaines canules, doivent être de plomb.

Ceux qu'on introduit dans le corps ne doivent point être de cuivre, mais de quelque métail propre, tel que l'or, l'argent & le plomb; par exemple, les algalies, les sondes flexibles, &c. doivent être d'argent.

Division des instrumens artificiels. On peut ranger les instrumens en trois classes, & mettre dans la premiére ceux qui servent à préparer les appareils; dans la seconde, ceux qui servent aux pansemens; & dans la troisiéme, ceux qui servent aux opérations.

L'aiguille, le fil, les cizeaux, & la spatule sont de la premiére classe.

Ceux qui servent à préparer les appareils. On peut subdiviser en deux espéces les instrumens de la seconde classe. Les uns sont destinés à panser l'extérieur des playes; tels sont la feuille de mirthe, le rasoir, &c. les autres sont destinés à panser l'intérieure; tels sont la sonde, les pincettes à anneaux, la canule & la seringue.

Ceux qui servent à panser. On peut distinguer ceux de la troisiéme classe en communs & en propres.

Les communs ſont ceux dont on ſe ſert pour différentes opérations. Tels ſont les ciſeaux à inciſion, les lancettes, les biſtouris, les ſtilets, &c. *Ceux qui ſervent aux opérations.*

Les propres ſont ceux dont on ſe ſert pour une ſeule eſpéce d'opération. Tels ſont les piéces d'inſtrumens qui ſervent au trépan, celles qui ſervent à la lithotomie, celles qui ſervent aux amputations; le biſtouri caché, le pharingotome, l'aiguille à cataracte, les trocarts, &c. *Les communs.* *Les propres.*

Il faut mettre dans cette derniére claſſe les ſcapels, les érines, les ciſeaux, la ſcie, les ſeringues, &c. & tous les inſtrumens avec leſquels on fait la diſſection des cadavres. *Ceux qui ſervent à la diſſection.*

2°. *Des différentes eſpéces d'opérations.*

Toutes les opérations de Chirurgie ſe réduiſent à réunir ce qui eſt diviſé, à diviſer ce qui eſt uni, à extraire des corps étrangers, & à ajoûter au corps humain ce qui lui eſt utile. C'eſt pourquoi on diſtingue quatre genres d'opérations, que les Grecs expriment par ces mots, Syntheſe, Diéreſe, Exéreſe, & Protheſe; & les François par ceux-ci, réunion, diviſion, extraction, & addition. *Diviſion des opérations de Chirurgie.*

De la Syntheſe ou Réünion.

La Syntheſe eſt une opération par laquelle on réünit ou l'on raproche les parties diviſées ou éloignées les unes des autres. Ainſi on diviſe la Syntheſe, en Syntheſe de continuité, & en Syntheſe de contiguité. *Ce que c'eſt que ſintheſe.*

La ſyntheſe de continuité réünit ce qui eſt diviſé. La ſyntheſe de contiguité rapproche ce qui eſt éloigné, & remet les parties du corps dans leur ſituation naturelle.

Objet de la ſyntheſe de continuité. Les diviſions contre nature, qui ſont l'objet de la ſyntheſe de continuité, ſont de deux eſpéces; ſçavoir, les plaïes & les fractures. Les anciens diſtinguoient la ſyntheſe de continuité en Epagogue, Raphé, & ſynthetiſme. L'Epagogue eſt la réünion des plaïes ſans faire de diviſion. Le Raphé eſt cette réünion par le moyen de quelques points de ſuture, qui ſont de petites diviſions. Le Synthetiſme eſt la réünion des parties des os fracturés.

Objet de la ſinthe-ſe de contiguité. Les parties déplacées, qui ſont l'objet de la ſyntheſe de contiguité, ſont de deux eſpéces; les unes ſont molles & les autres dures. Les anciens appelloient *Artrombole* la ſyntheſe qui remet les parties dures dans leur ſituation naturelle. Ils appelloient *Taxis* celle qui produit le même effet par rapport aux parties molles.

Les moyens dont on ſe ſert pour exécuter ces différentes eſpéces de ſyntheſe, ſont la ſituation, les bandages, la ſuture ſéche, les lacs, les attelles, les fanons, les boëtes, les machines & les ſutures.

De la Diéreſe ou Diviſion.

Ce que c'eſt que Diereſe. La Diéreſe eſt une opération par laquelle on ſépare les parties dont l'union eſt contre nature, & l'on diviſe celles dont la continuité eſt un obſtacle à la guériſon de certaines maladies.

Diviſion de la diéreſe. Cette définition de la Diéreſe renferme en même-tems ſa diviſion en deux eſpéces

dont la premiére eſt appellée Diéreſe particuliére, & la ſeconde Diéreſe commune.

La Diéreſe particuliére ſépare les parties dont l'union eſt contre nature. Elle remédie, par exemple, à l'imperforation de l'anus, à celle du vagin dans les femmes, à celle du gland dans les hommes, &c.

La Diéreſe commune renferme toutes les opérations où l'on ne diviſe les parties que pour parvenir à quelque fin. Elle comprend, par exemple, l'inciſion que l'on fait pour tirer les pierres hors de la veſſie; celle que l'on fait à la poitrine pour évacuer les fluides épanchés ſur le Diaphragme, &c.

Ses diviſions par rapport à la maniére dont elle ſe fait.

Les anciens ont diviſé la Diéreſe par rapport à la maniére dont elle ſe faiſoit en entamures, piquûre, arrachement & brûlure.

L'entamure ſur les parties dures

1°. L'entamure ſe fait avec les inſtrumens tranchans. Ils ont indiqué cinq maniéres de faire une entamure ſur les parties dures; ſçavoir, trouer, racler, ſcier, limer, couper.

Trouer.

On troue, on trépane avec un inſtrument tranchant en forme de ſcie ronde, appellé Trépan. On pratique cette opération principalement aux fractures du crâne, pour relever les piéces d'os enfoncés, pour procurer l'iſſuë du ſang épanché ſur la dure-mere ou ſous cette membrane, pour tirer les corps étrangers, &c. On la pratique encore en deux autres occaſions. 1°. Lorſqu'un abſcès s'eſt formé dans la moëlle d'un os long; par exemple, dans le tibia; on procure par ce moyen l'iſſue du pus, l'on découvre l'étenduë du mal intérieur, & l'on y applique les remédes convenables. 2°. Quand quelque corps étranger s'eſt engagé ſous un

os plat ; par exemple, ſous l'omoplate ou derriére les os des iles, & qu'on ne peut le tirer ſans faire une ouverture à l'os. Les Anciens pratiquoient encore cette opération ſur le ſternum, quand quelque matiére s'étoit répanduë dans le médiaſtin ; mais l'Anatomie a fait connoître l'inutilité de cette opération en ce cas.

Racler. On racle avec un inſtrument nommé rugine. Cette opération emporte la ſuperficie des os corrompus, ce qui rend plus prompt l'effet des remédes appliqués. On ne la pratique plus pour découvrir les fractures.

Scier. On ſcie les os des membres qu'on veut emporter.

Limer On lime les dents pour les ſéparer, pour les rendre égales, & pour en emporter la carie.

Couper. On coupe avec des tenailles inciſives les extrêmités des os caſſés dont les pointes peuvent piquer certaines parties ; on coupe les os même dans leur continuité, lorſqu'on ne peut les ſcier ou les ſéparer dans leur contiguité.

Entamures ſur les parties molles. Les Anciens ont diſtingué douze maniéres de faire une entamure aux parties molles ; l'Aplotomie, la Phlebotomie, l'Artériotomie, l'Oncotomie, le Catacaſmos, le Perierefe, l'Hypoſpatiſme, le Periſcithiſme, l'Encopé, l'Acrotériaſme, l'Angeiotomie, & la Lithotomie.

L'Aplotomie eſt une ſimple ouverture faite à une partie molle. La Phlebotomie eſt l'ouverture d'une veine. L'Artériotomie, celle d'un artére, & l'Oncotomie, celle d'un abſcès. Le Catacaſmos eſt ce qu'on appelle en François Scarification. Il y en a de trois ſortes ; ſçavoir, la moucheture, qui ne va

pas au-delà de la peau, l'incision qui pénétre jusqu'aux muscles, & la taillade qui va jusqu'aux os. La Perierese est une espéce d'incision que les Anciens faisoient autour des grands abscès. L'hypospatisme est une incision qu'ils pratiquoient au-devant de la tête, & qui pénétroit jusqu'à l'os. Le Periscithisme est une incision circulaire qu'ils continuoient depuis une temple jusqu'à l'autre, & qui pénétroit jusqu'à l'os. La cruauté de ces trois espéces d'opérations & leur peu de succès les ont prescrites. L'Encopé est l'amputation d'une petite partie, par exemple, d'un doigt. L'Acroteriasme est l'emputation d'un membre considérable, par exemple d'une jambe. L'Angeiotomie est l'ouverture d'un vaisseau. Le Lithotomie, est une ouverture qu'on fait à la vessie, pour en tirer une pierre. *Piquûre.*

2°. La piquûre est une division des parties molles faite avec un instrument piquant. Telle est la division que l'on fait à l'œil avec une aiguille pour abattre le cristalin lorsqu'il est devenu opaque ; & la ponction que l'on fait avec un troiscart pour évacuer les eaux épanchées dans le ventre.

Arrachement. 3°. L'Arrachement est une division que l'on fait sur les parties molles & sur les parties dures, lorsqu'il faut en retrancher quelque portion. C'est par elle qu'on ôte, par exemple, les dents gâtées & les polipes.

Les Anciens regardoient comme un arrachement l'effet des ventouses. Ce sentiment supposoit que cet effet est une espéce d'attraction ; mais il n'est autre chose que la compression de l'air sur les parties qui sont hors de la ventouse ; compression qui force les parties qui sont sous la ventoule à s'y engager, parce que l'air contenu dans cet ins-

trument y eſt plus rarefié que l'air extérieur.

Brûlure. 4°. La Brûlure eſt une opération par laquelle on conſume quelques parties molles ou dures. Il y a deux ſortes de corps dont on ſe ſert pour brûler les parties. Les uns ſont les métaux rougis au feu. On les appelle Cautéres actuels. Les autres ſont des médicamens composés de différentes ſubſtances qui produiſent le même effet que les métaux rougis. On les appelle Cautéres potentiels. Les premiers ne s'appliquent que ſur les os cariés. Les autres s'appliquent ſur les parties molles, pour y faire une ouverture ou iſſuë extérieure, par laquelle puiſſe ſortir une humeur qui ſe porte vers une partie eſſentielle.

De l'Exéreſe ou Extraction.

L'exéreſe, ce que c'eſt. L'Exéreſe eſt une opération, par le moyen de laquelle on tire hors du corps toute ſubſtance étrangére qui peut lui nuire; telle eſt l'extraction d'un pierre formée dans la veſſie.

De la Protheſe ou Addition.

Ce que c'eſt que protheſe. La Protheſe eſt une opération par le moyen de laquelle on ajoûte au corps quelque inſtrument, pour ſuppléer au défaut d'une partie qui lui manque naturellement ou accidentellement.

Pourcombien de raiſons on ajoûte quelque choſe au corps. On ajoûte au corps ce qui lui manque pour quatre raiſons.

1°. Pour faciliter ſes fonctions. On ajoûte, par exemple, des dents artificielles, obturateur du palais, pour faciliter la prononciation, &c.

2°. Pour rétablir quelque fonction. On met, par exemple, une jambe de bois à une personne qui ne pourroit marcher sans ce secours.

3°. Pour diminuer une difformité. On met, par exemple, des yeux de verre, un nez d'argent, & un menton à ceux que la perte des yeux, du nez, du menton naturels rend difformes.

4°. Pour corriger une mauvaise conformation. On met, par exemple, un corcelet aux personnes dont l'épine se voute, & des bottines à celles dont les jambes se courbent.

Tous les genres d'opérations ; c'est-à-dire, la Synthese, la Diérese, l'Exérese & la Prothese, concourent quelquefois toutes quatre à la cure d'une maladie. Par exemple, lorsqu'il s'agit de guérir une personne de la pierre, on fait une incision, on tire la pierre, on procure la réünion de la playe ; & si les urines ont pris leurs cours par l'ouverture qu'on a faite, on applique un instrument qui empêche la sortie. *Remarque.*

3°. *Des Appareils.*

Appareil est l'assemblage de plusieurs choses nécessaires pour quelque pansement. *Apareils*

Les piéces d'appareil sont les compresses, les emplâtres, les canules, les atelles, la charpie, & les bandes ou bandages. *De quoi sont composez les appareils.*

1°. Les compresses sont des morceaux de linges pliés en plusieurs doubles dont on couvre quelque partie. On les nomme compresses, parce qu'elles compriment un peu la partie. Elles s'appliquent séches ou trempées dans quelques médicamens. Leur figure & leur grandeur varient, suivant la *Compresses.*

figure & la grandeur de la plaïe ſur laquelle on les applique, & ſuivant d'autres circonſtances. Le linge dont on les fait doit être blanc de leſſive, un peu uſé, ſans couture, ſans ourlets ni liſiére de peur qu'il ne bleſſe. Leurs différentes figures & les différens uſages auſquels on les employe leur a fait donner différens noms ; ainſi il y en a de triangulaires, de quarrées, &c. il y en a d'expulſives,

L'uſage des compreſſes eſt de remplir les vuides, afin que la partie ſe trouve bandée également & fermement ; de défendre des injures de l'air la partie malade, & de lui conſerver ſa chaleur ; d'y tenir des Remédes appliqués, & de prévenir les douleurs que les bandes y pourroient cauſer.

Emplâtres. 2°. Nous ne conſidérons ici les emplâtres que par raport à la figure & à la grandeur qu'on leur doit donner pour les appliquer ſur quelques parties ; car ce n'eſt que parce qu'il faut les appliquer ſur le Corps humain qu'ils font partie des appareils. On en fait de grandes, de moyennes & de petites, ſelon l'étenduë de la playe ou de la tumeur. On en fait d'ovales, de rondes, de quarrées, de triangulaires, de ſémilunaires, de cruciales, de fenêtres & en T. On étend les emplâtres ſur du linge, ſur du cuir ou ſur du taffetas. Il faut raſer la partie ſur laquelle on doit les appliquer. Les emplâtres ont différens uſages ; ils ſont ordinairement des Remédes, & quelquefois ils ne ſervent qu'à contenir les plumaceaux ou les bords d'une playe.

Canules. 3°. Les canules ſont des petits tuyaux qu'on met dans une playe pour en entretenir l'ouverture, & donner une iſſuë aux liqueurs

liqueurs qui ſe trouvent répanduës dans une cavité. On les fait d'or, d'argent ou de plomb. Elle ſont rondes ou plates.

4°. Les atelles ſont des petits morceaux de bois minces, plus longs que larges, qui ſervent à ſoutenir & à maintenir une partie. *Atelles.*

5°. La charpie n'eſt autre choſe que du linge coupé en petits morceaux, & qu'on a éfilé; dans cet état on l'appelle Brute. Si on rape le linge avec un couteau, on nomme le duvet qui en provient charpie rapée. *Charpie.* *Brute.* *Et rapée.*

Le linge dont on fait la charpie doit être blanc de leſſive, ni fin, ni gros, ni trop neuf, ni trop uſé. On employe quelqueſois la charpie brute dans les premiers panſemens. On en fait les plumaceaux, les bourdonnets, les tentes & les méches.

Le mot de plumaceau vient de ce que les Anciens ſe ſervoient de plumes couſues entre deux lignes.

Les plumaceaux ſont pluſieurs brins de charpie unis les uns aux autres, repliés par leurs extrêmités, & aplatis entre le dos d'une main & la paume de l'autre. *Plumaceaux.*

La figure des plumaceaux eſt ronde ou ovale, & leur grandeur varie ſelon celle de la playe. Les plumaceaux ne doivent pas être trop épais, parce qu'ils chargeroient la partie, ni trop minces, parce qu'ils ne s'imbiberoient pas d'une aſſez grande quantité de pus. L'uſage des plumaceaux eſt d'arrêter les hémorragies légéres; de tenir les playes & les ulcéres ouverts, de peur qu'ils ne ſe recollent avant que le fond ſoit détergé; de les conſolider par le moyen des Onguents, des Digeſtifs ou du Baume dont on les couvre; de s'imbiber des humidités âcres & du pus qui en ſortent, &

de les défendre des injures de l'air.

Bourdonnets. Les bourdonnets ſont des tampons plus ou moins gros de charpie roulée entre les mains.

Les uns ſont ronds, les autres ſont un peu applatis, quelques-uns ſont liés avec un fil par le milieu. L'uſage des bourdonnets eſt le même que celui des plumaceaux.

Tentes. Les tentes ſont des eſpéces de bourdonnets un peu dures, qui ont une tête à une de leur extrêmité, ce qui leur donne la figure d'un clou. On les fait non-ſeulement de charpie, mais encore de linge, d'éponge préparée & de racine de gentiane. Leur figure eſt ronde ou plate, & leur grandeur eſt proportionnée à celle de la playe. L'uſage des tentes eſt de dilater une playe ou du moins de l'entretenir ouverte.

Méches. Les méches ſont faites de pluſieurs brins de charpie plus ou moins longs, unis enſemble. On en fait encore avec du coton, tel que celui qu'on employe pour les lampes, & avec une bande de linge éfilée par les côtés. L'uſage des méches eſt de déterger & mondifier les ſinus au travers deſquels on les fait paſſer par le moyen d'une aiguille à ſéton. Elles doivent être très-longues; on couvre d'onguent la portion qui doit entrer dans le ſinus, & on tire la méche du côté inférieure du ſinus.

La bande. Il faut diſtinguer les bandes d'avec les bandages. La bande eſt un linge d'une certaine grandeur, plus long ordinairement que large, qui ſert à entourer quelque partie.

Le bandage. Le mot de bandage eſt équivoque. Quelquefois il ne ſignifie que la circonvolution

d'une ou de plusieurs bandes faites autour d'une partie pour la maintenir en une situation convenable, ou pour contenir un appareil : en ce cas le bandage n'est que l'application de la bande. D'autrefois ce mot signifie un instrument qui contient une partie en l'entourant.

Le linge avec lequel on fait les bandes, doit être un peu usé, ni trop gros, ni trop fin, coupé à droit fil, & blanc de lessive. On distingue trois parties dans une bande ; sçavoir, le corps qui est le milieu, & les deux chefs qui en sont les extrêmités. La bande qui est roulée par ses deux extrêmités ou par une, est appellée bande roulée à deux ou à un chef.

Comment il faut faire & défaire un bandage.

Pour bien appliquer une bande, on doit mettre la partie en situation, tenir le globe de la bande dans sa main, n'en dérouler que ce qu'il en faut appliquer sur une partie, & prendre garde de la serrer trop ou trop peu.

Lorsqu'on le léve.

Pour bien lever la bande, il faut mettre la partie en situation, décoller les endroits que le pus ou le sang à collé, recevoir d'une main ce que l'autre aura défait, & ne point ébranler la partie par des secousses.

Différens instrumens qu'on appelle bandages.

Les bandages pris pour des instrumens se font de différentes matiéres, de linge, de fer, de cuir, &c. Il y en a de longs & de courts, de larges & d'étroits. Ils ont différens noms suivant leur figure, & les parties ausquelles on les applique. On en fait d'unissans ou incarnatifs pour réünir les parties divisées ; de divisifs pour empêcher les parties de se réünir ; d'expulsifs pour empêcher le séjour de la matiére dans un sinus ; & de contentifs pour contenir

un apareil. Il y en a de ſimples ou de compoſez. Le bandage ſimple eſt égal ou inégal : l'égal eſt circulaire, l'inégal eſt de cinq eſpéces, le doloir, le mouſſe, l'eſpacé, le rampart & le renverſé.

Les bandages compoſés ſont formés de pluſieurs bandages ſimples.

L'utilité des bandages eſt de contenir dans une ſituation naturelle les parties dérangées, de faire compreſſion ſur quelque vaiſſeau ; de maintenir un appareil. Un ſeul bandage produit quelquefois ces trois effets en même-tems.

CHAPITRE III.

Des regles générales qu'il faut ſuivre dans la pratique des moyens de guérir.

APRES avoir expoſé les moyens de guérir, nous allons donner les régles générales qu'il faut ſuivre en les employant. C'eſt proprement ce qu'on appelle *methodus faciendi.*

Régime. dans les maladies aiguës. Nous avons diviſé les moyens de guérir en trois eſpéces, qui ſont le régime, les médicamens & les opérations.

§. I. Dans les maladies graves & aiguës, on preſcrit au malade une diéte très-exacte. On ne lui fait prendre dans l'eſpace de trois ou quatre heures qu'un bouillon plus ou moins nourriſſant, ſelon l'eſpéce de la

maladie & la plénitude de ſes vaiſſeaux ; dans les intervalles, on lui donne pour boiſſon une ptiſanne convenable à ſa maladie, ou de l'eau de poulet.

Quand les ſymptômes diminuent.

Lorſque les ſymptômes diminuent, on doit ſe relâcher ſur l'exactitude de la diéte ; les bouillons doivent être plus nourriſſans ; on peut auſſi faire reprendre dans les intervalles quelques cuillerées de gelée, un jaune d'œuf frais délayé dans de l'eau, ou de la crême de ris dans du bouillon.

Quand ils ceſſent.

Lorſque les ſymptômes & les accidens ceſſent, & qu'on reconnoît que l'eſtomac commence à faire ſes fonctions, on augmente peu-à-peu la quantité des alimens, pour accoutumer inſenſiblement le malade à la nourriture ordinaire.

Régime dans les maladies chroniques.

Dans les maladies legéres, & dans celles qui ſont chroniques, on ne preſcrit point une diéte ſi réguliére ; on permet quelques alimens plus ſolides que le bouillon, comme les potages, les œufs frais, &c. D'ailleurs les cauſes de la maladie, les forces, l'âge, le tempérament & le ſexe ſont autant de circonſtances qui doivent déterminer ſur l'eſpéce de régime qu'il faut faire obſerver.

§. II. On ne peut guéres donner de régles générales pour l'adminiſtration des médicamens ; la connoiſſance de leur vertu, celle des maladies & de leur tems doivent conduire dans leur aplication.

Regles qu'il faut obſerver dans toutes les opérations.

§. III. Il n'en eſt point de même des opérations ; il y a des régles générales très-importantes qu'il faut obſerver en les faiſant. Les unes regardent les préparations, les

autres regardent l'opération même, d'autres enfin regardent les suites de l'opération.

Ce dont il faut s'aßurer avant l'opération. 1°. Avant l'opération, il faut s'assurer de la nécessité de la faire, des tems & du lieu où il convient de la faire, & prévoir tout ce dont on aura besoin en la faisant.

Ce qui prouve la nécesité de faire une opération. Par raport à la nécessité, c'est la nature de la maladie & l'inutilité des autres remedes qui prouvent qu'on peut se dispenser de faire une opération. On remarquera néanmoins qu'il est des cas où ces motifs ne doivent point engager à la faire; parce qu'il se trouve quelques obstacles qui en empêcheroient l'exécution ou le succès. Par exemple, la foiblesse du malade, son âge, la complication de quelqu'autre maladie, &c. peuvent rendre une opération impossible ou inutile.

Remarque.

Tems. Par rapport aux tems, on en distingue deux; l'un de nécessité & l'autre d'élection. Le tems de nécessité est celui où il faut faire l'opération sans différer, parce que le malade est dans un danger évident. L'opération du trépan, celle de l'empieme, &c. se font toujours dans un tems de nécessité, parce qu'on ne peut les différer.

Nécessité.

Et d'élection. Le tems d'élection est celui qu'un Chirurgien choisit pour faire plus avantageusement une opération. Tel est par exemple le Printems & l'Automne qu'on choisit pour l'opération de la taille, pour celle de la cataracte, &c.

Lieux. Par rapport aux lieux, on en distingue aussi deux, l'un de nécessité & l'autre d'élection. Le lieu de nécessité est celui où la maladie indique absolument que l'opération doit être faite. Par exemple, le lieu où une tumeur se trouve est toujours un lieu de né-

cessité par rapport à l'opération, parce qu'il faut toujours ouvrir les tumeurs dans les endroits où elles se forment. Le lieu d'élection est celui que le Chirurgien peut choisir. Par exemple, le lieu de l'opération de la taille est ordinairement un lieu d'élection, parce que le Chirurgien, entre plusieurs différens endroits qu'il peut ouvrir pour tirer la pierre, en choisit un où il fait cette opération.

Quelles sont les chosesnécessaires dans l'opération.

Les choses que le Chirurgien doit prévoir, parce qu'elles lui sont ou utiles pour le succès de l'opération, ou nécessaires pour l'opération même, sont les remédes généraux, l'appareil, les instrumens, l'air, la lumiére, la situation du malade & celle des aides.

La disposition. del'esprit du malade.

Après avoir disposé l'esprit du malade, en lui faisant connoitre la nécessité de l'opération, & en gagnant sa confiance, on préparé son corps par certains remédes généraux, qui sont les saignées, les bouillons altérans, les bains, &c.

La préparation par des remédes généraux.

L'apareil.

On arrange sur un plat l'appareil convenable à l'opération, où on met toutes les piéces dans l'ordre qu'on les doit employer.

Les instrumens.

On arrange pareillement les instrumens sur un autre plat, qu'on a soin de couvrir, pour en dérober la vûe au malade.

L'air.

Si l'air a quelque mauvaise qualité, on tâche de le corriger, ou on change le malade de lieu.

On distingue deux espéces de lumiére; la naturelle qui est celle du jour, & l'artificielle qui est celle des bougies ou des chandelles. Dans certaines opérations, par exemple, dans celle de la lithotomie & dans celle

de la cataracte, on préfére la lumiére naturelle. Dans d'autres, par exemple, dans celle du bubonocele, on choisit l'artificielle.

Il vaut mieux se servir de chandelle que de bougie ordinaire, parce qu'une goutte de suif qui tomberoit par hazard sur la peau ne brûleroit pas tant qu'une goutte de cire. Cependant la bougie appellée de Saint Cosme vaut mieux que la chandelle, parce qu'elle ne coule point & qu'elle éclaire mieux.

La situation. La situation des malades pendant les opérations est différente suivant, les différentes espéces d'opérations. Cette situation, que les Auteurs appellent Tractative, doit être en général telle que le Chirurgien puisse découvrir toute la maladie & opérer commodément.

Le choix desaides. On doit choisir pour aider des personnes attentives, entenduës, discrettes, & s'il est possible, des confreres, parce qu'étant instruits, ils préviennent & exécutent mieux ce qu'ils ont à faire.

2°. Chaque opération a ses regles particulieres; mais il y a des regles générales dont il ne faut jamais s'écarter, & que les anciens ont renfermées en ces trois mots latins, *cito*, *tuto*, *& jucondè;* promptement, sûrement, & agréablement.

Ce que signifie cito, promptement. Il faut faire les opérations avec promptitude. Le Chirurgien, pour acquérir cette qualité doit s'être exercé sur les cadavres, & avoir vû opérer les grands Maitres. Car c'est par ces moyens qu'on apprend à faire choix des instrumens convenables, à les tenir adroitement, à ne les point multiplier, & à ne point couper à plusieurs fois ce qu'on peut couper en une. Il faut outre cela

cela que la cure soit aussi prompte qu'il est possible. Le Chirurgien en la prolongeant blesse sa conscience, risque sa réputation, & quelquefois même la vie du malade.

Il faut faire les opérations avec sureté; c'est-à-dire, que le Chirurgien doit être assuré de la nécessité de l'opération, connoitre parfaitement la structure des parties sur lesquelles il doit opérer, & prendre en conséquence toutes les précautions nécessaires pour éviter les dangers de l'opération & en assurer le succès. *Ce que signifie tutò, sûrement.*

Le mot *jucundè*, que nous avons rendu par celui d'agréablement, signifie que le Chirurgien doit encourager le malade, lui cacher en partie les douleurs de l'opération, & les lui épargner autant qu'il lui est possible, en agissant avec dextérité & avec promptitude. *Ce que signifie jucundè, agreablement.*

3°. Après avoir fait l'opération & avoir appliqué l'appareil convenable, le Chirurgien doit mettre le malade en situation, prescrire le régime de vivre & les remédes, faire un prognostic, & pourvoir aux choses nécessaires pour les pansemens suivans. *Ce qu'on doit faire après l'opération.*

Il faut placer le malade commodément & à son aise. Il faut situer la partie malade hautement, pour faciliter le retour des liqueurs; mollement, de peur qu'elle ne soit blessée; & surement, de peur qu'elle ne soit exposée à quelque mouvement. Les Auteurs appellent cette situation positive. *Situation*

La nature de la maladie, l'espéce d'opération, l'âge, les forces du malade, &c. doivent déterminer sur l'espéce du régime & de reméde qu'on lui prescrit.

On fait au malade un prognostic qui le console sur son état, & qui lui donne *Prognostic.*

beaucoup plus d'eſpérance que de crainte ; mais il ne faut fonder cette eſpérance que ſur l'exactitude avec laquelle il obſervera tout ce qu'on lui ordonne.

L'appareil & les remédes topiques. Enfin, on pourvoit aux choſes néceſſaires pour les panſemens ſuivans ; c'eſt-à-dire, qu'on prépare l'appareil convenable & les remédes topiques propres à la maladie.

Il eſt à propos de nous étendre un peu ſur les panſemens.

Ce que c'eſt que le panſement. Le panſement eſt l'application d'un appareil propre à maintenir une partie en ſituation, & des remédes convenables dont l'appareil eſt imbu ou couvert.

Ce qu'il faut conſidérer au ſujet des panſemens. L'utilité des panſemens, les piéces d'appareil, les médicamens dont les piéces ſont imbues, les régles qu'on doit obſerver en appliquant ou en levant l'appareil ; enfin les intervalles qu'il faut mettre entre les panſemens, ſont autant de choſes qu'il faut conſidérer à ce ſujet.

Utilité des panſemens. Les panſemens ſe font pour différens motifs ; ſçavoir, pour contenir une partie malade dans une ſituation convenable, pour aider la nature à ſe rétablir, & pour faire ſortir les matiéres nuiſibles amaſſées dans la partie.

Pour contenir une partie en ſituation. On met, par exemple, un appareil ſur une fracture, ſur une hernie, ou ſur une playe ſimple, pour maintenir les parties dans une ſituation naturelle & convenable.

On applique des remédes ſur les tumeurs, ſur les playes compliquées & ſur les ulcéres, pour faciliter le cours des liqueurs arrêtées, & la régénération des chairs.

On léve l'appareil appliqué ſur une playe

ou ſur un ulcére, pour débarraſſer la partie chargée de ſang, de pus, ou de quelqu'autre matiére qui y ſéjourne.

Pour faire ſortir les matiéres nuiſibles.

Nous avons parlé ailleurs des piéces qui composent les appareils, & des médicamens dont on les imbibe & dont on les couvre.

Les piéces d'appareils.

Quant aux régles générales qu'il faut obſerver en appliquant les appareils, les voici en trois maux ; il faut panſer *doucement mollement & promptement.*

Régles qu'on doit obſerver en levant & en appliquant un appareil.

Doucement, c'eſt-à-dire, en excitant le moins de douleur qu'il eſt poſſible.

Mollement, c'eſt-à dire, en n'introduiſant point ſans néceſſité dans les playes des tentes, des bourdonnets, des canules dont l'application cauſe de la douleur, empêche la réünion & occaſionne l'inflammation.

Promptement, pour ne pas laiſſer la partie trop long-tems expoſée aux injures de l'air, dont l'impreſſion peut coaguler les ſucs, & rétrécir le diamétre des vaiſſeaux. Il faut pour cette même raiſon fermer les rideaux du lit du malade pendant qu'on le panſe, & tenir auprès de lui du feu dans un réchaut.

Pour exécuter ces régles, on met d'abord le malade & la partie malade dans une ſituation commode pour lui & pour le Chirurgien ; on léve les bandes ou bandages & les compreſſes ſans remuer la partie ; quand le pus ou le ſang les ont collés à la partie ou enſemble, on les imbibe d'eau tiéde ou de quelqu'autre liqueur pour les détacher ; ſi c'eſt une playe qu'on panſe, on nétoye les bords avec la feuille de mirthe & avec un petit linge, on ôte enſuite les pluma-

Comment on doit agir pour exécuter ces régles.

ceaux, les bourdonnets & les tentes avec les pincettes ; on essuye legérement la playe avec une fausse tente ou un bourdonnet mollet, ou du linge fin, pour ne causer que le moins de douleur qu'il est possible, & pour ne point emporter les sucs nourrissiers ; on a toujours soin de tenir sur la playe ou sur l'ulcére un linge, pour les garantir des impressions de l'air ; on fait les injections, les lotions, les fomentations nécessaires ; on applique ensuite le plus doucement, le plus mollement & le plus promptement qu'il est possible, un appareil nouveau couvert ou imbu de médicamens convenables qu'on a eu soin de faire chauffer. Il faut remarquer au sujet des bandes ou bandages qu'elles ne servent quelquefois qu'à tenir les remédes appliqués à la partie, & qu'elles servent aussi quelquefois à maintenir la partie en situation. Dans le premier cas, elle ne doivent être que peu serrées ; dans le second, elles doivent l'être davantage.

Intervales qu'on doit mettre entre les pansemens.

On ne fait ordinairement le premier pansement à la suite de quelque opération qu'au bout de quarante-huit heures, à moins que quelque accident, comme, par exemple, une hémorragie n'oblige à lever plûtôt le premier appareil : comme ce premier pansement est ordinairement le plus douloureux, on laisse ce long intervalle, afin que l'appareil s'humecte & puisse tomber aisément. A l'égard des autres pansemens, on ne peut pas déterminer en général l'intervalle qu'il faut mettre entr'eux. L'espéce de la maladie, son état, les accidens ausquels il faut remédier, la nature des médicamens appliqués sont autant de motifs differens

qui doivent engager à panſer plus ou moins fréquemment.

Par rapport à l'eſpéce de maladie.

Il y a des eſpéces de maladies qui demandent des panſemens fréquens : il y en a d'autres qu'il ne faut panſer que rarement. Les mortifications promptes, les dépôts inflammatoires dans les parties graiſſeuſes, les authrax, & toutes les autres eſpéces de maladies dont les progrès ſont fort rapides, demandent beaucoup d'attention de la part du Chirurgien. Il faut les examiner ſouvent pour en découvrir & en prévenir les progrès ; il faut renouveller fréquemment les remédes qu'on y applique, parce que leur vertu & l'action de ces remédes ſe perdent aſſez promptement.

Les playes ſimples, les fractures, les luxations, les hernies & les autres maladies qui demandent du repos pour leur guériſon, de même que les tumeurs froides ou chroniques, doivent être panſées rarement. Par exemple ; quand on a rapproché les bords d'une playe, quand on a réduit une fracture, une luxation ou une hernie, il faut laiſſer agir la nature ; une curioſité mal placée la troubleroit dans ſes opérations. Quand on a appliqué des médicamens ſur quelque tumeur formée par une humeur lente, viſqueuſe & ſituée profondément, il faut donner aux remédes le tems de faire leur effet. Ainſi on panſe rarement dans toutes ces maladies.

Par raport au tems.

Il faut encore avoir égard à l'état ou au tems d'une maladie, au commencement & à la fin des maladies ; les ſimptômes ſont moins violens que dans le ſecond ou le troiſiéme tems. Or il faut panſer plus fréquemment quand les ſimptômes ſont vio-

lens, que quand ils ne ſont pas conſidérables, parce que la violence des ſimptômes diminuë promptement la vertu des médicamens. Ainſi les panſemens doivent être pour l'ordinaire plus fréquens vers le milieu d'une maladie, que vers ſon commencement ou vers ſa fin. Les panſemens des plaïes doivent être fréquens à leur ſecond tems, où elles ſont en ſuppuration. La multiplicité des panſemens ſeroit inutile dans le premier tems où la ſuppuration n'eſt point établie, & nuiſible dans le troiſiéme tems où ſe fait la régénération des ſübſtances perduës, & dans le quatriéme où ſe forme la cicatrice. Car il eſt dangereux alors d'expoſer ſouvent une playe à l'air; d'ailleurs on ne peut guéres lever les plumaceaux & les bourdonnets ſans déchirer quelques petits vaiſſeaux, & par conſéquent ſans retarder la régénération des ſubſtances perdues, & la formation de la cicatrice.

Par rapport aux accidens. Les accidens qui ſurviennent obligent à panſer plus ſouvent qu'on n'auroit fait, s'ils n'étoient point ſurvenus. Par exemple, dans certaines fractures, une douleur violente, des abſcès, le prurit, des excoriations, déterminent à lever l'appareil qu'on auroit laiſſé plus long-tems. Car il faut examiner la cauſe de ces accidens, débarraſſer la partie des matiéres qui les occaſionnent, & appliquer les remédes convenables. La ſortie des excrémens à la ſuite des opérations du bubonocéle, de la fiſtule à l'anus, de la taille, &c. obligent de même à lever l'appareil plus ſouvent qu'on ne le feroit, ſi on n'étoit point obligé de donner iſſuë à ces matiéres. Il faut dire la même choſe d'une ſuppuration putride, corroſive, ma-

ligne ou vermineuſe dans certains ulcéres, d'une ſuppuration trop abondante, dans d'autres ulcéres & dans certaines playes ; d'un amas de pus, de ſang ou de ſérosité dans quelque cavité, comme dans la poitrine ; de la rétention de l'urine dans la veſſie. Car tous ces accidens, ſi l'on n'y remédioit, retarderoient la guériſon des maladies : ils demandent par conſéquent que pour y remédier, on multiplie les panſemens.

Par rapport à la nature des medicamens.

Enfin, la nature des médicamens détermine en partie ſur la multiplicité des panſemens. Il y a des médicamens qui ſe diſſipent fort promptement, tels ſont les liquides & les ſpiritueux ; il y en a qui perdent promptement leur vertu, tels ſont les digeſtifs, les onguens, les embrocations, &c. il y en a qui s'altérent & qui ſe corrompent en peu de tems, tels ſont les cataplaſmes faits avec du lait : il y en a dont l'effet eſt fort prompt, & qui peuvent par un ſéjour trop long endommager certaines parties, tels ſont les dilatans & les cauſtiques prompts, &c. il faut donc, lorſqu'on ſe ſert de ces ſortes de remédes, les renouveller ſouvent. Il n'en eſt pas de même de ces remédes dont l'action eſt lente, parce que leurs parties ne ſe développent & ne pénétrent qu'avec peine ; tels ſont les emplâtres & la plûpart des cataplaſmes : il faut leur donner le tems de faire leur effet.

Toutes ces conſidérations font voir qu'on ne peut point preſcrire, par rapport à chaque eſpéce de maladie, la longueur des intervalles qu'il faut mettre entre les panſemens. Ce qu'on peut dire en général, à ce ſujet, c'eſt que le Chirurgien n'étant

que le ministre & l'aide de la nature doit lui prêter son secours toutes les fois qu'elle en a besoin, & prendre garde de la déranger dans ses opérations par un zèle inconsidéré.

CHAPITRE IV.

Des différentes Méthodes curatives.

Combien il y a de méthodes curatives.

QUOIQUE l'intention du Chirurgien soit de procurer le rétablissement des fonctions naturelles qui sont lésées, ce qu'on appelle guérison, il y a cependant certaines maladies qu'on peut prévenir, & d'autres dont la guérison parfaite est dangereuse ou impossible. C'est pourquoi les Auteurs ont distingué trois méthodes générales de guérir. La premiére s'appelle cure préservative ou prophylactique ; la seconde cure palliative, & la troisiéme cure radicale.

La cure préservative.

§. I. La cure préservative ou prophylactique est celle qui préserve de certaines maladies, ou qui en empêche le retour.

Les cas où elle a lieu.

On prévient l'engorgement des vaisseaux hémorroïdaux, l'hémorragie, l'engorgement des glandes, & les desordres que certaines évacuations naturelles ou habituelles supprimées peuvent causer, par la saignée, les sangsuës, les ventouses scarifiées, l'exercice, l'abstinence & l'usage des lavemens.

La ſaignée faite au Printems ou à l'Automne, le bain pris dans l'une de ces ſaiſons, le petit lait, l'uſage du lait même pour toute nourriture, un régime doux & délayant convient pour retarder & même empêcher le retour des accès de néphrétique ou de goutte, &c.

On empêche le retour de certaines galles, dartres ou heréſipelles qui viennent, ſoit au Printems ou à l'Automne, ſoit en Eté ou en Hyver, en employant des remédes capables de détruire ou d'évacuer l'humeur qui cauſe ces eſpéces de maladies ou d'en détourner le cours. Tels que le bain, les bouillons altérans, le petit lait, la diette lactée ; enfin les cautéres, le ſéton, &c.

La ſaignée, le bain, la purgation, &c. dont nombre de perſonnes font uſage au Printems, doivent être encore regardés comme des remédes préſervatifs. Car on ne les fait que dans la vûë de diminuer le volume du ſang, de ſe rafraîchir & d'évacuer les humeurs ſuperflues.

Les regles que preſcrit l'Hygienne pour conſerver la ſanté & prolonger la vie font encore partie de la cure préſervative.

Cure palliative.

§. II. La cure palliative n'appaiſe & ne calme que les ſymptômes & les accidens ſans détruire la cauſe du mal.

Quand elle convient.

On met en uſage cette eſpéce de cure dans pluſieurs occaſions.

1°. Quand on ne court aucun danger pour la vie du malade, ni pour l'augmentation du mal en retardant le traitement parfait d'une maladie, on peut ſe ſervir des remédes palliatifs. Par exemple, on remplit le trou d'une dent cariée de feuille de plomb

d'or ou d'argent pour conſerver la dent, & empêcher la douleur ; dans une hydrocele par épanchement, on y fait la ponction de tems en tems, ce qui ſoulage le malade, mais ne le guérit pas ; on peut différer d'emporter les chirres ſimples & bornés des teſticules, des mammelles & des autres parties, pourvû qu'on ſoutienne la partie ſchirreuſe, qu'on la tienne chaudement & qu'on purge de tems en tems le malade.

Quand elle eſt néceſſaire. 2°. Si la guériſon d'une maladie pouvoit cauſer un mal plus grand, on doit ſe contenter des remédes palliatifs. Par exemple, les vieux ulcéres, les hémorroïdes anciennes, les dartres, & les galles habituelles & certaines évacuations périodiques, cauſeroient un très-grand deſordre dans l'œconomie animale, & même la mort, ſi on guériſſoit ces ſortes de maladies. C'eſt pourquoi on ſe contente d'adoucir le mal par quelques topiques convenables ; d'empêcher qu'il ne faſſe du progrès, & d'évacuer de tems en tems par la ſaignée & par la purgation une partie de l'humeur.

3°. S'il eſt impoſſible d'emporter tout le vice local, ou de détruire la cauſe d'un mal, il faut employer les remédes palliatifs propres à calmer les accidens ou à empêcher le progrès de la maladie.

Les fiſtules à l'anus qu'on ne peut emporter totalement, celles de la poitrine, & d'autres endroits où l'on ne peut opérer ſans interreſſer certaines parties eſſentielles ſont de cette eſpéce. On ſe contente d'y faire quelques injections adouciſſantes & déterſives pour empêcher le ſéjour du pus, & d'y appliquer un emplâtre de Nuremberg, &c.

Les tumeurs ou les ulcéres cancéreux ou carcinomateux dont le vice eſt dans le ſang, ou qui ſont adhérens à des parties qu'on doit reſpecter, ne demandent encore qu'une cure palliative. On met ſur la tumeur un cataplaſme anodin, qu'on fait avec les feuilles de morelles, de joubarde, &c. & on panſe ſouvent les ulcéres avec des linges trempés dans l'eau, ou le ſuc de ces plantes, &c.

On panſe les ſcrophules invétérées ; la gangrenne qui vient d'une cauſe interne qu'on ne peut détruire, les unes avec l'emplâtre de la Mere, celui de Nuremberg, de Manus Dei, &c. & l'autre avec le ſthirax, les ſpiritueux, &c.

Par tous ces différens moyens on enléve toujours quelques portions de la cauſe, on calme les accidens urgens, on s'oppoſe au progrès du mal ; & comme il n'eſt pas poſſible de guérir le malade, on prolonge au moins ſes jours.

§. III. La cure radicale eſt celle où l'on ſe propoſe de diſſiper tous les ſymptômes, & tous les accidens d'une maladie, en détruiſant entiérement leur cauſe. On parvient à cette cure par les différens remédes qu'indique chaque maladie en particulier. *Cure radicale.*

Fin de la Térapeutique.



PRINCIPES DE CHIRURGIE, CINQUIEME PARTIE.

DES MALADIES en particulier.



IL sembleroit que nous devrions, en faisant la division des maladies, suivre celle que nous avons faite des substances qui composent le corps humain.

Nous avons remarqué qu'il y avoit deux sortes de substances qui composent le corps humain; sçavoir, les solides & les fluides. Il paroîtroit donc naturel de diviser les maladies en deux classes, dont la premiére renfermeroit celles qui dérangent les solides, & la seconde celles qui attaquent les fluides. Mais cette division nous jetteroit dans un très-long détail, & nous oblige-

roit à des répétitions inutiles. Car il y a un très-grand nombre de maladies qui attaquent en même-tems les ſolides & les fluides.

Il n'y en a même aucunes qui attaquent les fluides ſans influer ſur les ſolides. C'eſt pourquoi nous regarderons toutes les maladies comme des dérangemens des ſolides. Cela n'empêchera pas que nous ne parlions des vices des fluides, parce que, en parlant des effets de ces vices, nous remontrons juſqu'aux cauſes de ſes effets.

Les parties ſolides du corps humain ſont de deux eſpéces, molles & dures. Nous parlerons ſéparément des maladies de ces deux parties

Des maladies des Parties molles.

Si nous voulions ranger ſous différentes claſſes les maladies des parties molles, & dans cet arrangement avoir égard à la nature des maladies, cette diviſion renfermeroit un très-grand nombre de membres, parce que ces eſpéces de maladies ſe multiplient à l'infini. Pour faire donc une diviſion plus aiſée à retenir, nous aurons moins égard à leur nature qu'à ce qu'elles preſentent d'abord à la vûë.

Toutes les maladies conſidérées de cette maniére, ſont ou des tumeurs, ou des ſolutions de continuité.



SECTION PREMIERE.

Des tumeurs des parties molles.

Ce que c'est que tumeur.

ON appelle tumeur contre nature, toute éminence qui se forme sur quelque partie de notre corps.

Division des tumeurs en trois classes.

Les tumeurs des parties molles sont faites, ou par des liqueurs, ou par un déplacement des parties, ou par des corps étrangers.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tumeurs causées par les liqueurs.

Ce que c'est qu'apostême.

CES Espéces de tumeurs sont connuës ordinairement sous le nom d'apostêmes. Apostême est une tumeur contre nature faite de matiére humorale, ou réduisible à humeur.

§. I.

Des différences des apostêmes.

Les différences des apostêmes se divisent en essentielles, & en accidentelles. Les essentielles viennent de l'espéce de fluide qui produit la tumeur. Les accidentelles viennent du désordre ou dérangement que ces humeurs peuvent produire.

Comme les apoſtêmes ſont formés par les liqueurs renfermées dans le corps humain, il y a autant de différentes eſpéces d'apoſtêmes qu'il y a de ces différentes liqueurs. Les liqueurs ſont, comme on l'a dit plus haut, le chyle, le ſang, & celles qui s'émanent du ſang.

1°. Le chyle forme des apoſtêmes, ſoit en s'engorgeant dans les glandes du méſenterre, ou dans les veines lactées, ou dans le canal thorachique, ſoit en s'épanchant dans le ventre. *Tumeurs formées par le chyle.*

2°. Le ſang eſt composé de deux parties, l'une rouge & l'autre blanche. *Tumeurs formées par le ſang.*

On diſtingue trois eſpéces d'apoſtêmes formées par la partie rouge du ſang. La premiére eſt formée par cette partie rouge extravaſée. La ſeconde eſt formée par cette partie rouge contenuë dans les vaiſſeaux. La troiſiéme, par cette partie rouge, lorſqu'elle a paſſé en des vaiſſeaux qui lui ſont étrangers. *Par ſa partie rouge.*

Le ſang s'extravaſe de trois maniéres, 1°. En s'infiltrant ſans épanchement; comme dans le trombus, dans l'échimoſe, dans les taches ſcorbutiques, & dans les taches véroliques. 2°. En s'épanchant ſans infiltrations; comme dans l'empième de ſang, dans les petites tumeurs qu'on appelle pinçon, & dans les taches qui ſont ſous les ongles, lorſqu'on y a reçû quelques coups. 3°. En s'épanchant & en s'infiltrant tout à la fois, comme dans certaines aneuriſmes par diviſion, & à la ſuite des fortes ligatures. *En combien de maniéres la partie rouge du ſang forme-t'elle des tumeurs en s'extravaſant.*

Quand le ſang contenu dans ces vaiſſeaux forme des apoſtêmes, où il a perdu ſa fluidité entiérement, comme dans le drago- *Etant contenu dans les vaiſſeaux.*

neau & dans les concrétions polipeuſes ; où il ne l'a perdu qu'en partie, comme dans les aneuriſmes par dilatation, dans les varices, & dans les hémorroïdes.

En paſſant dans les vaiſſeaux étrangers.

Quand le ſang paſſe dans des vaiſſeaux étrangers, il produit toutes ſortes d'inflammations qu'on connoît à la rougeur, à la douleur, à la chaleur & à la tenſion de la partie, ſimptômes qui caractériſent en général les apoſtêmes cauſés par le ſang contenu dans d'autres vaiſſeaux que les ſanguins.

Il faut remarquer ici qu'il y a pluſieurs eſpéces d'inflammations ; ſçavoir, le phlogoſe, l'éréſipèle, & le phlegmon, qui ne différent l'un d'avec l'autre que par le plus ou le moins des globules de ſang qui ont paſſé dans les vaiſſeaux limphatiques, & par la quantité des vaiſſeaux où le ſang a paſſé. L'inflammation eſt quelquefois maladie comme l'éréſipèle, le phlegmon ; ou ſymptôme ou accident de quelque maladie, comme celle qui ſurvient aux playes, aux ulcéres, &c.

Apoſtêmes formés par la partie blanche.

La partie blanche du ſang eſt compoſée, comme on l'a dit, de la limphe & de la ſéroſité. C'eſt pourquoi on partage en deux claſſes les apoſtêmes cauſés par cette liqueur. La premiére eſt celle des apoſtêmes cauſez principalement par la limphe. La ſeconde eſt celle des apoſtêmes formés principalement par la ſéroſité. Je dis principalement, parce que dans tous les apoſtêmes formés par la partie blanche du ſang, la limphe & la ſéroſité ſe trouvent toujours mêlées enſemble, mais l'une s'y trouve en plus grande quantité que l'autre.

Apoſtêmes formés par la limphe

La limphe peut cauſer des apoſtêmes en s'extravaſant, ou ſans s'extravaſer. La limphe

limphe s'extravaſe en deux maniéres, par épanchement, comme dans les tumeurs limphatiques qui ſurviennent après la ſaignée, & dans celles qui ſurviennent au tarſe ou au carpe appellées ganglion ; ou par infiltration, comme dans les fauſſes anchyloſes. *Extravaſée par épanchement. Par infiltration*

Lorſque la limphe ſans s'extravaſer cauſe des apoſtêmes, ſoit dans les glandes, ſoit hors des glandes, quelquefois elle circule plus. *Par la limphe extravaſée.*

La limphe hors des glandes circulant encore, produit les gonflemens des environs de la bouche & des oreilles appelez fluxions, & par quelques Auteurs inflammations blanches ou limphatiques. Elle produit encore les fluxions des articles, les rhumatiſmes, la goutte & les catarres. *Hors des glandes circulant encore.*

La limphe hors des glandes, & ne circulant plus, produit les hidatides. *Ou ne circulant plus.*

La limphe dans la glande & circulant encore, produit ce qu'on appelle glande gonflée, & n'y circulant plus y forme obſtruction. *Dans la glande circulant & ne circulant plus.*

Le ſchirre, la loupe, le bubon, le gouettre, l'atherome, le ſtéatome & le melice-ris, ont toujours pour principes une glande obſtruée, & quand à cette obſtruction ſe joint un virus vénérien, écrouelleux, ſcorbutique, ou chancreux, ou quand quelqu'un de ces virus eſt la cauſe de cette obſtruction, la tumeur prend alors le nom de ces quatre virus. Ceci fait voir qu'on ne peut pas dès le commencement de l'obſtruction décider du caractére d'une tumeur. *Ce qui produit l'obſtruction d'une glande.*

Quand la ſéroſité forme des apoſtêmes, où elle eſt contenuë dans ſes vaiſſeaux comme dans l'enflûre édémateuſe où elle eſt extravaſée, ſoit par infiltration, comme dans *Apoſtêmes formés par la ſéroſité contenuë dans ſes vaiſſeaux.*

Extravasée par infiltration. l'hydropisie universelle appellée anazarque, ou dans la particuliére nommée édême, soit par épanchement comme dans l'hydrocéphale, dans l'hydropisie de l'œil, dans celle de la poitrine, dans celle du canal de l'épine, dans celle des articles, dans celle de la matrice, dans l'ascite, dans l'hydrocelle; & dans toutes les espéces d'hydropisies enkistrées.

Par épanchement.

Apostêmes formez par les liqueurs émanées de la masse du sang. 3°. Le suc nourrissier, la graisse, la semence, la sinovie, la bile, l'humeur des amigdales, la salive, le mucus du nez, les larmes, la chassie, l'humeur sébacée, l'urine, l'humeur des prostates, le lait, & le sang menstruel, sont autant de liqueurs émanées du sang, & qui peuvent être causes d'apostêmes.

Par le suc nourrissier. Le suc nourrissier, lorsqu'il est vicié en trop grande abondance, produit en s'arrêtant ou en s'épanchant dans quelques parties les callocitez, les calus difformes, les excroissances de chairs appellées sarcomes, les poireaux, les verruës, les condilômes, les cretes & les sarcocelles.

Par la graisse. La graisse déposée en trop grande quantité dans quelque partie, forme la loupe graisseuse qu'on nomme lipome.

Par la semence. La semence retenuë par quelque cause que ce soit dans les canaux qu'elle parcourt, forme des tumeurs qu'on appelle spermatocelles, si la liqueur s'arrête dans le lacis vasculaire des testicules; varicospermato-cele, si la liqueur est retenuë dans l'épididime; & tumeur séminale, si la liqueur s'amasse en trop grande abondance dans les vessicules séminales.

Par la sinovie. Quand la sinovie n'est point repompée par les pores absorbans, elle produit l'anchi-

lose, le gonflement de jointures, la goutte & l'hydropisie des articles.

La bile cause une tumeur en s'arrêtant dans les pores biliaires, ou dans la vessicule du fiel, ou dans le canal colidoque, ce qui peut être occasionné par une pierre biliaire ou par l'épaississement de la bile. *Par la bile.*

L'humeur des amigdales retenuë dans ces glandes cause leur gonflement. *Par l'humeur des amigdales.*

La salive retenuë dans les glandes maxillaires, produit les parotides, retenuë dans leurs canaux excrétoires, elle produit la grenouillette. *Par la salive.*

Le mucus du nez, lorsqu'il est en trop grande quantité dans les glandes de la membrane pituitaire, produit le polipe. *Par le mucus du nez.*

Les larmes par leur mauvaise qualité, ou par leur séjour dans le sac lacrimal, ou dans le conduit nasal, produisent les tumeurs du sac lacrimal ou l'obstruction du canal nasal. *Par les larmes.*

La chassie retenuë dans les canaux excrétoires, forment des petites tumeurs qui surviennent aux paupiéres, & qu'on appelle orgelets. *Par la chassie.*

L'humeur sébacée retenuë dans ses petits canaux excrétoires forme les tanes. *Par l'humeur sébacée.*

L'urine retenuë dans les reins, dans les uretéres, dans la vessie ou dans l'uretre forme une tumeur, ce qui est occasionné par une pierre, ou par des brides formées dans l'uretre, ou par le gonflement des glandes prostates, ou par la perte du ressort de la vessie. *Par l'urine.*

L'humeur des prostates en s'épaississant s'arrête dans ces glandes & les gonfle, ce qui occasionne une rétention d'urine, & beaucoup d'autres maladies. *Par l'humeur des prostates.*

Le lait peut obstruer les glandes des ma- *Le lait.*

melles, ou rentrer dans la masse du sang; se déposer sur quelque partie, & former ce qu'on appelle communément lait répandu.

Par le sang menstruel. Le sang menstruel retenu dans le vagin des filles imperforées, peut être aussi cause de tumeur.

Remarque. Il faut remarquer ici que les tumeurs formées par les liqueurs émanées du sang deviennent souvent semblables, au moins à l'extérieure, à celles qui sont formées par le sang même, passé dans des vaisseaux étrangers. Elle se complique, par exemple, de phlegmon, d'éréśipèle, d'édeme par la compression qu'elles font sur les vaisseaux sanguins, & sur les limphatiques. Mais il ne faut jamais perdre de vûë leur premiére cause. Nous nous sommes assez étendus sur les différences essentielles des apostêmes, nous avons peu de chose à dire des accidentelles.

Différences accidentelles. Les différences accidentelles des apostêmes se tirent de leur volume, des accidens qui les accompagnent, des parties qu'ils attaquent, de la maniére dont ils se forment, & des causes qui les produisent.

Il y en a qui occupent une grande étenduë, & d'autres une petite.

Les uns sont accompagnés de douleur, les autres ne le sont pas.

Les uns attaquent les parties internes, & les autres les externes; les derniers reçoivent différens noms, selon les parties où ils se rencontrent. Par exemple, à la conjonctive, ils s'appellent ophtalmies; à la gorge, esquinancies, aux glandes maxillaires, parotides; à celles des aisselles & des aines, bubons; à l'extrêmité des doigts, panaris.

Les uns se forment par fluxions, c'est-à-dire, promptement; les autres par

conjeſtions , c'eſt-à-dire , lentement. On appelle ordinairement apoſtêmes chauds, ceux qui ſe forment par fluxion ; par exemple, l'ériſipèle & le phlegmon. On appelle apoſtêmes froids ceux qui ſe forment par conjeſtion ; par exemple, l'édeme & le ſchirre.

Quant à leur cauſe, les uns ſont benins, les autres malins ; les uns critiques, les autres ſimptomatiques ; les uns viennent de cauſe externes, les autres des cauſes internes.

§. II.

des Cauſes des Apoſtêmes.

Le dérangement du cours des liqueurs eſt la cauſe immédiate de tous les apoſtêmes.

Ce deſordre vient quelquefois de cauſes internes, quelquefois de cauſes externes, & ſouvent des unes & des autres en même-tems.

1°. Les cauſes internes, ſont le vice des ſolides & celui des fluides. *Cauſes internes.*

Le vice des ſolides conſiſte dans leur trop grande tenſion, ou par leur contraction, dans la perte ou dans l'affoibliſſement de leur reſſort & dans leur diviſion. *Vices des ſolides.*

Le vice des fluides conſiſte dans l'excès ou dans le défaut de leur quantité, & dans leur mauvaiſe qualité. *Le vice des fluides.*

2°. Les cauſes externes des apoſtêmes ſont les coups, les fortes ligatures, le contact, la piquûre des inſectes, la morſure d'animaux venimeux, le mauvais uſage des ſix choſes non-naturelles. *Cauſes externes.*

Les coups. Les coups affoibliſſent, & quelquefois détruiſent le reſſort des vaiſſeaux, ou les diviſent. Lorſque le reſſort des vaiſſeaux eſt perdu ou diminué, le mouvement progreſſif des fluides qui y ſont contenues, s'y fait lentement, ou ne s'y fait plus, parce que les ſolides n'ont plus la force de les pouſſer; de-là viennent, l'embarras, l'obſtruction, & quelquefois l'épanchement. Lorſque les vaiſſeaux ſont diviſés, les fluides s'épanchent dans leurs intertices, ou dans quelque cavité.

Les fortes ligatures. Les fortes ligatures raprochent les parois des vaiſſeaux, elles interrompent par conſéquent la circulation. La circulation ne peut être plus ou moins interrompuë dans une partie, que les fluides qui y viennent continuellement, ne rempliſſent plus qu'il ne faut les vaiſſeaux, & ne les dilatent plus que dans l'état naturel : les vaiſſeaux ne peuvent être ainſi dilatez que leur reſſort ne diminuë ou même ne ſe perde, ou qu'il n'arrive rupture, lorſque la compreſſion eſt plus ou moins forte, ou ſubſiſte plus ou moins longtems; ce qui produit l'embarras, l'obſtruction, l'épanchement, &c.

Le contact. Le Contact des choſes viciées eſt cauſe d'apoſtêmes. La reſpiration d'un air infecté produit les apoſtêmes peſtilentiels; un leger attouchement d'un galeux, communique ſa maladie; le congrès avec une perſonne gâtée donne des bubons vénériens.

La piquûre & la morſure. La piquûre des inſectes & la morſure des animaux venimeux, cauſe une irritation à la partie, & cette irritation rétrécit le diamêtre des vaiſſeaux; outre cela la liqueur venimeuſe de ces animaux en s'inſinuant dans la partie coagule les humeurs. Du ré-

trécissement des vaisseaux & de l'épaississement des liqueurs viennent l'embarras & l'obstruction des vaisseaux.

Les six chosesnon naturelles.

Quant aux six choses non-naturelles, l'air trop chaud rarefie beaucoup les liqueurs & en augmente le mouvement. L'air trop froid resserre les vaisseaux & coagule les liqueurs. L'air trop humide relâche les vaisseaux & en affoiblit le ressort ; par conséquent, l'air trop chaud, trop froid, ou trop humide, cause l'embarras, l'engorgement des liqueurs, &c.

L'air.

Les alimens.

Les alimens peuvent pécher par leur quantité, & par leur qualité. La grande quantité d'alimens augmente le volume du sang, & dilate par conséquent les vaisseaux, ce qui force leur ressort.

Le défaut d'alimens diminuë le volume du sang, ralentit la circulation dans les vaisseaux, sur-tout dans ceuxqui sont éloignez du cœur, ce qui affoiblit le ressort. Or, le ressort des vaisseaux ne peut être augmenté ou diminué sans qu'il s'y fasse quelque embarras ; il s'ensuit donc que la trop grande quantité, & le défaut des alimens causent également l'apostême. Les alimens qui péchent par leur qualité, sont âcres ou irritans, trop épais, ou trop fluides, &c.

Les alimens âcres & irritans font, mais plus lentement, le même effet que la piquûre de insectes, & la morsure des animaux venimeux. Les alimens trop épais fournissent au sang des humeurs visqueuses & épaisses, & par conséquent l'épaississent. Les alimens trop fluides produisent sur les vaisseaux les même effets que l'air trop humide.

Le travail, les veilles & les passions.

Le grand travail, les grandes veilles, & les passions de l'ame augmentent beaucoup

rarefaction & le mouvement des liqueurs, & diſſipent les eſprits animaux.

Le ſommeil & le repos.

L'excès du ſommeil & du repos diminuë la force élaſtique des vaiſſeaux.

Les humeurs retenues ou évacuées

La rétention ou la trop grande quantité des ſécrétions, produit l'épaiſſiſſement de l'humeur qui doit être évacuée, ou l'attonie des vaiſſeaux. Toutes ces cauſes produiſent par conſéquent, l'embarras, l'engorgement & l'obſtruction.

§. III.

Des Signes des Apoſtêmes

Les ſignes.

Les ſignes des Apoſtêmes ſe diviſent en commémoratifs, en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les commémoratifs.

1°. Les commémortifs ſe tirent de tout ce qui a précédé l'apoſtême.

Les diagnoſtics.

2°. Les diagnoſtics ſe ſubdiviſent en ſenſuels & en rationels. Les ſenſuels s'apperçoivent par la vûë & par le toucher, & c'eſt par eux que nous reconnoiſſons les apoſtêmes des parties extérieures. Par exemple, la rougeur, eſt un ſigne ſenſuel de l'inflammation; la dureté eſt un ſigne ſenſuel du ſchire, &c. les ſignes rationels ſe tirent de la léſion des fonctions, de la ſituation, & de l'eſpéce de douleur, de la rétention & de la quantité ou des qualités des évacuations. C'eſt par eux que nous reconnoiſſons les apoſtêmes des parties internes.

Les prognoſtics.

3°. Les ſignes prognoſtics ſe tirent de toutes les différences des apoſtêmes. Les apoſtêmes chauds ſe terminent plus promptement que les froids. Les ſimples ſont plus aiſés à guérir que les compoſés ou les compliqués.

qués. Ceux qui attaquent les parties tendineuſes, membraneuſes & glanduleuſes, ou qui ſe trouvent dans les os ou proche les gros vaiſſeaux, ſont plus dangereux que ceux qui ſurviennent aux autres parties. Ceux qui ſont ſitués dans les parties internes, ſont plus facheux que ceux qui attaquent les externes. Ceux qui paſſent des parties externes dans les internes ſont mortels ou très-dangereux : au contraire, ceux qui abandonnent les parties internes pour ſe porter aux externes, deviennent par-là plus faciles à guérir ; ceux qui viennent de cauſes externes ſont moins facheux que ceux qui viennent de cauſes internes.

§. IV.

Des tems des Apoſtémes.

On diſtingue quatre tems dans le apoſtêmes, le commencement, le progrès, l'état, & la fin *Tems.*

Le commencement eſt le premier point de l'obſtruction qui arrive à une partie : on le reconnoit à une tumeur contre nature, & à quelques legers ſymptômes.

Le progrès eſt l'augmentation de cette même obſtruction : on le reconnoit au progrès des ſymptômes.

L'état eſt celui où l'obſtruction eſt à ſon plus haut point : on le reconnoit à la violence des ſymptômes.

Quant à la fin des apoſtêmes, il faut remarquer que l'apoſtême ceſſe par la réſolution de l'humeur, mais qu'il arrive ſouvent que ſon caractére change.

Ce changement s'appelle terminaiſon.

§. V.

Des terminaisons des Apostêmes.

On entend par terminaison des apostêmes leur fin ou leur changement.

Comment se terminent ces apostêmes.

Les apostêmes se terminent de cinq maniéres, par résolution, par suppuration, par délitescence, par induration & par mortification. Toutes ces terminaisons peuvent être avantageuses ou desavantageuses, relativement à la nature & aux circonstances de la maladie.

Ce que c'est que la résolution.

1°. La résolution est une dissipation de la matiére qui forme l'apostême. Elle se fait peu à peu sans aucune solution de continuité, du moins apparente, de sorte que la tumeur diminuë sensiblement & s'évanoüit.

Dans quel cas la résolution est avantageuse ou désavantageuse.

La résolution est avantageuse, lorsque l'humeur qui forme la tumeur est benigne, telle qu'est celle, par exemple, qui forme l'érésipele simple & le phlegmon; elle est desavantageuse si l'humeur est maligne, telle qu'est celle, par exemple, des tumeurs pestilentielles, critiques, vénériennes, &c.

Par où & quand l'humeur se résout.

Si l'humeur qui forme l'apostême est placée à la superficie de la peau, & exposée à l'action des médicamens, elle se dissipe par les pores. Si elle est éloignée de la peau, & placée dans une partie qui ait du ressort, elle se dissipe par les vaisseaux voisins, & reprend la voye de la circulation. Si elle n'est pas fort éloignée de la peau, & si elle est exposée à quelque action, elle se dissipe de l'une & de l'autre maniére.

Cause de la resolution.

La résolution à deux causes, l'une prochaine & l'autre éloignée, celle-ci ne fait que faciliter la résolution. La cause prochaine de la résolution est la contraction

faite & répétée des vaisseaux de la partie malade. Cette contraction rend la matiére plus fluide, & par conséquent plus propre à sortir par les pores de la peau, ou à reprendre la voye de la circulation. Les causes éloignées qui facilitent la résolution sont l'application des émolliens, des résolutifs, & des répercussifs, & l'usage intérieur des délayans, des fondans & des évacuans.

Il y a trois espéces de signes de résolution; les uns nous annoncent qu'elle se fera, les autres qu'elle se fait, & d'autres qu'elle est faite. *Signes de résolution.*

Si la matiére de l'apostême est subtile, en petite quantité, peu éloignée de la peau, & placée dans une partie qui ait du ressort, ou qui soit exposée à quelque action, & si la peau est rare & déliée, on a lieu de croire que la résolution se fera promptement. Au contraire, si la matiére est épaisse & compacte, éloignée de la peau & placée dans un endroit où il y ait beaucoup de graisse; si la matiére est en grande quantité, & placée dans une partie qui ait peu de ressort ou point du tout, comme proche de l'anus; enfin si la peau est dure & épaisse, telle que celle des pieds & des mains, on a lieu de croire que la résolution ne se fera pas, ou ne se fera que tres-difficilement. *Si elle se fera.*

La diminution des symptômes, & le changement qui arrive aux emplâtres & aux cataplasmes appliqués sur la tumeur, font connoître qu'elle se fait. Quand elle se fait par les pores de la partie, les cataplasmes appliqués sur la partie sont moites & se lévent facilement. Quand elle se fait par les vaisseaux, ces emplâtres & ces cataplasmes se trouvent secs & tiennent à la partie. *Si elle se fait.*

Quand elle ſe fait par les pores & les vaiſſeaux en même-tems, les emplâtres & les cataplaſmes ſont médiocrement humides, & tiennent un peu à la peau.

Si ell eſt faite. La ceſſation des ſymptômes & de la tumeur, & la legereté de la partie, font connoitre que la réſolution eſt faite.

Ce que c'eſt que ſuppuration. 2°. La ſuppuration eſt un changement ou converſion de l'humeur qui forme l'apoſtême en un autre appellé pus.

La ſuppuration ſe forme promptement lorſqu'elle ſe fait aux appoſtêmes chauds. Elle ſe forme lentement lorſqu'elle ſe fait aux apoſtêmes froids.

Dans quel cas elle eſt avantageuſe ou déſavantageuſe. La ſuppuration eſt avantageuſe lorſqu'elle ſurvient aux bubons vénériens, aux peſtilentiels & aux critiques. Elle eſt deſavantageuſe, lorſqu'elle ſurvient aux inflammations des parties intérieures, à l'éréſipele, à l'œdeme, au cancer, &c.

Cauſe éloignée de la ſuppuration. La cauſe éloignée de la ſuppuration eſt la quantité d'humeur amaſſée dans la partie, & les remédes maturatifs, & ſuppurans qu'on applique ſur la tumeur.

Cauſe prochaine. La cauſe prochaine, ſuivant le ſentiment commun, eſt la fermentation des humeurs apoſtêmées, aidée de la chaleur de la partie. Quelques-uns prétendent que la forte oſcilation des vaiſſeaux de la partie affectée produit le changement d'humeur, & ce ſentiment paroit bien vrai-ſemblable. En effet ceux des vaiſſeaux qui ſe trouvent rompus dans la partie malade, n'ayant plus de point d'appui, ne peuvent chaſſer le ſang, ni le tranſmettre aux autres parties. Au contraire leurs fibres en ſe tirant contractent les ouvertures formées par la diviſion des ces vaiſſeaux, & bouchent le paſ-

ſage au ſang. Le ſang s'arrête en partie, & l'autre partie eſt forcée d'entrer dans les vaiſſeaux entiers qu'elle dilate irréguliérement. Les vaiſſeaux ſe contractant auſſi irréguliérement, diſſipent les parties les plus ſubtiles du ſang extravaſé, ſéparent & briſent ces vaiſſeaux déchirés, agitent, atténuent & déuniſſent les parties globuleuſes du ſang arrêté, & produiſent enfin cette liqueur blanche qu'on appelle pus. Ainſi la matiere du pus n'eſt compoſée que des parties fibreuſes & globuleuſes du ſang & des débris des vaiſſeaux briſés par les oſcillations des vaiſſeaux entiers; ce qui ſemble confirmer ce ſentiment, c'eſt que la ſuppuration n'arrive point à l'anevriſme, à l'empiême de ſang, aux hidatides, ni à l'œdeme ſimple. Il faut donc que l'humeur ſoit expoſée à l'action des vaiſſeaux pour qu'elle ſe change en pus. Il faut outre cela un certain mélange de limphe & de ſang dans la tumeur, & l'on remarque que le pus eſt plus ou moins bon ſelon que ce mélange eſt plus ou moins égal. Si la partie rouge domine ſur la partie blanche, le pus eſt ſanguinolent, ce qui eſt un défaut; ſi la partie blanche l'emporte ſur la rouge, il eſt ſerreux, ce qui eſt un autre défaut. *Ce que c'eſt que le pus.*

Il y a des ſignes qui annoncent que la ſuppuration pourra ſe faire, d'autres qui font connoître qu'elle ſe fait, & d'autres enfin qui marquent qu'elle eſt faite. *Signes de la ſuppuration*

Une tenſion & une douleur violente, une grande douleur, une chaleur exceſſive, & un ſentiment de pulſation avec de la fiévre annoncent que la ſuppuration pourra ſe faire. *Qu'elle pourra ſe faire.*

L'augmentation de tous ces ſymptômes *Qu'elle ſe fait.*

& des friſſons irréguliers, font connoître que la ſuppuration ſe fait.

La diminution de la tention, de la douleur, de la chaleur & de la fiévre; l'amolliſſement de la tumeur, la ceſſation de la pulſation, & la fluctuation de la matiére, marquent que la ſuppuration eſt faite.

Remarque. Néanmoins il faut remarquer que lorſque la matiére ſe trouve ſous quelques parties aponeurotiques, dans la gaine des tendons, dans les os, &c. la ſuppuration peut être faite ſans que les ſymptômes diminuent, parce que les parties aponeurotiques reſtant toujours tendues, font compreſſion ſur celles qu'elles entourent; ce qui arrive, par exemple, dans les panaris de la troiſiéme & quatriéme eſpéce, &c.

D'où vient la diminution & la ceſſation de certains accidens. Ce qui fait qu'une partie des accidens ceſſe, & que les autres diminuent quand la ſuppuration eſt faite; c'eſt que le pus étant formé & les vaiſſeaux obſtrués étant rompus, les humeurs s'épanchent & ne compriment plus les vaiſſeaux voiſins, par conſéquent la pulſation ceſſe, & la liberté de la circulation eſt rétablie; ce qui doit néceſſairement produire la diminution de la tention, de la douleur, de la chaleur de la fiévre. Alors les vaiſſeaux rompus étant dégorgés, s'affaiſſent & obligent la matiére épanchée de s'amaſſer & de s'élever en pointe.

Ce que c'eſt que fluctuation. La fluctuation que nous avons miſe au nombre des ſignes qui marquent que la ſuppuration eſt faite, eſt un certain mouvement qu'on imprime à un fluide épanché, en mettant ſur la tumeur un ou deux doigts de chaque main à quelque diſtance les uns des autres, & les appuyant alternativement, de maniére que les uns preſſent un

peu, tandis que les autres ſont poſés legérement. Cette preſſion oblige la colonne de la matiére ſur laquelle elle ſe fait de frapper les doigts qui ſont poſés legérement

Quand un apoſtême s'eſt terminé par ſuppuration, on l'appelle abſcès. On diſtingue trois ſortes d'abſcès, de ſimples, de composés & de compliqués : les ſimples ſont ceux où le pus ſe trouve ramaſſé dans un ſeul foyer ; les composés ſont ceux ou le pus ſe trouve répandu dans pluſieurs ſinus ou cavités ; & les compliqués ſont ceux qui ſont accompagnés de carie, de virus, &c. *Abſcès, ce que c'eſt.*

On diſtingue le pus en bon & en mauvais. Le bon eſt celui qui eſt blanc, épais, bien lié, égal & ſans odeur ; il ſe forme dans les chairs & dans les graiſſes. Le mauvais eſt celui qui eſt liquide, ſanieux, de diverſes couleurs, d'une mauvaiſe odeur, & de conſiſtance pareille à celle de la bouillie, du ſuif ou du miel ; il ſe forme dans les parties membraneuſes, glanduleuſes, dans les os, près des tendons & des articulations. *Combien on diſtingue de pus. Le bon. Le mauvais.*

3°. Quand les parties les plus ſubſtiles de l'umeur qui forment un apoſtême ſe diſſipent, l'apoſtême ſe termine alors par induration ou endurciſſement. *Ce que c'eſt que l'induration.*

Cette terminaiſon eſt avantageuſe aux apoſtêmes du foye, de la matrice & de pluſieurs autres endroits. Elle eſt deſavantageuſe au phlegmon & à l'éréſipèle. *Où elle eſt avantageuſe ou déſavantageuſe.*

La cauſe prochaine de l'induration eſt l'indolence de la partie, & la diſpoſition que certaines humeurs ont à s'endurcir. En effet, on remarque qu'elle arrive aux apoſtêmes ſitués dans les corps glanduleux & dans le voiſinage des articulations, parce que ces apoſtêmes ne ſont guéres *Ses cauſes prochaines.*

formés que de la partie blanche du ſang. Au contraire, on obſervera que les apoſtêmes formés dans les parties ſanguines s'endurciſſent rarement, parce qu'ils ſont formés de la partie rouge du ſang.

Eloignées. Les cauſes éloignées de l'induration, ſont l'application induë des remédes repercuſſifs, réſolutifs, & fondans; & l'uſage des remédes ſpiritueux des tentes & des bourdonnets dans les panſemens des playes & des ulcéres.

Signes de l'induration Il y a des ſignes qui annoncent que l'induration pourra ſe faire; d'autres qui font connoître qu'elle ſe fait, & d'autres enfin qui nous marquent qu'elle eſt faite.

Qu'elle ſe fera. Si la tumeur eſt dure dès ſon commencement, ſi elle s'eſt formée lentement, & ſi elle a commencé à ſe circonſcrire; ſi la douleur n'eſt point vive, ou s'il n'y en a point; s'il y a peu d'imflammation & de pulſation, ce ſont autant de ſignes qui annoncent que l'induration pourra ſe faire.

Qu'elle ſe fait. La diminution de la douleur, du gonflement, de la rougeur, de la pulſation, de la fiévre, & l'augmentation de la dureté de la tumeur font connoître que l'induration ſe fait.

Qu'elle eſt faite. La ceſſation de la douleur, de la rougeur & de la pulſation, & la circonſcription de la tumeur & ſa réſiſtance au toucher, marque que l'apoſtême eſt terminé par induration.

Ce que c'eſt que la déliteſcence. 4°. La déliteſcence eſt un retour ſubit de la matiére de l'apoſtême dans les vaiſſeaux.

5°. La déliteſcence eſt avantageuſe au malade; quand la matiére rentrée dans les vaiſſeaux prend ſon cours par les urines, par les ſels, ou par la tranſpiration, il n'arrive alors aucun accident au malade;

elle eſt deſavantageuſe quand l'humeur ſe dépoſe dans quelques parties ; mais elle l'eſt plus ou moins, ſelon que l'humeur eſt benigne ou maligne & que les parties où elle ſe dépoſe ſont externes ou internes.

Parmi les internes il y en a certaines où il eſt plus dangereux qu'elle ſe faſſe que dans d'autres. Par exemple, il eſt plus dangereux qu'elle ſe faſſe dans le cerveau que dans le foye; il eſt plus dangereux qu'elle ſe faſſe dans le foye que dans la poitrine.

Les cauſes de la délitescence ſont la fluidité de l'humeur, le mauvais uſage des répercuſſifs, l'expoſition de la tumeur à l'air froid, un regime mal obſervé, la fiévre, l'uſage des narcotiques, les paſſions de l'ame, &c. On peut prévenir la délitescence en éloignant ces cauſes autant qu'il eſt poſſible. *Ses cauſes.*

La diminution de la tumeur, les friſſons irréguliers, la fiévre, les douleurs dans une partie différente de celle où eſt la maladie, annoncent la délitescence ou la métaſtaſe. *Ses ſignes.*

La phreneſie, l'aſſoupiſſement, l'accablement, &c. font connoître que la matiére s'eſt dépoſée dans le cerveau. La difficulté de reſpirer, la douleur de côté, &c. marquent qu'elle s'eſt faite à la poitrine.

La douleur & la tenſion de la région épigaſtrique droite, les hoquêts, les vomiſſemens, &c. font connoitre qu'elle s'eſt faite au foye.

6°. La pourriture ou la mortification eſt la deſtruction des parties molles, cauſée par une intiére interruption du cours des liqueurs. *Ce que c'eſt que pourriture.*

Les différences de la mortification ſe tirent de ſes degrés, & de ſon caractére. *Ses différences.*

La mortification a deux degrés ; le premier ſe nomme gangrene, & le ſecond ſphacele.

La gangrene La gangrene eſt la mortification incomplette qui n'attaque que l'extérieur d'une partie.

Le ſphacele. La ſphacele eſt une mortification complette ou parfaite, qui attaque les chairs, & pénétre juſqu'aux os de la partie qui devient inſenſible, ſans mouvement.

La mortification ſe diviſe en deux eſpéces par rapport à ſon caractére ; l'une eſt ſéche ou lente, & l'autre eſt humide & prompte.

La mortification ſeche. La mortification ſéche eſt une deſtruction des parties molles ; cauſée par un ſang appauvri & arrêté dans de petits vaiſſeaux.

L'humide. La mortification humide eſt cauſée par une abondance exceſſive des liqueurs retenues dans de petits vaiſſeaux.

Cauſe de la mortification. La cauſe prochaine de la mortification ſéche & humide eſt l'interruption totale du cours du ſang & des eſprits dans une partie.

Cette interruption eſt occaſionnée, ou par le vice des ſolides, ou par celui des fluides.

Humide par le vice des ſolides. L'ouverture d'un principal tronc d'artére, un aneuriſme, la compreſſion faite par des bandages, ou des ligatures trop ſerrées, par la tête d'un os ſorti de ſa cavité, par une tumeur conſidérable au voiſinage des gros vaiſſeaux, par le poids du corps dans de longues maladies, & par des membranes apponeurotiques enflammées qui compriment les parties qu'elles environnent ; la deſtruction des vaiſſeaux d'une partie par le feu ; les grandes contuſions & les grands fracas d'os ; & l'affoibliſſement du reſſort des vaiſſeaux, comme dans l'hydropiſie, ſont les cauſes de la mortification humide, qui dépendent du vice des ſolides.

L'abondance des liqueurs dans une partie, comme dans les tumeurs inflammatoires, où la tension & le gonflement sont considérables, la douleur violente, la rougeur & la chaleur excessive, est la cause de la mortification humide qui vient du vice des fluides. *Par celles des fluides.*

On peut joindre à cette cause la gelée qui condense les liqueurs, & en interrompt le cours.

La mortification séche a pour cause l'appauvrissement du sang, & cet appauvrissement est occasionné par quelque virus vénérien ou scorbutique, par l'affoiblissement du ressort des vaisseaux qui n'agissent point assez sur les fluides, par la disette d'alimens, par les mouvemens excessifs, par les passions de l'ame, par l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, & par l'application trop grande aux sciences abstraites. Toutes ces causes privent le sang des liqueurs nourrissieres, & des esprits animaux nécessaires pour l'entretien de l'œconomie animale, le rendent grossier & épais, & par conséquent peu propres à se filtrer & à réparer les substances perdues, & à circuler dans les plus petits vaisseaux des parties éloignées du cœur. *Cause de la mortification séche.*

On divise les signes de la mortification en diagnostics & en prognostics. *Signes de la mortification.*

Les diagnostics font distinguer son espéce.

La mortification humide se manifeste par une grande douleur, une tension & une rougeur considérable à la partie; par la séparation de l'épiderme lorsqu'on touche la peau; par des phlictaines remplies d'une sérosité rougeâtre. Bientôt la couleur devient pâle, livide & noire, le sentiment, le mou- *Humide.*

vement se perdent, le membre devient pesant, la partie répand une odeur cadavreuse, il en sort une liqueur puante ; un cercle semble borner la mortification, & séparer ce qui est sain d'avec ce qui est mort ; enfin les muscles de la partie deviennent pâles, livides & sans ressort : c'est alors que la mortification est à son dernier degré, qu'on appelle sphacele.

Et séche. La mortification seche se manifeste par un grand froid à la partie qui paroît pâle & comme affaissée ; l'épiderme ne se sépare point ; il n'y a pas de phlictaines ; le sentiment & le mouvement se perdent ; il y a peu de rougeur, & s'il y en a, elle est d'une très-petite étenduë, & dégenére bien-tôt en une tache noire, qui s'étend peu à peu ; enfin le pouls est languissant, dur & concentré.

Signes prognostics. Les signes prognostics de la mortification se tirent de son progrès, de son caractere, de ses causes & de l'âge du malade.

Le sphacele est beaucoup plus facheux que la gangrene, & il n'y a pas d'autres remédes que l'amputation. La mortification seche est beaucoup plus facheuse que l'humide, & ne laisse pas grande espérance de guérison. La mortification qui vient de cause interne est toujours très-facheuse. Celle qui est occasionnée par une cause externe l'est beaucoup moins ; enfin la mortification est presque toujours mortelle dans les vieillards.

Remarque. On voit par ce que nous venons de dire de la cause de la pourriture, qu'elle n'est pas toujours une suite des apostêmes. Nous aurions pû ne parler que de celle qui en est une terminaison, mais nous avons crû

devoir, pour éviter la longueur & les redites, traiter cette matiére en général.

§. VI.

De la Cure des Apoſtêmes.

Les apoſtêmes ſont cauſez par l'abondance des fluides qui s'amaſſent dans quelque partie. Il faut donc pour les guérir, empêcher que les fluides ne ſe portent vers les parties déja engorgées & en debarraſſer ces parties. *En quoi conſiſte la cure des apoſtêmes.*

Le régime, les médicamens & l'opération ſont les moyens dont on ſe ſert pour cet effet. Mais dans leur uſage, il faut avoir égard au tems, à l'eſpéce & aux cauſes des apoſtêmes.

Dans le commencement d'un apoſtême, c'eſt-à-dire, lorſque la matiére eſt encore en mouvement & contenuë dans les vaiſſeaux, on employe les répercuſſifs. Mais il ne faut point les appliquer ſur les tumeurs critiques, ou fort douloureuſes, ou malignes, ou peſtilentielles, ni ſur celles qui ſont cauſées par la criſpation des vaiſſeaux, ou par quelque agent extérieur, ou par la pléthore du malade ou enfin par l'épaiſſiſſement ou la groſſiéreté de l'humeur. Car les répercuſſifs feroient rentrer l'humeur maligne, ou critique, ou peſtilentielle, augmenteroient la douleur, la criſpation des vaiſſeaux, & l'épaiſſiſſement de l'humeur, & ne feroient aucun effet ſur celles qui viendroient d'une cauſe externe. *Au commencement.*

Dans l'augmentation, on employe les anodins & les émolliens, ſi l'apoſtême eſt cauſé par la criſpation des vaiſſeaux ou par *Dans l'augmentation.*

la tension des solides ; & les résolutifs, s'il est formé par l'abondance des sérosités, ou occasionné par la diminution du ressort des vaisseaux.

Dans l'état. Dans l'état on tâche par un examen sérieux de pressentir qu'elle sera la terminaison de l'apostême. Si l'apostême se dispose à la résolution, on employe les résolutifs. S'il tend à la suppuration on applique des suppurans sur son milieu, & des résolutifs sur ses bords.

A la fin. Quand on reconnoît que la suppuration est faite on donne issuë à la matiére. On fait à l'endroit ou le pus est amassé une ouverture proportionnée à la quantité de la matiére : cette ouverture se fait avec l'instrument tranchant, ou avec le cautére potentiel. Lorsqu'il ne s'agit que de diviser les tégumens & d'évacuer le pus amassé, comme dans les tumeurs inflammatoires, on donne la préférence à l'instrument tranchant. En ouvrant les tumeurs avec cet instrument, il faut avoir soin de suivre la recticule des fibres, des muscles, & des plis de la peau ; d'éviter les gros vaisseaux, les tendons & les nerfs ; de ne pas faire sortir toute la matiére à la fois, lorsque l'abscès est considérable, afin que les parties puissent reprendre leur ressort ; & de mondifier, d'incarner, & de cicatriser ensuite l'ulcére, comme on le dira en parlant de la cure des ulcéres.

Dans les tumeurs où la suppuration est lente à se faire, par exemple, dans celles qui sont formées par la limphe, & dans celles où l'on craint le retour de la matiére dans le sang, c'est-à-dire, dans les tumeurs critiques, malignes & pestilentielles, on pré-

fére le cautére potentiel. Ce moyen eſt préferable à l'inſtrument tranchant dans ce cas, parce qu'en donnant iſſuë à la matiére déja formée, il cuit & aide à former celle qui reſte, & l'empêche de rentrer dans la maſſe du ſang.

Si l'apoſtême ſe termine par induration, on y aplique les émolliens ; & lorſqu'ils ont commencé à faire leur effet, on y joint les réſolutifs, mais par dégré.

S'il ſe termine par pourriture, on en empêche le progrès par des remédes ſpiritueux, & par des inciſions qui ſéparent les parties mortes d'avec celles qui ſont vivantes.

Enfin, s'il ſe termine par déliteſcence, on examine les accidens dont elle eſt ſuivie, & l'on ſuit les indications qui ſe preſentent. On applique ſur la tumeur les remédes ſupuratifs les plus forts pour attirer & fixer l'humeur dans la partie, & pour empêcher qu'elle rentre dans la maſſe du ſang.

Remédes intérieurs.

Pendant qu'on applique ſur la partie, où s'eſt formé l'apoſtême, des remédes topiques propres à la débarraſſer de la quantité d'humeur qui s'y eſt amaſſé, on diminuë le volume de cette humeur, & on en change la déterminaiſon par un régime de vivre convenable ; par les ſaignées, & par les remédes évacuans ; les ſangſues, les veſſicatoires, les ventouſes, les ſétons, les cautéres. Mais il faut avoir auparavant préparé l'humeur à ce changement & à l'évacuation, par des remédes altérans, qui la délayent, la diviſent, l'attenuent, & la fondent.

Ce que produit ce régime.

Le régime que l'on preſcrit, ſoit par rapport à la qualité, ſoit par rapport à la quantité des alimenë, diminue la mauvai-

ſe qualité & l'abondance des liqueurs, & contribuë par-là à la guériſon des apoſtêmes.

La ſaignée. La ſaignée deſemplit les vaiſſeaux, détourne le ſang de ſe porter à la partie, rappelle dans les grands vaiſſeaux les humeurs engorgées dans les capillaires, diminuë la partie rouge & augmente la partie blanche du ſang. Elle eſt par conſéquent fort utile dans la cure des apoſtêmes chauds.

Tems d'employer les évacuans. Les évacuans ne doivent être employez qu'à la fin des apoſtêmes chauds; lorſqu'on les employe dans les apoſtêmes froids, on doit avoir auparavant préparé & diſpoſé l'humeur par les délayans & par les atténuans.

Entre les évacuans, les purgatifs, les diuretiques & les ſudorifiques, ſont ceux dont on fait un plus fréquent uſage. Pour ſe déterminer ſur le choix de ces trois eſpéces de remédes, on examine qu'elle voye l'humeur eſt diſpoſée à prendre.

Eſpéce d'apoſtême qu'il faut amener à ſuppuration Lorſque l'apoſtême eſt accompagnée d'une douleur très-vive, il faut commencer par remédier à ce ſimptôme en faiſant prendre intérieurement des calmans, & en appliquant ſur l'apoſtême des anodins.

Eſpece qu'il faut réſoudre. Ce qu'il faut faire à ceux qui viennent de quelque ſuppreſſion. Il faut amener à ſuppuration les apoſtêmes accompagnez de fiévres malignes ou peſtilentielles, & ceux qui ſont les ſuites de ces maladies. Il faut tenter la réſolution de ceux qui ſont cauſés par un virus vérolique, ſcrophuleux ou ſcorbutique, & emploïer pendant ce tems les ſpécifiques propres à détruire ces eſpéces de virus. Quant aux apoſtêmes qui viennent de la ſuppreſſion de quelque évacuation ordinaire, par exemple, des hémorroïdes, des lochies, des menſtrues, d'un

d'un ſaignement de nez périodique, &c. Il faut pour les guérir rétablir ces évacuations, ou y ſuppléer par quelqu'autre évacuation qu'on procure par les purgatifs, les ſangſuës, les veſſicatoires, les cautéres, &c.

§. VII.

Des Apoſtêmes en particulier.

Nous ne parlerons point ici de tous les apoſtêmes, mais ſeulement de quatre qui ſont les plus fréquens. Ces quatre ſont l'éréſipèle, le phlegmon, l'œdeme & le ſchirre.

Ce que c'eſt qu'éréſipele.

1°. L'éréſipèle eſt une legere tumeur de la peau avec inflammation & douleur médiocre, & pongitive ou piquante.

Les Auteurs ont donné différens noms à cette eſpéce de maladie; ils l'ont appellée, roſe, feu ſacré, & feu S. Antoine.

Différence des éréſipèles.

L'éréſipèle eſt diſtinguée en ſimple & en compliquée, en maligne & benigne, en fixe & en ambulante, en ſimptômatique & en périodique. La ſuperficie de la peau peut être aux unes & aux autres unie, & reluiſante ou boutonnée; dans ce dernier cas l'éréſipèle s'appelle miliaire.

La ſimple ou benigne eſt celle dont la cauſe eſt legére & extérieure, & qui n'eſt accompagnée d'aucun accident conſidérable.

La compliquée eſt celle qui ſe trouve jointe avec un phlegmon, avec un œdeme ou avec un ſchirre. On appelle cette tumeur éréſipèle, parce qu'elle eſt plus éréſipèle que tout autre apoſtême; cependant pour déſigner ſa complication, on l'appelle éréſipèle phlegmoneuſe, ou éréſipèle œdemateuſe, ou éréſipelèle ſchirreuſe.

La maligne eſt celle qui eſt occaſionée par une cauſe maligne, comme la fiévre maligne.

L'éréſipèle fixe, eſt celle qui ne change point de place.

L'ambulante eſt celle qui va d'une partie à l'autre.

La Simptômatique eſt celle qui dépend du vice d'une partie.

La périodique eſt celle qui revient de tems en tems. Les perſonnes d'un tempérament bilieux y ſont fort ſujettes.

L'éréſipèle miliaire, eſt celle, comme on l'a dit, où la peau eſt boutonnée. On croit qu'elle provient de la limphe, qui ayant détaché l'épiderme de la peau, ſoit par ſon âcreté, ſoit par ſon abondance, s'eſt épanchée entre la peau & l'épiderme, & forme ſur la ſurface de la peau de petites élévation plus ou moins conſidérables.

Cauſe de l'éréſipèle. La cauſe prochaine de l'éréſipèle, ſuivant l'opinion des modernes, eſt le paſſage des globules rouges du ſang dans les vaiſſeaux limphatiques de la peau, ſur-tout dans ceux qui compoſent le lacis limphatique. Ainſi la peau eſt le ſiége de cette maladie.

Cauſes éloignées. Les cauſes éloignées ſe diviſent en internes & en externes.

Internes. Les cauſes internes ſont, 1°. Un ſang chargé d'une humeur âcre, & ſubtile, provenante de la bile, de l'humeur de la tranſpiration, ou de celle de la ſueur. 2°. L'irritation des fibres de la peau, ſoit qu'elle vienne de l'âcreté de la limphe, ſoit qu'elle ait été occaſionnée par quelque choſe extérieure.

Externes. Les cauſes externes ſont la compreſſion des vaiſſeaux de la peau, l'attouchement

de quelque corps très-chaud ou très-froid, celui des insectes, l'application des huiles ou des amplâtres, l'ardeur du soleil & du feu, le mauvais régime de vivre, la suppression de quelque évacuation périodique, les exercices violens, les excoriations de la peau, &c.

Ses tems. Dans le commencement de l'érésipèle, les parties globuleuses du sang commencent à passer dans les vaisseaux limphatiques, & comme il en passe peu d'abord, la peau est alors médiocrement rouge, & très-peu élevée sans circonscription ; la rougeur s'évanoüit lorsqu'on la presse, & revient promptement dès qu'on cesse de la presser. La maladie est alors appellée phlogose. Quand la cause est legére, la résolution s'en fait promptement.

Dans l'augmentation, le sang se trouve en plus grande quantité dans les vaisseaux limphatiques ; l'engorgement, la rougeur, l'élévation de la peau & les autres simptômes paroissent par conséquent plus sensibles.

Dans l'état, les simptômes sont dans leurs plus grandes forces.

A la fin ou déclinaison, les simptômes commencent à diminuer, parce que l'humeur étant assez atténuée, & délayée se dissipe peu-à-peu par la voye de la circulation, ou par les pores. La superficie de la peau reprend peu-à-peu sa couleur naturelle, & il s'y forme des écailles farineuses.

Terminaison de l'érésipèle. La résolution n'est pas la seule terminaison de l'érésipèle, elle se termine encore par quelques-unes de celles dont nous avons parlé. Nous dirons seulement que la pulsation qui survient à l'érésipèle y annonce la suppuration.

Signes de l'éréſipèle. Les ſignes de l'éréſipele ſe diviſent en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font diſtinguer ſon eſpéce.

Les diagnoſtics. La rougeur de la peau tirant ſur la couleur d'orange & ſur celle de roſe, & qui s'évanoüit lorſqu'on la comprime avec le doigt, & revient dès qu'on ceſſe de la comprimer; l'élévation legére de la peau, la chaleur brûlante, la douleur piquante & la fiévre ſont les ſignes par leſquels on connoît en général l'éréſipele, à quoi on doit ajoûter qu'il n'y a ni tenſion, ni circonſcription à la tumeur.

Tous ces ſignes ou une partie ſe rencontrent dans l'éréſipele ſimple ou benigne.

Les ſignes de l'éréſipele compliquée ſont ceux que nous venons de rapporter; & ceux des apoſtêmes avec leſquels elle eſt jointe. Nous ne rapporterons point ici ces derniers, parce que nous en parlerons ailleurs.

Une fiévre conſidérable, des veilles, des agitations, le délire, ſont les ſimptômes qui accompagnent l'éréſipele maligne.

La définition de l'éréſipele fixe, ambulante & miliaire, font aſſez connoître les ſignes auſquels on peut les apercevoir.

Le pronoſtic. Le pronoſtic de l'éréſipele ſe tire de ſon eſpéce, de ſa cauſe, de la partie qu'elle attaque & des accidens.

L'éréſipele fixe, la ſimptomatique & la ſimple, ſont moins fâcheuſes que la compoſée.

La maligne, l'ambulante, & la périodique, dont la cauſe eſt interne, ſont très-dangereuſes.

Celle qui arrive aux parties externes eſt moins fâcheuſe que celle qui vient aux internes. Celle qui vient aux parties tendi-

neuſes, membraneuſes & aponeurotiques, & aux endroits des articulations, eſt plus dangereuſe que celle qui arrive aux autres parties.

Celle qui attaque la tête ou le col eſt fort à craindre, à cauſe de l'engorgement des vaiſſeaux extérieurs, qui ont une communication intime avec les intérieurs; delà embarras & engorgement dans les parties intérieures.

Celle qui eſt accompagnée de douleur violente, de fiévre conſidérable, d'agitation, de veille, de délire & de dévoyement, eſt beaucoup plus fâcheuſe que celle qui eſt ſans aucuns de ces accidens.

Cure de l'eréſipèle.

L'éréſipele, comme on l'a dit, eſt formée par la partie rouge du ſang qui a paſſé dans les vaiſſeaux limphatiques de la peau. On doit donc ſuivant les principes généraux, empêcher le ſang de ſe porter à cette partie, & diſſiper celui qui y eſt entré. Mais il faut pour réüſſir avoir égard aux différences de cette maladie, à ſes cauſes & à ſes tems.

Simple & benigne.

L'éréſipele ſimple, benigne & occaſionneé par une cauſe extérieure, ou legére, ſe diſſipe aſſez promptement. On y applique des compreſſes trempées dans de l'eau, & une cinquiéme partie d'eau-de-vie: on baſſine ſouvent la partie avec le même reméde, on ſaigne une fois ou deux le malade, on lui tient le ventre libre par quelques lavemens, & ceci ſuffit ordinairement pour ſa guériſon.

Et des autres eréſipèles dans le premier tems.

On employe les mêmes moyens pour les autres eſpéces d'éréſipeles qui ſont encore dans le premier tems.

Dans l'augmentation.

Dans l'augmentation, c'eſt-à-dire lorſque l'engorgement, & l'embarras des vaiſſeaux

ſe trouvent plus conſidérables, rien ne convient mieux que l'eau de fleurs de ſureau mêlée avec une quatriéme partie d'eau-de-vie. On en baſſine la partie malade, & on y applique des compreſſes imbues de cette eau, qui eſt en même-tems réſolutive & anodine, & que l'eau-de-vie rend plus pénétrante qu'elle ne l'eſt par elle-même.

Dans l'état. Dans l'état, c'eſt-à dire, lorſque l'éréſipèle eſt à ſon dernier dégré & que les douleurs ſont plus vives, on y applique de trois heures en trois heures un cataplaſme anodin, & on a ſoin à chaque fois qu'on le change de laver la partie avec la fomentation dont on vient de parler.

Lorſqu'ils ſe terminent par ſuppuration. Ces topiques aidez des autres remédes, dont on parlera bien-tôt, diſſipent aſſez ſouvent l'éréſipèle, mais quelquefois ils ne l'empêchent pas de ſe terminer par uppuration, ou par mortification. Dans ce premier cas, ce ne ſont ordinairement que deux ou trois endroits, qui n'ayant pû ſe réſoudre ſuppurent. On y applique un peu de ſuppuratif ou d'onguent de la mere, pour accélérer la ſuppuration, & on met ſur le reſte de la tumeur un cataplaſme anodin. Lorſque le pus eſt fait, on lui donne iſſuë en faiſant une ouverture avec la lancette, & on penſe l'inciſion avec un emplâtre d'onguent de la mere. *Ou par mortification.* Dans le ſecond cas on applique des ſpiritueux au lieu d'anodins & de réſolutifs, & ſi ces remédes n'arrêtent pas le progrès de la mortification, on fait des ſcarifications pour dégorger la partie & faire pénétrer les remedes. On panſe d'abord ces ouvertures avec le digeſtif animé; & lorſque la pourriture eſt tombée, on déterge, on mondifie & on cicatriſe

l'ulcére de la maniére qu'on dira en parlant des ulcéres.

Mauvais effets des médicamens gras. Il faut observer ici que les médicamens gras & onctueux ne conviennent point à l'éréſipèle, parce qu'ils relâchent les vaiſſeaux, & par conſéquent les empêchent de réſiſter à l'impétuoſité des liqueurs qui ſe portent à la partie, & qu'outre cela ils bouchent les pores, & empêchent par conſéquent la tranſpiration.

Remédes intérieurs. Pour aider les remédes topiques à faire leur effet, il faut diminuer la quantité du ſang, le détourner de ſe porter à la partie, & appaiſer les ſimptômes par des ſaignées évacuatives & révulſives, & par des remédes délayans, calmans & évacuans.

Dans quel cas il faut ſaigner. Lorſque la fiévre eſt conſidérable, & que l'éréſipèle eſt maligne, les ſaignées doivent être fréquentes, mais à proportion de la conſtitution du malade, & de la violence des ſimptômes.

Effets de la ſaignée. Des délayans. Des évacuans. Les ſaignées diminuent l'efferveſcence du ſang, le détournent de la partie malade, & préviennent la rupture des vaiſſeaux. Les délayans donnent aux humeurs plus de fluidité, & lavent le ſang; les calmans apaiſent la douleur & tempérent les ſimptômes.

Pour évacuer les humeurs, on employe les diaphorétiques, & les purgatifs. Les diaphorétiques rétabliſſent la tranſpiration ſupprimée, & conviennent par conſéquent aux éréſipèles occaſionnées par la ſuppreſſion de la tranſpiration. Les purgatifs déterminent les humeurs à prendre leur cours par l'anus, & conviennent par conſéquent aux éréſipèles occaſionnées par l'abondance de certaines humeurs; par exemple, par une humeur bilieuſe qui enflamme le ſang &

le détermine à paſſer dans les vaiſſeaux limphatiques.

Phlegmon, ce que c'eſt. 2°. Le phlegmon eſt une tumeur inflammatoire, dure, élevée, circonſcripte, accompagnée de douleur & de pulſation, & qui s'étend autant en largeur qu'en profondeur.

Ses différences. On le diviſe en ſimple ou vrai, & en compliqué ou faux. Le phlegmon ſimple ou vrai, eſt celui qui n'eſt point joint avec aucun autre apoſtême. Le compliqué ou faux, eſt celui qui ſe trouve joint avec une éréſipele, avec un œdeme, ou avec un ſchirre. Auquel cas il s'appelle, phlegmon éréſipélateux, phlegmon œdemateux, ou phlegmon ſchirreux.

Ses cauſes prochaines. La cauſe prochaine du phlegmon eſt l'engorgement du ſang dans les vaiſſeaux capillaires ſanguins de la peau, dans ceux du tiſſu cellulaire de la graiſſe, & même dans ceux des chairs, & ſon paſſage dans les vaiſſeaux limphatiques de ces mêmes parties.

Eloignées Les cauſes éloignées ſe diviſent en internes & en externes.

Les internes. L'abondance du ſang, ſa trop grande rarefaction, & ſa grande agitation, qui dilatent les vaiſſeaux capillaires ſanguins & les embouchures des vaiſſeaux limphatiques dans leſquels il s'introduit, ſont les cauſes internes.

Les externes. Les coups, les chûtes, les exercices violens capables de troubler le cours des liqueurs, le mauvais régime de vivre, la brûlure, l'ardeur du ſoleil, le grand froid, certaines douleurs comme celle des dents, &c. ſont les cauſes externes.

Son tems. Dans le commencement du phlegmon l'engorgement

l'engorgement des vaiſſeaux eſt leger, & les ſimptômes ne ſont pas parconſéquent conſidérables. Dans l'augmentation, cet engorgement devient plus grand, & ces ſimptômes ſont à leurs derniers degrés.

A la fin, ſi les liqueurs ont été ſuffiſamment attenuées, delayées, évacuées, & detournées à propos, la reſolution, qui eſt ſa terminaiſon naturelle ſe fait, & les ſimptômes diminuent alors peu à peu.

Terminaiſon du phlegmon Outre cette eſpece de terminaiſon, le phlegmon peut encore, ſelon des circonſtances particulieres, ſe terminer par quelques-unes de celles dont nous avons parlé au ſujet des apoſtêmes en genéral.

Les ſignes. Les ſignes du phlegmon ſe diviſent en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font diſtinguer ſon eſpéce.

Du phlegmon ſimple. On connoît le phlegmon ſimple ou vrai à la rougeur, à la chaleur, à la circonſcription, à la tenſion & à la dureté de la tumeur, à la douleur, à la pulſation, à la fiévre & à l'inſomnie. Lorſqu'on applique le doigt ſur la tumeur, la rougeur ne s'évanoüit pas, & ne revient pas comme dans l'héréſipele.

Composé. Les ſignes du phlegmon compliqué ou faux, ſont outre ceux du phlegmon ſimple, ceux de l'apoſtême avec lequel il eſt joint.

Les ſignes prognoſtics. Les ſignes prognoſtics ſe tirent de la partie qu'il attaque, des cauſes qui l'ont produit, & des accidens. Celui qui vient aux parties internes eſt plus fâcheux que celui qui arrive à l'extérieur. Le phlegmon qui attaque les parties charnues eſt moins fâcheux que celui qui vient autour des arti-

culations, auprès des ligamens, des tendons & des gros vaisseaux. Celui qui vient de cause interne est plus fâcheux que celui qui vient de cause externe. Celui qui est accompagné de grande douleur, de fiévre, d'insomnie & de devoyement, est plus fâcheux que celui où ces accidens ne se rencontrent pas.

Le furoncle, l'anthrax & le charbon, ce que c'est

Le furoncle, qu'on nomme vulgairement cloux, l'anthrax & le charbon, sont des espéces de phlegmon qui ne différent du vrai qu'en ce que dans le furoncle & l'anthrax, les cellules des graisses s'abcédent chacune dans leur particulier, au lieu que dans le phlegmon, il n'y a qu'un seul foyer où la matiere se ramasse. Le charbon n'est que le furoncle ou l'anthrax tombé en pourriture.

Cure du Phlegmon.

Pour guérir le phlegmon, il faut procurer la résolution de l'humeur arrêtée dans la partie, & prévenir la rupture des vaisseaux.

Au commencement.

Dans le commencement, on applique les anodins pour calmer la douleur, pour relâcher les vaisseaux, & pour disposer la partie à l'action des résolutifs.

Dans l'augmentation.

Dans l'augmentation, c'est-à-dire, lorsque l'engorgement & la tention sont plus considérables, on ajoûte aux anodins les résolutifs legers, tels que le saffran, l'huile de lys, de camomille, &c.

Dans l'état.

Dans l'état, on examine de quelle maniere la tumeur veut se terminer. Quand elle se dispose à la résolution, on augmente les résolutifs à mesure que la douleur diminuë, & ensuite on les applique seuls. Quand le phlegmon se dispose à la suppuration, on aplique les suppurans sur

le centre de la tumeur qui eſt le lieu le plus engorgé, & on met ſur les bords les anodins, & les réſolutifs. Lorſque le pus eſt formé on ouvre la tumeur avec un inſtrument tranchant, en obſervant les regles générales que nous avons données au ſujet des inciſions.

Quand le phlegmon ſe diſpoſe à l'induration, on y applique les émolliens.

Quand il ſe diſpoſe à la pourriture, on y met des remédes capables de s'y oppoſer, tels que les ſpiritueux, l'onguent de ſtirax, l'œgiptiac, & l'on fait des inciſions qui en dégorgeant la partie, empêchent le progrès de la mortification, & facilitent la pénétration des remédes.

Pour prévenir la rupture des vaiſſeaux, ſur-tout lorſque la pléthore eſt la cauſe du phlegmon, il faut deſemplir par des ſaignées plus ou moins fréquentes, à proportion de la violence des ſymptômes & de la conſtitution du malade. En déſempliſſant promptement les vaiſſeaux, on diminuë non-ſeulement la tumeur & la tenſion, mais encore la douleur. Pour donner de la fluidité aux humeurs, on fait prendre au malade des délayans, & on le fait boire beaucoup. On a ſoin de lui tenir le ventre libre par des lavemens.

3°. L'œdême eſt une tumeur molle, blanche, ſans douleur, & qui ne réſiſte point au toucher. *Oedeme, ce que c'eſt.*

On diviſe l'œdême en ſimple & en compliqué, en primitif & en conſécutif, en particulier & en univerſel. *Ses différences.*

Le ſimple eſt celui qui eſt formé par la ſéroſité ſeule, & qui n'eſt accompagné d'aucun accident, ni d'autre eſpéce de tu-

meur. Le compliqué eſt celui qui eſt joint avec une éréſipele, un phlegmon ou un ſchirre, auquel cas il s'appelle œdême éréſipélateux, œdême phlegmoneux, ou œdême ſchirreux. L'œdême primitif eſt celui qui arrive ſans qu'aucune autre indiſpoſition l'ait précedé. Le conſécutif eſt celui qui eſt cauſé par une autre maladie, telle que l'enflure des pieds, cauſée par l'aſcite, & celle des mains cauſée par l'hydropiſie de poitrine. Le particulier eſt celui qui arrive à une ou à pluſieurs parties. L'univerſel eſt celui qui occupe toute l'étenduë du corps.

Cauſes prochaines. La cauſe prochaine de l'œdême eſt l'abondance de la ſéroſité dans les vaiſſeaux limphatiques, ou ſon infiltration dans tout le tiſſu cellulaire de la peau.

Eloignées Les cauſes éloignées ſe diviſent en internes & en externes.

Internes. L'abondance de la ſéroſité, la lenteur de la circulation du ſang & l'affoibliſſement du reſſort des vaiſſeaux, ſont les cauſes internes. La lenteur de la circulation eſt cauſée par l'épaiſſiſſement du ſang, par ſa diſſolution, ou par la compreſſion des vaiſſeaux qui empêche le cours facile des liqueurs.

Cette compreſſion peut venir d'un enfant dans la matrice, d'une tumeur au voiſinage des vaiſſeaux, d'une obſtruction au bas-ventre ou aux glandes conglobées. L'affoibliſſement du reſſort des vaiſſeaux eſt la ſuite de quelque tumeur, de quelque grande maladie, d'une hémorragie conſidérable, de trop fréquentes ſaignées, & en général de toutes les choſes qui peuvent donner l'avantage à la partie blanche du ſang de la partie rouge.

Externes L'humidité des endroits qu'on a habité,

une vie sédentaire, un air trop froid & trop humide, le grand sommeil, les grandes veilles, l'usage des alimens visqueux & glutineux, & des boissons ou trop âqueuses ou trop spiritueuses, la tristesse, &c. sont les causes externes de l'œdême.

Le commencement. Les vaisseaux limphatiques ne sont dans le commencement de l'œdême qu'un peu plus remplis de sérosité que dans l'état naturel, & l'impression faite sur la partie avec le doigt s'évanoüit assez promptement, parce que la limphe est encore libre dans les vaisseaux & qu'elle ne les a pas encore trop dilatés.

L'augmentation. Dans l'augmentation, la sérosité est en plus grande quantité dans les vaisseaux limphatiques, & l'impression faite avec le doigt demeure plus long-tems dans l'un & l'autre tems; l'œdême se dissipe pendant le sommeil, pourvû que la situation favorise le retour de la partie blanche du sang, & que d'ailleurs il n'y ait pas d'obstacles qui retiennent cette liqueur.

L'état. Dans l'état, les vaisseaux sont extrêmement distendus & souvent crevés, de sorte que la limphe s'infiltre dans le tissu cellulaire de la peau, & la distend, de maniere qu'elle la rend reluisante. L'impression faite avec le doigt se dissipe très-difficilement, ce qui marque le peu de mouvement de l'humeur.

La fin. A la fin la résolution qui est la terminaison la plus ordinaire & la plus avantageuse se fait; les symptômes disparoissent alors peu à peu, & la partie devient ridée.

Ses terminaisons. L'œdême au lieu de se resoudre se termine quelquefois par suppuration ou par pourriture, & quelquefois, mais très rarement

par induration & par déliteſcence.

Signes. Les ſignes de l'œdême ſe diviſent en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font connoître ſon eſpece.

Du ſimple. La molleſſe de la tumeur, ſa blancheur, ſon peu de réſiſtance au toucher, la facilité avec laquelle elle retient & conſerve l'impreſſion des doigts, la peſanteur de la partie, la tenſion de la peau qui devient luiſante, & l'abſence de la douleur, ſont les ſignes de l'œdême ſimple.

Du compliqué. Les ſignes de l'œdême compliqué, ſont, outre ceux du ſimple, ceux de l'apoſtême avec lequel il eſt joint.

Du primitif, &c. La définition de l'œdême primitif, du conſécutif, du particulier & de l'univerſel, fait aſſez connoître quels en peuvent être les ſignes.

Prognoſtics. Le prognoſtic ſe tire des cauſes de l'œdême, de l'âge du malade, de ſes tems & de ſa terminaiſon. Celui qui vient de cauſe interne, eſt plus à craindre que celui qui vient de cauſe externe. Celui qui arrive aux vieillards eſt plus fâcheux que celui qui attaque les jeunes gens ; celui qui eſt dans ſon commencement, & dans ſon augmentation, eſt moins fâcheux que celui qui eſt dans ſon état.

Celui qui ſuppure eſt plus mauvais que celui qui ſe termine par réſolution.

Cure de l'œdême. On guérit l'œdême en rétabliſſant le reſſort des vaiſſeaux, en évacuant la ſeroſité dont la partie eſt innondée, ou en lui rendant ſon mouvement, & en empêchant qu'il ne s'y en amaſſe davantage. Il faut dans la cure de cette maladie avoir égard à ſes cauſes & à ſes tems.

Au commencement. Lorſqu'elle dépend de quelqu'autre ma-

ladie, ce n'eſt qu'en détruiſant cette cauſe qu'on peut guérir l'œdême qui en eſt l'effet.

Dans le commencement de l'œdême primitif, on employe les remedes propres à rétablir le reſſort des vaiſſeaux, & le mouvement de la ſéroſité ; tels que l'eau de chaux animée d'un peu d'eau-de-vie, dans laquelle on trempe des compreſſes.

Dans l'augmentation. Dans l'augmentation on ſe ſert de vin aromatique, dans lequel on aura fait fondre du ſel armoniac, de leſſive de cendres de ſerment, ou de cataplaſme fait avec des feüilles du ſureau, d'yeble ou de perſicaire.

Remedes intérieurs. Cependant on fera obſerver au malade un régime, mais moins ſévére que dans le phlegmon & l'éréſipele. Pour évacuer la ſéroſité ſuperfluë, on purge le malade avec les remedes hidragogues, & on lui fait prendre des apéritifs, ſi l'humeur eſt diſpoſée à prendre ſon cours par le voyes des urines, ou des ſudorifiques, ſi elle paroit diſpoſée à ſortir par les pores de la peau.

Comme le reſſort des vaiſſeaux eſt affoibli dans cette maladie, la crainte de l'affoiblir encore davantage fait qu'on ne ſaigne point, à moins que l'œdême ne vienne d'une trop grande plénitude de vaiſſeaux, ou qu'il ne ſoit accompagné d'inflammation. Quand la ſeroſité eſt épanchée, on lui donne une iſſuë par des ſcarifications qui pénétrent d'environ deux lignes dans le corps graiſſeux.

Ce que c'eſt que le ſchirre. 4°. Le ſchirre eſt une tumeur, dure, indolente, circonſcripte, ſans douleur, ſans chaleur, & ſans changement de couleur à la peau.

Les différences du ſchirre. On diſtingue le ſchirre en ſimple, en

composé & en compliqué ; en primitif & en consécutif. Le simple est celui qui n'est joint à aucun autre apostême, & dont aucun virus n'est la cause. Le composé est celui qui est joint avec une éresipele, ou un phlegmon, ou un œdême : on l'appelle schirre éresipelateux, schirre phlegmoneux, ou schirre œdêmateux. Le compliqué est celui qui est entretenu par un vice particulier ou scrophuleux, ou scorbutique, ou vérolique, ou cancéreux. Le primitif est celui qui, en se formant, a pris le caractére de schirre. Le consécutif n'est que la terminaison de quelqu'autre apostême. Le primitif & le consécutif peuvent être simples, ou composés, ou compliqués.

Ses causes prochaines. Les glandes sont ordinairement le siége du schirre ; & la limphe trop épaisse, trop visqueuse & arrêtée dans les vaisseaux de ces corps en est la cause prochaine.

Causes éloignées *Internes.* L'épaississement, la viscosité & le séjour de cette liqueur dans les glandes sont occasionnés par des causes éloignées internes ou externes. La pléthore & toutes les maladies qui peuvent épaissir la limphe, comme les différens virus vénériens, scrophuleux, scorbutique ou cancéreux sont les causes internes, ausquelles on peut joindre un tempérament mélancolique dans lequel les humeurs sont disposées à s'épaissir. L'usage des eaux bourbeuses & croupies, & celui des alimens grossiers, austéres, ou trop acides, capables de fournir un chile de même qualité ; les chûtes, les coups & la compression sur les corps glanduleux, & en général tout ce qui peut affoiblir le ressort des vaisseaux de ces parties ; un air trop chaud qui dissipe les parties les plus fluides

de la lymphe, ou un air trop froid qui la condenſe & retrécit le diamettre des vaiſſeaux, le chagrin, la triſteſſe, &c. ſont les cauſes externes.

Ses tems.

Dans le commencement du ſchirre l'engorgement eſt leger, & par conſéquent la tumeur n'eſt pas fort dure. On l'appelle alors gonflement de la glande. Dans l'augmentation, l'engorgement & l'obſtruction ſont plus conſidérables, & la tumeur eſt plus dure; dans l'état l'engorgement & l'obſtruction de la glande, & par conſéquent la dureté de la tumeur, ſont à leur dernier degré. Quant à la fin du ſchirre, la réſolution eſt la terminaiſon la plus avantageuſe, mais elle n'arrive point lorſque l'engorgement & l'obſtruction ont été ſi conſidérables que les vaiſſeaux ont perdu leur reſſort & ſe ſont confondus avec la lymphe épaiſſie. Dans le ſchirre ſimple, quand l'humeur obſtruée s'échauffe & ſe met en mouvement par quelque cauſe que ce ſoit, le ſchirre ſuppure en partie ou totalement. En ce cas il prend différens noms ſuivant la qualité du pus formé. Si le pus reſſemble à de la bouillie, on appelle la tumeur Atherome; s'il reſſemble à du ſuif, elle prend le nom de Stéatome; s'il reſſemble à du miel, on la nomme meliceris. Le ſchirre, lorſqu'il eſt fort gros, ſe termine quelquefois par pourriture.

Signes diagnoſtics.

On diviſe les ſignes du ſchirre en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font diſtinguer les différentes eſpéces de ſchirre.

La dureté, l'indolence, & la circonſcription de la tumeur, l'abſence de la douleur, & de la chaleur, & la couleur de la peau

dans ſon état naturel, ſont les ſignes du ſchirre ſimple. Ces mêmes ſignes joints à ceux d'un autre apoſtême, font connoître le ſchirre composé. La complication du ſchirre ſe manifeſte par les ſimptômes qui caractériſent les virus qui peuvent en être la cauſe, & dont on parlera en traitant des ulcéres. La définition du ſchirre primitif & celle du conſécutif, ſuffiſent pour les faire diſtinguer.

Prognoſtics. Le prognoſtic du ſchirre ſe tire de ſes cauſes, de ſes terminaiſons, & de la partie où il ſe trouve. Celui qui ſurvient à la ſuite de quelque évacuation ſupprimée, ou dont un virus eſt la cauſe, eſt plus à craindre que celui qui ſurvient à la ſuite d'un coup ou d'une chûte. Celui qui ſuppure ou qui devient cancéreux eſt beaucoup plus mauvais que celui qui s'endurcit. Celui qui ſe trouve aux parties internes eſt plus dangereux que celui qui affecte les parties externes.

Cure du ſchirre. Le ſchirre eſt formé par une humeur épaiſſe, viſqueuſe, retenuë & engorgée dans les vaiſſeaux. Ainſi pour guérir cette maladie, il faut délayer, atténuer cette humeur, & lui rendre ſa fluidité, de maniére qu'elle puiſſe rentrer dans les voïes de la circulation ou ſortir par les pores.

Au commencement. Dans le commencement du ſchirre ſimple & primitif, c'eſt-à-dire, lorſque la glande n'eſt que gonflée, on applique ſur la tumeur les réſolutifs & les émolliens en même-tems, parce qu'alors l'épaiſſiſſement & l'engorgement de l'humeur ne ſont point conſidérables; & qu'en augmentant un peu ſon mouvement, elle rentre aiſément dans les voyes de la circulation, ou ſort par ſes

pores. On met donc ſur la tumeur des cataplaſmes anodins, auſquels on mêle le ſaffran, l'huile le lys, de camomille ou de vers. Pour faciliter la réſolution on ſaigne le malade à proportion de la plénitude de ſes vaiſſeaux.

Dans l'augmentation, & dans l'état du ſchirre, c'eſt-à-dire, lorſque l'obſtruction de la glande eſt conſidérable, que l'humeur eſt très-épaiſſe, & très-viſqueuſe, & par conſéquent la tumeur très-dure, on employe d'abord les émolliens ſeuls, & on fait prendre au malade intérieurement des délayans; on lui preſcrit un régime de vivre, mais moins exact que dans l'éréſipele & dans le phlegmon. *Dans l'augmentation & dans l'état.*

Quand les émolliens ont diſpoſé la tumeur à ſe réſoudre, on ajoûte à ces médicamens les réſolutifs; l'on diminuë enſuite la doſe des émolliens, mais peu à peu, & l'on augmente celle des réſolutifs; enfin, l'on vient par degrés à n'employer que les réſolutifs ſeuls & les plus forts, tels que l'emplâtre de Diachilum, de Diabotanum, de Ciguë, de Savon, de Vigo cum Mercurio, &c.

Cependant on fait prendre intérieurement au malade des remédes qui diviſent, atténuent & fondent l'humeur, & on le purge de tems en tems pour évacuer la portion de l'humeur qui a été fonduë. *Remédes intérieurs.*

Si le ſchirre ſe détermine à la ſuppuration, on applique ſur le centre de la tumeur les ſuppurans, & ſur les bords les réſolutifs: il ne faut pas ſe preſſer d'ouvrir ces ſortes de tumeurs dès qu'on y ſent de la fluctuation, il faut s'aſſurer auparavant qu'elles ſont parfaitement fonduës; ce qui *Ce qu'il faut faire dans ſes différentes terminaiſons.*

ne peut ſe faire qu'au bout d'un tems aſſez long, parce que l'humeur qui les forme eſt, comme on l'a dit, fort épaiſſe & fort viſqueuſe, & par conſéquent fort difficile à mettre en mouvement. On préfére pour ouvrir ces eſpéces de tumeurs le cautère à l'inſtrument tranchant.

Quand le ſchirre paroît vouloir ſe déterminer par la pourriture, on s'y oppoſe en y appliquant les remédes ſpiritueux, ſi la tumeur eſt proche des tendons, des articles & dans le voiſinage des gros vaiſſeaux; mais ſi elle en eſt éloignée, petite & étroite, à ſa baſe on employe les ſupparans pour accélérer la pourriture, & l'on met à ſes environs des ſpiritueux pour ſervir de deffenſifs, & empêcher que la pourriture ne s'étende au-delà.

Le ſchirre, malgré les remédes, reſte quelquefois dans un même état de dureté & de groſſeur ſans changer de caractére. Dans ce cas, s'il ne gêne aucune action, il faut le laiſſer; on a vû des perſonnes en porter toute leur vie. Mais il faut l'extirper avec l'iſtrument tranchant lorſqu'il augmente & qu'il change de caractére, c'eſt-à-dire, qu'il devient douloureux, lorſqu'il eſt la ſuite de quelque évacuation périodique ſupprimée, ou qu'il gêne quelque action.

Quant aux ſchirres compoſés & compliqués, les remédes topiques ne peuvent les détruire ſi l'on n'employe en même tems tous ceux qui conviennent à la maladie, ou au vice dont ils ſont compoſés ou compliqués.

CHAPITRE II.

Des Tumeurs faites par le déplacement des parties molles.

LES parties molles, en se déplaçant par quelque cause que ce soit, forment des Tumeurs de différentes espéces, qui prennent différens noms selon la différence des parties déplacées. Les unes s'appellent Hernies; les autres chûtes ou renversement de matrice; d'autres chûtes du vagin, chûtes du rectum, &c. Nous nous contenterons de parler des Hernies en général, parce que cette espéce de maladie est la plus commune de celles qui arrivent par le déplacement des parties molles.

Des Hernies.

Quoique le mot de Hernie selon son origine grec, signifie toute tumeur qui incommode, on le restreint cependant à signifier l'issuë de quelque partie hors du ventre, c'est ce que les François appellent Descente, & les Latins Ramex ou Ruptura.

Hernie ou Descente est une tumeur contre nature, produite par le déplacement de quelques-unes des parties molles qui sont contennës dans la capacité du bas-ventre. *Hernies, ce que c'est.*

La structure des parties du bas-ventre, les différences des Hernies, leurs causes, leurs signes & leur cure sont cinq choses que nous allons exposer pour donner une idée générale des Hernies.

§. I.

Structures des parties.

Ce qu'on doit examiner par rapport aux parties contenuës.

Des parties qui peuvent être interressées dans les Hernies, les unes ſont contenantes & les autres contenuës. On doit examiner particuliérement par rapport à celles-ci leurs attaches plus ou moins mobiles, leur ſituation, leur connexion avec les autres parties, leur diſpoſition à s'étendre & à s'allonger, &c. Par rapport aux parties contenantes, on doit conſidérer principalement les prolongemens du tiſſu cellulaire du péritoine, & la facilité avec laquelle cette membrane s'étend, la poſition & l'action des muſcles, enfin les ouvertures naturelles du bas-ventre qui ne ſont fermées intérieurement que par de la graiſſe, par quelques glandes & par les tégumens. Ces ouvertures ſont le trou ombilical, les deux arcades des muſcles du bas-ventre formées par le ligament de Fallope, celles qu'on appelle communément anneaux des deux muſcles obliques internes. On peut ajoûter à ces ouvertures les deux trous ovalaires.

Par rapport aux parties contenantes.

§. II.

Différences des Hernies.

Comme certaines parties contenantes du bas-ventre peuvent en ſe déplaçant former une hernie dans tous les endroits de la circonférence de cette capacité, on a donné différens noms aux hernies, ſelon les endroits par où les parties s'échapent, &

le lieu où la tumeur se manifeste.

Différences des hernies, par rapport aux endroits où la tumeur se manifeste.

Les Hernies qui sont situées à la région antérieure ou à la région postérieure de l'abdomen, depuis les fausses côtes jusqu'à l'ombilic, & depuis l'ombilic jusqu'aux os des iles, s'appellent en géneral hernies ventrales.

Celles qui sont à l'ombilic, soit que les parties ayent passé par cette ouverture, soit qu'elles se soient faites une issuë à côté, s'appellent hernies ombilicales ou exomphales.

Celles qui se manifestent dans le pli de l'aine, parce que les parties ont passé par l'anneau de l'oblique externe, s'appellent bubonoceles, hernies inguinales ou incomplettes. Si les parties qui forment la tumeur dans le pli de l'aine descendent aux hommes jusques dans le scrotum, & aux femmes jusques dans les grandes levres, la hernie s'appelle complette. Celle des hommes s'appelle aussi oscheocele.

Les hernies qui paroissent au pli de la cuisse le long des vaisseaux cruraux, parce que les parties ont passé par dessous le ligament de Follope, s'appellent hernies curales.

Enfin, celles qui se manifestent au-dessous du pubis, proche des attaches des muscles triceps supérieurs & pectineus, s'appellent hernies du trou ovalaire, parce que les parties ont passé par cette ouverture.

Par rapport aux parties qui la forment.

On donne encore aux descentes quelques noms particuliers par rapport aux parties qui les forment.

Celles qui se manifestent à la ligne blanche, ou proche la ligne blanche au-dessous du cartilage Xiphoïde, & qui sont formées par l'estomac s'apellent hernies de l'estomac.

Les exomphales formées par l'épiploon seul se nomment epiplomphales ; celles qui sont formées par l'intestin se nomment anteromphales ; celles qui sont formées par l'intestin & l'épiploon , se nomment antero-épiplomphales.

Les hernies inguinales formées par l'intestin seul s'appellent enterocelles ; celles qui sont formées par l'épiploon , s'appellent épiplocelles ; enfin celles qui sont formées par la vessie , s'appellent hernies de vessie.

Parties qui forment les hernies. On voit par ce que nous venons de dire , que l'estomac , l'épiploon , la vessie & les intestins sont les parties qui , en se déplaçant , forment les tumeurs herniaires à la circonférence du ventre. Il est encore nécessaire de sçavoir quels intestins forment le plus souvent ces sortes de tumeurs.

L'intestin ileon est celui qui s'échappe le plus souvent , le cœcum , son appendix & le colon s'échappent quelquefois , le rectum rarement, & jamais le duodenum. Le mesanterre accompagne l'intestin quand le diamétre du canal intestinal est en double ; mais quand il n'y a qu'une partie de son diamétre prise ou pincée , le mesanterre ne se trouve pas compris dans la tumeur. Lorsque les parties du bas-ventre sortent de sa capacité , il faut suposer alors que le peritoine se rompt , ou qu'il étoit déja rompu , ou du moins qu'il s'étend & s'allonge. C'est ce qui a donné lieu de distinguer les hernies en celles qui se font par rupture , & celles qui se font par dilatation.

Ce que c'est que le sac herniaire. Dans le premier cas , les parties passent au travers du peritoine divisé. Dans le second il les enveloppe & forme ce qu'on appelle sac herniaire. On ne trouve point de sac

ſac aux hernies de veſſie, parce que la veſſie eſt hors du péritoine.

Nous croyons qu'il ſeroit à propos de diſtinguer les hernies en ſimples, en compoſées & en compliquées. O peut appeller hernie ſimple, celle qui n'eſt formée que d'une ſeule partie, & qui rentre aiſément & totalement. On appelle hernie compoſée, celle qui eſt formée de pluſieurs parties à la fois, & qui rentrent aiſément & totalement. On peut appeller hernie compliquée, celle qui eſt accompagnée de quelqu'accident particulier, ou de quelque maladie des parties voiſines. *Hernie ſimple.* *Compoſée.* *Compliquée.*

L'adhérence des parties ſorties, leur étranglement par l'anneau ou par l'entrée du ſac herniaire, leur inflammation & leur pourriture, ſont les accidens qui peuvent accompagner les hernies. *D'accidens.*

Les abſcès, le varicocele, le pneumatocele, le ſarcocele, l'hydrocele, aux hernies inguinales; l'hydromphale, le pneumatomphale, le ſarcomphale, le varicomphale aux hernies ombilicales ſont autant de maladies qui les compliquent quelquefois. *Des maladies.*

§. III.

Cauſes des Hernies.

La ſtructure des parties contenantes & le mouvement méchanique des muſcles, peuvent être regardés comme des diſpoſitions naturelles à la formation des hernies. *Diſpoſition à former les hernies.*

Le relâchement & l'affoibliſſement des parties qui compoſent le bas-ventre, & tout ce qui eſt capable de rétrécir ſa capacité, ſont des cauſes de cette eſpéce de maladie. *Cauſes.*

Le relâchement & l'affoibliſſement des parties ſont occaſionnés par l'uſage habi- *Ce qui eſt cauſe du relâchement.*

tuel d'alimens gras & huileux, par une sérosité abondante, par l'hydropisie, par la grossesse, par la rétention d'urine, par les vents, &c.

Ce qui peut resserrer & retrecir la capacité du ventre.

Les fortes pressions faites sur le ventre par des corps étrangers, & même par un habit trop étroit, les chûtes, les coups violens, les efforts & les secousses considérables, les toux & les cris continuels, les exercices du cheval & des instrumens à vent, les respirations violentes & forcées, en retrécissant la capacité du bas-ventre, & en comprimant les parties qui y sont contenuës, peuvent les obliger à s'échapper, soit tout à coup, soit petit à petit, par quelqu'endroit de la circonférence du bas-ventre où elle trouve moins de résistance.

Autres causes des hernies.

A ces causes on doit ajoûter les playes du bas-ventre, principalement les pénétrantes. Car le péritoine divisé ne se réünit que par récollement, & par conséquent les parties peuvent facilement s'échapper par l'endroit qui a été percé.

§. IV.

Signes des Hernies.

On divise les signes des hernies en diagnostics & en prognostics.

Les diagnostics font connoître quelle est l'espéce d'hernie.

Les yeux font connoître assez les différences des hernies par rapport à leur situation; il n'y a de difficulté qu'à juger si elles sont simples, ou composées, ou compliquées.

Signes de la hernie simple.

La hernie simple forme une tumeur molle, sans inflammation ni changement de

couleur à la peau, & qui diſparoît lorſque le malade eſt couché, de maniére que les muſcles de l'abdomen ſont dans le relâchement, ou lorſqu'on la comprime legérement, après avoir mis le malade dans une ſituation convenable. Si l'on applique le doigt ſur l'ouverture qui donne paſſage aux parties, on ſent leurs impulſions quand le malade touſſe.

Toutes ces circonſtances déſignent en général une hernie ſimple.

La tumeur formée par l'inteſtin eſt ronde, molle, égale, & rentre aſſez promptement en faiſant un petit bruit. *Par l'inteſtin.*

La tumeur formmée par l'épiploon n'eſt pas ſi ronde, ni ſi égale, ni ſi molle, & ne rentre que peu à peu ſans faire de bruit. *Par l'épiploon.*

La tumeur formée par une portion de la veſſie déplacée diſparoît toutes les fois que le malade a uriné ou qu'on la comprime en l'élevant légérement, parce que l'urine contenuë dans la portion déplacée tombe dans l'autre. *Par la veſſie.*

On conçoit facilement que les tumeurs herniaires compoſées, c'eſt-à-dire, formées de deux ou trois ſortes de parties en même-tems, doivent preſenter les ſignes de différentes eſpéces de hernie ſimple. *Signes des hernies compoſées.*

Lorſque les hernies ſont compliquées d'adhérence ſeulement, ce qui les forme ne rentre pas du tout, ou ne rentre qu'en partie. *Compliquées d'adhérence.*

Lorſqu'elles ſont compliquées d'étranglement, les parties ſorties ne rentrent point, l'inflammation ſurvient à l'ouverture, par laquelle les parties ſe ſont échapées, la rétrécit, occaſionne par conſé- *D'étranglement*

Accident d'étranglement. quent la compreſſion de ces parties & empêche la circulation des liqueurs. De-là viennent ſucceſſivement la tenſion, l'inflammation & la douleur de la tumeur & de tout le ventre ; le hoquet, le vomiſſement d'abord de ce qui eſt contenu dans l'eſtomac, & puis des matiéres chyleuſes, & d'excrémens ; & enfin de tout ce que le malade prend, la fiévre, les agitations, les mouvemens convulſifs du corps, l'affoibliſſement & la concentration du pouls, le froid des extrêmitez, &c.

Signes de la pourriture. Lorſque les hernies ſont compliquées de la pourriture des parties ſolides, tous les ſymptômes d'étranglement dont on vient de parler, diminuent, le malade paroît dans une eſpéce de calme, & l'impreſſion du doigt faite ſur la tumeur y reſte comme dans de la pâte.

Signes des hernies compliquées. Lorſqu'elles ſont compliquées des différentes maladies dont on a parlé, on les reconnoît aux ſignes de ces maladies, jointes à ceux de l'hernie ſimple ou compoſée.

Signes. prognoſtics. Les ſignes prognoſtics des hernies ſe tirent de leur volume, de l'âge du malade, du tems que l'hernie a été à ſe former, des cauſes qui l'ont produite, du lieu qu'elle occupe, de ſa ſimplicité, de ſa compoſition ou de ſa complication.

§. V.

Cure des Hernies.

Cure des hernies. Pour guérir les hernies, il faut faire rentrer les parties ſorties, & empêcher qu'elles ne

ſortent de nouveau. Il eſt aiſé de réduire les parties qui forment les hernies ſimples & compoſées. La ſeule ſituation horiſontale ſuffit quelquefois pour qu'elles ſe remettent d'elles-mêmes ; mais quand cette ſituation ne ſuffit pas, on place le malade de maniére que la tête ſoit appuyée & plus haute que la poitrine ; que la poitrine ſoit plus haute que le ventre ; que les feſſes ſoient un peu élevées, & les genoux pliés. Cette ſituation met les muſcles du bas-ventre dans le relâchement, & fait qu'ils n'oppoſent point de réſiſtance à la rentrée des parties. Le malade ainſi placé, on fait rentrer les parties ſorties, en les preſſant peu-à-peu avec la main & les pouſſant doucement dans le ventre par le même chemin qu'elles en ſont ſorties. Cette opération s'appelle taxis. On applique enſuite ſur le lieu qui a donné paſſage aux parties, un bandage appellé Brayer ; ce bandage doit être propre à la partie ſur laquelle on le met. On doit le faire garder au malade autant qu'il eſt poſſible la nuit & le jour. *Simples & compoſées.*

La pelote qui eſt la principale piéce de ce bandage, ſe doit trouver ſur l'ouverture qui a donné iſſuë aux parties, & les empêcher par conſéquent de ſortir. Il arrive quelquefois après l'application du bandage, que l'ouverture ſe reſſerre peu-à-peu & ſe rétablit dans ſon état naturel, & que les parties reprennent leur reſſort. On remédie pendant ce tems-là aux différentes cauſes qui ont pû occaſionner la deſcente des hernies ; on fait prendre au malade des alimens différens de ceux qui peuvent contribuer à cette maladie ; on éloigne tout ce qui peut, en retréciſſant la capacité du bas-ventre, forcer les *Comment on remédie aux différentes cauſes des hernies.*

parties à ſortir ; on recommande au malade de ſe coucher ſur le côté oppoſé à la tumeur, d'avoir la tête un peu baſſe, & les pieds un peu élevez.

Par tous ces différens moyens on parvient quelquefois à guérir les hernies faites par dilatations ; ce qui arrive même aſſez ſouvent lorſque le malade eſt fort jeune, mais fort rarement lorſqu'il eſt dans un âge avancé. On ne guérit jamais celles qui ſont formées par rupture. Ainſi pour empêcher que les parties ne tombent, ce qui pourroit produire leur adhérence, leur inflammation & leur étranglement, le malade doit porter un Brayer pendant toute ſa vie.

Cure des hernies compliquées. *D'adhérence.* Dans les hernies compliquées on doit agir différemment, ſuivant la différence des complications. Lorſque l'hernie eſt compliquée de l'adhérence des parties, en certains points, ſi ce qu'on a pû faire rentrer à cauſe de l'adhérence n'eſt point conſidérable, on fait porter au malade un Brayer qui ait un enfoncement capable de contenir ſeulement les parties adhérentes, & dont les rebords puiſſent empêcher les autres parties de s'échapper. Mais quand ce qui reſte au dehors eſt fort conſidérable, on ſe contente de mettre un bandage ſuſpenſoir, qui ſoutienne les parties.

D'étranglement. Quant aux hernies compliquées d'étranglement & des accidents qui le ſuivent, les ſaignées fréquentes, les cataplaſmes anodins & émolliens appliqués ſur la tumeur, les lavemens émolliens, les portions huileuſes & la ſituation diſſipent quelquefois l'inflammation, & diminuent l'étranglement de maniére qu'on peut faire rentrer les parties par le ta-

xis. Mais si ces remédes sont inutiles, & si les accidens subsistent toujours, on fait une opération, par le moyen de laquelle on coupe ce qui forme un obstacle à la rentrée des parties. On peut lire dans le traité des operations de Dionis le detail de celle-ci.

CHAPITRE III.

Des Tumeurs faites par les corps étrangers.

ON entend par corps étrangers toutes les choses qui n'entrent point actuellement dans la composition de notre corps. On les partage en deux classes; on met dans la premiere, ceux qui sont formés au-dedans de nous; dans la seconde ceux qui sont venus du dehors. Les uns & les autres peuvent être animés & inanimés. *Ce que c'est que corps étrangers. Combien on en distingue d'espéces.*

Ceux qui se sont formés chez nous sont de deux especes. Les uns se sont formés d'eux-mêmes. Telles sont la pierre dans les reins, ou dans les uretéres ou dans la vessie, ou dans la vessicule du fiel, ou dans tout autre endroit du corps; la molle dans la matrice, les vers ou d'autres insectes dans les intestins ou dans quelqu'autre partie du corps. Les autres sont devenus corps étrangers, parce qu'ils ont sejourné trop long-tems dans le corps; tel est un enfant mort dans la matrice, ou parce qu'ils se sont separés du tout; telles sont les esquilles d'os, un escarre, &c. *Corps étrangers formés chez nous sont de deux espéces.*

Les corps étrangers venus de dehors sont entrés dans le corps, en faisant une division, ou sans faire de division. Ceux qui entrent *Venus de dehors.*

en faiſant une diviſion ſont tous les corps portés avec violence ; tels qu'un dard, une balle de fuſil, un éclat de bombe, de la bourre, &c. Ceux qui entrent ſans faire de diviſion ſont de toutes eſpéces, & s'introduiſent dans les ouvertures naturelles, dans les yeux, dans le nez, dans le gozier, dans les oreilles, dans l'anus, dans l'uretre & dans la veſſie.

Autres corps étrangers. On doit mettre parmi les corps étrangers l'air qui peut cauſer, en l'inſinuant dans l'interſtice des parties, des tumeurs qui prennent des noms différens, ſelon les parties où elles ſe trouvent. La tumeur faite d'air qui ſe trouve au ventre, s'apelle hydropiſie timpanite ; celle qui ſe trouve aux bourſes ſe nomme pneumatocele ; celle qui ſe trouve à l'ombilic, s'apelle pneumatomphale. Si l'air s'eſt inſinué dans tout le tiſſu cellulaire de la peau, le gonflement univerſel qui en réſulte s'apelle emphiſême univerſel ; ſi l'air ne s'eſt inſinué que dans une certaine étenduë, on appelle la tumeur qu'il produit emphiſême particulier. Le détail de toutes ces maladies apartient à une pathologie particuliére.

Extraction des corps étrangers. Tous les corps étrangers doivent être tirés dès qu'il eſt poſſible de le faire, de peur que ceux qui ſont engendrés dans le corps, tels, par exemple, que les pierres contenuës dans la veſſie, n'augmentent en volume, ou que ceux qui ſont venus de dehors n'occaſionnent par leur preſſion des accidens qui empêchent leur extraction, ou qui la rendent difficile. Mais il y a différentes maniéres d'extraire les corps étrangers. On ne peut tirer les uns que par une ouverture qu'on eſt obligé de faire ; on peut tirer

Comment on fait l'extraction des corps étrangers.

tirer les autres ſans faire aucune diviſion.

Si on tire un corps par l'endroit par lequel il eſt entré, cette maniére s'apelle attraction ; ſi au contraire on le fait ſortir par une ouverture oppoſée à celle où il eſt entré, cette maniere s'apelle impulſion.

La diverſité des corps étrangers qui peuvent entrer, les différens endroits où ils ſe placent, les moyens ſinguliers qu'il faut quelquefois inventer pour en faire l'extraction ; enfin les accidens que ces corps étrangers occaſionnent, demandent quelquefois de la part des Chirurgiens beaucoup de génie & d'adreſſe.

Ce qu'on doit faire avant que d'extraire un corps étranger.

Avant que de faire l'extraction d'un corps, de quelque eſpéce que ce ſoit, on doit ſe rappeller la ſtructure de la partie où il eſt placé ; s'informer & s'aſſurer, s'il eſt poſſible, de la groſſeur, de la grandeur, de la figure, de la matiere, de la quantité, de la ſituation du corps étranger, & de la force avec laquelle il a été pouſſé dans le corps ; s'il eſt venu de dehors, il faut outre cela mettre le malade & la partie dans une ſituation commode, & telles que les muſcles ſoient dans un état de relâchement, & faire choix des inſtrumens les plus convenables pour en faire l'extraction.

Engagés dans une ouverture naturelle.

Les corps étrangers entrés & engagés dans quelque ouverture naturelle doivent être tirés promptement. On doit auparavant faire des injections d'huile d'amande douce pour lubrifier le paſſage, & faciliter par ce moyen la ſortie du corps. Quant aux corps étrangers qu'on ne peut tirer ſans faire de diviſion ou ſans agrandir l'ouverture déja faite par le corps, il faut en faiſant cette diviſion éviter les gros vaiſſeaux,

Ce qu'il faut observer faisant une incision. les tendons & les nerfs ; la faire suivant la rectitude des fibres des muscles & proportionnée au volume du corps étranger, & même plus grande que petite, sur-tout si la partie, qu'on ouvre, est membraneuse & apponeurotique, pour éviter les accidens qui accompagnent presque toujours les petites divisions.

Instrumens pour faire l'extraction des corps. Les instrumens dont on se sert pour faire l'extraction des corps étrangers, sont les curettes pour tirer ceux qui sont engagés dans l'oreille ou dans l'uretre ; les différentes espéces de repoussoir & de pincettes pour tirer ceux qui sont engagés dans le gosier ; les tenettes & les pinces de différentes espéces pour tirer les pierres ; les balles & les corps étrangers semblables ; on employe encore plusieurs autres instrumens suivant les circonstances qui se rencontrent. Mais on préfére toujours la main à tout instrument, lorsque le corps étranger est situé de façon qu'on peut le saisir avec les doigts.

SECTION II.

De la solution de continuité des parties molles.

LA solution de continuité est une division des parties de notre corps qui naturellement doivent être unies.

On divise en général celle des parties molles en deux espéces, qui sont les plaies & les ulcéres.

CHAPITRE PREMIER.

§. I.

Des playes en général.

LA playe eſt une ſolution de continuité faite aux parties molles par quelque cauſe externe. *Ce que c'eſt que playe.*

Toutes les choſes extérieures capables de faire quelque diviſion peuvent être cauſe de playe. Les unes piquent, d'autres tranchent, d'autres contondent & déchirent, d'autres enfin cautériſent. Par exemple, une épée, une bayonnette, &c. piquent, un ſabre, un couteau, &c. tranchent; les efforts violens, les corps durs, ronds, &c. les balles de fuſil, les éclats de grenades, de mortier, de bombes, &c. contondent & déchirent; le feu & toutes les eſpéces d'eau forte cautériſent. *Ses cauſes.*

Toutes ces choſes détruiſent l'intégrité des parties, & font des playes qui différent entr'elles par rapport à la cauſe qui les a faites; par rapport à leur grandeur, à leur figure & à leur direction, & par rapport aux parties interreſſées.

Les playes faites par des inſtrumens piquans ſont appellées piquûres. Celles qui ſont faites par les inſtrumens tranchans ſont appellées inciſions; celles qui ſont faites par les inſtrumens contondans, ſont appellées en général playes contuſes; celles qui ſont faites par les armes à feu ſe nomment playes d'arquebuſades; celles qui ſont faites par la mor- *Différence des Playes. Par rapport à leur cauſe.*

cure d'animaux venimeux, se nomment playes venimeuses ; celles enfin qui sont faites par le feu ou par quelqu'eau forte se nomment brûlures.

Par rapport à leur figure & à leur grandeur

La figure d'une playe en T, en X, ou à lambeau, son étenduë en longueur, en largeur & en profondeur ; sa direction droite ou oblique ou transversale par rapport à la ligne verticale du corps, ou par rapport à la rectitude des fibres des muscles ; enfin, la perte de substance sont des différences qui demandent quelque considération lorsqu'on la traite.

Par rapport aux parties où elles se trouvent.

Des playes qui différent suivant les parties où elles sont faites, les unes se trouvent aux extrêmités, les autres au tronc ; celles-ci peuvent arriver à la tête, ou au col, ou à la poitrine, ou au bas-ventre; elles peuvent pénétrer jusqu'aux parties intérieures, ou se borner aux parties extérieures. Celles des extrêmités ou celles du tronc qui sont à son extérieur peuvent se trouver aux tégumens, aux muscles, aux tendons, aux vaisseaux, aux glandes, aux endroits des articulations, &c.

Différences essentielles des Playes.

Toutes ces différences ne sont qu'accidentelles. Celles qui sont essentielles, consistent dans la simplicité des playes, dans leur composition & dans leur complication.

Playe simple.

La playe simple n'est qu'une solution de continuité des parties molles faites par quelques causes externes, & qui ne demande que la réünion.

Playe composée.

La playe composée est celle qui se trouve jointe à quelqu'autre indisposition qui ne demande pas d'autre traitement particulier que la playe simple : tel est, par exemple, une playe faite aux parties molles par un

instrument tranchant, qui, en les divisant, a divisé aussi les os.

La plaie compliquée est celle qui se trouve jointe avec quelqu'autre indisposition qui demande un traitement différent de celui de la plaie simple. *Playe compliquée.*

Une plaie est compliquée, avec sa cause ou avec quelque maladie, ou avec quelque simptôme ou accident. *Ce qui rend une playe compliquée.*

Lorsque l'instrument qui a fait la plaie est resté dans la partie blessée, la plaie est compliquée avec sa cause. Si quelqu'apostême survient à la partie blessée, ou qu'il y ait plaie & fracture en même tems, la plaie est compliquée avec maladie. Si la douleur, l'hémorragie, la convulsion, la paralysie, l'inflammation, la fiévre, le dévoyement, le reflux de matiére purulente surviennent à une plaie, elle est compliquée avec ces accidens.

1°. La douleur survient de deux maniéres aux plaies, 1°. Par la division imparfaite de quelques parties aponeurotiques, nerveuses ou tendineuses. 2°. Par la presence de quelques corps étrangers, comme d'une bale, &c. ou par l'épanchement de quelque liqueur sans une partie membraneuse. *La douleur.*

2°. L'hémorragie est d'autant plus à craindre, que l'ouverture est faite à une veine ou à une artére considérable, & qu'elle est située dans un lieu où il est plus difficile de porter du secours. On doit à ce sujet se rapeler la distribution des vaisseaux. *L'hemorragie.*

3°. Deux sortes de convulsions surviennent aux plaies; l'une est produite par l'irritation des fibres nerveuses, ou par la section de quelques muscles antagonistes; & l'autre est la suite de quelque grande hémorragie. *La convulsion.*

La paralysie. 4°. Deux sortes de paralysie surviennent aux plaies ; l'une vient de ce qu'un nerf dont les branches se distribuent dans une partie est totalement coupé, & l'autre de ce qu'un muscle principal d'une partie est coupé totalement ou imparfaitement, ou son tendon.

L'inflammation. 5°. La compression faite par quelques corps étrangers, ou par des escarres, l'obstruction des embouchures des petits vaisseaux capillaires, & le retrécissement de leur extrêmité empêchent la circulation libre & facile du sang, & occasionnent par-là l'inflammation aux environs des plaies.

La fiévre. 6°. La fiévre est une suite de la douleur vive, ou un simptôme de la suppuration qui se prépare.

Le dévoyement. 7°. Le dévoyement est un accident qui change le bon état d'une plaie, trouble la suppuration & la régénération de chairs.

Reflux de matiére purulente. 8°. Ce qu'on appelle reflux de matiére purulente est un accident très-dangereux pour les plaies.

Je dis ce qu'on appelle reflux de matiére purulente, parce que plusieurs pensent que cet accident n'est pas le retour de la matiére de la suppuration des plaies dans l'intérieur, mais un éretisme qui survient aux vaisseaux de la playe ; c'est-à-dire, un rétrecissement des embouchures des petits vaisseaux divisés, & de leur diamétre qui empêche les sucs de s'épancher. Ils croyent que cet éretisme peut se communiquer à quelques parties internes, & y causer plus ou moins promptement un dépôt purulent.

Que ce soit l'éretisme ou un vrai retour de la matiere dans l'interieur qui change le bon état d'une playe, les causes de ces

accidens sont toujours les mêmes.

L'exposition d'une playe à l'air, le mauvais régime, les passions de l'ame, la fiévre, l'aplication des remédes qui ne conviennent pas à l'état de la playe, un pansement peu méthodique, &c. sont les choses qui peuvent l'occasionner.

Les signes. La diminution de la suppuration, l'affaissement des bords de la playe, sa pâleur, la mauvaise qualité du pus trop liquide ou trop épais, jaune & de mauvaise odeur; les frissons irréguliers suivis de fiévre & de sueur froide; la petitesse du pouls, enfin les simptômes d'un dépôt à la tête, à la poitrine ou au foye, en sont les signes.

Signes des plaies. Les signes des playes peuvent être divisés aux commémoratifs, en diagnostics & en prognostics.

Les commemoratifs. Les signes commémoratifs des playes sont les circonstances qui ont accompagné la blessure lorsqu'elle a été faite; par exemple, la situation du blessé & celle de la personne ou de la chose qui l'a blessé, la grosseur & la figure de l'instrument qui a fait la playe, qu'il faut avoir soin de comparer avec celle de la playe.

Diagnostics. Les signes diagnostics des playes s'apperçoivent par les sens & par la raison.

Signes sensuels. Par la vûë on reconnoît la grandeur exterieure d'une playe, & si elle est avec perte ou sans perte de substance. Par le toucher, soit avec le doigt, soit avec la sonde, on en découvre la direction, la profondeur & la pénétration. Par l'odorat on sent les excrémens qui peuvent sortir par les playes de certaines parties. Par le goût on s'assure de la qualité des liqueurs qui sortent de certaines playes.

Signes rationels La raiſon juge qu'une playe s'étend juſqu'à certains endroits par la léſion de l'action d'une certaine partie, par la ſituation de la playe & de la douleur, par les excrémens qui ſortent de la playe, ou qui ne s'évacuent pas comme à l'ordinaire. En ſe rappellant les idées génerales de l'Anatomie, on trouvera facilement dans les playes l'application de toutes ces choſes.

Prognoſtics Les ſignes prognoſtics des playes ſe tirent des parties où elles ſont ſituées, de leur cauſe & de leur différence eſſentielle. Celle des tégumens & des parties charnues ſont moins fâcheuſes que celles des parties membraneuſes, aponeurotiques, tendineuſes, & nerveuſes; telles que ſont, par exemple, celles des articulations. Celles des parties externes ſont moins dangereuſes que celles des parties internes. Celles des principaux troncs de vaiſſeaux ſont beaucoup plus fâcheuſes que celles de leurs ramifications, où il eſt facile d'appliquer les moyens propres à arrêter l'hémorragie. Celles des parties internes ſont très-dangereuſes.

En conſiderant les parties où les playes ſe trouvent, on les regarde comme legéres, ou comme graves, ou comme mortelles. Les playes legéres ſont celles de la peau, de la graiſſe & des muſcles; car elles ne demandent que la réünion, lorſque d'ailleurs elles ne ſont point compliquées d'accidens.

Les playes graves ſont celles des parties membraneuſes, tendineuſes, aponeurotiques, & en particulier des articulations. Le ſuccès de leur cure eſt quelquefois douteux, à cauſe des accidens dont elles ſont ſouvent accompagnées.

On appelle playes mortelles celles des gros vaiſſeaux & des parties intérieures, quoique certaines puiſſent ſe guérir. Celles du cœur ſont preſque toujours mortelles ; celles des poumons ſe guériſſent quelquefois. On entrera dans un plus grand détail du prognoſtic des playes des parties intérieres, lorſqu'on traitera des playes en particulier.

Les playes faites par un inſtrument tranchant ſont moins fâcheuſes que celles qui ſont faites par un inſtrument piquant ; celles qui ſont faites par un inſtrument contondant ſont plus fâcheuſes que celles qui ſont faites par un inſtrument tranchant ou piquant. Les playes ſimples ne ſont point dangereuſes, les compoſées le ſont davantage ; mais les compliquées ſont toujours très-fâcheuſes.

Tems des Playes.

On diſtingue quatre états ou tems dans la durée des playes. Le premier eſt celui où elle ſaigne ; le ſecond eſt celui où elle ſuppure ; le troiſiéme eſt celui où ſe fait la régenération des chairs, & le quatriéme eſt celui où ſe fait la cicatrice.

Dans le premier état, lorſque les parties ont été diviſées, les bords de la diviſion tendent par leur propre reſſort à s'écarter les uns des autres ; de-là viennent l'hemorragie & la douleur. Il y a cependant certaines playes d'arquebuſades où les parties diviſées ne rendent point de ſang. Si la diviſion eſt ſimple & ſans perte de ſubſtance, on arrête la perte de ſang, on appaiſe la douleur, & on procure la réünion des lévres de la playe en les raprochant, & en les maintenant raprochées pendant quelque tems. Ainſi ces eſpéces de playes

n'ont qu'un ſeul état. La playe qui eſt avec perte de ſubſtance ceſſe au bout de quelques heures de ſaigner, ſoit d'elle-même, ſoit par l'application de l'appareil ; il ſe forme à chaque embouchure des vaiſſeaux diviſés un petit caillot qui empêche le ſang de ſortir, & occaſionne par là un petit gonflement autour de la playe.

Pendant les quatre ou cinq premiers jours elle s'humecte peu à peu, & il en ſort une ſeroſité moins rougeâtre, mais plus abondante à meſure qu'elle aproche de ſon ſecond état.

Deuxiéme tems. Dans le ſecond état, la ſuppuration eſt annoncée par la fiévre, qui eſt d'autant plus conſidérable que la playe eſt plus grande, mais qui diminuë avec le gonflement à meſure que la ſuppuration augmente, & ceſſe dès que la ſuppuration eſt parfaitement établie ; ce qui arrive plus ou moins promptement, ſuivan la nature de la playe, l'âge & le tempérament du malade, & les accidens qui ſurviennent.

Les debris des vaiſſeaux diviſés, les eſcarres & les ſucs arrêtés aux environs de la playe ſont la matiere de la ſuppuration.

Troiſiéme tems. Dans le troiſieme état, les ſucs nourriſſiers de la partie parviennent facilement juſqu'aux levres de la playe, & ſe répandent ſur les extrêmités des vaiſſeaux diviſés pour réparer la perte de la ſubſtance que la partie a faite. Quelques perſonnes neanmoins penſent que cette perte n'eſt pas réparée par les ſucs nourriſſiers, mais par un développement inſenſible des vaiſſeaux de la partie.

Quatriéme tems. Dans le quatrieme état, les ſucs qui ont réparé la perte de la ſubſtance ſe répan-

dent, se dessèchent sur la superficie de la playe & forment une petite pellicule appellée cicatrice, qui sans être de la même espéce que les tégumens emportés, supplée à leur défaut.

Une cicatrice est bien faite, quand elle est blanche, unie & un peu plus enfoncée que les tégumens. Toutes les cicatrices qui n'ont pas ces trois qualités sont mauvaises.

Bonne qualité de la cicatrice.

Comme les playes sont des divisions des parties, qui selon l'ordre naturel doivent être unies, leur cure consiste dans la réünion de ces parties divisées.

En quoi consiste la cure des Playes.

La nature & l'art concourent à procurer cette réünion.

La nature réünit les lévres des playes qui ne consistent que dans la simple division, par le moyen des sucs nourrissiers qui sont portés à la partie & qui circulent librement. Elle répare même les pertes de substances qui accompagnent les autres playes, soit par le moyen des autres sucs qui se répandent sur les extrêmités des vaisseaux divisés, soit par le développement de ces vaisseaux, & l'allongement des fibres de la partie.

Ce qui la procure. La nature.

L'art met la nature en état d'opérer, & l'aide dans ses opérations, en levant les obstacles qui pourroient s'opposer à la réünion, en raprochant & en tenant raprochées les lévres de certaines playes par quelque moyen, en faisant supurer, en éloignant ce qui pourroit empêcher la regénération des chairs, & la formation de la cicatrice, & en prévenant les accidens qui pourroient s'opposer aux succès de la cure ou en y remédiant.

L'art.

On commence par ôter les corps étran-

On ôte les corps étrangers.

gers, tels que du ſang caillé, de la terre, du ſable, &c. qui, interpoſés entre les deux lévres d'une plaie, empêcheroient les vaiſſeaux de ſe toucher, & par conſéquent de ſe réünir.

Plaies ſans perte de ſubſtances. On rapproche avec les doigts les lévres d'une plaie ſans perte de ſubſtance, & on les maintient rapprochées par différens moyens qui ſont la ſituation, le bandage, l'aglutination & les ſutures.

Dans quel cas on ſe ſert de la ſituation. Lorſque la plaie eſt tranſverſale, & qu'en tenant la partie dans la flexion ou dans l'extenſion, les lévres ſe trouvent rapprochées, on doit ſe ſervir de la ſituation par préférence à tout autre moyen.

Du Bandage. Lorſque la plaie eſt peu profonde & longitudinale, on ſe ſert du bandage uniſſant, ou d'un autre fait ſelon le génie du Chirurgien, pourvu qu'il puiſſe produire le même effet que le bandage uniſſant.

De la glutination. Lorſque la plaie eſt ſuperficielle & ſituée au viſage, où il faut éviter la diformité le plus qu'il eſt poſſible, & où l'on ne peut pas toujours appliquer le bandage uniſſant, on ſe ſert de l'aglutination appellée ſuture ſéche.

De la ſuture. Enfin, lorſque la plaie eſt profonde, oblique, tranſverſale & pénétrante, ſur-tout juſqu'aux muſcles, ou qu'elle eſt à lambeau, on préfére la ſuture.

Ce que c'eſt que la ſuture. La ſuture eſt une opération qui, par le moyen des aiguilles ou du fil, ou des deux enſemble, maintient les lévres d'une plaie rapprochées juſqu'à ce qu'elles ſoient parfaitement & ſolidement réünies.

Les anciens pratiquoient un très-grand nombre de differentes ſutures qu'ils diviſoient en incarnatives, reſtrinctives & con-

servatives & qu'ils ſubdiviſoient en plu-ſieurs autres eſpéces. Les modernes, à cauſe de la cruauté ou du peu d'utilité de certaines, n'en ont conſervé que quatre eſpéces, qui ſont l'entortillée, la ſuture du pelletier, l'entrecoupée, l'enchevillée. *Différentes eſpéces de ſuture.*

Les aiguilles, le fil & les chevilles, ſont les inſtrumens qu'on employe pour faire les utures. *Avec quoi on les fait.*

Lorſqu'une playe eſt avec une perte de ſubſtance ſi conſidérable qu'on ne peut en rapprocher les lévres qu'avec peine, on fait ſuppurer legérement cette playe dans le premier & dans le ſecond tems avec les legers ſuppuratifs. Dans le troiſiéme tems on l'incarne avec les ſarcotiques, ou plûtôt on éloigne par les moyens convenables les choſes qui pourroient empêcher la régénération des chairs. Enfin dans le quatriéme tems on la deſſéche, & on la cicatriſe avec les deſſicatifs & les cicatriſans. *Playe avec perte de ſubſtance.*

Pour éloigner les accidens qui pourroient empêcher la nature de procurer la guériſon de la playe, on met la partie dans une ſituation qui favoriſe le retour des liqueurs, & l'on garantit la playe & la partie des impreſſions de l'air par des plumaceaux couverts ou imbus de médicamens propres à l'eſpéce de la playe & à ſes tems, & par des compreſſes maintenuës avec un tour ou deux de bandes. *Ce qu'on fait pour éloigner les accidens.*

Pour empêcher l'engorgement & l'embarras des liqueurs aux environs de la playe, on déſemplira les vaiſſeaux par la ſaignée & par le régime, & l'on entretient le mouvement du ſang par des vulneraires qu'on fait prendre au malade, en cas qu'il n'ait point de fiévre.

Pour y remédier.

Par tous ces moyens, on garantit la playe des impressions de l'air, & l'on conserve le bon état des solides, & la bonne qualité des sucs.

Enfin on remédie aux accidens par des remédes convenables à leur espéce.

Nous avons distingué les playes en trois espéces ; sçavoir, en simples, en composées, en compliquées.

Cure de Playes simples & sans perte de substance.

Les playes simples sont avec perte ou sans perte de substance. On procure la réunion des playes sans perte de substance, en rapprochant les bords de la playe & en les maintenant rapprochées par quelques-uns des moyens que nous venons d'indiquer.

Des Playes simples & avec perte de substance.

Quant aux playes simples & avec perte de substance, on y applique en premier appareil de la charpie, soit séche, ou imbuë de vin ou d'eau-de vie. On les panse ensuite avec de legers suppurans, tels que les digestifs simples. Dans le troisiéme tems on y met les sarcotiques, tels que le baume d'Arceus, le baume verd, &c. & dans le quatriéme on y applique de la charpie séche, de l'onguent pompholix ou l'onguent blanc de rasis.

Ce qu'on doit faire aux environs.

Les environs de la playe demandent quelque médicamens particuliers. Dans le premier & le second tems, on y applique des résolutifs spiritueux, tels que le vin chaud mêlé avec un peu d'eau-de-vie, ou même l'eau-de-vie camphrée, si la contusion est considérable.

Cures des playes composées

Les playes composées, c'est-à-dire, celles qui se trouvent aux parties molles & aux os en même-tems, exigent le même traitement que les playes simples. Lorsque l'instrument qui a fait la playe a divisé un ten-

don totalement ou imparfaitement, on met la partie en flexion si le tendon divisé est fléchisseur, & en extension s'il est extenseur ; on la maintient dans l'une de ces deux situations par un bandage convenable. Comme ces deux situations qui rapprochent presque toujours les extrêmités des tendons divisés, ne rapprochent pas toujours les lévres de la plaie, des tegumens, sur-tout lorsque la plaïe est oblique, on est obligé quelquefois de joindre la suture à la situation pour procurer la réünion des tégumens.

Il faut traiter les plaies compliquées selon les espéces d'indisposition qui les compliquent.

Quand une plaie est compliquée avec sa cause, c'est-à-dire que le corps qui a fait la plaie est resté dans la partie, il faut le tirer suivant les régles que nous avons données, en parlant de l'extraction des corps étrangers. *Cure des Plaies compliquées. De leurs causes.*

Nous ajoûterons ici qu'on ne doit presque jamais tirer un corps étranger sans agrandir l'ouverture de la plaie. Il faut aussi remarquer que les corps pointus, qui pour l'ordinaire ne font que des ouvertures fort petites, causent souvent des accideus considérables, sur-tout lorsqu'ils rencontrent des parties tendineuses, ligamenteuses, & aponeurotiques, & que les corps contendans déchirent ces mêmes parties, divisent les vaisseaux, occasionnent l'épanchement des liqueurs & forment des escarres.

Pour prévenir les accidens que causent la piquûre des parties tendineuses & aponeurotiques, & pour y remédier on saigne fréquemment le malade, on lui fait garder un

régime très-exact, on aplique des émolliens, ou en fomentation, ou en cataplasme, & si ces remedes ne font point cesser les accidens, on aggrandit la petite ouverture, & l'on divise les parties tendineuses & aponeurotiques tendues.

Pour remédier à l'épanchement des liqueurs, prévenir les dépôts & procurer la chûte des escarres, on fait des incisions qui aggrandissent la plaie, & qui débrident les parties aponeurotiques.

De maladie. Quand une plaie est compliquée avec maladie, par exemple, avec fracture, luxation, apostême, &c. il faut guérir ces indispositions avant que de procurer la réünion de la plaie.

Et d'accidens ou symptômes. Les plaies compliquées avec accidens ou symptômes demandent des traitemens différens suivant la différence des accidens ou des simptômes. Ces acciden son, comme nous l'avons dit, la douleur, l'hemorragie, la convulsion, la paralysie, l'inflammation, la fiévre, le dévoyement, & le reflux de matiére purulente.

Cure des Plaies accompagnées de vives douleurs. 1°. Les vives douleurs qui accompagnent les plaies sont occasionnées par des corps étrangers, ou par la division imparfaite des parties tendineuses, membraneuses, ligamenteuses, ou aponeurotiques. Nous venons de dire ce qu'il faut faire à ce sujet en parlant de la cure des playes compliquées de leur cause.

L'hémorragie. 2°. Ce n'est jamais qu'un caillot de sang qui peut arrêter pour toujours une hémorragie. Ainsi pour remédier à une hemorragie, il faut chercher les moyens qui peuvent faciliter la formation d'un caillot de sang. Ces moyens se réduisent à cinq qui sont

la saignée, l'eau froide, la compression, les stiptiques, & la ligature. La saignée diminuë la quantité & le mouvement du sang, & procure l'affaissement des parois & des vaisseaux, ce qui occasionne la formation d'un petit caillot dans l'ouverture.

Le régime très exact, joint à la saignée & à quelque astringent pris intérieurement, comme l'eau de Rabel, les pilules d'alun, &c. sont les principaux secours qu'on puisse employer pour arrêter les hemorragies intérieures. L'eau froide ou la glace appliquée sur une partie, resserre les vaisseaux, condense les liqueurs, & arrête l'hemorragie, par exemple, celle de la verge, du nez, &c. où on ne peut faire ni ligature ni compression.

Les trois autres moyens agissent sur l'ouverture du vaisseau divisé & le font changer de figure; la compression l'applatit, les stiptiques le crispent, & la ligature le fronce comme l'ouverture d'une bourse. Tous trois arrêtent le sang, qui par son séjour se coagule & forme le caillot qui doit boucher l'ouverture en prenant la figure du vaisseau. Les stiptiques ne crispent le vaisseau qu'avec lenteur, & ont besoin toujours du secours de la compression. La ligature seule & la compression, quand il se trouve un point d'apui, sont les plus certains des trois moyens qui facilitent la coagulation du sang.

Pour arrêter une hemorragie considérable, il faut d'abord suspendre le cours du sang par le moyen d'un tourniquet; il faut ensuite reconnoître le vaisseau qui est ouvert, c'est-à-dire son espéce, sa situation, sa grosseur, & l'endroit où il est ouvert; enfin employer un des moyens dont nous venons de parler.

Quant au choix qu'on en doit faire, c'est la ſituation du vaiſſeau ouvert, le lieu de ſon ouverture, & ſon diamettre, qui doivent déterminer à préférer l'un à l'autre.

De la convulſion. 3°. La convulſion qui accompagne les playes, vient des mêmes cauſes que la douleur, & demande le même traitement.

De la paraliſie. 4°. La paralyſie qui accompage les playes, demande différens traitemens, ſuivant l'eſpéce de cauſe qui l'a produite. On ne peut guérir celle qui vient de la diviſion d'un nerf principal; mais on guérit celle qui vient de la ſection parfaite d'un tendon: car il ſuffit pour cela de procurer la réünion des parties du tendon.

De l'inflammation. 5°. L'inflammation qui accompagne les playes, demande de fréquentes ſaignées, un régime très-exact, & les autres remédes que nous avons indiqués, en traitant de la cure des apoſtêmes chauds.

De la fiévre. 6°. La fiévre qui accompagne les playes, vient de quelque corps étranger, ou de l'irritation cauſée aux parties tendineuſes, aponeurotiques, &c. ou d'inflammation, ou enfin de la ſuppuration qui ſe prépare. Quand elle vient de la ſuppuration, elle ne demande point de traitement particulier, car elle ceſſe d'elle-même dès que la ſuppuration eſt établie. Quand elle vient des autres cauſes, elle oblige à ſaigner le malade plus fréquemment qu'on auroit fait.

Du dévoyement 7°. Le dévoyement qui accompagne les playes, vient ordinairement de quelque vice dans la digeſtion, ou de la foibleſſe de l'eſtomac, & ſe guérit par des purgatifs doux, par des doux aſtringens, & par un régime convenable.

Du reflux de matiére. 8°. Lorſque l'on craint le reflux de ma-

tiére purulente, on employe pour le prévenir les ſupuratifs les plus forts. Si néanmoins le reflux ſe fait à quelque partie externe, on donne le plûtôt qu'il eſt poſſible iſſuë à la matiére dépoſée. S'il ſe fait ſur quelque partie interne, on agit différemment, ſuivant la différence des accidens.

Lorſqu'on a remédié à toutes les indiſpoſitions qui compliquent une playe, on doit la regarder comme ſimple, & la traiter de la maniére que nous avons dit au commencement de ce paragraphe.

§. II.

Des playes en particulier.

En parlant des différences des playes, nous les avons diviſées par raport aux parties où elles arrivent, en celles de la tête, du col, de la poitrine, du ventre & des extrêmités.

Des playes de la Tête.

Différences des playes de la tête.

Les playes de la tête différent entr'elles, en ce que les unes ſont faites aux parties contenantes, & les autres aux parties contenuës.

Celles des parties contenantes.

Celles de la peau du crâne ſeulement ſont avec diviſion, lorſqu'elles ſont faites par un inſtrument tranchant ou piquant; mais lorſqu'elles ſont faites avec un inſtrument contondant, elles peuvent être ſans diviſion, dans ce cas il paroît une tumeur qu'on appelle vulgairement boſſe.

Les playes faites au péricrâne par les inſtrumens tranchans ſimples, ſont ſimples

comme celles qui ſont faites à la peau par les mêmes inſtrumens. Mais celles qui ſont faites par un inſtrument contondant ou piquant ſont quelquefois ſuivies d'accidens plus ou moins violens.

Playe du crâne de trois eſpéces.

Les bleſſures faites au crâne par un inſtrument, piquant, de quelque façon qu'elles ayent été faites, n'ont pas de noms particuliers ; mais celles qui ſont faites par un inſtrument tranchant ont trois noms différens, ſelon la maniére dont l'inſtrument a été porté ſur cette partie. S'il a été porté perpendiculairement, la diviſion s'appelle Eccopé ; s'il a été porté obliquement ou horiſontalement ſans que la piéce ait été emportée, la diviſion s'appelle Diacopée ; ſi la piéce à été emportée la diviſion s'appelle Aposképarniſmos. Les diviſions faites par les inſtrumens tranchans & piquans, peuvent endommager une ſeule table ou toutes les deux à la fois avec fracture ou ſans fracture, & peuvent pénétrer juſqu'à la dure-mere, la pie-mere, & même juſqu'au cerveau.

L'eccopé.
Diacopée
Aposkeparniſmos.

Effets des inſtrumens contendans.

Les inſtrumens contondans portés avec violence ſur le crâne, peuvent produire la contuſion, l'enfoncement, la fente & l'enfonçure.

Sa contuſion.

La contuſion proprement dite eſt l'affaiſſement des fibres oſſeuſes, qui par la violence du coup ont été obligées de s'approcher.

L'enfoncement.

L'enfoncement eſt l'affaiſſement de la premiére table ſur la ſeconde, ou de toutes les deux. Il ne peut guéres arriver qu'au crâne des enfans qui ont encore les os mols ; il produit ſur les deux tables le même effet qu'un coup violent produit ſur un pot d'étaim en l'enfonçant. On appelle la contuſion & l'enfoncement Tlaſis ou Phlaſis.

La fente n'eſt qu'une ſimple diviſion de l'os, dont les parties ſe ſont déſunies dans le mouvement que leur a communiqué le coup. Elle s'étend toujours au-delà du lieu qui a été frappé. Si elle eſt apparente, on l'appelle Rogmé en grec, & fente ou fêlure en françois ; ſi elle eſt inſenſible on l'apelle Trichiſmos en grec, & fente capillaire en françois. *La fente.* *Fêlure.* *Capillaire.*

On la nomme contre-fente ou contre-coup en françois ; & Apekima en grec ; quand la premiere table n'eſt point endommagée par le coup, & que la ſeconde eſt fracturée ; quand l'os frappé à ſa partie moyenne s'eſt caſſé à la ſupérieure ou à l'inférieure, quand l'os frapé a réſiſté à l'effort du coup, & que celui qui lui eſt voiſin eſt rompu ; enfin quand le coup eſt porté à une certaine partie de la tête, & que la fracture ſe trouve à la partie opoſée. *Contre-coup de quatre eſpeces.*

L'enfonçure eſt une affaiſement de pluſieurs piéces du crâne qui a été fracaſſé. On en diſtingue trois ; ſçavoir, l'Ecpieſma, l'Engiſſoma, & le Camaroſis. *Enfonçure.* *Ses eſpéces.*

L'ecpieſma eſt une enfonçure du crâne, où les eſquilles piquent & preſſent la dure-mere. *Ecpieſma*

L'engiſſoma, que les François apellent embarrure, eſt une enfonçure de quelques eſquilles détachées qui s'inſinuent entre le crâne & la dure-mere. *En giſſoma.*

Le camaroſis, que les François apellent voûture, eſt une enfonçure de quelque piéce d'os, dont le milieu s'éleve & forme une eſpéce de voute. *Camaroſis.*

L'ordre que nous nous ſommes propoſé ſembleroit exiger que nous ne parlaſſions ici que des playes des parties molles de la *Remarque.*

tête, mais ces playes ont une si grande connexion avec les fractures du crâne, qu'il n'est pas possible de parler des unes & des autres séparément.

Les meninges, le cerveau & le cervelet, qui sont les parties contenuës de la tête, peuvent être blessées par les différentes espéces d'instrumens dont nous venons de parler. Nous n'entrerons pas dans le détail des playes que ces instrumens peuvent faire. Nous nous contenterons de donner une idée de la commotion du cerveau & de sa compression, qui sont les deux principaux effets que les coups violens peuvent produire sur cette partie.

Ce que c'est que commotion. La commotion est un ébranlement plus ou moins grand du cerveau, occasionné par la violence d'un coup porté à la tête.

Comment elle arrive. Plus le crâne résiste à l'effort du coup, plus la portion du mouvement qui communique au cerveau est considérable; c'est-à-dire, que s'il se fait une grande fracture au crâne, la commotion du cerveau peut être legére; mais que s'il demeure entier, ou se trouve peu fracturé, la commotion du cerveau sera proportionnée à la violence du coup. *Ses effets* Cette commotion faite au cerveau peut être cause, ou de la perte du ressort de ses fibres, ce qui produit l'affaissement du cerveau sur lui-même & celle du cervelet, ou de la rupture de quelque vaisseau sanguin.

Compression. La compression du cerveau peut arriver de différentes matiéres.

Du sang ou quelqu'autre liqueur épanchée sur la dure-mere, entre cette membrane & la pie-mere, entre celle-ci & le cerveau, ou dans la propre substance du

cerveau, quelque portion d'os déplacée en partie ou entierement; une pointe d'os qui pique la dure-mere; le corps qui a fait la playe; l'inflammation des meninges occasionnée par une petite division, ou par la contusion du péricrâne, sont les causes de la compression du cerveau.

Signes.

Plusieurs signes diagnostics nous font connoitre la contusion du péricrâne, les fractures du crâne, la commotion du cerveau & sa compression.

De la contusion du péricrâne.

Une douleur vive, mais extérieure; l'assoupissement du malade qui se réveille néanmoins quand on lui touche à quelque endroit de la tête, & sur-tout à celui où il a reçu le coup; la rougeur de son visage; le gonflement & la tension œdémateuse, & quelquefois inflammatoire de toute la tête qui s'étendent jusqu'aux paupieres, mais qui se bornent aux attaches des muscles frontaux & occipitaux, & dont les oreilles sont exemptes; la fiévre, &c. sont les signes de la contusion du péricrâne.

Des fractures par les sens.

Les sens apperçoivent quelquefois les fractures du crâne, soit parce que les fractures se font voir soit parce que les os lorsqu'on les frappent rendent un son obscur, tel que celui d'un pot fêlé qu'on frappe, ce qui est néanmoins un signe fort équivoque; soit enfin parce qu'on rencontre avec le doigt ou avec la sonde quelque inégalité, qu'on juge bien n'avoir pas été formée par les artéres dans le tems que les os étoient encore mols.

Par les raisons.

Lorsque les sens n'apperçoivent aucune marque de fracture, la raison peut suppléer à leur défaut, en s'informant des circonstances qui ont accompagné la bles-

sure, en examinant les endroits du crâne qui ont été frappés, & en faisant attention aux symptômes qui surviennent.

Les circonstances principales dont on doit s'informer regardent le malade, celui qui a blessé, & l'instrument qui a frappé.

Par rapport au malade on doit s'informer de la situation où il étoit lorsqu'il a été blessé, demander s'il est tombé & comment, si sa tête étoit couverte ou nuë, &c. On aura aussi égard à son âge, à son sexe, &c.

Par rapport à celui qui a blessé, il faut s'informer non-seulement de la situation où il étoit lorsqu'il a donné le coupe, mais encore de sa force, de l'état de son esprit, &c.

Par rapport à l'instrument, il faut s'informer de sa matiére, de son poids, de sa figure, de sa grandeur, de la maniére dont il a été porté, de la cause qui l'a mis en mouvement, &c.

Quant à l'endroit du crâne qui a été frappé, si le coup a été porté sur un os mince, comme le pariétal, on doit plûtôt supose (toutes choses égales d'ailleurs) une fracture, que s'il avoit été porté sur un os épais, tel que l'occipital.

A l'égard des simptômes, il ne faut pas les regarder comme un effet immédiat de la fracture des os du crâne, mais comme les suites de la compression ou de la commotion du cerveau, compression ou commotion qui en dérange les fonctions.

Signes de la commotion. L'affoiblissement du ressort des fibres du cerveau, & l'épanchement des liqueurs sont les suites de la commotion. Les simptômes de la commotion se divisent

ſent en primitifs & en conſécutifs.

Les primitifs ſont ceux qui arrivent au moment de la bleſſure ; comme la perte de mouvement & de connoiſſance, la chûte du bleſſé cauſée par la paralyſie momentanée des extrêmités inférieures, l'iſſuë involontaire de toutes les dejections, le vomiſſement bilieux & celui des alimens, le ſaignement du nez, des oreilles, des yeux & de la bouche. On juge de la grandeur de la commotion & du dérangement qu'elle cauſe par la durée, la violence & le nombre de ces ſimptômes.

Les ſignes conſécutifs ſont ceux qui ſurviennent quelque tems après la bleſſure. Tels ſont la létargie, la fiévre, la phrenéſie, & la plûpart des ſignes primitifs que l'on regarde comme conſécutifs lorſqu'ils reviennent.

Signes de la compreſſion.

L'aſſoupiſſement, la perte de connoiſſance, le ſaignement du nez, des oreilles, & principalement de celle qui eſt du côté du coup, celui des yeux, la dureté du pouls, la rougeur du viſage, l'inflammation des yeux, le larmoyement, la paralyſie, la convulſion, la douleur, la fiévre, ſont les ſimptômes de la compreſſion.

Tous ces ſimptômes, tant de la commotion que de la compreſſion, viennent les uns du derangement ou du deſordre des eſprits animaux, & les autres du trouble de la circulation du ſang.

Prognoſtics.

Les ſignes prognoſtics des playes de tête ſe tirent de l'inſtrument qui a fait la bleſſure de la partie bleſſée, des ſimptômes & des accidens.

Ce qu'il y a de dangereux aux bleſſures de la tête.

Tous les Praticiens conviennent en general que les bleſſures de la tête ne ſont dangeeuſes qu'en conſéquence de la commo-

tion ou de la compreſſion du cerveau. Auſſi les grandes fractures des os du crâne ſont moins fâcheuſes que les fortes contuſions ; les playes qui ſont accompagnées de commotion, ſont plus dangereuſes que celles qui n'en ſont point accompagnées, quand même celles-ci ſeroient avec perte de ſubſtance.

Il réſulte de-là, 1°. Que les playes de la tête faite par un inſtrument contondant ou piquant, ſont (toutes choſes égales d'ailleurs) beaucoup plus fâcheuſes que celles qui ſont faites par les inſtrumens tranchans.

2°. Que les playes des tégumens de la tête ne ſont pas conſidérables ; que les contuſions du péricrâne accompagnées d'accidens ſont plus fâcheuſes que les fractures du crâne ; lorſqu'elles ne ſont pas compliquées de léſion du cerveau par compreſſion ou par ébranlement, elles ne ſont pas ordinairement fort dangereuſes.

3°. Que les ſimptômes primitifs ſont moins fâcheux que les conſécutifs.

4°. Que le dévoyement, les vomiſſemens bilieux, la fiévre qui continuë, quoique la ſupuration ſoit établie, ſont des accidens fâcheux quand ils accompagnent les playes de la tête.

Cure des plaies de la tête. La léſion des tégumens de la tête, celle du péricrâne, celle du crâne qui occaſionne la compreſſion & la commotion, demandent chacune un traitement différent.

Des tégumens. La léſion des tégumens communs & celle du péricrâne faite par un inſtrument tranchant, n'exigent point d'autre traitement que celui que nous avons indiqué au ſujet des playes en général.

Du péricrâne. Lorſque le péricrâne a été bleſſé par un

inſtrument contondant, il faut appliquer des remédes ſpiritueux ſur tout le péricrâne, des ſuppuratifs ſur les bords de la playe, & des réſolutifs aux environs de la playe.

On prévient ces accidens par la ſaignée & par le régime, & l'on remédie à l'inflammation par une inciſion qu'on fait à cette membrane dans toute l'étenduë de la contuſion, en obſervant d'en ſcarifier les bords, & de couper plus de cette membrane que de la peau, pour éviter le tiraillement. Par ces moyens on dégorge les vaiſſeaux, on détend cette membrane, & on procure la circulation du ſang.

Des fractures. Les fractures des os du crâne occaſionnent toujours la compreſſion du cerveau & l'inflammation de la dure-mere. Pour remédier à ces accidens on découvre toute l'étenduë de la fracture, & on applique le trépan. Par ce moyen, on donne iſſuë aux liqueurs épanchées qui cauſent la compreſſion, & on facilite l'extraction des petites piéces d'os, qui non-ſeulement occaſionnent en partie la compreſſion du cerveau, mais encore l'inflammation de la dure-mere qu'ils piquent.

De la commotion. La commotion du cerveau eſt ce qu'il y a de plus à craindre dans les playes de la tête; on y remédie par le régime & par les ſaignées révulſives & dérivatives.

Des Playes de la poitrine.

Les cauſes des playes de poitrine ſont les mêmes que celles des autres parties.

Différences. Les playes de poitrine ſont pénétrantes ou non pénétrantes.

Nous ne parlerons point de ces dernieres ; ce que nous avons dit des playes en général, en donne une idée assez suffisante.

Les pénétrantes. Au sujet des pénétrantes, il faut examiner si le coup qui les a faites n'a percé qu'un côté, ou s'il a traversé jusqu'à l'autre. Elles peuvent être sans lésion des parties renfermées, auquel cas elles sont simples ; ou avec lésion de quelques-unes de ces parties, auquel cas elles peuvent être compliquées d'épanchement ou d'inflammation. Il arrive quelquefois que le corps qui a fait la playe reste engagé dans les chairs ou dans les os, ou tombe dans la capacité de la poitrine. Quelquefois aussi l'instrument perce le diaphragme & pénétre dans le ventre. Les parties contenues dans cette capacité peuvent alors passer par l'ouverture & entrer dans la poitrine.

Signes. On divise les signes des playes de poitrine en diagnostics & en prognostics.

Les playes pénétrantes. Les diagnostics font connoître si la playe est pénétrante, si les parties contenantes sont lésées, quelles sont les parties lésées, & s'il y a épanchement.

L'emphiseme qui se forme autour d'une playe, l'air & le sang qui en sortent, l'un avec un petit bruit, l'autre avec plus ou moins d'abondance, l'introduction de la sonde dans la poitrine font connoître que cette playe est pénétrante. L'impossibilité d'introduire une sonde dans une playe, ne prouve pas toujours que cette playe ne pénétre pas. Cette impossibilité peut venir de la direction oblique de la playe, du changement de position des muscles, du gonflement des lévres de la playe, du sang caillé, d'un corps étranger, ou de quelque par-

tie arrêtée dans le trajet de la playe.

Mais il importe peu qu'on fonde une playe de poitrine ou qu'on ne la fonde pas, car la fonde ne peut découvrir que la penétration fans faire connoître s'il y a quelque partie léfée. Or la fimple penétration d'une playe ne la rend pas ordinairement fâcheufe. Le danger des playes penétrantes confifte dans la léfion des parties interieures qui occafionnent l'épanchement ou l'inflammation, & ce ne font que les fimptômes qui font connoître cette léfion. *Remarque.*

Quant aux fimptômes occafionnés par la léfion des parties contenuës, ils font différens, fuivant la différence de ces parties. La grande difficulté de refpirer, la fortie d'un fang vermeil & écumeux, qui ne peut venir que de la léfion des poumons, foit dans le lieu de fon adherence à la playe, foit vis-à-vis la playe externe, le crachement de fang, la douleur interieure que le bleffé fent en refpirant, la fiévre, &c. font les fignes de la léfion du poumon. *Signes des plaies du poumon.*

Celle du cœur & des gros vaiffeaux eft toujours fuivie d'une mort ordinairement fubite, mais retardée quelquefois par quelques circonftances. Car un petit caillot de fang, l'inftrument refté dans la playe, la fituation de la playe derriére une des valvules du cœur, &c. ont quelquefois prolongé la vie des perfonnes bleffées au cœur ou aux gros vaiffeaux. On en a vû vivre quelques jours, quoique les ventricules fuffent percées de part en part. *Du cœur.*

Les fignes des playes du diaphragme font différens, fuivant la différence des endroits de cette partie qui peuvent être bleffés. La difficulté de refpirer, la toux, la dou- *Du corps charnu du diaphragme*

leur violente, la ſituation & la direction de la playe, la fiévre, &c. ſont les ſignes des playes du corps charnu du diaphragme.

Du centre nerveux. La phrénéſie, les ris ſardoniques, les défaillances, le hoquet, &c. ſont les ſignes des playes du centre nerveux de cette partie.

D'épanchement. On doit préſumer qu'il y a épanchement lorſque la playe eſt à la partie ſuperieure de la poitrine, lorſqu'elle eſt faite par un inſtrument étroit, qui a fait par ſon entrée & par ſa ſortie une très-petite diviſion, ou lorſque dans l'intervalle d'un panſement à l'autre, il ſort une certaine quantité de ſang.

Dans un ſeul côté. La tenſion de la poitrine, la difficulté de reſpirer, qui eſt plus grande lorſque le malade eſt debout ou aſſis, ou couché ſur le côté ſain, que lorſqu'il eſt couché ſur le côté bleſſé, l'inclination du malade à ſe courber en devant lorſqu'il eſt debout ou aſſis, l'augmentation de l'étenduë d'un des côtés de la poitrine, une ſueur froide répanduë par tout le corps, le froid des extrêmités, la petiteſſe & la concentration du pouls, les ſincopes fréquentes, &c. ſont des ſignes d'épanchement du ſang, ou de quelque liqueur dans un côté de la poitrine.

Dans les deux. Quand le bleſſé ne peut ſe tenir ni ſur l'un ni ſur l'autre côté, & qu'un côté n'eſt pas plus élargi que l'autre, c'eſt une marque que l'épanchement s'eſt fait dans les deux côtés de la poitrine.

Prognoſtic. Quant au prognoſtic des playes de la poitrine, leur danger conſiſte dans l'épanchement ou dans l'inflammation.

Celles qui ne pénetrent pas ſont en géneral moins fâcheuſes que celles qui penétrent, & doivent être regardées comme ſim-

ples. Celles dont la pénétration eſt apparente, ſont moins dangereuſes que celles dont la pénétration eſt cachée. Les plaies pénétrantes accompagnées d'épanchement, ſont moins fâcheuſes lorſqu'elles ſon ſituées à la partie inférieure, que lorſqu'elles ſont ſituées à la partie poſtérieure. Les plaies de poitrine qui pénetrent d'un côté à l'autre ne ſont pas plus dangereuſes que celles qui ne pénetrent pas juſqu'au côté oppoſé, pourvû qu'il n'y ait point de gros vaiſſeaux ni de parties conſidérables endommagées. Les plaies qui arrivent dans un lieu où le poumon eſt adherent, ſont ſuivies d'accidens moins fâcheux que celles qui arrivent en tout autre endroit.

On diſtingue les plaies de poitrine en legeres, en graves & en mortelles.

Cure des plaies legéres.

Les plaies legeres, c'eſt-à-dire, celles qui ne pénetrent point ou qui pénetrent ſans léſion des parties intérieures, ne demandent d'autre traitement que celui des plaies ſimples. S'il ſurvient un emphiſeme, on le diſſipe par les ſpiritueux.

Graves.

Les plaies graves, c'eſt-à-dire, celles qui ſont accompagnées de la léſion du poumon ou du médiaſtin, ou de l'ouverture de quelques vaiſſeaux, ne ſont dangereuſes qu'à cauſe de l'épanchement des liqueurs & de l'inflammation qui en ſont les ſuites. On prévient l'un & l'autre, & on y remédie par des fréquentes ſaignées & par un régime exact. Lorſque les ſaignées ne détournent point l'épanchement, ou que l'épanchement a commencé au moment que la bleſſure a été faite, & que la plaie ſe trouve à la partie ſupérieure de la poitri-

ne, on met le malade dans une ſituation qui puiſſe procurer l'iſſuë des liqueurs épanchées ; ſi cette ſituation ne lui ſuffit pas, on fait à la partie inferieure de la poitrine une ouverture qu'on apelle empiême, & qui donne iſſuë à ces liqueurs épanchées. Lorſque la playe ſe trouve à la partie inferieure de la poitrine, elle eſt ſituée favorablement pour l'iſſuë des liqueurs épanchées, on ne fait què l'aggrandir en cas qu'elle ſoit trop petite.

Et mortelles. Quant aux playes mortelles, c'eſt-à-dire, celles qui ſont accompagnées de la bleſſure du cœur, de l'ouverture de quelques gros vaiſſeaux, & de la léſion du centre nerveux du diaphragme, il n'y a point d'autres remédes que ceux que nous venons d'indiquer pour les playes graves ; mais la mort qui les ſuit ordinairement de fort près diſpenſe bien-tôt d'employer ces remedes.

Des Playes du Bas-ventre.

Différences des playes du bas-ventre. Les cauſes des playes du bas-ventre ſont les mêmes que celles des playes de la poitrine.

Les playes du bas-ventre différent les unes des autres par raport aux régions & aux parties où elles ſe trouvent. On les diſtingue encore en celles qui ne ſont pas pénetrantes, & en celles qui le ſont.

Les non penétrantes ne ſe trouvent qu'aux parties exterieures, à la peau, à la graiſſe, & aux muſcles ſans diviſion du péritoine.

Différences des playes pénétrantes. Les playes penétrantes dans la capacité de l'abdomen différent entr'elles en ce que les unes ne peuvent point endommager les

parties contenantes, & que les autres les endommagent. Celles-ci différent encore entr'elles par plusieurs circonstances. Les unes se trouvent dans les lieux des adhérences des parties, & les autres ne s'y trouvent pas, les unes sont accompagnées d'épanchement, d'issuë des parties avec étranglement ou sans étranglement des parties sorties, & les autres ne le sont point. L'instrument perdu dans la capacité, engagé dans les chairs, ou enclavé dans les os en complique certaines; les autres ne sont point compliquées de cette maniere.

Signes. Les signes diagnostics des playes du bas-ventre en font connoître la penétration, & qu'elle est partie lésée.

De la pénétration. La sortie de l'épiploon, ou de l'intestin par la playe, la différente largeur de l'instrument comparée avec celle de la playe, l'introduction du doigt ou de la sonde en font connoître la penétration. L'introduction du doigt dans la playe supose qu'elle est d'une certaine étenduë. Pour sonder le blessé, il faut le mettre dans une situation semblable à celle où il étoit quand il a reçu le coup.

Remarque. Il faut se rapeller ici ce que nous avons dit au sujet de l'introduction de la sonde dans les playes de la poitrine. Les mêmes obstacles qui se rencontrent quelquefois lorsqu'on les veut sonder, s'oposent aussi quelquefois à l'entrée de la sonde dans la playe penétrante du bas-ventre. La sonde n'est pas plus utile pour la connoissance de ces playes que pour celle des playes dans la poitrine; c'est par les simptômes qu'on doit juger des unes & des autres.

Signes de la lésion de quelques parties intérieures du bas-ventre. La difficulté de respirer, la petitesse &

la dureté du pouls, ſon intermiſſion, la pâleur & la rougeur du viſage, la tenſion & les douleurs du ventre, l'amertume & la ſéchereſſe de la bouche, le froid des extrêmitez, la ſupreſſion de l'urine, les nauſées, les vomiſſemens, &c. ſont les ſimptômes de la léſion de quelques parties intérieures du bas-ventre.

La ſituation & la direction de la plaie, la ſituation de la douleur, celle où étoit le bleſſé, ou celui qui a bleſſé lorſque la plaie a été faite, la diſtenſion de l'eſtomac & des inteſtins par les alimens, & celle de la veſſie par l'urine, ou leur affaiſſement au moment de la bleſſure, donnent lieu de conjecturer qu'elle eſt la partie offenſée.

La ſortie d'une grande quantité de ſang aſſez vermeil, & une douleur piquante qui s'étend juſqu'au cartillage xiphoïde, font connoître la léſion du foye. La ſortie d'une moindre quantité d'un ſang plus noir fait connoître la léſion de la rate. Le hoquet, le vomiſſement, les ſueurs, le froid des extrêmitez, principalement la ſortie des alimens font connoître la léſion de l'eſtomac. La ſortie de la bile fait connoître la léſion de la veſſicule du fiel, des nauſées, des fréquentes foibleſſes, des inquiétudes continuelles, une douleur extrême, une ſoif inſuportable, & principalement la ſortie d'une ſubſtance blanchâtre & chileuſe, font connoître la léſion des inteſtins grêles. La ſortie des matieres fécales, fait connoître la léſion des gros boyaux. La difficulté d'uriner, le mélange du ſang avec l'urine, ou la ſortie d'un ſang pur par l'uretre & une douleur à la verge, font connoître que les

reins ou les uretéres ou la vessie sont attaqués.

Il faut remarquer que lorsque les intestins sont blessés, il sort quelquefois par l'anus un sang plus ou moins fluide, & plus ou moins rouge.

S'il vient des intestins grêles, il est de la couleur du caffé; s'il vient à la fin de l'ileon, ou du commencement du colon, il est caillé; s'il vient de l'extrêmité du colon ou du rectum, il est fluide.

Le Prognostic des playes du bas-ventre, se tire de la partie blessée, de la grandeur de la division, des simptômes & des accidens qui surviennent. *Prognostic.*

Les playes non penétrantes, & les penétrantes, quand même le ventre seroit percé de part en part, sont regardées ordinairement comme simples, lorsque les parties interieures ne sont point lesées; je dis ordinairement, parce que quelques-unes de ces playes peuvent être compliquées d'hemorragie, d'inflammation, de gonflement, &c.

Les playes des parties contenues ne sont fâcheuses, qu'en conséquence de l'inflammation & de l'épanchement, & c'est leur situation & leur grandeur qui donnent lieu de craindre ces accidens. Celles qui sont situées dans les endroits où ces parties sont adhérentes sont moins fâcheuses que les autres.

Les grandes playes du foye, de la rate, de l'estomac, des intestins, des reins, des uretéres, de la vessie, de la matrice, sont mortelles; mais les petites, quoique fort dangereuses, ne le sont pas toujours.

Celles qui sont accompagnées de simptômes violens & d'accidens considérables, sont très-fâcheuses.

Cure des playes du bas-ventre.

On diſtingue les playes du bas-ventre comme celles de la poitrine, en legeres, en graves & en mortelles.

Les playes legeres, c'eſt-à-dire, celles qui n'attaquent que la peau, les graiſſes & les muſcles, ou qui penétrent ſans être accompagnées ni de la léſion, ni de la ſortie des parties interieures, ne demandent que la réünion. Pour la faciliter, on fait obſerver au malade un régime très-exact, & on le ſaigne pour prévenir l'inflammation, la tenſion & la douleur du ventre.

Des graves.

Les playes graves, c'eſt-à-dire, celles qui penétrent & qui ſont accompagnées de la léſion legére, & quelquefois même de l'iſſuë des parties interieures, ſe traitent de differentes manieres, ſuivant la difference des parties qui ſont léſées.

L'épiploon & les inteſtins ſont pour l'ordinaire les ſeules parties interieures du ventre qui ſortent à la ſuite des playes. Quelquefois elles ſortent ſeparément, quelquefois elles ſortent enſemble. Quand l'épiploon ſorti ſe trouve alteré, on en fait la ligature dans la partie ſaine, on retranche la partie gâtée, & on a ſoin de laiſſer prendre le bout de la ligature au-dehors. Lorſque l'épiploon & l'inteſtin ſont ſortis enſemble, & qu'ils ne ſont point endommagés, on les réduit en obſervant de faire rentrer le premier, celui qui eſt ſorti le dernier.

Lorſque l'épiploon & l'inteſtin ſont bleſſés, il faut examiner l'étenduë & la ſituation de la léſion; ſi l'épiploon n'eſt que legérement bleſſé, & dans ſa partie membraneuſe, il faut le réduire; s'il eſt bleſſé dans ſes bandes graiſſeuſes, & ſi quelqu'un

de ses vaisseaux sanguins est couvert, on fait la ligature de cette partie au-dessus de l'ouverture du vaisseau, & on la coupe.

Si l'intestin n'est que legérement blessé, on le réduit; si la blessure est grande, on y fait la suture du Pelletier avant de le réduire. Il faut observer de tenir le bout des fils qui ont servi à faire la suture au dehors pour pouvoir aprocher l'intestin du bord intérieur de la playe, & retirer ces fils après la réünion des parties divisées.

Quand il est impossible de faire la réduction des parties, parce que l'inflammation des bords de la playe a formé un étranglement, ce qui feroit bien-tôt tomber ces parties en mortification, on dilate la playe pour pouvoir faire rentrer les parties; & après la réduction, on fait la suture enchevillée apellée Gastroraphie.

Pour prévenir la douleur, la tension, & l'inflammation, ou pour y remédier, on fait garder au malade un régime très-exact, on le saigne fréquemment, & l'on aplique des fomentations émollientes sur le ventre ou la pulpe des herbes de même vertu.

Quand l'estomac & les intestins grêles sont blessés, on ne fait prendre au malade des alimens qu'en très-petite quantité, & souvent même que des bouillons nourrissans qu'on lui donne en lavemens. Quand les gros intestins sont lésés, on ne doit point donner de lavemens.

Des mortelles.

Quant aux playes mortelles, c'est-à-dire, celles des gros vaisseaux, des conduits chyleux, & les grandes playes du foye, de la rate, & du ventricule, il n'y a point de moyens capables d'en procurer la réü-

nion. La mort qui arrive pour l'ordinaire assez promptement, ne donne pas le tems d'en employer aucun.

CHAPITRE II.

Des Ulcéres en général.

Ce que c'est qu'ulcére

L'Ulcére est une solution de continuité des parties molles, produite ou entretenuë par un vice intérieur ou par un vice local, avec perte de substance.

Différences des ulcéres.

Les anciens ont beaucoup multiplié les divisions des ulcéres. Nous rangerons ces maladies sous quelques classes générales. Leurs différences se peuvent tirer de leur dimension des parties où ils se trouvent, d'un vice local, des maladies qui peuvent les accompagner, de la matiére qui en sort, & des causes qui les ont produites.

Par raport à leur dimension.

Par raport à leur dimension, il y en a de grands, de petits, de profonds, de superficiels, &c.

Aux parties.

Par raport aux parties qu'ils attaquent, il y en a d'internes, & il y en a d'externes.

Au vice local.

Par raport au vice local, on les apelle caverneux, lorsqu'ils sont profonds; on les nomme ulcéres avec hypersarcose, lorsqu'ils sont accompagnés d'excrescence de chair; on les nomme calleux, lorsqu'ils sont environnés de duretés & de callosités; on les nomme fistuleux, lorsque les bords sont calleux & que l'entrée est plus étroite que le fond; on les nomme vari-

queux, lorſqu'ils ſont accompagnés de varices.

Par raport aux maladies qui peuvent y être jointes, ou même les entretenir, il y en a de douloureux, d'enflammés, d'accompagnés d'apoſtêmes & de carie, & d'autres qui ne ſont compliqués d'aucune maladie. *Aux maladies.*

Par raport à la matiere qui en découle, il y en a de ſanieux & de ſordides, de virulens, & de vermineux. Les ſanieux rendent beaucoup de ſéroſité. Les ſordides rendent une ſanie épaiſſe, noire, livide, cendrée ou de différentes couleurs. Les virulens rendent une matiére lympide & corroſive. Les vermineux rendent des vers. *A la matiére.*

Les cauſes des ulcéres en font les différences les plus conſidérables, parce que c'eſt principalement aux cauſes qu'il faut faire attention dans la cure de ces maladies, & qu'il faut les détruire avant de remédier au vice local. *Aux cauſes diſtinguées.*

Les ulcéres qui ſuccédent aux plaies & aux abſcès ouverts, & dont la cauſe n'eſt qu'un vice local, ſont benins. *En benins.*

Ceux qui ſont occaſionnés, ou entretenus par quelque vice du ſang, ſont malins. *En malins.*

On diſtingue ceux-ci par la nature du virus qui en eſt la cauſe. Ainſi on les diviſe en véneriens, en ſcrophuleux, en ſcorbutiques, en cancereux ou chancreux, & en ſporiques. Ces derniers renferment toutes les eſpeces de dartres & de galles, qui ſont, à proprement parler, des ulcéres, car elles rendent continuellement une humeur, quelquefois du pus. On doit néanmoins remarquer que les dartres & les *Remarque.*

galles peuvent avoir pour causes quelques-uns des différens virus dont nous venons de parler. Alors la dartre & la galle prennent le nom du virus qui en est la cause.

Autres espéces d'ulcéres malins. On doit mettre au nombre des ulcéres malins ceux qui ne sont point occasionnés par un virus, mais par la cacochimie des humeurs, ou par quelques évacuations suprimées, & ceux qui sont formés par des humeurs qui sortent depuis long-tems par les mêmes endroits.

Causes. Ce que nous venons de dire des différences des ulcéres fait voir que ces maladies ont deux especes de causes, l'une interne & l'autre externe. Quelques-unes de ces causes empêchent les sucs nourrissiers de parvenir jusqu'à l'extrêmité des vaisseaux divisés, d'autres changent les bonnes qualités que les sucs doivent avoir pour réparer la perte de substance, & former une bonne cicatrice.

Causes externes. Certains médicamens, tels que les somptifs continués trop long-tems ou apliqués mal-à-propos aux playes, ou après l'ouverture d'un abscès, les pansemens faits avec certaines pieces d'apareil; par exemple, des bourdonnets, des tentes, des canulles, &c. soit que ces pansemens soient continués trop long-tems par nécessité, soit qu'on les ait employés mal-à-propos, sont les causes externes des ulcéres qui n'ont souvent pour vice que des duretés, des callosités & des sinuosités.

Causes internes. La cacochimie des humeurs, certaines évacuations périodiques suprimées, une maladie locale, comme la carie, les varices, les differens virus, c'est-à-dire, le venérien, le scrophuleux, le scorbutique,
le

le psorique, & le cancereux, sont les causes internes des ulcéres.

On divise les signes des ulcéres en diagnostics & en prognostics. *Signes.*

Les diagnostics font distinguer si l'ulcére est benin ou malin.

Les signes de l'ulcére malin sont différens selon l'espéce de vice qui en est la cause ou qui l'entretient. Ainsi il faut se rappeller ici les symptômes de chaque espéce de virus, parce que se sont ceux qui caractérisent les ulcéres malins; leur absence fait connoître ordinairement que l'ulcére est benin.

De l'ulcére scorbutique. Les bords de l'ulcére scorbutique sont durs; les environs sont bleuâtres, mêlés de petits points blancs; les chairs sont molles, livides, saigneuses; le pus qui en coule est sanieux, visqueux & de mauvaise odeur.

La puanteur de l'haleine, la sputation fréquente & fœtide, la mobilité des dents, le gonflement des gencives, leur ulcération, leur couleur rouge, livide & noire, leur saignement; les coliques, les douleurs des hypocondres, celles des bras, des jambes, les duretés des gras des jambes, les taches jaunes, livides & noires, ressemblantes à des échimoses ou à des morsures de puces; les échimoses de la conjonctive, des paupiéres, sont les symptômes qui caractérisent le scorbut; & si quelques-uns accompagnent un ulcére, tel que celui que nous venons de décrire, on ne doit point douter de son caractére.

De l'ulcére vénérien. L'ulcére vérolique est de figure ronde, & accompagné d'une très-grande dureté plus ou moins étenduë en largeur & en profondeur. Les chairs en sont pâles, le

pus qui en découle eſt ſanieux & lympide, il reſiſte à tous les remédes ordinaires, & ſemble céder aux remédes mercuriels. Si un ulcére accompagné de ces ſymptômes a été précédé de quelque maladie vénérienne, comme chancre, bubon, chaudepiſſe, porreaux, &c. on a lieu de croire qu'il eſt une ſuite de ces maladies, ou qu'il eſt entretenu par un vice vérolique, & par conſéquent qu'il eſt vénérien.

De l'ulcere ſcrophuleux. Si un ulcére paroît à la ſuite d'une tumeur dure, indolente & difficile à venir à ſuppuration; ſi le malade ou ſes parens ont été attaqués d'écrouelles, & ſi les glandes conglobées du col, des aiſſelles, & des aînes ſont gonflées & dures; ſi le col eſt court, & la machoire large, ſi les yeux ſont tendres & larmoyans; ſi le nez & la lévre ſupéreure ſont enflez & gercez; s'il coule du nez une humeur pituiteuſe; ſi le ventre eſt dur & gros; enfin, ſi le malade digére mal, on doit conjecturer que cet ulcére eſt ſcrophuleux.

De l'ulcere cancereux. L'ulcére cancereux cauſe une douleur très-vive; il a les bords durs, élevés & renverſés; il y croit en peu de tems des chairs baveuſes & ſanieuſes; il en ſort une ſanie puante & corroſive, & qui ronge peu-à-peu les chairs; il s'y forme des ſinus qui vont de tous côtez; les veines de la tumeur ſont dilatées & variqueuſes, & le tout preſente un ſpectacle fort affreux.

Les dartres. Nous avons dit plus haut qu'on pouvoit regarder les galles & les dartres comme des ulceres. Les dartres n'attaquent que le corps de la peau, ſa ſuperficie eſt d'une couleur rouge pâle. Elle eſt un peu élevée & parſemée d'une infinité de petits boutons

qui rendent une humeur plus ou moins épaiſſe, excite une demangeaiſon incommode, & en ſe deſſéchant forment des eſpéces de croûtes ou des écailles farineuſes.

La galle La galle ſe manifeſte d'abord au poignet & entre les doigts par une demangeaiſon inſuportable, & par des boutons en puſtules qui ſe répandent bien-tôt ſur toute la ſuperficie du corps. Les puſtules ſont de deux eſpéces. Les unes ſont groſſes comme celles de la petite vérole, & rendent du pus. On les appelle groſſe galle. Les autres ſont petites & de la groſſeur d'un grain de millet, & rendent une féroſité rouſſâtre.

L'ulcére variqueux. Il eſt aiſé de reconnoître l'ulcére variqueux à la dilatation des veines qui ſe trouvent aux environs.

Avec carie. L'ulcére avec carie jette une grande quantité d'une féroſité ſanieuſe qui teint en noir les emplâtres & les compreſſes. Les chairs, lorſqu'elles recouvrent l'os carié, ſont fougueuſes & lices; elles rendent du ſang dès qu'on les touchent; enfin on voit les inégalitez de l'os s'il n'eſt pas couvert de chairs, & s'il en eſt couvert, & les reconnoit avec la ſonde ou avec le doigt.

Cauſé par une évacuation ſupprimée. Si un ulcére eſt cauſe par une évacuation ſupprimée, c'eſt du malade qu'on doit l'apprendre.

Par la cacochimie des humeurs. Les ulcéres anciens où on ne diſtingue aucun des ſignes dont nous venons de parler, ſont cauſés par la cacochimie des humeurs.

L'ulcére fiſtuleux. L'ulcére fiſtuleux a un fond large, une entrée étroite, les bords en ſont durs & calleux.

Autres eſpéces d'ulcéres. Il eſt aiſé de reconnoître les ulcéres vermineux & ceux qui ſont accompagnés de douleur, d'inflammation, d'apoſtême, ou d'excreſcence de chair.

Prognostic. Le prognoſtic des ulcéres ſe tire de la cauſe qui les entretient & des parties où ils ſont ſitués.

Par rapport à la cauſe, plus elle eſt difficile à détruire, plus l'ulcére eſt dangereux. Ainſi l'ulcére vénérien eſt moins fâcheux que l'ulcére ſcrophuleux ; celui-ci l'eſt moins ordinairement que le ſcorbutique. Mais le cancereux eſt le plus fâcheux de tous, parce qu'on n'a pas encore trouvé de ſpécifique capable d'en détruire le vice.

Les ulcéres qui n'ont qu'un vice local pour cauſe ſont moins fâcheux que ceux qui ſont entretenus par un vice intérieur.

Par rapport aux parties où ils ſont ſitués, ceux des parties intérieures ſont toujours très-dangereux à cauſe de la difficulté d'y porter les remédes.

Cure des ulcéres. Tous les ulcéres viennent de quelque vice intérieur ou local. Il faut donc détruire ce vice pour pouvoir réuſſir à guérir la ſolution de continuité qui en eſt l'effet.

On prépare d'abord le malade par les remedes généraux qui ſont les ſaignées, les purgations & les remédes altérans, & on lui fait obſerver un régime convenable à l'eſpece d'ulcére, & aux remédes qu'il faut employer pour le guérir.

Cure des ulcéres qui ont pour cauſe un vice intérieur. Après ces préparations, ſi l'ulcére vient d'un vice interne, on employe intérieurement les ſpécifiques & les remedes propres à détruire ou à empêcher les progrès de ce vice, car on ne peut pas toujours le détruire totalement. Si le vice eſt ſcorbutique, on fait prendre au malade les antiſcorbutiques en apoſtême ou en bouillon ; s'il eſt vérolique, on lui preſcrit les remedes tirés du mercure, & ſur-tout les frictions d'onguent mercuriel fait à moitié ; s'il eſt ſcrophu-

leux, on lui donne les remedes tirés de l'antimoine & du mercure, le fondant de Rotrou, &c. S'il eſt vermineux, on le met à l'uſage des ameres & de quelque préparation de mercure; s'il eſt pſorique, on donne à prendre l'œtiops minéral, l'aquila alba en bolle & le petit lait, dans lequel on aura fait bouillir les feuilles de ſumeterre, & la racine de patience ſauvage, &c. Quant au cancereux, tout ce que l'on peut faire, c'eſt d'adoucir les douleurs & de retarder le progrès du mal par le moyen des différentes préparations de plomb, & par l'eau de plantin, de morrelle, de joubarde, &c. dans leſquels on trempe de petits linges qu'on applique ſur l'ulcére. Lorſque l'ulcére provient de quelques évacuations ſupprimées, on fait enſorte de le rétablir, ou d'y ſuppléer par d'autres évacuations, telles que la ſaignée, les ſetons, les cautéres, la purgation, &c. Lorſque l'ulcére eſt cauſé par la cacochimie des humeurs, ou qu'il eſt entretenu par des humeurs qui depuis longtems ſortent par les mêmes endroits, il ſeroit dangereux d'en procurer la guériſon, la cure en doit être purement palliative.

Cure des ulcéres qui viennent ou qui ſont accompagnés à un vice local.

L'ulcére qui vient ou qui eſt accompagné d'un vice local, doit être traité ſuivant la nature de ce vice. S'il y a carie, il faut faire exfolier l'os, en deſſéchant la portion d'os altéré avec l'eau mercurielle, la pierre infernale, &c. appliquée de tems en tems deſſus; s'il y a des duretés & des calloſités, il faut les faire fondre avec les emplâtres fondans appliqués deſſus, ou les ſcarifier avec un inſtrument tranchant. S'il y a des excreſcences de chair, il faut les détruire par le moyen des conſomptifs, comme

la pierre infernale, l'eau mercurielle, ou l'emporter avec un inſtrument tranchant. Si elles ſont baveuſes & mollaſſes, on les panſe avec le digeſtif comſomptif; s'il y a des ſinus, il faut les ouvrir dans toute leur étenduë afin de découvrir tout le progrès du mal & d'empêcher le ſéjour du pus. S'il eſt fiſtuleux, on emporte toutes les duretez & les calloſitez avec l'inſtrument tranchant, ou on les conſume avec les cauſtiques. On le panſe enſuite comme un ulcere ſimple. S'il y a des varices, on les ouvre avec la lancette; on les emporte ou on les cautériſe avec le beurre d'antimoine. S'il eſt accompagné de douleur, d'inflammation & d'apoſtêmes, on employe les remédes qui conviennent à ces eſpéces de maladies.

Cure des ulceres par raport à leur caractere.

Il ne ſuffit pas de combattre le vice interieur, & de détruire le vice local; il faut appliquer ſur l'ulcére même les médicamens propres, non-ſeulement à la nature de chaque ulcére, mais encore ceux qui conviennent à chacun des tems de l'ulcére.

Dans quelque eſpéce d'ulcére que ce ſoit, s'il y a de la douleur & de l'inflammation, on doit toujours commencer par apaiſer l'une, en appliquant les adouciſſans, & diſſiper l'autre en faiſant ſupurer l'ulcére avec les digeſtifs & les ſupuratifs. On aplique enſuite ſur l'ulcére les médicamens qu'exige la nature de chacun. Sur l'ulcére ſcorbutique, on aplique l'onguent de ſtirax, l'eau-de-vie camphrée; on panſe l'ulcére venérien avec l'onguent mercuriel, dont on couvre un plumaceau, par-deſſus lequel on met un emplâtre de Vigo cum mercurio. On met ſur le ſcrophuleux les digeſtifs, les ſuppuratifs auſ-

quels on mêle de tems en tems des consomptifs, & sur toute la partie l'emplâtre de la Mere, de manus Dei, ou de Nuremberg, &c. Pour la galle, on frotte les jointures avec une pommade faite avec le beurre & le souffre, ou avec l'onguent Neapolitanum. Sur le vermineux, on applique des plumaceaux trempés dans de fortes décoctions de plantes améres, ou couverts d'onguents digestifs, dans lesquels entre du mercure ou de l'aloës, de la myrrhe, & de l'assa-fœtida, &c. Quant à celui qui est entretenu par une humeur cacochime ou par une humeur qui a pris son cours par cette ouverture, on le panse tous les jours avec les digestifs simples, ou l'onguent mondicatif d'ache, &c. & on a soin de le bien nettoyer.

Cure des ulcéres par rapport à ses tems.

Pour le traitement de l'ulcére par rapport à ses tems, c'est de le faire suppurer, de le mondifier, de faciliter la régénération des substances perduës, & de le cicatriser.

Ainsi il faut dans le premier tems employer les digestifs, les suppuratifs, & les différens médicamens propres à la nature de chaque espéce d'ulcére contenu par un vice intérieur. Dans le second, c'est-à-dire, quand l'ulcére a bien suppuré, on le mondifie avec l'onguent legerement consomptif, si les chairs sont mollasses & baveuses, ou avec l'onguent mondicatif d'ache, celui des Apôtres, la décoction de feuilles de noyer, ou le vin mielé, &c. Dans le troisieme tems, on facilite la régénération des chairs, en appliquant dessus l'ulcére les médicamens capables d'entretenir le bon état des chairs, tels que le baume d'Arceus, ou le digestif simple, l'un

ou l'autre très-legérement étendu sur les plumaceaux, ou même quelques-uns des mondificatifs.

Dans le quatriéme tems, enfin on desséche l'ulcére, ce qu'on ne doit faire que quand les chairs ont rempli le vuide, & qu'elles sont presque au niveau de la peau. On se sert pour cet effet d'emplâtre de ceruse, d'onguent pompholix, celui de blanc rhasis, d'eau de chaud, ou d'eau phagedenique, de charpie rapée, ou de charpie séche, &c. Lorsque les chairs surpassent le niveau de la peau, ou sont un peu mollasses & baveuses, comme cela arrive quelquefois, la cicatrice ne peut, ou a beaucoup de peine à se former; on y applique legérement la pierre infernale ou l'eau mercurielle pour les réprimer & les rafermir.

Des Maladies des parties dures.

Quelles sont les maladies des parties dures. Les parties dures sont sujettes comme les parties molles à des tumeurs ou gonflemens, à des divisions & à des déplacemens.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tumeurs des parties dures.

Tumeurs des parties dures IL y a trois especes de tumeurs des parties dures; l'Anchylose, le Rakitis & l'Exostose.

§. I.

§. I. L'anchylose est l'union de deux os d'une articulation avec plus ou moins de perte de mouvement.

On distingue deux espéces d'Anchylose, la vraye & la fausse. *L'anchylose.*

La vraye Anchylose est la soudure exacte des parties articulées, d'où suit le défaut de mouvement aux articulations; elle est par conséquent incurable.

La fausse Anchylose est une difficulté du mouvement des articulations, causée par le gonflement des têtes des os, des ligamens & des capsules, & par l'épanchement de la serosité ou de la sinovie dans l'article.

On la guérit en procurant la résolution de l'humeur qui cause le gonflement, ou de celle qui est épanchée.

§. II. Le Rakitis est une maladie particuliere aux enfans, dans laquelle les épiphises & les os spongieux se gonflent & forment des nœuds, pendant que le corps des os & de l'épine du dos s'amollissent & se courbent. *Le rakitis.*

§. III. L'Exostose est le gonflement d'un os tout entier, ou d'un partie d'un os. *L'exostose.*

Le nodus qui est une petite élevation formée sur la superficie de l'os, & le *spina ventosa* qui est une exostose des os porreux abscédée & accompagnée de vive douleur, comme si c'étoit une épine qu'on ait fourrée dans l'article, sont proprement des exostoses.

CHAPITRE II.

De la solution de continuité des parties dures.

Solution de continuité. LES solutions de continuité de parties dures sont la càrie, les playes des os, les fractures, & le spina bifida.

La carie. §. I. La carie est une érosion de la propre substance de l'os. Elle provient ordinairement de causes internes, comme de virus venérien, scorbutique, écrouelleux, cancereux, &c. & quelquefois de causes externes, comme des coups, des chûtes, &c.

La playe. §. II. On apelle playes des parties dures une solution qui leur est faite par un instrument tranchant.

Remarque. Ces espéces de maladies des os, & celles dont nous avons parlé dans le chapitre precédent, demandent un détail si grand & si circonstancié, que les bornes de cet abregé ne permettent pas de traiter cette matiere avec plus d'étenduë. Je me contenterai de parler en genéral des fractures & des luxations.

Fracture. §. III. Les fractures sont des solutions de continuité faites par quelque corps exterieur & contondant.

Différense. On tire les différences des fractures de plusieurs choses ; de l'os qui a été fractu-

ré, & de la figure de la fracture, de l'éloignement des pieces osseuses, des maladies ou accidens qui les accompagnent, & de la cause qui a fait la fracture.

1°. Les fractures sont différentes suivant la différence des os fracturés. Celles, par exemple, des os de la tête sont différentes de celles des os de la jambe. *Par raport aux os.*

2°. Elles différent presque toutes, par raport à leur figure, cependant on peut les diviser en genéral, en obliques, en transversales, & en celles où les os sont brisés en plusieurs pieces. Les meilleurs Auteurs croyent qu'il ne se peut point faire de fractures en long. *A la figure.*

3°. Quant à l'éloignement des pieces osseuses brisées, il est quelquefois considerable, & quelquefois il ne l'est pas. Le déplacement des os peut se faire de différentes manieres. Quand les bouts montent les uns sur les autres, on dit que le déplacement est suivant la longueur; quand ils sont écartés sans cesser de se toucher par quelques points de surfaces cassées, on dit que le déplacement est suivant l'épaisseur. *A l'éloignement.*

4°. On divise les fractures par raport à leurs accidens, en simples, en composées & en compliquées. *Aux accidens.*

Les simples sont celles où il n'y a qu'un seul os de cassé. *Fractures simples.*

Les composées sont celles où deux ou trois os de la même partie se trouvent cassés en même-tems. *Composées.*

Les compliquées sont celles qui sont accompagnées de maladies, d'accidens, ou de la cause qui a fait la fracture. *Compliquées.*

On distingue encore les fractures en *Complettes.*

complettes & en incomplettes. Les complettes ſont celles où l'os eſt entiérement caſſé. Les incomplettes ſont celles où il y a quelque portion oſſeuſe encore dans ſon entier ; mais cette eſpéce de fracture ne ſe rencontre ordinairement qu'aux os plats, tels que ceux du crâne, des hanches, de l'épaule. Si elle ſe trouve quelquefois aux autres os, ce n'eſt que dans les enfans très-jeunes ou attaqués du rakitis.

Cauſes externes. 5°. Les cauſes des fractures ſont toutes extérieures. Ce ſont les coups, les chûtes ſur quelques corps durs, les efforts violens, les armes à feu ; enfin, tous les inſtrumens contondans.

Occaſionnelles. Il y a cependant certaines maladies qui rendent les os plus fragiles, & qui peuvent par conſéquent concourir avec les cauſes externes des fractures. Telles ſont la vérole, le ſcorbut, les écrouelles, le vice cancereux, le rakitis, la carie, la diſette de la moëlle, &c.

Signes des fractures. On diviſe les ſignes des fractures en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics ſe ſubdiviſent en ſenſuels ou en ſenſibles & en rationels.

La douleur & l'impuiſſance de remuer le membre, la mauvaiſe figure de la partie, les inégalités que font les piéces d'os déplacées, & le bruit qu'on entend lorſqu'on remuë la partie fracturée, ſont les ſignes ſenſibles de la fracture.

Signes équivoques. La douleur & l'impuiſſance de remuer le membre ſont des ſignes fort équivoques. Car une contuſion un peu plus forte excite une douleur vive, & la crainte d'augmenter cette douleur empêche le malade de remuer la partie bleſſée. D'ailleurs, les

luxations sont suivies de douleur & d'impuissance de remuer la partie.

Les autres signes sensibles s'aperçoivent par la vuë, par l'oüie & par le toucher. *Par la vuë.*

La mauvaise figure d'une partie qui vient d'un déplacement considérable, suivant la longueur ou suivant l'épaisseur de l'os, fait connoître une fracture. Il faut remarquer ici que dans l'examen d'une partie on se peut tromper en attribuant à un deplacement la mauvaise figure d'un membre, qui peut n'être occasionné par aucun accident, mais venir de naissance. *Remarque.*

Quand la mauvaise figure d'une partie ne suffit pas pour faire connoître une fracture, on passe le pouce sur l'os dans l'endroit où il est le moins recouvert des parties, afin qu'en cas de fracture on sente mieux les inégalités des piéces d'os déplacées. *Par le toucher.*

Le bruit que les piéces d'os fracturées font lorsqu'on les remuë, s'apelle crepitation. Il est presque semblable à celui que font les tumeurs emphisemateuses lorsqu'on les touche. C'est pourquoi il faut prendre garde de les confondre l'un avec l'autre. *Par l'oüie.*

Pour occasionner la crepitation des os, on tient, ou on fait tenir la partie superieure du membre cassé, tandis qu'on remuë legérement la partie inferieure. Ce mouvement, qu'on doit faire le plus doucement qu'il est possible, fait frotter les extrêmités des os cassés les uns contre les autres, & par conséquent occasionne la crepitation. Il arrive quelquefois qu'on ne l'entend point, mais alors la main suplée à l'oreille, car ce mouvement produit dans la main une sensation qu'il ne produiroit pas, s'il n'y avoit point de fracture.

Prognostics. Le prognostic des fractures se tire de leurs différences.

Les fractures obliques, qu'on appelle aussi en ongles ou en flutes, & celles où les os sont brisés en plusieurs piéces, sont difficiles à contenir, suivis ordinairement d'accidens, & par conséquent plus fâcheuses que celles qui sont en travers.

Les fractures simples sont plus faciles à contenir que les composées. Les unes & les autres sont moins fâcheuses que les compliquées. Les fractures des articulations sont beaucoup plus dangereuses que celles du corps des os.

Celles qui sont seulement faites par une cause externe sont moins fâcheuses que celles qui sont encore occasionnées par un vice interne.

Accidens des fractures. Les fractures ne sont pas en elles-mêmes dangereuses ni mortelles ; elles ne le deviennent que par les accidens qui les accompagnent & qui les suivent.

La douleur, l'impuissance de mouvoir la partie, le prurit, l'inflammation, la fiévre, la gangréne, l'hemorragie, la convulsion, la paralysie, l'atrophie, l'anchylose, la difformité du cal, la courbure, l'allongement, ou le racourcissement de la partie fracturée, sont les principaux accidens qui surviennent aux fractures.

Ce qui procure la cure des fractures. La nature & l'art concourent ensemble à la guérison des fractures.

La nature. La nature fournit des sucs nourrissiers, qui sortant des extrêmités des vaisseaux du périoste rompus, s'épanchent, s'épaississent peu à peu, acquiérent insensiblement la dureté & la consistence de l'os, & forment une espéce de ciment qui rejoint les parties divisées. C'est ce ciment qu'on appelle cal.

L'art procure la guérison des fractures en raprochant les os rompus, en les maintenant raprochés, & en prévenant ou corrigeant les accidens.

Pour remettre en place les os fracturés, il faut faire l'extension & la contre-extension & la conformation.

Ce qu'il faut faire pour replacer les os fracturés

L'extension est une mouvement que l'on fait pour tirer la partie malade à soi. La contre-extension est un effort qu'on fait pour retenir fixe le côté de la partie oposé à celui que l'on tire.

Ce que c'est que l'extension, & la contre extension

Pour faire ces deux opérations, on place d'abord le malade dans la situation & dans le lieu où il doit rester pendant toute la cure. Les forces qu'on employe doivent être autant qu'il est possible apliquées aux deux bouts de l'os cassé, & non aux parties voisines. Elles doivent être proportionnées à l'éloignement & au déplacement des parties divisées, & à la force des muscles de la partie. On doit encore les employer également des deux côtés & par degrés.

Ces deux opérations se font avec les mains, des lacs, quelquefois avec des instrumens & des machines.

Ce que c'est que la conformation.

Après avoir fait suffisamment l'extension & la contre-extension, on raproche les bouts des os rompus en embrassant le membre avec les mains. S'il y a des esquilles, on les pousse doucement dans leur place avec les doigts. C'est ce qu'on apelle conformation.

Ce qui fait connoître que les os sont placés.

On reconnoît que l'on a placé les os dans leur situation, quand la douleur cesse ou diminuë, quand le membre a sa longueur & sa rectitude naturelle, & lors-

qu'en paſſant le doigt ſur le lieu de la fracture on ne ſent point d'inégalité.

Comment on maintient les os en place.

On maintient les os en place par le moyen de l'appareil & de la ſituation.

L'apareil conſiſte en compreſſes, bandes, attéles, cartons, boëtes, lacs, fanons, écharpes, pelotes & médicamens.

Ce qu'il faut faire avant d'appliquer l'appareil.

Avant de l'apliquer, il faut faire raſer le poil, & mettre la partie & les muſcles dans leur ſituation naturelle.

En l'appliquant.

En l'apliquant, il faut obſerver de mettre la premiere compreſſe ſimple; d'apliquer la premiere bande, autant qu'il eſt poſſible ſur le lieu de la fracture, de lui faire faire trois tours, la faire finir en haut par des circonvolutions; d'apliquer la ſeconde au même endroit en continuant par des circonvolutions vers le bas, & remontant enſuite vers le haut, & égaliſer les parties avec des compreſſes, de maniére que la troiſieme bande & les cartons puiſſent faire une compreſſion égale.

A quoi on connoit que l'appareil eſt bien fait.

Après l'aplication de l'apareil, il faut ſituer le corps & la partie malade ſuivant la difference des parties fracturées. La partie doit être élevée pour la facilité du retour des liqueurs, & placée mollement & ſûrement.

L'apareil eſt bien fait, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt ni trop, ni trop peu ſerré, lorſqu'on trouve aux parties voiſines du membre fracturé, près du bandage, une tumeur rouge, mais molle, & d'un degré de chaleur moderée. L'apareil eſt trop peu ſerré lorſque la tumeur eſt dure, noire, froide & douloureuſe. Dans l'un & l'autre cas, il faut lever l'apareil pour le ſerrer, ou pour le lâcher.

Quand aucun accident n'oblige pas à lever le premier apareil, on n'y touche qu'au bout de huit jours au moins.

Pour prévenir les accidens, on prescrit dans les premiers jours un regime fort exact, sur-tout si la fracture est considerable, l'on saigne le malade plus ou moins fréquemment, selon la plenitude de ses vaisseaux. On se relâche sur l'exactitude du regime lorsque les premiers jours sont passés, & qu'il n'est point survenu d'accidens. *Comment on prévient les accidens.*

On corrige les accidens suivant leurs espéces. La douleur que le malade sent ordinairement à l'endroit de la fracture, on le soulage en relâchant les lacs, les fanons, ou l'écharpe, & en faisant quelque fomentation. Si elle continuë, on léve l'apareil; on est même obligé de saigner quelquefois le malade, & de lui faire prendre quelques narcotiques. *Et on les corrige. La douleur.*

On previent le prurit en ne se servant point de remedes onctueux. On le guérit avec l'esprit de vin & l'eau tiéde, ou d'autres fomentations âqueuses & spiritueuses. *Le prurit.*

On guérit la fiévre & l'inflammation par les saignées, le régime, & les autres remedes convenables. *La fiévre, &c.*

Si l'on craint la gangrene, on se sert du bandage à 18 chefs, & on aplique les spiritueux. Si elle paroît, on fait des scarifications, des incisions & des taillades suivant la néceßité, & si elle ne cede point à ces moyens on emporte la partie. *La gangrene.*

S'il y a hémorragie, on découvre le vaisseau pour le comprimer, ou pour le lier; on peut y apliquer la stiptique. *L'hémorragie.*

La convulsion. La convulsion est causée par l'irritation que font les esquilles sur les parties tendineuses. La réduction des parties fait cesser peu à peu cet accident. Quelquefois cependant il continuë ; en ce cas on employe les saignées, les sucs des plantes améres avec le sel de nitre, la poudre de Guttéte, le sel sédatif, &c.

La paralysie. On guérit la paralysie du membre & son atrophie, ou maigreur par les frictions de linges chauds, & par des fomentations spiritueuses ou résolutives, comme le marc de vin, les eaux de Bourbon, de Bourbonne & leurs bouës.

On prévient l'ankilose en remuant le membre. Elle est incurable, lorsque le suc nourrissier s'est épaissi dans la cavité de l'articulation.

La difformité du cal. Lorsque les accidens sont passés, on serre davantage le bandage pour prévenir la difformité du cal.

Pour que le cal se forme bien & acquiere le degré de solidité convenable, il faut un tems plus ou moins long suivant l'espéce d'os fracturé, & suivant les accidens qui sont survenus, suivant l'âge, le tempérament du malade, & principalement suivant la bonne ou mauvaise disposition de la limphe, son épaisseur, & sa fluidité. Le virus venérien, scorbutique, cancereux, &c. dont la limphe peut être empreinte, sont encore des obstacles à la formation du cal. On ne peut par conséquent déterminer précisément quand il faut ôter tout-à-fait l'apareil.

§. IV. Les enfans viennent quelquefois au monde avec une tumeur plus ou moins

groſſe placée aux lombes, & qui contient de la ſérosité. Si on l'ouvre, on trouve les épiphiſes du corps d'une ou de deux vertèbres inférieures des lombes diviſées, ſéparées, & quelquefois en partie détruites. Ce qui a fait nommer cette maladie. *ſpina bifida*, dont la cauſe n'eſt pas encore connuë.

Les uns la regardent comme une hydropiſie du canal de l'épine. D'autres comme une carie de ces vertèbres.

Il y en a auſſi qui l'attribuent à l'effet de l'imagination de la mere ſur l'enfant, &c.

Cequi eſt certain, c'eſt que ſi on ouvre la tumeur, l'enfant ne ſurvit pas long-tems après l'ouverture. Ainſi on doit ſe contenter d'appliquer ſur la tumeur des aſtringens ſeuls pour prolonger les jours à l'enfant.

CHAPITRE III.

Des Maladies des parties dures, cauſées par leur déplacement.

LES maladies que le déplacement des parties dures produit ſont, le diaſtaſis, les entorſes, le cliquetis & les luxations.

§. I. Le diaſtaſis eſt l'écartement de deux os d'une partie ; c'eſt par conſéquent une eſpéce de luxation ou de déplacement.

§. II. L'entorſe eſt un deſordre dans l'articulation ſans déplacement ſenſible des os articulés.

§. III. Le cliquetis ou la crépitation des os, eſt un bruit que les os font en ſe frottant dans certains mouvemens, & dont la cauſe eſt la diſette de la ſinovie.

§. IV. Luxation eſt le déplacement d'un ou pluſieurs os.

On doit, pour bien traiter les luxations, connoître parfaitement les articulations, leurs ligamens, leurs cartilages, leurs capſules, leurs glandes ſinoviales, la force & la quantité des muſcles qui ſervent à leur mouvement, le paſſage des principaux vaiſſeaux auprès d'elles, & même la graiſſe qui ſe trouve aux environs.

Différences des luxations. On tire les différences des luxations de leur ancienneté, des différentes eſpeces d'articulations où elles arrivent, des lieux que les os occupent après le déplacement, des maladies & des accidens qui accompagnent les luxations, & des cauſes qui peuvent déplacer les os.

Par rapport à l'ancienneté. 1°. L'ancienneté d'une luxation la rend ordinairement très-difficile à réduire, & ſouvent même incurable. Il y a par conſéquent une grande différence entre les anciennes luxations & les nouvelles.

Aux eſpéces d'articulations. 2°. Il y a deux principales eſpeces d'articulations ; les unes par genoux, les autres par charnieres. Il eſt aiſé de concevoir que le dérangement d'une de ces eſpeces doit être different de celui de l'autre : tous les os ne s'uniſſent pas enſemble par ces deux eſpeces d'articulations ; il y en a qui ſe joignent par des ſutures, d'autres par des cartilages & par gonphoſes. Les déplace-

mens de ces os doivent par conséquent différer les uns des autres.

3°. Par rapport aux lieux que les os occupent après leur déplacement, on distingue les luxations en complettes & en incomplettes. La luxation complette est celle où l'os est écarté totalement de l'endroit de l'articulation. L'incomplette est celle où la tête de l'os est restée sur le bord de l'articulation, ou s'est logé dans une cavité voisine, ce qui ne peut arriver qu'aux articulations par charniéres ; telle est la luxation du condile externe du femur, lorsqu'il est glissé dans la cavité interne du tibia. *Aux lieux que les os occupent.*

On divise encore les luxations en internes & en externes, en supérieures & en inférieures. La luxation interne est celle où l'os déplacé se trouve en dedans ; l'externe est celle ou l'os se trouve en dehors ; la supérieure est celle où l'os est monté en haut, & l'inférieure est celle où il est descendu en bas. *Aux maladies.*

4° Par rapport aux maladies ou accidens qui les accompagnent, on les distingue en simples, en composées & en compliquées,

La luxation simple est le déplacement d'un seul os sans aucune autre maladie, ni aucun accident considérable. *Luxation simple.*

La luxation composée est le déplacement de plusieurs os. *Composée.*

La luxation compliquée est celle qui est accompagnée d'inflammation, d'apostême, de gangréne, de playes, d'ulcéres, de fracture, de douleur insuportable, de fiévre, d'insomnie, de convulsion & de paralysie. *Compliquée.*

5°. On divise les causes des luxations en internes & externes. *Par rapport aux cause,s*

Causes internes. La convulsion des muscles, la foiblesse des ligamens, la paralysie aidée de la pesanteur du corps ou de celle du membre seulement, les sérosités qui abreuvent & relâchent les ligamens, la sinovie qui chasse la tête de l'os de sa cavité, le gonflement de l'os même, comme il arrive dans le Rakitis, & à ceux qui habitent les lieux marécageux, ou qui travaillent sur le plomb, le mercure, &c. sont les causes internes des luxations.

Externes. Les efforts & les extensions violentes, les coups, les chûtes, &c. sont les causes externes de ces déplacemens.

Signes. Les signes diagnostics des luxations se divisent en communs & en propres.

Signes communs Les communs se rencontrent dans toutes les luxations, les propres en font distinguer chaque espece.

Une cavité à l'endroit où l'os devroit être placé, une éminence à l'endroit qu'il occupe, la diminution ou l'augmentation de la longueur du membre, la situation extraordinaire de la partie, son impuissance & la douleur, sont les signes communs à toutes les espéces de luxations. Il faut remarquer, comme nous l'avons déja fait au sujet des fractures, que la douleur & l'impuissance sont des signes fort équivoques.

Propres. Les signes propres font distinguer en général les luxations complettes d'avec les incomplettes, les causes internes des luxations d'avec les externes, & désignent le lieu que l'os occuppe. 1°. Une éminence contre nature dans le lieu de l'articulation, la figure & la longueur du membre peu changées, de vives douleurs, l'augmentation de la longueur de la partie, sont les

Signes de la luxation incomplette.

ſignes de la luxation incomplette, auſquels il faut ajoûter qu'il n'eſt pas plus difficile de mouvoir la partie d'un côté que de l'autre.

De luxation complette.

2°. Les vives douleurs que reſſent le malade lorſqu'on fléchit le membre, le changement de la partie, une cavité dans un endroit, une éminence dans un autre, ſont les ſignes de la luxation complette.

Signes de luxation de cauſe interne.

3°. Les ſignes des luxations qui viennent de cauſes internes, ſont différens, ſuivant les eſpéces de cauſes qui les peuvent occaſionner.

Cauſée par la paralyſie

Un vuide qu'on ſent autour de l'articulation entre la tête de l'os & la cavité, la facilité avec laquelle l'os ſe réduit, & la difficulté que l'on trouve à le contenir réduit l'augmentation de la partie en longueur, ſa maigreur & le peu de douleur, ſont les ſignes des luxations occaſionnées par la paralyſie de la partie.

Par le relâchement des ligamens

La douleur, le gonflement de l'article, le racourciſſement du membre, la mauvaiſe conformation qu'il ſouffre par la contraction des muſcles, comme dans les autres luxations, ſont les ſignes des luxations cauſées par le relâchement des ligamens.

Il faut remarquer que dans cette eſpéce de luxation, la partie n'eſt point amaigrie, comme dans celle qui eſt produite par la paralyſie, & que la difficulté de la réduire eſt auſſi grande que celle qu'on trouve à réduire celles qui viennent de cauſes externes.

Par la convulſion.

La grande difficulté qu'on trouve à réduire une luxation, la douleur qui l'accompagne dès ſont commencement, ſont les ſignes des luxations cauſées par la convulſion.

Par l'abondance de la sinovie. Le bruit qu'on fait en voulant réduire un os luxé, la résistance qu'on trouve en voulant le réduire, & l'impossibilité de faire cette réduction, quoiqu'il soit aisé de porter la tête de l'os jusqu'aux rebords de la cavité, & même par-delà, sont les signes des luxations causées par l'abondance & par l'épaississement de la sinovie. Le bruit que l'on fait en voulant remettre l'os dans sa cavité est semblable à celui qu'on fait en pétrissant de la terre grasse.

Par le gonflement des extrêmités des os. L'augmentation du volume de l'articulation, & le peu de changement dans la position du membre, sont les signes des luxations causées par le gonflement de l'extrêmité des os.

Signes qui désignent le lieu que la tête de l'os occupe. 4°. Pour connoître le lieu qu'occupe la tête d'un os luxé, il suffit de faire réflexion que l'extrêmité d'un os luxé est toujours tournée au côté oposé à celui où se trouve la tête de son autre extrêmité qui est déplacée. Ainsi lorsque l'extrêmité de l'os se trouve en dehors, la luxation est en dedans; lorsqu'elle se trouve en dedans, la luxation est en dehors; quand le membre est plus court, la luxation est supérieure; & quand il est plus long, la luxation est inférieure.

Prognostic. Le prognostic des luxations se tire de leurs différences.

Les vieilles luxations sont plus difficiles à réduire que celles qui sont récentes.

Les luxations des os articulés par genoux sont moins dangereuses que celles des os articulés par charniéres.

Les luxations incomplettes sont moins fâcheuses que les complettes.

Les luxations simples (toutes choses égales

égales d'ailleurs) ſont moins dangereuſes que les compoſées ; les unes & les autres ſont moins fâcheuſes que les compliquées.

Les luxations qui viennent des cauſes internes ſont toujours très-fâcheuſes, & ſouvent même incurables à cauſe de la difficulté ou de l'impoſſibilité d'en détruire les cauſes. Celles qui ſont produites par l'amas de la ſinovie ſe guériſſent plus difficilement que celles qui ſont cauſées par le relâchement des ligamens.

En quoi ſe réduit la cure des luxations.

La cure des luxations ſe réduit à mettre l'os luxé en place, à le maintenir dans ſa ſituation naturelle, & à prévenir ou corriger les accidens.

Remettre l'os en ſa place.

Pour remettre l'os luxé en ſa place, il faut faire ce qu'on apelle extenſion, contre-extenſion, & conduite de l'os dans ſa cavité.

Les moyens pour faire l'extenſion & la contre-extenſion

On peut faire l'extenſion, ou la contre-extenſion ſeule ou avec le ſecours des aides ; avec les mains ſeules ou avec des lacs & des machines.

Ce qu'il faut obſerver en faiſant ces opérations.

En faiſant ces deux opérations, il faut que le corps ſoit retenu par des forces égales à celles avec leſquelles le membre eſt tiré à l'opoſée ; que les forces qui font l'extenſion ſoient apliquées ſur la partie même qui eſt luxée autant qu'il eſt poſſible ; que les unes & les autres forces ſoient proportionnées à l'éloignement de la tête de l'os & à la force des muſcles ; que la partie ſoit tellement ſituée que les muſcles ſe trouvent également tendus, & que l'extenſion ſe faſſe peu-à-peu & par degrés.

Dans quel tems on fait la conduite de l'os dans la cavité.

Quand l'effort de l'extenſion fait affaiſſer & allonger les muſcles, c'eſt une marque que l'os ſe déplace, qu'il prend le chemin

de la cavité d'où il est sorti, & qu'on n'a pas besoin des plus grands efforts. Il faut dès-lors conduire l'os dans sa boëte ou cavité avec les mains, en diminuant peu-à-peu le dégré d'extension. C'est ce qu'on appelle conduire l'os dans sa cavité.

Signes que l'os est bien réduit.

Un bruit qui se fait entendre pour l'ordinaire lorsque l'os rentre dans sa cavité, la facilité qu'on a de remuer la partie, & la cessation ou la grande diminution de la douleur, sont des signes que l'os est bien réduit.

Les moyens de tenir l'os dans sa place naturelle.

On maintient l'os dans sa situation naturelle par l'application des bandages, & par la situation.

L'application des bandages est plus nécessaire dans les luxations qui viennent de cause interne, & particuliérement dans celles qui sont causées par le relâchement des ligamens ou par la paralysie, que dans celles qui viennent de cause externe.

Ce qu'on doit faire après avoir fait la réduction pour prévenir ou pour guérir les accidens.

La situation de la partie doit être telle que le membre ne soit ni trop lié, ni trop étendu, & que les liqueurs puissent circuler librement.

Après avoir fait la réduction, il faut penser à prévenir les accidens ou à les corriger, & à remédier aux maladies dont la luxation peut être appliquée.

La contusion, l'inflammation, la fiévre, la gangrene.

Les contusions, l'inflammation, la fiévre, la gangréne, &c. se guérissent par les remédes que nous avons indiqués dans la cure de ces maladies.

Le Cliquetis.

Lorsque le cliquetis vient du défaut de la sinovie, il se guérit par l'application des huiles pénétrantes, & par les fomentations émollientes. Lorsqu'il vient de l'excès de cette liqueur, il se guérit par les résolutifs

ſpiritueux, & par le mouvement de la partie.

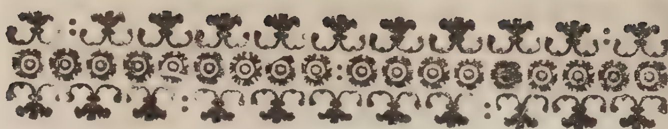
La playe. Lorſque la luxation eſt compliquée de playe, on ſe ſert du bandage à dix-huit chefs.

La fracture. Lorſque la luxation eſt compliquée de fracture, & que la fracture eſt ſi proche de l'articulation qu'on ne peut trouver entre les deux une place ſuffiſante pour faire l'extenſion & la contre-extenſion, il faut réduire d'abord la fracture, & laiſſer former le cal avant de réduire la luxation. En attendant on applique, pour entretenir la fluidité de la ſinovie, des réſolutifs & des fondans.

Le relâchement des ligamens. Quand la luxation vient du relâchement des ligamens, on remédie à ce relâchement par des fomentations ſpiritueuſes & aromatiques.

La convulſion & la paralyſie. Quand elle vient de convulſion ou de paralyſie, on ſe ſert de remédes convenables à ces maladies.

Le gonflement des têtes des os. Quand elle eſt cauſée par le gonflement des têtes des os; ſi ce gonflement vient d'un virus vérolique les frictions mercurielles peuvent ſuffire pour la guérir, en cas qu'elle ne ſoit point complette; ſi le gonflement vient d'un levain ſcrophuleux, on ſe ſert des remedes qui conviennent aux écrouelles; ſi c'eſt un rakitis, on ſe ſert des remedes propres à cette maladie; s'il vient d'un air marécageux, ou employe les hydragogues, les eaux minérales, & l'on fait changer le malade d'air.



DE LA

SAIGNÉE.

LA Saignée eſt la plus commune de toutes les opérations de Chirurgie. Les Etudians les moins inſtruits la pratiquent tous les jours. Elle eſt néanmoins très-difficile en certaines circonſtances, & ſi on la fait mal, elle peut avoir des ſuites très-funeſtes. Il eſt donc très-important à ceux qui ſe deſtinent à la Chirurgie, d'apprendre de bonne heure la maniére de pratiquer cette opération, & les moyens d'éviter & de corriger les accidens qui en peuvent être les ſuites.

Nous partagerons en trois Chapitres tout ce que nous avons à dire au ſujet de la Saignée. Dans le premier, nous parlerons de l'opération même. Dans le ſecond, nous en expoſerons les effets. Dans le troiſiéme nous ferons voir les accidens qui la ſuivent quelquefois, & nous donnerons les moyens d'y remédier.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Opération de la Saignée.

LE mot de Saignée eſt équivoque. Il ſe prend quelquefois pour une opération & quelquefois pour l'écoulement du ſang, qui eſt la ſuite de cette opération. Dans le premier ſens, la Saignée eſt une opération par laquelle on tire du ſang d'un vaiſſeau par le moyen d'une ouverture qu'on y fait avec un inſtrument tranchant. *Ce que ſignifie le mot de Saignée. Définition.*

L'origine de la ſaignée eſt très-obſcure. Elle eſt plus ancienne qu'Hypocrate. Galien rapporte qu'une Chévre fort ſujette à une inflammation de l'œil, ayant été bleſſée par une branche d'arbre, qui lui fit répandre beaucoup de ſang, ſe trouva guérie par ce moyen. Si l'on en croit Pline, le Cheval Marin, lorſqu'il ſe trouve trop plein de ſang, va ſur le Fleuve du Nil ſe frotter le ventre contre les pointes de roſeaux nouvellement coupés, & lorſque les vaiſſeaux ſont ſuffiſamment déſemplis, il va ſe vautrer dans le limon pour boucher les playes qu'il s'eſt fait. *Origine.*

Quoiqu'il en ſoit, il eſt peu important de ſçavoir à qui l'on doit l'invention d'une opération ſi utile, & dont les effets ſont auſſi admirables que ſon origine eſt obſcure.

Pour la pratiquer, il faut connoître, 1°. Les vaiſſeaux que l'on doit ouvrir. 2°. Les inſtrumens avec leſquels on doit les ouvrir. 3°. De quelle maniére il faut les ouvrir. 4°. *Ce qu'il faut connoître pour pratiquer la Saignée.*

ce qu'on doit faire avant, pendant, & après l'opération.

§. I.

Des vaiſſeaux qu'on doit ouvrir.

Combien il y a en général de ſortes des vaiſſeaux qu'on ouvre.

Il y deux ſortes de vaiſſeaux qu'on peut ouvrir, les artéres & les veines. L'ouverture de l'artére s'appelle *Artériotomie.* Celle de la veine, *Phlebotomie.*

A quelle artére ſe pratique l'artériotomie.

L'Artériotomie ſe pratique fort rarement, & ſeulement à l'artére temporale, parce que les vaiſſeaux s'ouvrent plus commodément que les autres artéres, & qu'on y peut faire plus ſûrement la compreſſion, à cauſe des os du crâne qui fourniſſent un point d'appuy.

Quelles ſont les veines qu'on peut ouvrir.

Les veines qu'on peut ouvrir ſont en très-grand nombre. Les Modernes n'ouvrent pour l'ordinaire que celles du col, du bras & du pied. Mais comme il peut ſe rencontrer des cas où il paroîtroit utile d'ouvrir les autres, nous parlerons non-ſeulement des veines que les modernes ont coutume d'ouvrir, mais encore de celles ſur leſquelles les Anciens pratiquoient la ſaignée. Les Anciens comptoient à la tête cinq veines qu'on pouvoit ouvrir.

La frontale.

La premiére eſt la *Frontale* ou *Preparate.* Elle traverſe le milieu du front. C'eſt une branche de la veine augulaire. Elle raporte le ſang des parties voiſines, & de la partie poſtérieure de la tête dans les Angulaires. Hypocrate recommande l'ouverture de cette veine dans les douleurs de la partie poſtérieure de la tête.

La temporale.

La deuxiéme eſt la *Temporale.* Elle accom-

pagne l'artére du même nom. Elle rapporte dans la veine Jugulaire externe, dont elle eſt une branche, le ſang des parties poſtérieures, lattérales & antérieures de la tête. Il y a une veine Temporale de chaque côté, & ces deux veines ont communication enſemble, & avec la veine Frontale. Les Anciens faiſoient l'ouverture de ces veines Temporales dans les douleurs vives & croniques de la tête.

La troiſiéme eſt l'*Angulaire.* Elle eſt ſituée dans le grand angle, ou angle interne de l'œil. C'eſt la continuation du tronc de la veine Jugulaire externe. Les Anciens l'ouvroient pour guérir les ophtalmies. *L'angulaire.*

La quatriéme eſt la *Nazale.* Elle ſe trouve entre les cartilages latéraux du nez. On en faiſoit autrefois l'ouverture dans les maladies de la peau du viſage, comme dans la couperoſe. *La nazale.*

La derniére eſt la *Ranule* ou *Ranine.* Elle eſt ſituée ſous la langue, à côté du filet. C'eſt une branche de la veine Jugulaire externe. Les Anciens l'ouvroient dans l'eſquinancie.

Toutes ces veines portent le ſang dans les Jugulaires. Ainſi en ouvrant la Jugulaire on produit le même effet qu'on produiroit en ouvrant une de ces autres veines, & on le produit plus facilement, & plus promptement, parce que les Jugulaires ſont plus groſſes, & par conſéquent fourniſſent par l'ouverture qu'on y fait une bien plus grande quantité de ſang. C'eſt pourquoi on a abandonné la pratique des Anciens, & l'on n'ouvre guéres que les Jugulaires.

Il y a deux veines Jugulaires externes, une de chaque côté du col. Elles ſont recou- *Les jugulaires.*

vertes du muſcle peaucier & des tégumens. Elles reçoivent le ſang de toutes les parties extérieures de la face & de la tête, & communiquent avec les Jugulaires internes.

Les veines du bras. Il y a au pli du bras quatre veines qu'on a coutume d'ouvrir ; ſçavoir, la *Céphalique*, la *Médiane*, la *Baſilique*, & la *Cubitale.*

La *Céphalique* eſt ſituée à la partie ſupérieure & externe du pli du coude.

La *Médiane* ſe trouve un peu plus bas. Elle n'eſt autre choſe qu'une branche de communication de la Céphalique avec la Baſilique. Elle eſt ordinairement placée ſur le tendon du muſcle Biceps.

La *Baſilique* eſt plus près de la partie interne du bras, & plus bas que la Médiane. C'eſt ſous cette veine que ſe recontre ordinairement l'artére.

Enfin, la *Cubitale* eſt ſituée vers le condile interne du bras.

Ces quatre veines s'étendent à l'avant-bras, au poignet, & juſques ſur le dos de la main. On peut les ouvrir dans quelqu'un de ces endroits, lorſqu'on ne peut le faire au pli du bras.

Les veines du pied. Il y a au pied deux veines qu'on peut ouvrir. La *Saphene* interne, & la *Saphene* externe. La premiere, eſt cette veine aſſez conſidérable qui ſe trouve couchée ſur la malléole interne, & qui eſt formée par les rameaux qui ſont ſur le pied. On ouvre ces rameaux lorſqu'on ne peut pas ouvrir la ſaphene ſur la malléole. La ſaphene externe, que quelques-uns nomment ſciatique, eſt placée vers le condile externe.

§. II.

§. I.

Des instrumens dont on se sert pour saigner.

L'instrument dont on se sert ordinairement pour saigner est la Lancette.

Plusieurs préférent cependant le bistouri pour l'artériotomie.

La *Lancette* est un instrument de Chirurgie très-pointu, & tranchant sur les côtés. La ressemblance qu'elle a avec une lance, la fait apeller *Lancette*. *La Lancette.*

Les Lancettes ont deux parties, la lame & la chasse. La chasse ou le manche est composé de deux petites lames d'écaille assez minces qui servent à conserver la lame. On distingue trois parties dans la lame, la pointe, le milieu & le talon.

Il y a trois especes de Lancettes. La premiere, est apellée à grains d'orge. La lame de celle-ci ne commence à perdre sa largeur que vers la pointe. Les commençans doivent se servir de cette Lancette, parce qu'en la plongeant, on fait avec elle une grande ouverture, sans qu'on soit obligé de faire beaucoup d'élévation. Elles sont bonnes principalement pour les vaisseaux gros & superficiels. *Les espéces.*

La seconde est à grains d'avoine. La pointe de celle-ci est plus allongée.

La troisieme espéce s'apelle Lancette à piramide, ou à langue de serpent. Elle a une pointe fort allongée, très-fine & très-aigue, qui represente une piramide.

Il y a une autre espéce de petite Lancette qu'on apelle Lancette à petit fer, que

beaucoup de perſonnes préférent aux trois autres.

§. III.

De la manière d'ouvrir les Vaiſſeaux.

Comment on ouvre les artéres. On ouvre les artéres à peu près de la même maniere qu'on ouvre les veines. On marque avec l'ongle l'endroit où on ſent la pulſation, on tend la peau avec le doigt indice & le pouce de la main gauche, & l'on ouvre l'artére dans l'endroit marqué.

Et les veines. Pour les veines, on les ouvre de trois façons, en long, en travers, & obliquement. Les groſſes veines s'ouvrent en long, les petites & profondes en travers, & les médiocres obliquement.

On diſtingue deux tems dans l'ouverture des veines, celui de la ponction, & celui de l'élevation. Le premier, eſt celui qu'il faut pour faire le chemin de dehors en dedans le vaiſſeau. Le ſecond, eſt le tems qu'il faut employer pour faire le chemin de dedans en dehors en retirant la Lancette. Pendant le premier tems, on fait la ponction avec la pointe & les deux tranchans; & pendant le ſecond, on aggrandit l'ouverture du vaiſſeau & des tégumens avec le tranchant ſupérieur de la Lancette.

§. IV.

Ce qu'on doit faire avant, pendant & après la ſaignée.

Avant l'opération. Avant que de faire cette opération, il faut avoir une bougie ou une chandèle allumée, en cas qu'on ne puiſſe pas profiter

de ſa lumiere naturelle, & charger une perſonne de la tenir. Il faut avoir auſſi un vaiſſeau pour recevoir le ſang, une compreſſe & une bande.

La compreſſe doit être faite d'un linge fin, plié en quarré, & en pluſieurs doubles.

La bande doit être d'une toile fine & un peu uſée, de la longueur d'environ une aulne & demie, & de la largeur d'un pouce. Elle ne doit avoir ni ourlets, ni liſiéres; ainſi un ruban de fil ne convient pas, car il y a des deux côtés une liſiére qui comprimeroit plus fortement que ſon milieu. La bande doit être déroulée lorſqu'on va faire une ſaignée du bras, & roulée lorſqu'on en va faire une du pied ou de la jugulaire.

Il faut pour la ſaignée du pied avoir un chaudron ou un ſceau de fayance plein d'eau d'une chaleur ſuportable, dans laquelle on met les pieds pour faire rarefier le ſang, & goufler les veines. On eſt quelquefois obligé de s'en ſervir lorſqu'on ſaigne au bras, & que les vaiſſeaux ne ſe manifeſtent pas aſſez.

Pendant l'opération le malade doit être placé dans une ſituation commode. S'il eſt ſujet à ſe trouver mal, il doit être couché. On cherche l'endroit où eſt l'artére & le tendon; on poſe la ligature à la diſtance de trois ou quatre travers de doigt du lieu où l'on doit piquer; on fait ſur l'avant-bras quelques frictions avec les doigts indice & du milieu. Après avoir choiſi le vaiſſeau qu'on doit ouvrir, on tire une Lancette, on l'ouvre, & on la met à la bouche, de maniere que la pointe ſoit tournée du côté du bras qu'on doit piquer; on aſſujettit le vaiſſeau en mettant le pouce deſſus, au-deſſous & à la diſtance de trois ou quatre travers de doigt de

Pendant l'opération.

l'endroit où l'on doit ouvrir le vaiſſeau. On prend enſuite la Lancette par ſon talon avec le doigt indicateur & le pouce ; on fléchit ces deux doigts ; on poſe les extrêmités des autres doigts ſur le bras qu'on va piquer, pour s'aſſurer la main ; on porte la Lancette doucement, & plus ou moins à plomb juſque dans le vaiſſeau ; on agrandit l'ouverture en retirant la Lancette. Le ſang rejaillit auſſitôt. La perſonne chargée du vaiſſeau qui doit recevoir le ſang, le preſente, & on fait tourner le lancetier dans la main du bras piqué, pour faire paſſer plus vite le ſang des veines intérieures dans les extérieures, par le mouvement des muſcles. Pendant que le ſang ſort, on poſe la main deſſous l'avant-bras pour le ſoutenir. Quand il ne fait point l'arcade, on lâche médiocrement la ligature ; on met l'ouverture des tégumens vis-à-vis celle de la veine, où l'on fait prendre différente ſituation à cette ouverture.

Après l'opération. Quand on a tiré la quantité ſuffiſante de ſang, on ôte la ligature ; on fait plier l'avant-bras ; on approche les deux lévres de la petite playe, en tirant un peu les tégumens avec le doigt ; on nétoye les endroits du bras que le ſang a taché ; on met la compreſſe ſur l'ouverture, & on applique la bande.

Outre ce que nous venons de dire, il y a encore pluſieurs remarques particulieres à faire ſur cette opération.

Remarques particuliéres pour la ſaignée du bras. 1°. Le vaiſſeau qu'on doit ouvrir eſt quelquefois poſé directement ſur le tendon du muſcle biceps, qui fait dans certains ſujets une ſaillie. Il faut alors faire mettre le bras de la perſonne que l'on ſaigne en pronation, & ce tendon qui a ſon attache derriére la petite apophiſe du radius, ſe cache, pour ainſi dire, & s'enfonce.

2°. Lorsqu'on a posé la ligature, si le vaisseau n'est pas bien aparent, on met le doigt indice ou le pouce d'une main sur la veine, & on fait de l'autre main avec le doigt du milieu & l'indice plusieurs frictions le long de l'avant-bras, en commençant vers le poignet. Par ce moyen on renvoye vers le pouce ou le doigt indice la colonne du sang qui est dans la veine, ce qui rend ce vaisseau plus ou moins sensible, & fait connoître s'il fournira une quantité suffisante de sang, & s'il est enfoncé bien avant. Le lieu où il l'est moins est celui où il faut l'ouvrir après.

3°. Il ne faut jamais piquer à moins que le vaisseau ne soit sensible au tact, quand même quelques cicatrices l'indiqueroient; car on ne pourroit piquer qu'au hazard, ce qui seroit imprudent. Il y a des vaisseux qui ne se font pas sentir aussi-tôt que la ligature est faite, mais quelque tems après.

4°. S'il y a du danger d'ouvrir les vaisseaux au pli du bras, à cause de leur petitesse, jointe à la proximité de l'artére ou du tendon, il faut les ouvrir à l'avant-bras, au poignet, ou même à la main.

5°. Lorsque les vaisseaux sont si enfoncés qu'on ne les sent pas dans le pli du bras, ni même à l'avant-bras, on fait mettre l'avant-bras dans l'eau chaude, qui en rarefiant le sang fait gonfler les veines.

6°. Quand le Chirurgien a choisi le vaisseau, il doit l'assujettir, soit en mettant le pouce dessus, soit en embrassant avec la main l'avant-bras par derriére, de sorte que la peau soit un peu tenduë: cette dernier méthode a quelqu'avantage sur l'autre, elle assujettit les vaisseaux avec plus de fermeté. On peut dire même qu'elle est nécessaire pour les vaisseaux roulans.

7°. Il faut porter la Lancette plus ou moins perpendiculairement ſur la peau, à proportion que le vaiſſeau eſt plus ou moins enfoncé. Cette régle eſt d'une grande importance.

8°. Si le vaiſſeau eſt très-enfoncé, il faut porter la pointe de la Lancette preſqu'à plomb. Car ſi on la portoit obliquement, elle pourroit paſſer par-deſſus. Si le vaiſſeau eſt ſi enfoncé qu'on ne le puiſſe apercevoir que par le tact, il faut ne point perdre de vûë l'endroit ſur lequel on l'a ſenti; on y porte la pointe de la Lancette, on l'enfonce doucement juſqu'à ce qu'elle ſoit entrée dans le vaiſſeau; ce qu'une legére réſiſtance, pareille à celle que l'on ſent lorſque l'on perce du canepin, & quelques gouttes de ſang, font connoître. Alors on amplifie l'ouverture avec le tranchant de la Lancette en la retirant.

9°. Ce ſont ordinairement les perſonnes graſſes qui ont les vaiſſeaux très-enfoncés, & par conſéquent il n'y a pas tant à craindre de piquer l'artére, le tendon ou l'aponeuroſe, en ouvrant les vaiſſeaux enfoncés qui ſont preſque toujours entourés de beaucoup de graiſſe, qu'en ouvrant des vaiſſeaux aparens.

1°. Ces derniers ſont quelquefois collés ſur le tendon, ſur l'aponeuroſe ou ſur l'artére; c'eſt pourquoi il faut pour les ouvrir porter la pointe de la Lancette preſque horiſontalement. Lorſqu'elle eſt dans la cavité du vaiſſeau, on éleve le poignet afin d'augmenter l'ouverture avec ſon tranchant. Si l'on portoit la Lancette perpendiculairement, on riſqueroit d'atteindre l'une de ces parties qu'il eſt dangereux de piquer.

Remarques particuliéres pour la Saignée de la jugulaire.

Il y a quelque obſervation particuliere à faire ſur la ſaignée de la jugulaire, & ſur celle du pied. Lorſqu'on veut ouvrir la veine jugulaire, on met le Malade ſur ſon ſéant, on garnit l'épaule & la poitrine d'une ſerviette en pluſieurs doubles, & on applique la ligature de la maniére qu'on va dire. On met vers les clavicules, & ſur la veine que l'on a deſſein de piquer, une compreſſe épaiſſe; on fait enſuite deux tours autour du col avec la ligature, de ſorte qu'elle ſoutienne la compreſſe; on la ſerre un peu, & on la noüe vers la nuque du col à deux nœuds, l'un ſimple, & l'autre à roſette, après y avoir engagé un ruban ou une autre ligature, dont les deux bouts tombent par-devant, & vis-à-vis la trachée artére, une perſonne tire les deux bouts du ruban, ou de cette derniere ligature, ce qui empêche que la ligature circulaire ne comprime la trachée artére, & fait comprimer les veines jugulaires externes, & ſur-tout celle ſur laquelle eſt la compreſſe; on applique le pouce ſur cette compreſſe, & le doigt indice au-deſſus, afin d'aſſujettir le vaiſſeau, & de tendre la peau; on prend la Lancette qu'on a miſe à la bouche, comme dans la ſaignée du bras, & l'on ouvre la veine qui ſe trouve gonflée entre ces deux doigts. Si le ſang ne ſort pas bien, on fait mâcher au Malade un morceau de papier, & s'il coule le long de la peau, on ſe ſert d'une carte en forme de goutiére, qui s'applique au-deſſous de l'ouverture par un bout, & qui de l'autre côté conduit le ſang dans la palette. Après avoir tiré la quantité néceſſaire de ſang & ôté la ligature, on applique la compreſſe, & on met un bandage circulaire autour du col.

Pour la ſaignée du pied. Pour faire la ſaignée du pied, on place le Malade ſur le bord de ſon lit ; on lui fait tremper les pieds dans l'eau chaude ; on poſe un des pieds ſur un genou qu'on a garni d'un linge en pluſieurs doubles, on applique la ligature , on remet le pied dans l'eau pour quelque-tems, on retire le même pied, on en applique la plante contre le genou, on cherche un vaiſſeau, & on l'ouvre. L'on remet enſuite le pied dans l'eau, & après avoir tiré une ſuffiſante quantité de ſang, on ôte la ligature, on eſſuie le pied, on applique la compreſſe, & on fait le bandage appellée *Etrier*.

On eſt obligé quelquefois de ſaigner les Malades couchés à plat dans leur lit, lorſqu'ils ſont trop foibles, ou qu'ils ſe trouvent mal dans une autre ſituation. Pour bien ſaigner, le Chirurgien doit être ambidextre, c'eſt-à-dire, ſe ſervir auſſi-bien d'une main que de l'autre, car il doit ſaigner de la main gauche au bras & au pied gauche ; & de la main droite, au bras & au pied droit.

Quelle eſt la quantité de ſang qu'on doit tirer. La quantité de ſang qu'on doit tirer dépend du caractere de la maladie, des forces, du tempérament, du ſexe, & de l'âge du Malade. On tire ordinairement aux Adultes trois palettes de ſang. La palette eſt un petit vaiſſeau qui en contient trois ou quatre onces.

Tems de faire la ſaignée. Quant au tems de faire la ſaignée, on ne le choiſit pas dans les cas preſſans. Lorſque l'on ſaigne par précaution ou pour quelque légere indiſpoſition, on doit le faire, en Eté, dans les heures ou la chaleur eſt plus modérée, c'eſt-à-dire, le matin ou le ſoir. On choiſit ordinairement le Printems ou l'Automne, comme des Saiſons plus conve-

nables. Au reste, on ne doit jamais saigner une personne, lorsqu'elle vient de prendre quelques alimens; il faut toujours attendre que la digestion soit faite.

CHAPITRE II.

Des effets de la Saignée.

TOute saignée produit quatre effets. Elle diminuë le volume du sang, elle le détourne de se porter vers certaine partie en aussi grande abondance, elle le détermine à couler vers certaine partie; & comme la partie rouge se répare moins promptement que la partie blanche, elle occasionne l'augmentation proportionnelle de celle-ci. En faisant cette opération, on se propose ordinairement quelqu'un de ses effets en particulier. C'est ce qui a fait distinguer la saignée par raport à ses effets en *Evacuative*, en *Révulsive*, en *Dérivative*, & en *Spoliative.* * Ces différens noms qu'on donne à la saignée, & le prognostic qu'on peut tirer de l'inspection du sang, feront la matiére de ce Chapitre.

* *Voyez là-dessus les Sçavans Traités de Messieurs* SYLVA & QUESNAY.

§. I.

De la Saignée Evacuative, Dérivative, Révulſive, & Spoliative.

Saignée évacuative. 1°. La ſaignée évacuative eſt celle où l'on ſe propoſe de déſemplir les vaiſſeaux, en diminuant le volume du ſang de la quantité qu'il en ſort par l'ouverture du vaiſſeau.

Ses effets. Cette eſpéce de ſaignée détend toutes les parties, rend aux ſolides leur reſſort & leur élaſticité, & fait par conſéquent que les liqueurs ſont plus broyées, plus briſées, & plus diviſées par la contraction des artéres; que le ſang circule plus aiſément juſques dans les plus petits vaiſſeaux, & que les ſécrétions ſont plus libres & plus abondantes. Le ſang ſe dépure par ce moyen, les embarras ſe levent, & les remédes agiſſent plus efficacement.

Saignée révulſive & ſes effets. 2°. La ſaignée révulſive eſt celle où l'on ſe propoſe de détourner de certaine partie le ſang qui s'y porte en trop grande abondance.

Pour produire cet effet, il faut piquer la veine qui répond à l'artére la plus éloignée du lieu malade. Par ce moyen on détermine vers les parties les plus éloignées de la partie malade une plus grande quantité de ſang, & l'on diminuë d'autant la quantité de celui qui coule dans la partie malade, qui reçoit le ſang des vaiſſeaux opoſés à celui que l'on ſaigne.

Saignée dérivative, & ſes effets. 3°. La ſaignée dérivative eſt celle où l'on ſe propoſe de déterminer vers une partie une plus grande quantité de ſang que celle qui y paſſe.

Pour produire cet effet, il faut ouvrir la veine dans l'endroit même où l'on veut augmenter l'abondance du ſang. Car l'ouverture de la veine fait que le ſang trouve moins de réſiſtance dans cet endroit que dans les autres parties, c'eſt pourquoi il s'y porte en plus grande quantité.

4°. La ſaignée ſpoliative eſt celle où l'on ſe propoſe de diminuer la quantité proportionnelle de la partie rouge du ſang. Les ſaignées fréquentes produiſent cet effet, parce que la partie blanche ſe répare beaucoup plus promptement que la partie rouge. Elles le produiſent plûtôt dans les gros vaiſſeaux que dans les petits, parce que les gros vaiſſeaux contiennent à proportion plus de parties rouges que les autres. *Saignée ſpoliative, & ſes effets.*

§. II.

Du prognoſtic qu'on peut tirer de l'inſpection du ſang.

Le ſang hors du corps ſe diviſe ſenſiblement en deux parties; en partie rouge, & en partie blanche.

La proportion qui doit ſe trouver entre ces deux parties, & les différentes couleurs dont elles ſont nuancées, font juger de la qualité du ſang.

On ne peut point ſe déterminer un degré de proportion entre le volume de la partie rouge & celui de la partie blanche, ſuivant lequel on puiſſe juger qu'il n'y a point de défaut dans le ſang par raport à cette proportion. Tout ce que l'on peut dire, c'eſt que le volume de la partie blanche ne doit pas être plus grand que celui de la partie rouge, *Proportion entre la partie rouge & la partie blanche.*

ni moindre que le tiers de ce volume. Ainsi, lorſque le volume de la partie blanche ſurpaſſe celui du coagulum, c'eſt une marque que le ſang eſt trop fluide. Lorſqu'il eſt moindre que le tiers du volume du coagulum, c'eſt une marque que le ſang eſt trop épais.

Couleur du ſang. Quant à la couleur du ſang, le rouge n'en doit être ni trop éclatant, ni trop foncé. La vivacité du rouge d'un ſang qui ſe coagule difficilement, & qui a peu de partie blanche, eſt une marque qu'il y a de la malignité.

Croute blanche dont le coagulum eſt recouvert. Le coagulum eſt quelquefois recouvert d'une croute blanche. Lorſqu'elle eſt molle, tenuë, qu'elle reſſemble à du lait coagulé, & qu'elle ſe fond entre les doigts, ce n'eſt que du chile, qui par ſa legéreté nage au-deſſus des autres liqueurs, & fait voir ſeulement que la ſaignée a été faite trop-tôt après le repas. Lorſqu'elle eſt fort épaiſſe, membraneuſe, jaunâtre, qu'elle a du reſſort; en un mot, que c'eſt une eſpéce de couëne, c'eſt une limphe groſſiére, viſqueuſe, qui s'eſt entiérement épaiſſie. Cette croute coüeneuſe qui ſe trouve quelquefois attachée à la circonférence du vaiſſeau dans lequel on a reçu le ſang, elle en eſt quelquefois entiérement détachée, & le coagulnm nage dans la ſéroſité. Elle eſt une marque d'inflammation.

Obſervation. Il faut obſerver qu'elle ne ſe manifeſte pas, ou ne ſe manifeſte que très-peu, lorſqu'on a fait une ouverture trop petite à la veine; lorſque le ſang n'eſt venu que goutte à goutte, & en bavant le long du bras; lorſque le vaiſſeau dans lequel eſt le ſang eſt large & plat; lorſque le ſang a été agité

dans le vaisseau où on l'a reçû ; & lorsqu'il a été exposé à un air trop froid.

L'écume qui paroît quelquefois au-dessus du coagulum ne vient que de quelques particules d'air qui se sont renfermées dans le sang, lorsqu'il tomboit dans le vaisseau. Quand cette écume ne se dissipe qu'après un long tems, c'est une marque de la visquosité du sang. *Ce que c'est que l'écume.*

Les différentes couleurs qui se trouvent quelquefois sur la superficie du coagulum, & qui la rendent comme marbrée, viennent des parties intégrantes du sang qui ont souffert différentes triturations, & de la qualité du chile & de la bile qui s'y trouvent mêlés. *Différentes couleurs dont la superficie se trouve nuancée.*

La partie blanche du sang qui s'est séparée, & qui environne le coagulum, est quelquefois laiteuse, quelquefois elle est jaunâtre, & teint en jaune le linge qu'on y trempe. La couleur laiteuse vient de ce que la saignée à été faite trop-tôt après le repas, & avant que la sanguification ait été faite. La couleur jaunâtre vient de la bile, qui ne se filtrant pas bien se mêle avec la sérosité du sang, & lui donne cette couleur. *Couleur de la partie blanche.*

CHAPITRE III.

Des accidens qui suivent la saignée.

IL ne suffit pas d'avoir une parfaite connoissance de tout ce qui regarde l'opération de la saignée, il faut encore être instruit de tous les accidens qui peuvent

la ſuivre, ſoit pour les éviter, ſoit pour les corriger.

Accidens de la ſaignée. Les dépôts, le trombus, l'échimoſe, la tumeur l'ymphatique, la douleur & l'engourdiſſement, la piquûre de l'aponeuroſe du muſcle biceps, celle du périoſte, celle du tendon & de l'artére, ſont les accidens qui dépendent de l'opération de la ſaignée, auſquels on peut ajoûter la ſyncope où tombe quelquefois le Malade, ce qu'on appelle la ſaignée blanche. Tous ces accidens ſe diſtinguent par rapport à leur degré en legers, en médiocres, & en graves.

§. I.

Saignée blanche. Manquer d'ouvir en ſaignant une veine d'où on a deſſein de tirer du ſang, c'eſt faire ce qu'on appelle une ſaignée blanche.

Ce qui en eſt la cauſe. On manque une ſaignée, parce que le vaiſſeau étant très-enfoncé, on ne porte pas la Lancette aſſez avant, ou aſſez perpendiculairement; parce que le vaiſſeau eſt roulant, & qu'il fuit, pour ainſi dire, la Lancette; parce qu'on pique à coté du vaiſſeau, ou au milieu de beaucoup de cicatrices, qui aſſez ſouvent en retréciſſent le diamettre, ou parce que le Malade retire ſon bras.

Dans ce cas, il faut examiner laquelle de ces cauſes a fait manquer la ſaignée pour éviter un pareil inconvénient.

§. II.

La ſincope. Lorſque le Malade tombe en ſyncope pendant la ſaignée, on le fait revenir promp-

tement, en mettant le doigt ſur l'ouverture pour arrêter le ſang, en le faiſant coucher ſur le dos, & en lui faiſant reſpirer du vinaigre, ou quelque eau ſpiritueuſe.

§. III.

Les dépôts, & ce qui les occaſionne.

Les dépôts, tels que l'éréſipèle & le phlegmon qui ſe forment aux environs de la piquûre, ou dans le lieu même de la piquûre à la ſuite de la ſaignée, ſont occaſionnés par la mauvaiſe diſpoſition des humeurs, ou par la piquûre de quelque fibre aponeurotique, ou par quelques efforts que le Malade aura fait avec ſon bras.

On a indiqué dans l'Abregé des principes les remédes qui conviennent à ces ſortes d'accidens.

§. IV.

Le trombus.

Le trombus eſt une tumeur formée par un ſang épanché aux environs de l'ouverture de la veine.

Les cauſes.

La piquûre de la veine de part en part, la petiteſſe de l'ouverture de la peau, & ſon défaut de proportion avec celle de la veine, un peu de graiſſe qui ſe preſente à l'ouverture, ſont les cauſes ordinaires du trombus. Pour empêcher que cette tumeur n'augmente, il ne faut lever que peu-à-peu le pouce qu'on a appliqué ſur le vaiſſeau afin de l'aſſujettir, & ne pas deſſerrer la ligature. Quand malgré ces précautions on ne peut pas tirer la quantité neceſſaire de ſang, ou que la tumeur augmente, on pique la même veine au-deſſous du trombus, ou une autre veine.

Remedes.

On procure la réſolution du ſang épan-

ché en appliquant d'abord ſur la tumeur une compreſſe trempée dans de l'eau commune, ou dans quelque eau ſpiritueuſe dont on ſe ſert par la ſuite. On peut mettre dans la duplicature de la compreſſe un peu de ſel commun, pour faciliter la réſolution.

§. V.

L'échimoſe. L'Echimoſe eſt une tumeur legére formée par le ſang extravaſé dans le corps graiſſeux, ce qui change la couleur naturelle de la peau en une livide noirâtre ou jaunâtre.

Cauſes. Les frictions réitérées ſur les bras des perſonnes graſſes, & dont la peau eſt délicate; la ligature qu'on laiſſe trop long-tems ſerrée; l'extenſion du bras avant la réünion parfaite du vaiſſeau; un pli fait par la compreſſe ou la bande; la piquûre du vaiſſeau de part en part; enfin le trombus, ſont les cauſes ordinaires de l'échimoſe, qui vient à la ſuite de la ſaignée. On remédie à cet *Remédes.* accident en frottant la partie avec quelque liqueur ſpiritueuſe, telle que l'eau-de-vie, celle de lavande, l'eau vulnéraire, &c. & en appliquant deſſus une compreſſe imbibée de ces mêmes liqueurs.

§. VI.

Tumeur lymphatique. La tumeur lymphatique qui ſurvient dans le lieu de la piquûre après la ſaignée, eſt formée par une lymphe épanchée d'un ou de pluſieurs vaiſſeaux lymphatiques qu'on a ouverts en même-tems que la veine.

Signes. Cette tumeur ne change point la couleur de la peau, elle eſt ſans douleur, & ſouvent reluiſante; elle ne ſe forme pas toutes les fois qu'en piquant la veine on ouvre des vaiſſeaux

vaiſſeaux lymphatiques, parce que la cicatrice peut ne pas ſe faire ſi parfaitement, qu'elle ne laiſſe une petite fiſtule imperceptibie, par où la lymphe épanchée s'écoule.

On reconnoît cet écoulement à la chemiſe qui en eſt mouillée.

Une compreſſe épaiſſe & trempée dans une eau ſpiritueuſe qu'on applique ſur la tumeur, & qu'on comprime un peu avec la bande, guérit pour l'ordinaire cette petite tumeur. Quand elle réſiſte à ce reméde, on y fait une petite ouverture pour donner iſſuë à la lymphe épanchée, & l'on fait enſuite ſur l'endroit ouvert une legére compreſſion. S'il n'y a point de tumeur, mais ſeulement une petite ouverture par où la lymphe s'écoule, une compreſſion faite deſſus arrête l'écoulement, & en procure quelquefois la réünion. Lorſque ce moyen ne réüſſit pas, on applique la pierre infernale, qui en cautériſant un peu le vaiſſeau lymphatique, & détruiſant les calloſités, procure la conſolidation entiére du vaiſſeau, & de la petite ouverture devenuë fiſtuleuſe. Un emplâtre de céruſe mis ſur l'ouverture, & la compreſſion, après l'application de la pierre infernale, achevent la guériſon. *Cure.*

§. VII.

On ſçait qu'il y a un petit cordon de nerfs appellé *cutané* intérieur qui accompagne la veine baſilique; un autre appellé *muſculo-cuané* qui paſſederriére la veine médiane; & un autre rameau du nerf crural qui accompagne la veine ſaphene. *Douleur & engourdiſſement.*

Il arrive quelquefois qu'en ouvrant une veine, on pique ou l'on coupe un de ces *Signes.*

petits cordons de nerf. Quand on le pique seulement, on excite une douleur vive qui s'étend tout le long de la partie où se distribue le nerf, & qui continue quelquefois à se faire sentir pendant quelque-tems, mais avec moins de violence. Quand on le coupe totalement, on excite d'abord, comme en le piquant, une douleur vive, à laquelle succéde un engourdissement le long de la partie où le coupé se distribue.

Il est difficile de prévoir cet accident, & s'il y a un moyen de l'éviter, c'est d'ouvrir les veines suivant leur longueur; mais cela n'est pas toujours possible.

Cure. Pour appaiser la douleur, on frotte toute la partie douloureuse avec un mélange d'huile d'amande douce, d'huile de vers, & d'eau-de-vie.

On remédie à l'engourdissement avec le baume de Fioraventi, & l'huile de vers qu'on mêle ensemble, & dont on frotte la partie après avoir fait chauffer le mélange.

§. VIII.

Piquûre de l'aponeurose. La piquûre de l'aponeurose du muscle biceps est quelquefois suivie d'accidens. La douleur que le malade ressent au moment de la saignée au-dessus & au-dessous de l'endroit piqué, & la résistance que le Chirurgien sent à la pointe de sa Lancette, qui se trouve quelquefois émoussée, sont les signes qui font connoître, ou du moins soupçonner, qu'on a piqué cette aponeurose.

Une douleur vive au bras & à l'avant-bras, un gonflement, une tension, une inflammation, enfin un abscès dessus ou dessous l'aponeurose, sont quelquefois les suites

de cette piquûre. Les remedes qu'on employe pour prévenir & pour appaiser la douleur & les accidens, sont les mêmes que ceux dont on se sert pour remédier aux accidens qui suivent l'inflammation des autres parties aponeurotiques ; c'est-à-dire, la saignée réïtérée, le régime, les délayans, les cataplasmes anodins, émolliens, & les résolutifs, lorsque la douleur est passée. Si ce dépôt, au lieu de se résoudre, se termine par suppuration, on en fait l'ouverture, en observant les régles prescrites pour les ouvertures des abscès, & on traite la playe qui en résulte, selon les regles de l'Art. *Cure.*

§. IX.

En ouvrant la saphene à la malléole interne, la cubitale ou la radiade vers le poignet, & l'artére ou la veine temporale, on peut piquer le périoste si l'on enfonce la Lancette trop avant, ou si le Malade fait quelque mouvement. *Piquûre du Périoste.*

La douleur qui se fait sentir au-dessus & au-dessous de l'endroit piqué, & la résistance considérable qu'on a senti à la pointe de la Lancette, qui s'en trouve émoussée, font connoître qu'on a touché le périoste. *Signes.*

Une douleur, une tension, & une inflammation qui s'étendent le long de l'os où se trouve le périoste piqué, sont quelquefois les suites & les signes de la lésion de cette partie.

Quand ces accidens ne sont pas considérables, quelques compresses trempées dans une cinquiéme partie d'eau-de-vie & dans quatre d'eau commune, suffisent pour y remédier. Lorsque l'inflammation est dissipée, *Cure.*

il faut mettre un emplâtre d'onguent de la Mere ſur la petite playe de la ſaignée, pour en faire ſupurer les bords. Si ces accidens ſont violens, on aplique ſur la partie un cataplaſme anodin, & ſur la playe un peu de ſupuratif, quil en l'entretenant ouverte excite toujours un petit ſuintement, & même une petite ſupuration. Lorſque la douleur & l'inflammation ſont diſſipées, on met un emplâtre d'onguent de la Mere ſur la playe, qu'on deſſéche enſuite avec l'onguent de Céruſe, ou de Pompholix, &c. Ces accidens ne ſe terminent pas toujours ſi heureuſement, ils obligent quelquefois à débrider le périoſte enflammé, trop tendu & prêt à tomber en pourriture; ce qui feroit un grand délabrement. L'inciſion faite pour débrider le périoſte, découvre l'os qu'on doit penſer ainſi que la playe faite aux parties molles, ſuivant les régles de l'Art.

§. X.

Piquûre du tendon. Si l'on enfonce trop la Lancette, ou ſi le Malade remuë le bras, ou peut en ouvrant la médiane piquer quelquefois le tendon du muſcle biceps, qui eſt ordinairement ſitué deſſous. *Signes* La douleur vive que reſſent le Malade au moment de la piquûre par tout le bras juſques vers l'acromion, & la réſiſtance que le Chirurgien ſent à la pointe de ſa Lancette, font connoître que cette partie a été touchée.

Suites de la piquûre. Cette douleur ſe paſſe quelquefois, mais ſi elle continuë, elle eſt bien-tôt ſuivie de gonflement, de tenſion, d'inflammation à toute la partie, de fiévre, de mouvement convulſif, de dépôts, & quelquefois de

pourriture. Car ces accidens ſont les effets ordinaires des bleſſures des parties tendineuſes.

Pour remédier à tous ces accidens on ſaigne fréquemment le Malade, on lui fait obſerver un régime fort exact; on lui fait prendre intérieurement, & on aplique extérieurement les remédes capables d'adoucir la douleur & de calmer la violence des autres accidens; on couvre toute la partie d'un cataplaſme anodin, ou émollient. Si ces moyens ne réüſſiſſent pas, on découvre le tendon piqué; on met deſſus un plumaceau imbibé d'eſprit de térébenthine; on eſt même quelquefois obligé de couper le tendon en travers pour ſauver le bras du Malade. *Cure.*

§. X I.

Comme la ſituation des artères, par raport aux veines extérieures n'eſt pas uniforme dans les Sujets, il eſt d'une très-grande importance de reconnoître par la pulſation, celles des artéres voiſines des veines qu'on peut piquer afin d'éviter l'artére, ſoit en piquant la veine dans les endroits où l'artére n'eſt pas trop proche, ſoit en n'introduiſant la Lancette dans la veine qu'avec beaucoup de précaution.

Malgré toutes ces attentions, il peut arriver qu'en ouvrant la veine baſilique, on pique l'artére qui eſt ſituée deſſous. La lancette peut ne diviſer que quelques-unes des tuniques de l'artére, ou les ouvrir toutes. Dans le premier cas, on ne s'aperçoit de cet accident qu'au bout de quelque-tems, & jamais dans le moment de la ſaignée. Le ſang trouvant dans le point de la diviſion de *Piquûre de l'artére.* *Lorſque les membranes ne ſont point toutes ouvertes.*

quelques-unes des tuniques de l'artére moins de résistance qu'ailleurs, dilate & étend peu-à-peu dans le lieu de la division celles qui sont entiéres, & il se forme en cet endroit une tumeur aneurismale par dilatation.

Signes. Cette tumeur est fort petite dans son commencement, elle ne change point la couleur de la peau, on sent un mouvement de pulsation pareil à celui de l'artére; elle disparoit lorsqu'on la comprime, & qu'en appuyant le pouce sur l'artére brachiale; on suspend le cours du sang; mais dès que l'on cesse la compression, elle revient, & quelquefois même avec un petit bruit.

Cure. On peut guérir cet aneurisme en faisant une compression exacte & continuelle à l'endroit de la tumeur après avoir fait rentrer le sang qui la formoit.

Toutes les tuniques divisées. Signes. Lorsque toutes les tuniques de l'artére sont divisées par la pointe de la Lancette, on s'en apperçoit à l'instant. Car le sang artériel sort avec impétuosité, en arcade, & pour ainsi dire par bond, suivant le mouvement de pulsation. Sa couleur est beaucoup plus rouge & plus vermeille que le sang vénal; il se caille fort promptement: une compression sur l'artére brachiale en arrête le cours, au lieu que la compression faite à l'avant-bras ne l'empêche point de couler.

Cure. Dès que l'on a reconnu que le sang vient d'une artére ouverte, on peut le laisser sortir jusqu'à ce que le Malade tombe en foiblesse, pourvû qu'il ne s'épanche pas aux environs de l'artére; ce qui arrive quand l'ouverture de l'artére n'est pas vis-à-vis celles des tégumens. Car, s'il s'épanchoit aux environs de l'ouverture, il faudroit

ſans différer en ſuſpendre le cours en ſerrant fortement la ligature, ou en faiſant ſur le champ une eſpéce de tourniquet. Il faut remarquer qu'on ne laiſſe écouler le ſang juſqu'à défaillance qu'afin de pouvoir mieux l'arrêter, qu'il y a des perſonnes qui ne tombent en défaillance que difficilement, & que par conſéquent il eſt quelquefois dangereux d'attendre la défaillance des Malades.

Après avoir arrêté le cours du ſang, on met ſur l'ouverture un petit morceau de papier brouillard mouillé & preſſé ; on applique enſuite une petite compreſſe de la largeur de l'ongle, & ſur cette compreſſe pluſieurs autres graduées autant qu'il en faut pour ſurpaſſer le niveau du bras ; on fait le bandage ordinaire de la ſaignée, mais avec une bande plus longue ; l'on deſſerre peu-à-peu la ligature, & on met au bras ſur le trajet des vaiſſeaux une compreſſe épaiſſe qu'on ſoutient avec une bande, dont on ſerre les tours qui ſont plus près de l'ouverture que ceux qui en ſont éloignés.

Comme les compreſſes graduées qu'on applique ſur l'ouverture doivent faire dans ce lieu une compreſſion auſſi exacte qu'il eſt poſſible, par le moyen de la bande qu'on ſerre, il faut mettre l'avant-bras un peu en fléxion, afin que l'aponeuroſe du muſcle biceps, ſous laquelle l'artére ſe trouve, étant relâchée par cette ſituation, permette que la compreſſion ſoit plus exacte.

Les compreſſes ſont graduées & plus élevées que le niveau du bras, afin que la preſſion ne ſe faſſe que ſur l'ouverture de l'artére, & non pas ſur les parties latérales du bras.

La compreſſe appliquée ſur le trajet de l'artére du bras & un peu ſerrée par la bande, ralenti le mouvement du ſang dans ce vaiſſeau, & empêche qu'il n'aille frapper trop fortement le lieu de l'ouverture. On met le bras en écharpe, on recommande au Malade de ne pas remuer le bras, on le ſaigne, & on lui fait obſerver un régime de vivre.

Quand la compreſſion eſt bien faite & continuée long-tems, elle procure ordinairement la réünion parfaite de l'artére, mais ſi elle eſt mal faite, on s'en apperçoit bientôt à l'extravaſion du ſang qui s'infiltre dans le corps graiſſeux; ce qui oblige à lever l'appareil, & à faire l'opération qu'on appelle de l'aneuriſme. Le bandage ſe relâche quelquefois, lors même que la compreſſion eſt bien faite; il faut alors faire une ligature ſerrée avant de l'ôter entiérement, & appliquer un appareil nouveau, parce que la réünion, quoique déja faite, n'eſt pas aſſez ſolide pour ſoutenir l'effort du ſang; il faut même continuer cette compreſſion pendant long-tems, car on a ſouvent rémarqué que l'eſpace de dix ou douze jours n'eſt pas ſuffiſant pour procurer une réünion ſolide. Quand la compreſſion n'eſt point continuée aſſez long-tems, il ſe forme un aneuriſme réellement par diviſon; mais qui a ſouvent les ſignes de l'aneuriſme par dilatation.

FIN.

TABLE

TABLE DES MATIERES.

AVANT-PROPOS.

PREMIERE PARTIE.

SECTION III.

SECONDE PARTIE.

TROISIÉME PARTIE.

QUATRIÉME PARTIE.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION PREMIÉRE.

SECTION SECONDE.

DE LA SAIGNÉE.

Fin de la Table.

APPROBATION

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre, *Principes de Chirurgie.* C'eſt un Ouvrage qui mérite des éloges, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce premier Mars 1746. MORAND.

PRIVILÉGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé CHARLES-MAURICE D'HOURY, Pere, Imprimeur-Libraire à Paris, Adjoint de ſa Communauté, & ſeul Imprimeur-Libraire de notre très-cher & très-amé Oncle Loüis Duc d'Orleans, premier Prince de notre Sang, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Principes de Chirurgie*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſem-

blera, & de le vendre, faire vendre & debiter par-tout nôtre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la datte des Presentes ; faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéïssance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & nos ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feüille imprimée attachée pour modèle, sous le contre-scel des Presentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant ou ses Ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait

aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le trente-uniéme jour du mois de Mars, l'an de Grace mil sept cens quarante-six ; & de notre Régne le trente-uniéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 587. Fol. 515. conformément aux anciens Réglemens confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris le 5 Avril 1746.

VINCENT, Syndic.